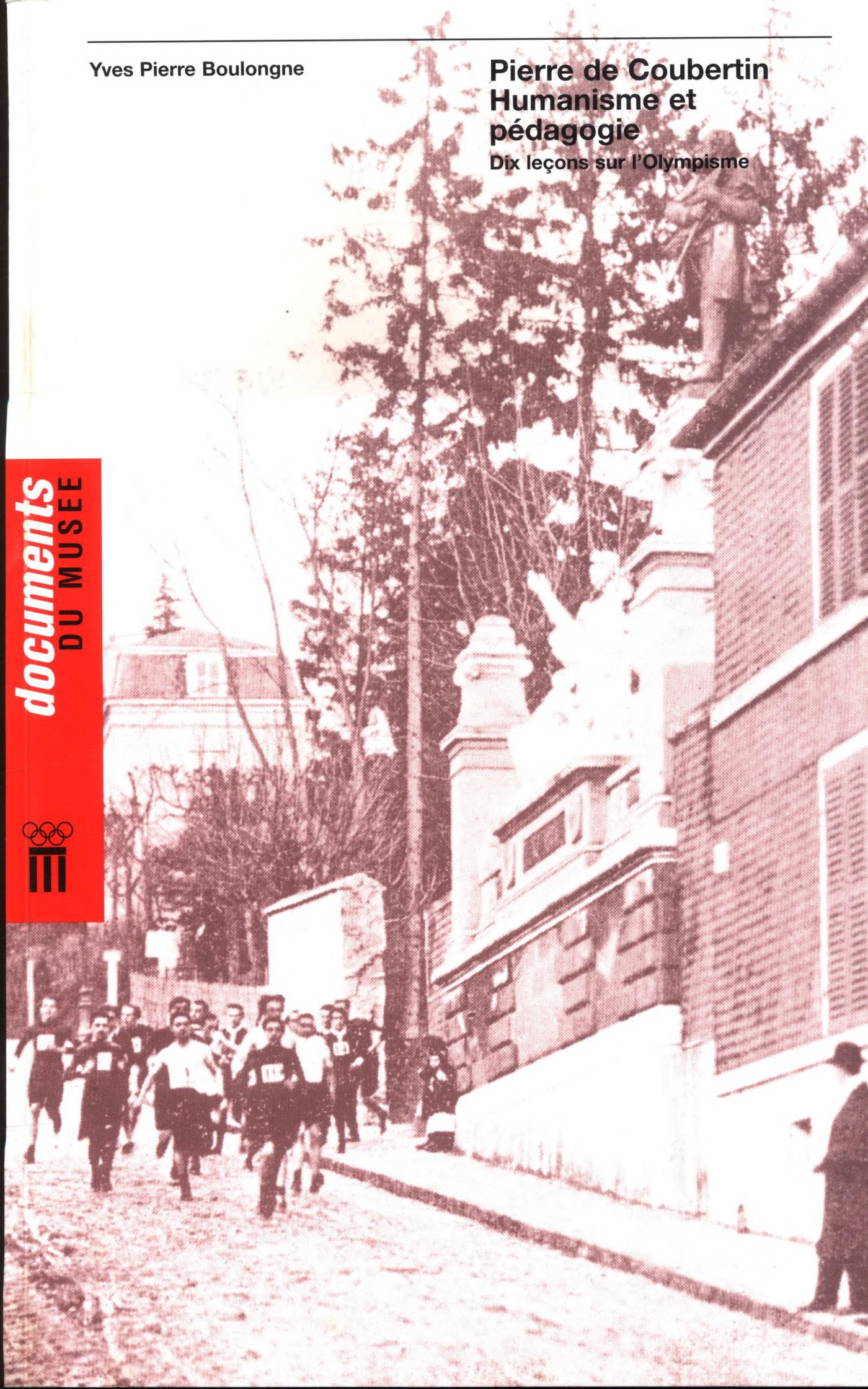


Yves Pierre Boulongne

Pierre de Coubertin Humanisme et pédagogie

Dix leçons sur l'Olympisme

documents
DU MUSEE



Yves Pierre Boulongne

Pierre de Coubertin
Humanisme et pédagogie
Dix leçons sur l'Olympisme

“DOCUMENTS DU MUSÉE”
Collection du Musée Olympique éditée par le Comité International Olympique
Responsable de la collection Marie-Hélène Roukhadzé

Dans la même collection :

Ferrán Brunet

Economie des Jeux Olympiques de Barcelone 1992, 1994

(versions : française, anglaise et espagnole)

Nikolay Gueorguiev

Analyse du programme olympique 1896-1996, 1994

(versions : française et anglaise)

Analyse du programme des Jeux Olympiques d'hiver 1924-1998, 1995

Elias Mbengalack

La gouvernamentalité du sport en Afrique -

Le sport et le politique au Cameroun, 1994

Sous la direction de Jean-Loup Chappelet

Le management du sport : une approche internationale, 1996

(versions : française et anglaise)

Miquel de Moragas, John MacAloon and Montserrat Llinés, Editors

Olympic Ceremonies. Historical Continuity and Cultural Exchange, 1996

Miquel de Moragas, Montserrat Llinés and Bruce Kidd, Editors

Olympic Villages

Graphisme de la couverture

Anne Egli-Decombaz

Données de catalogage

BOULONGNE, Yves Pierre. -

Pierre de Coubertin, humanisme et pédagogie : dix leçons sur l'Olympisme / Yves Pierre Boulongne. -

Lausanne : CIO, 1999. - 286 p. : ill. ; 30 cm. - (Documents du Musée)

ISBN 92-9149-044-X

Sujets : Pierre de Coubertin - olympisme - humanisme - pédagogie

Table des matières

Message du Président Juan Antonio Samaranch.	7
Préface par le Professeur Alain-Gérard Slama.	9
Avant-propos du Professeur Dr Josef Reiter.	11
Propos liminaires.	13
De quelques difficultés.	14
Leçon I. Un siècle dans l'homme.	21
Leçon II. Coubertin, Croisé de l'éducation.	39
Leçon III. Pensée philosophique et politique de Pierre de Coubertin : idéologie du néo-olympisme.	61
Leçon IV. Jeux Olympiques - Olympisme et sociétés (Première partie).	83
Leçon V. Jeux Olympiques - Olympisme et sociétés (Deuxième partie).	99
Leçon VI. L'éclectisme multiculturel de Pierre de Coubertin.	115
Leçon VII. Coubertin, humanisme et pédagogie. Clarté - Rigueur - Harmonie.	133
Leçon VIII. Coubertin, humanisme et pédagogie. Pour une cité vertueuse.	147
Leçon IX. Coubertin, humanisme et pédagogie. Pédagogie des exercices physiques. La gymnastique utilitaire - Le sport.	165
Leçon X. Grandeur de Coubertin. Permanence de l'Olympisme.	185
Abréviations.	197
Annexes et index.	199
Annexe I. Généalogie de Pierre de Coubertin.	201
Annexe II. Pierre de Coubertin et la pédagogie. Quelques ouvrages et écrits.	209
Annexe III. La vie et l'oeuvre de Pierre de Coubertin. Quelques points de repère.	229
Annexe IV. Glossaire.	247
Annexe V. Au sujet de quelques noms propres.	249
Annexe VI. Bibliographie de Pierre de Coubertin.	257
Index analytique.	263
Index des pays et lieux cités.	269
Index des noms propres.	275
Auteurs cités en référence.	285

A Jean-Claude Killy

A Jean-François Brisson

Message
du Président Juan Antonio Samaranch

Nous sommes à l'orée d'un siècle porteur d'immenses espérances et d'infinies inquiétudes. Face à d'insondables découvertes scientifiques, l'homme s'interroge sur son destin. A toute époque de crise, de nouvelles formes d'éducation sont requises, à fin de plus de lucidité, de tolérance et de solidarité. L'humanité, dans son éternel devenir, cherche aujourd'hui à redonner un sens à la vie. L'Olympisme répond à cette attente.

L'Olympisme est un humanisme qui apporte une réponse positive aux tourments de l'homme. Philosophie de la joie et de l'espérance, véhicule des pensées les plus nobles de paix et de fraternité, il est indispensable à l'harmonie des hommes et des sociétés.

Le Comité International Olympique accorde une importance prioritaire au développement d'une éducation à l'Olympisme tant dans les structures d'enseignement que dans celles du mouvement sportif et associatif. Les progrès sont patents. Pour autant la victoire reste à gagner au niveau des consciences. Même si le C.I.O. est mondialement reconnu, même s'il a pris place dans l'enceinte de l'ONU.

Je suis heureux de présenter le dernier livre du Professeur Yves P. Boulongne consacré - comme il le fait avec ténacité et bonheur depuis cinquante ans - à l'humanisme pédagogique de Pierre de Coubertin, et d'en recommander la lecture. Le Professeur Boulongne a, en effet, voué sa vie à révéler, par les textes, la stature exceptionnelle d'un des plus grands réformateurs de l'éducation de l'adolescence au XXe siècle. Le premier, il a montré que l'Olympisme moderne était né avec l'émergence de la pensée démocratique libérale. Et qu'il appartenait à ses continuateurs, et pas seulement aux membres du C.I.O., de développer le corpus philosophique et pédagogique initial en l'adaptant aux mutations technologiques et politiques, en fonction des spécificités des cultures et des peuples.

Je souhaite que "Pierre de Coubertin. Humanisme et Pédagogie" soit le plus largement diffusé. C'est un livre d'historien, rigoureux et chaleureux, qui s'adresse aux membres de la famille olympique, aux éducateurs, étudiants, professeurs en sciences humaines et sportives, médecins, journalistes, membres responsables des églises et des obédiences.

Instruit au quotidien, l'Olympisme est garant de cette forme d'éducation à la lucidité, optimiste et généreuse, que voulait notre fondateur et dont l'humanité a besoin.

"Pierre de Coubertin. Humanisme et Pédagogie" est un livre fondamental, qui fera date dans l'histoire de l'Olympisme.

Juan Antonio Samaranch
Marqués de Samaranch
Président du Comité International Olympique

Il arrive qu'un livre en cache un autre. Au premier abord, les pages qu'on va lire rassemblent dix leçons sur la doctrine pédagogique de Pierre de Coubertin, prononcées par le professeur Yves Boulongne à la faculté des sports de l'Université de Mayence. En son fond, cette méditation sereine et lucide sur une pensée complexe, qui vaut à elle seule la découverte, est bien davantage : c'est une invite à corriger les dérives actuelles du sport par un retour critique aux sources de l'Olympisme.

Ancien résistant, déporté dans le camp de Buchenwald dont une partie de son oeuvre entretient la mémoire, Yves P. Boulongne a appris, d'expérience, le terrible pouvoir des idéologies. Ayant franchi tous les degrés d'une carrière originale, depuis l'enseignement et l'administration de l'éducation physique et du sport en France et en Afrique jusqu'à une chaire de professeur des Universités en passant par la pratique du sport de haut niveau et par de nombreux postes dans les services culturels français à l'étranger, cet anthropologue modeste et généreux sait le prix de l'éducation, de la volonté, de l'effort sur soi. A ce parcours exceptionnel, le présent livre doit d'allier avec bonheur la rigueur de la méthode et la chaleur du témoignage. S'il est une leçon qui se dégage de ces «leçons», c'est que la pensée de Pierre de Coubertin n'est pas sortie toute seule, tout armée de son esprit, comme Athéna du crâne de Zeus. Elle fut elle-même une conquête, toujours à recommencer, sur les tentations inhérentes à la démocratisation du sport : le nationalisme, l'eugénisme, les entraînements des foules.

Issu d'un milieu conservateur aisé, le père de l'Olympisme a baigné dans le climat confus de nationalisme et de socialisme, d'antiintellectualisme et de scientisme, de spiritualisme et de paganisme, de vitalisme et d'antimatérialisme, de communautarisme et de culte du moi, qui a dominé les années 1890-1914 et dont on sait qu'il a nourri, après la Grande Guerre, l'idéologie fasciste. La force de Coubertin vient de ce que, si ces thèmes ne sont pas absents de sa doctrine, le sport a toujours été d'abord pour lui un instrument de paix et de liberté.

L'éclectisme de ce républicain rallié, son admiration pour la pédagogie de Thomas Arnold, le grand éducateur de Rugby, sa méfiance pour le «drill» prussien, son intérêt pour la sociologie à la fois moderne et néo-traditionaliste de Le Play, ses liens avec le maréchal Lyautey dans le cadre des campagnes de la fin du XIXe siècle en faveur de l'enseignement universitaire ouvrier, sa passion pour les sciences morales et en particulier pour l'histoire, situent Coubertin dans la lignée des aristocrates libéraux anglophiles, dont Tocqueville fut le prototype.

S'il n'avait pas exalté la dimension religieuse, héroïque et passionnelle du sport, Coubertin ne serait jamais arrivé à imposer un projet dont la réalisation lui a demandé une somme prodigieuse d'énergie. Mais le libéral en lui était conscient au plus haut point de la nécessité d'une éducation humaniste, universaliste, destinée à prévenir les aliénations du pouvoir, de la race et de l'argent. La vocation élitaine du sport ne se séparait pas, à ses yeux, d'une pédagogie et d'une pratique populaires.

Bref, de ses méditations sur l'Antiquité, Coubertin avait déduit que le projet olympique s'inscrivait nécessairement dans un projet de société. Il avait prévu que l'espace du sport serait, de plus en plus, le théâtre dans lequel les valeurs se représentent, se transmettent et où les rapports de force s'exorcisent.

En ce sens, écrit Yves P. Boulongne, *«l'Olympisme ne peut se concevoir et se perpétuer qu'en crise. Dès le départ, (Coubertin) savait fort bien qu'il serait à la fois temple et cirque, autel et étal, sacrifice et parade, sublime et vulgaire».*

Avec les problèmes nouveaux soulevés par les moyens de communication de masse, le sport-spectacle est, dans nos démocraties, plus que jamais, exposé aux tentations contre lesquelles Coubertin a suggéré les moyens de le prémunir. Mais, «face aux intégristes et aux marchands du temple», il y aura toujours des élites sportives, des éducateurs et des intellectuels pour rappeler et maintenir, avec l'auteur de ce beau livre, la vocation de l'Olympisme.

Professeur Alain-Gérard Slama
Fondation Nationale des Sciences Politiques
Institut d'Etudes Politiques de Paris

Avant-propos
du Professeur Dr Josef Reiter

En 1995, les mélomanes rhénans prirent connaissance de l'oeuvre poétique du professeur Yves P. Boulongne. Chants de Retour, un de ses oratorios mis en musique par Marius Constant, l'un des plus grands compositeurs français contemporains, nous conviait à un difficile exercice de mémoire sur le passé récent de l'époque nazie. L'oeuvre, présentée à Mayence, exécutée par le Bach Chor de cette ville, connut un très grand succès.

Pour autant, le professeur Boulongne, si grand fût son talent poétique, était surtout connu, et depuis plus longtemps, par les chercheurs allemands en sciences humaines, particulièrement par les historiens de la Faculté des Sports de notre Université. Ses travaux constituaient, depuis 1975, une base fondamentale de références pour qui voulait connaître de la genèse de l'Olympisme moderne.

En 1996, le Conseil de l'Université de Mayence décida d'inviter pendant un semestre le professeur Boulongne en qualité de «professeur européen», ses études sur l'oeuvre pédagogique de Pierre de Coubertin, restaurateur moderne de l'idée olympique, étant incontournables.

Ancien sportif de haut niveau, professeur d'éducation physique et sportive, inspecteur principal pédagogique de la Jeunesse et des Sports, docteur d'Etat ès lettres et sciences humaines, professeur d'université en sciences de l'éducation, historien de l'Olympisme riche d'une expérience généreuse de coopération avec l'Afrique, le professeur Boulongne revêtait à nos yeux un intérêt universitaire particulier. Car, outre ses qualités intellectuelles et son statut de parangon des études coubertiniennes, ancien résistant de la première heure à l'occupation allemande, il avait eu à souffrir des totalitarismes vichyssois et nazis. Emprisonné en France de 1941 à 1943, il avait été déporté ensuite à Buchenwald de 1943 à 1945. Ce que nous souhaitons - le rôle de l'Université n'est-il pas d'éveiller les consciences ? - c'est que, sur trame de sport et d'Olympisme, l'engagement d'Yves P. Boulongne pour la liberté et la démocratie amène à réflexion et sagesse nos jeunes étudiants. Nos attentes furent comblées.

Tout en dispensant un enseignement rigoureux puisé aux sources les plus sûres, son approche historique et anthropologique de l'Olympisme fut une révélation pour nos doctorants en sciences du sport, ainsi que pour les étudiants en lettres françaises, en droit et en pédagogie. A l'heure des doutes et des faillites des idéologies, le professeur Boulongne contribuait à donner du sens à l'acte sportif.

La devise emblématique «Citius.Altius.Fortius», quelque peu oubliée par nos contemporains, mérite en effet d'être prônée. Elle est bien plus qu'un principe personnaliste d'excellence individuelle. Elle est aussi l'expression d'un concept d'engagement universaliste et social : l'Olympisme est un humanisme.

Pierre de Coubertin, fasciné par le monde anglo-saxon et l'éducation britannique qui en était le levain, puisa à Rugby, dans l'oeuvre de Thomas Arnold et de la «muscular christianity», les raisons philosophiques de sa croisade pédagogique. Il vit et comprit que seul l'adolescent, dans la mesure où on lui en fournirait les matériaux, pouvait construire lui-même son autonomie et se mettre au service de la société ; il vit et comprit que pour devenir libre rien n'était meilleur que de l'exercer, intra-muros, à l'apprentissage de la liberté. De là l'importance qu'il accorda au sport et aux diverses formes d'association : musicales, caritatives, d'expression orale et écrite, propositions qu'il préconisa par la suite dans ses projets de réforme de «l'éducation des adolescents au XXe siècle» et dans les programmes d'éducation populaire des universités ouvrières. Mais surtout, le premier,

Pierre de Coubertin théorisa sur le rôle axiologique du sport, poutre essentielle de l'Olympisme. Merci au professeur Boulongne de nous avoir montré, comme il l'écrit si justement, que : «sport sans conscience n'est que ruine de l'homme».

L'Université de Mayence sait infiniment gré au professeur Boulongne de lui avoir donné la primeur de ces dix leçons sur l'Olympisme, aujourd'hui publiées par le Comité International Olympique. Non seulement il nous livre les connaissances et les réflexions d'une vie de chercheur et d'éducateur, mais encore, et beaucoup plus, il nous lègue l'exemple de ce que peut être un homme, victime de la haine et de l'opprobre, qui entend rester debout. Pour la démocratie, pour le droit, pour la liberté.

Pour cette leçon irremplaçable d'humanisme, que le professeur Yves P. Boulongne soit chaleureusement remercié et félicité.

– Professeur Dr Josef Reiter
Président de l'Université Johannes Gutenberg
Mayence - République Fédérale d'Allemagne

Propos liminaires

“Rendre le corps utilisable pour l’âme”

1780 - Villaume

Les leçons sur l’Olympisme moderne, que nous présentons sous le patronage du Comité International Olympique, ont été données à la Faculté des Sports de l’Université de Mayence (RFA), au cours de l’année 1996. Elles portent l’empreinte d’un enseignement ex cathedra dont on sait la grandeur et les limites.

Ces leçons ont fait l’objet d’une évaluation critique à l’occasion d’échanges avec des collègues universitaires et des étudiants doctorants. Elles ont reçu l’apport précieux du Professeur Norbert Müller, éminent spécialiste de l’Olympisme moderne, professeur à la Fachbereich Sport de Mayence. Elles sont le fruit d’un projet collectif de recherche et d’enseignement.

Nous avons limité notre sujet à l’étude du néo-olympisme né en Sorbonne, à Paris, le 23 juin 1894, même si, nécessairement, nous évoquons l’Olympisme grec ancien.

Destinée tout d’abord à la jeunesse de Rhénanie-Palatinat, cette étude, réflexion d’une vie d’éducateur sur l’Olympisme, s’adresse aux étudiants de tous les continents.

Pour que l’Olympisme du 21^{ème} siècle soit conjugué au quotidien. Et pas seulement à l’occasion de la célébration des Jeux.

Yves P. Boulongne

Le champ de l'Olympisme moderne a été occupé et obscurci par l'omniprésence réductrice du sport. Par essence impérialiste, le sport n'admet aucun intrus sur son territoire : ni les individus, ni les sociétés n'échappent à sa fascination et à son emprise.

Pourtant l'Olympisme moderne a voulu très tôt en faire son allié, lui offrant la colonne axiologique de son projet. Il n'en eut cure. Réducteur du libre arbitre, le sport peut étouffer le corps social.

Cet antagonisme a eu de graves répercussions sur le développement de l'Olympisme moderne. Coubertin et le jeune C.I.O.¹ en furent conscients qui, par un appel aux sources historiques et culturelles, entendaient faire participer des frères opposés à une même aventure. La tentative échoua. En partie.

Aujourd'hui, l'indifférence du sport envers l'Olympisme est toujours d'actualité : deux mondes se côtoient, se fréquentent, mais s'ignorent. L'historiographie du néo-olympisme a eu beaucoup de peine à faire entendre sa spécificité, mise en tutelle qu'elle fut, pendant des décennies, par les bardes d'un sport moderne, universel et dominateur.

Rien d'étonnant : dès le départ, l'Olympisme partait battu. Il faisait appel à l'Histoire, à la raison, à la conscience, à la responsabilité de l'individu et des sociétés. A l'utopie ! Le sport, lui, mobilisait les affects profonds et fascinait les foules. Il se situait dans le monde du désir. Immédiatement perceptible, une sémiologie d'un corps universel, souffrant et jouissant, ne pouvait que satisfaire les réactions les plus primaires, souvent les plus basses. Il restait au sport à gagner des galons de noblesse.

Ce fut l'Eglise anglicane qui s'en chargea. Non pas la haute hiérarchie, mais d'humbles clergymen de paroisse.

Les docteurs de l'Eglise trouvaient en effet au sport un parfum de soufre. Ceux de l'Université lui accordaient peu de crédit. Quoique tout honnête homme occidental se veuille l'héritier de la culture grecque, quoique le commerce des Anciens par une exégèse des belles-lettres avançât avec plus ou moins de clarté que la Grèce restait «le phare de l'humanité», la connaissance de l'Olympisme ancien n'était que superficielle, d'autant qu'elle se résumait en une vision souvent succincte de l'histoire du 5^{ème} siècle. Pour les parangons de l'Eglise anglicane, les Jeux n'avaient de valeur qu'événementielle. En la matière d'ailleurs, la plus grande confusion régnait. Les exploits d'Oenomaos², de Coroebos*, de Milon de Crotoné* se télescopaient. Phidias* dressait son Zeus chrysléphantin, alors que Byron rejoignait Pindare*. Un certain philhellénisme triomphait, mais était inopérant. De quelle utilité, dans l'Angleterre victorienne, pouvaient être des souvenirs sans valeur marchande ?

Le sport moderne, devenu bien et symbole de la bourgeoisie britannique, régnait seul sans partage, voyant s'ouvrir devant lui le champ de la reconnaissance sociale des notables, des politiques et des intellectuels. Son entrée, peu remarquée, prit naissance discrètement dans les cours de

¹ En juin 1894, fut constitué à Paris, à l'instigation de Pierre de Coubertin : le Comité International des Jeux Olympiques. Mais très vite l'appellation Comité International Olympique (C.I.O.) s'imposa (semble-t-il, dès le Congrès Olympique du Havre, 1897).

² Les astérisques renvoient in fine à la page 249

récréation des paroisses. Réponse pédagogique pragmatique à l'effroyable détresse d'une classe rurale brusquement prolétarisée, le sport fut rapidement promu du rang de moyen à celui de valeur. Paré des vertus chrétiennes d'excellence et de charité, il occupa le terrain. Dans les collèges britanniques on ne glosait plus depuis longtemps sur l'Olympisme ancien, le sport moderne combla le vide. Il eut très vite ses conteurs et ses professeurs. Faute de conquérir une autonomie et un rôle directeur, l'Olympisme moderne tarderait, lui, à avoir ses chroniqueurs. Les maladies infantiles sont toujours handicapantes.

On comprend peut-être mieux, par ces brefs rappels historiques, combien il est difficile d'écrire l'histoire du Mouvement olympique des cent dernières années. L'indifférence des intellectuels pour l'histoire de l'Olympisme moderne et contemporain, l'impérialisme du sport dans le domaine olympique, ont retardé la naissance d'une histoire autonome de l'Olympisme, elle-même appendice mineur de l'histoire générale. On distingue cependant dans les traités sur l'Olympisme contemporain la mode (parfois les tics) des grandes tendances qui ont marqué la science historique de ce siècle. Le moindre de ces défauts reste bien le positivisme, relayé un temps par le marxisme et le structuralisme, aujourd'hui par le «politically correct».

L'histoire positiviste n'a pas peu contribué en effet au retard de l'historiographie de l'Olympisme moderne. Corsetée entre les bornes d'un événement quadriennal obsessionnel, esclave des traditions littéraires, culturelles et morales que véhiculaient les grands textes, tributaire du peu d'intérêt de l'Université pour un humanisme du corps, l'histoire de l'Olympisme ne pouvait que sacrifier aux dogmes. Figé, l'Olympisme rejoignait la vie édifiante des saints et des hommes illustres. L'idéologie politique y trouvait son compte.

Débarassée en France de la chape d'un enseignement officiel, l'histoire de l'Olympisme (et du sport) a pris rang péniblement dans l'université. L'influence de l'École des Annales et du marxisme y fut sensible. L'histoire du sport y est toujours prépondérante ; l'histoire de l'Olympisme, quasiment nulle. Très rares, trop rares, sont les chercheurs français (Jeu, Arnaud, Boulongne, Doring) qui ont consacré leurs travaux à cette histoire. Les chercheurs anglo-saxons et allemands ont construit depuis 1945 une grande école historique de l'Olympisme. John Lucas, John MacAloon, Hoberman, Fernand Landry ; Norbert Müller, Karl Lennartz, Dietrich R. Quanz, Otto Schantz, Hans Lenk, ont permis à l'histoire de l'Olympisme contemporain de s'affirmer comme rameau autonome et vivace de l'histoire. Ils ont su déjouer les chausse-trappes tendues aux pionniers : terrain embroussaillé de sources incertaines, peu disponibles, mal inventoriées. Montagne, surtout, des idées toutes faites.

Conjointement, le Musée et Centre d'études olympiques était organisé à Lausanne. A sa suite, des Centres d'études olympiques (tels en Espagne, en Nouvelle-Zélande) voyaient le jour, signe indéniable d'une accession à la maturité de jeunes chercheurs en histoire d'une Olympie moderne.

Pourtant des pans très larges de la recherche restent à identifier. Ils concernent Pierre de Coubertin : sa toujours trop grande sacralisation, son énorme correspondance, des archives familiales encore à révéler. Il reste à analyser les sources que peuvent recéler les strates administratives des Comités Nationaux Olympiques de certains pays européens (Grande-Bretagne, Scandinavie) ou ex-communistes (Russie, Europe centrale et balkanique).

Certes, concernant Coubertin, un énorme progrès a été fait de ces vingt dernières années. Aux pionniers que furent en France Bernard Gillet et Yves Boulongne, sont venus s'agréger une pléiade de jeunes historiens et de jeunes anthropologues. Les travaux de John J. MacAloon, de David Young (USA), de Fernand Landry, de Magdeleine Yerlès (Canada), de Norbert Müller, de Karl Lennartz, de Dietrich R. Quanz, d'Otto Schantz (Allemagne) sont en tous points remarquables. Le C.I.O. a largement contribué, par le biais du Musée et du Centre d'études

olympiques, à créer les bases d'une historiographie sérieuse de l'Olympisme. La publication du livre du Centenaire³, voulue par le Président Samaranch et menée à bien par Raymond Gafner⁴, est le bon exemple de ce que l'on doit faire pour permettre à l'histoire olympique de conquérir droit de cité. Le Comité Français Pierre de Coubertin, le Comité International Pierre de Coubertin, l'Académie Internationale Olympique et les sessions d'information qui s'y déroulent, contribuent à créer les bases d'une science historique olympique moderne.

Beaucoup reste à faire. Qu'en est-il de l'histoire du Mouvement olympique dans ces pays de non-démocratie que furent les ex-pays communistes européens ? Comment mettre à jour, classifier, inventorier, publier, la correspondance multiforme de Pierre de Coubertin, des années 1890 jusqu'à sa mort (1937) ? Qu'en est-il de l'investigation des relations, souvent conflictuelles, des Fédérations Internationales avec le C.I.O. au cours du dernier siècle ? Obtiendra-t-on un jour l'ouverture de la documentation exceptionnelle que fournirait l'accès aux sources familiales et notariales de la famille Coubertin ? Telles sont les terres quasiment vierges qu'auront à découvrir les chercheurs du 3ème millénaire.

Sur la longue piste d'Olympie, notre travail, commencé dans les années 50, s'est voulu étape. Nous avons fait le point, dans la plus grande clarté possible, des travaux récents (surtout américains, allemands et français) consacrés à Pierre de Coubertin et au néo-olympisme. Nous ne prétendions pas à l'exhaustivité. Nous voulions seulement aider une jeune génération allemande affrontée aux problèmes de la réunification de l'Allemagne, de la construction de l'Europe et d'un monde éclaté. Au delà, nous souhaitons contribuer, modestement, à l'éducation à l'Olympisme de la jeunesse de tous les pays.

³ 1894-1994. Un siècle du Comité International Olympique. L'Idée - Les Présidents - L'Oeuvre (3 volumes). Lausanne : C.I.O. (1994-1996).

⁴ Note. Raymond Gafner, membre puis président du Comité National Olympique Suisse de 1946 à 1985, élu membre du Comité International Olympique en 1969, est membre honoraire du C.I.O. depuis 1991. En 1985, il avait été nommé administrateur délégué du C.I.O. Il coordonna la rédaction du livre du Centenaire.



Le professeur Yves P. Boulongne a consacré toute sa vie de chercheur à la biographie et à l'oeuvre pédagogique de Pierre de Coubertin dont il a révélé la stature exceptionnelle de réformateur de l'éducation.

Ancien champion de France junior de football et d'athlétisme, la carrière sportive d'Yves Boulongne fut brisée par la Seconde Guerre mondiale. Membre de la Résistance française dès octobre 1940, arrêté en 1941 par la police du Gouvernement de Vichy, emprisonné, otage, il fut finalement déporté jusqu'en 1945 au camp de concentration de Buchenwald où il fut membre clandestin de la Brigade militaire française.

Yves P. Boulongne, toujours plus préoccupé de contribuer à faire du sport un moyen d'éducation et de culture, persuadé que l'Olympisme, mais conjugué au quotidien, peut fournir une réponse aux inquiétudes du siècle et offrir un espoir aux générations du millénaire à venir, a parcouru tous les grades et tous les échelons de l'Education Nationale et des sports français. Successivement instituteur, professeur d'éducation physique et sportive, inspecteur principal de la Jeunesse et des Sports, directeur de l'Institut National Français d'Education Populaire, fondateur de l'Institut National Supérieur de l'Education Populaire et des Sports de Dakar pour l'Afrique de l'Ouest, entraîneur fédéral de hand-ball et d'athlétisme, conseiller culturel d'ambassade, docteur d'Etat ès lettres et sciences humaines, il a terminé sa carrière comme professeur d'Université (Paris XII), historien de l'éducation et plus spécialement du néo-olympisme. Ses livres et travaux sont traduits dans de nombreuses langues. Ses études, qui servent de référence, ont marqué le renouveau des recherches coubertiniennes dès le début des années 70. Il est membre du Conseil de recherches du Musée Olympique du C.I.O. et vice-président du Comité français et du Comité international Pierre de Coubertin.

Titulaire de l'Ordre Olympique, Commandeur de la Légion d'Honneur, Commandeur des Palmes académiques, médaille d'or de la Jeunesse et des Sports de France, Yves Boulongne est en outre titulaire de nombreuses décorations étrangères.

Ouvrages du professeur Y. P. Boulongne

1975 - L'oeuvre Pédagogique de Pierre de Coubertin (1863-1937)
Léméac Ed. - Ottawa

1994 - En collaboration. Pour un humanisme du sport
CNOSF - Paris

1994 - Un siècle du Comité International Olympique
Tome I - Les présidences de Demetrius Vikelas et de Pierre de Coubertin
C.I.O. - Lausanne

Mes remerciements vont

au Comité International Olympique

son Président, S.E. Juan Antonio Samaranch,
Françoise Zweifel, secrétaire général,
Marie-Hélène Roukhadzé, chef du service des éditions spéciales
et Christiane Campia

à l'Université Johannes Gutenberg de Mayence

son président, Josef Reiter
et le professeur Norbert Müller

ainsi qu'à:

Alain-Gérard Slama

et

à Geoffroy et Anne de Navacelle de Coubertin



Pierre de Coubertin

Un siècle dans l'homme

1. Introduction aux leçons données à l'Université de Mayence (Allemagne, 1996)

L'honneur m'échoit d'être votre invité et de vous apporter l'éclairage d'un professeur français en sciences de l'éducation sur l'oeuvre pédagogique de Pierre de Coubertin (1863-1937). Je vous remercie pour cet honneur, mais en mesure tous les périls. L'expérience professionnelle, mes recherches, les aléas de la vie, l'âge, m'autorisent peut-être à vous faire part d'une réflexion préalable. Alors que tant de questions fondamentales se posent aujourd'hui à l'homme, que la guerre sévit en Europe et en Afrique, que la xénophobie est toujours aussi vive qu'il y a soixante ans, que la paix est partout précaire, pourquoi se consacrer à l'oeuvre d'un homme qui ne fut ni un héros, ni un savant, ni un homme d'Etat ? Pourquoi se pencher sur ces Jeux Olympiques dont déjà, en 1894, le «Spectator» (USA) disait qu'ils n'étaient qu'une «inoffensive fantaisie» ? Pourquoi Coubertin ? Pourquoi l'Olympisme ?

Pérennisé par les uns, sacralisé par les autres, l'Olympisme en tant qu'institution est devenu d'une telle évidence culturelle que l'on peut justement parler, à son sujet, de seconde nature. Le danger est grand à continuer à le voir vidé de sens et ravalé au rang de technique douteuse de mobilisation des corps et des esprits : l'Histoire est sans mémoire.

Face à l'urgence, notre projet est de chercher comment l'Olympisme, tel qu'il se présente, tel qu'il est vécu dans le domaine de la sphère publique, peut recouvrer sinon son sens originel - celui que souhaitait lui insuffler Pierre de Coubertin, son père fondateur - du moins contribuer à donner un sens humain à la vie et à l'humanité. C'est à l'élaboration d'un tel humanisme que nous convions les jeunes générations qui seront en charge du 21ème siècle. Notre réflexion nous mènera donc bien au delà du cercle étroit, restrictif et souvent fallacieux de la seule technique et de la seule compétition sportives. L'Olympisme est un style de vie englobant.

Nous nous situons donc résolument au coeur même des angoisses et des questionnements des hommes et des femmes d'aujourd'hui. Parce que l'Olympisme ou du moins les Jeux Olympiques sont devenus un fait incontournable de civilisation. Parce qu'à l'occasion de toute manifestation sportive contemporaine, l'actualité sociale renvoie à l'oeuvre de Pierre de Coubertin. Parce que cette oeuvre, dont nous dégagerons les invariants historiques, est d'une modernité et d'une pertinence pédagogique évidentes. Parce que cette oeuvre pédagogique, malgré des efforts certains, reste largement méconnue.

Sans doute également, et au premier chef, parce qu'acteur des drames et des folies du siècle, témoin des dévoiements fascistes et communistes de l'Olympisme, nous voulons-nous, plus que tout autre, redevable envers l'avenir de l'humanité.

Car l'Histoire ne peut être désincarnée. Elle n'est pas le fruit de documents abstraits et d'une informatique sans âme. L'historien n'est pas seulement un traicteur de textes. Il ne peut ignorer le monde contrasté d'où a surgi l'événement, où s'est forgée l'action, où s'est construit un système. Il ne peut oublier les idées dominantes d'une société où se sont affrontés et ont lutté des hommes pour le pouvoir, leurs croyances, leurs religions, leurs philosophies. Pierre de Coubertin et les pre-

miers croisés du néo-olympisme furent des êtres de chair, de pensée et de pulsions. Coubertin, tout particulièrement, a vécu, souffert, s'est trompé, s'est dédit, se heurtant à des hommes, des systèmes, des institutions. Son oeuvre a été reprise, accaparée, gauchie, déformée. Mais telle quelle, elle vit : elle est patrimoine de l'humanité.

C'est à la lecture complexe et contrariée d'une vie et d'une oeuvre replacées constamment dans leur perspective historique, sociale, anthropologique, que nous nous livrerons. En vue d'en tirer expérience et sagesse : l'Olympisme coubertinien est un exemple, non un modèle.

Nous pensons en effet que l'historien, artisan-tisserand du passé, ravaudeur laborieux d'un tissu trop souvent mité, doit éclairer, par ses travaux, les routes d'aujourd'hui et les perspectives de demain.

Cette conception du métier d'historien ne va pas sans de graves dangers d'ordre méthodologique. De nombreuses chausse-trappes guettent le chercheur : l'anachronisme, le positivisme, l'hagiographie, le statisticisme. Mais sans doute, plus que toutes, le conformisme, l'acquiescement sans discernement aux idées toutes faites, véhiculées par une mode intellectuelle, relayées par les pouvoirs médiatiques: hier, le dogmatisme marxiste ; aujourd'hui, le «politically correct». Ou «le tout éthique», tant en force sur certains campus. Des chercheurs contemporains, et souvent non des moindres, n'ont pas toujours évité ces écueils.

C'est ainsi que dans l'ambiguïté, le monde, qui ne l'est pas, est devenu «olympique». Ainsi se dessine, avec plus de précision que lors de sa genèse, la double face de l'Olympisme : l'une officielle, fille du dogme et des sourates; l'autre chaotique, multiple, vulgaire, fille du siècle, contingente aux crises de l'époque. Qui pourrait s'en étonner ? Les tares et les plaies actuelles de l'Olympisme : commercialisation, mainmise de l'argent sur le système, dopage, drogue, nationalismes, intégrismes politiques ou religieux, constatés dans les dernières décennies avec plus ou moins de constance et de virulence dans les pays ex-communistes ou les pays sous-développés, n'ont pas moins épargné, dans l'Histoire, les pays fascistes et nazis, comme de tout temps, et aujourd'hui, les pays majeuement développés. Le fait est indubitable : les Tables de la Loi olympique sont le fait de bien curieuses lectures et sont contredites chaque jour dans la réalité.

A l'heure d'Atlanta et de Nagano, nous devons nous placer à l'interface de deux sociétés. Eveilleurs de conscience, nous devons être plus que jamais attentifs aux dérives médiatiques, commerciales, politiques, de l'Olympisme (et du sport, en général) : la vigilance doit être de rigueur face aux «hordes sportives» (Jean-Marie Brohm*) pénétrées très souvent d'idéologies fascistes. Sachons analyser la protestation véhémement des rebelles : intellectuels, dirigeants, universitaires qui, contre un consensus bêlant, brandissent le drapeau de la connaissance et de la raison. Écoutons ces hommes et ces femmes qui, instruits des méfaits historiques d'un totalitarisme sado-socio-corporel, nous convient à braver le conformisme social. Comme eux, faisons le distinguo entre «cause olympique» (croyance, adhésion, aliénation) et «idée olympique» (utopie, connaissance, jugement, sagesse). Pour autant, n'oublions pas l'immense bonheur olympien de l'athlète, riche de son corps, maître de ses humeurs, créateur d'une eurythmie individuelle nécessaire et utile à la joie de l'autre et à l'équilibre des sociétés.

Tel ainsi, essaierons-nous de situer l'oeuvre pédagogique de Coubertin, nous livrant à une critique interne et externe de cette oeuvre, ainsi qu'à celle de l'histoire des structures, des bases philosophiques, éthiques et de la politique du Mouvement olympique, comme à l'étude des oppositions et des opposants à la stratégie et aux tactiques du Mouvement. Ainsi dégagerons-nous les invariants de l'oeuvre et les confronterons-nous aux réalités du monde que nous vivons.

Les problèmes de l'Olympisme contemporain sont si globaux et si complexes, soulèvent tant de questions dans les champs multiples du politique, de l'économique, du culturel, du social, du religieux, de la sémantique, de la psychanalyse des hommes et des sociétés, que nous devons avoir l'humilité, par nécessité didactique, de les envisager du seul point de vue qui est le nôtre, celui de l'historien et du pédagogue de la corporéité.

C'est pourquoi étudierons-nous l'oeuvre pédagogique de Pierre de Coubertin dans sa genèse, ses intentions et son continuum historique. Mais seulement l'oeuvre pédagogique, parce que son oeuvre olympique fut la conséquence de sa détermination d'éducateur. Et que les Jeux Olympiques sont l'épiphénomène, l'arbre qui a fini par masquer la grandeur et la beauté de la forêt pédagogique coubertinienne.

Ces leçons ont donc pour objet de dépoussiérer l'oeuvre pédagogique de Coubertin, de la débarasser des scories que des décennies de méconnaissance et d'intérêts ont accumulées. Redonnant vérité à l'oeuvre, nous redonnerons vie à l'homme.

Regroupant des sources multiples éparpillées dans les bibliothèques, familiale, au C.I.O., dans une correspondance épistolaire énorme, des études universitaires américaines et allemandes de qualité, aujourd'hui bien collationnées par les soins de remarquables chercheurs (dont le Prof. Norbert Müller), nous replacerons le néo-olympisme dans ce monde bouleversé et tragique que fut l'Europe occidentale à l'orée du 20ème siècle. Ainsi se précisera notre méthode, éloignée tout autant d'un positivisme littéraire suranné que d'un «politiquement correct» passager.

N'oublions jamais que l'homme conditionne l'oeuvre et que l'oeuvre façonne l'homme. Gardons-nous de l'erreur d'anachronisme ! Et tentons de dresser Coubertin et son oeuvre pédagogique à travers des rébus que nous posent encore les sources et l'homme.

Qui était Coubertin, au delà des clichés ?

- Un rentier de la Belle Epoque ?
- Un bourgeois français impérialiste ?
- Un «anti-ploutocrate» ?
- Un utopiste ?
- Un ami inconditionnel du monde anglo-saxon ?
- Un internationaliste respectueux des cultures des autres peuples ?
- Un croisé, réformateur de l'éducation ?
- Un Européen convaincu ?
- Un «honnête homme» de progrès ?
- Un chef sans contrainte ?

Mais en deçà, et au delà :

- Que furent ses ancêtres ?
- Quelles étaient les idées dominantes que professait son milieu social ?
- Quel fut l'enfant Coubertin, fils puîné d'une famille de l'aristocratie terrienne et moyenne ?
- Quelles furent ses études ?
- Quelle éducation reçut-il ?
- Quelles influences subit-il ?
- Comment fut-il «rebelle», s'il le fut, et pourquoi ?
- Quels furent les aléas d'un destin familial cruel ?

Et encore :

- Quelle fut son oeuvre olympique ?

-
- Quelles critiques furent faites de cette oeuvre de son vivant ?
 - Quelle fut son influence personnelle sur le processus de développement du Mouvement olympique ?

Quelle fut son oeuvre pédagogique ?

Nous envisagerons :

- Le réformateur
- Les bases philosophiques de l'oeuvre
- La trilogie pédagogique :
 - La Gymnastique utilitaire
 - L'Analyse universelle
 - Le Respect mutuel
- La place du sport dans l'Olympisme
- L'ouverture vers le monde et l'universel :
 - Les Universités ouvrières
 - Le Gymnase municipal
- Le néo-olympisme.

Enfin, nous poserons la question de savoir si l'oeuvre de Coubertin est toujours valide au regard des graves problèmes d'éducation et d'éthique que soulèvent les transformations technologiques de cette fin de siècle.

Poser cette question renvoie, mutatis mutandis, au concept même d'Olympisme. Des modifications conceptuelles sont-elles envisageables ? Pouvons-nous proposer des réalisations pédagogiques concrètes dans l'enseignement de l'Olympisme ? L'Olympisme est-il source et moyen d'éducation ?

Tel est aujourd'hui l'enjeu. Continuer à être le témoin passif de dérives sportives condamnables, et ignorer (voire mépriser !) les bases philosophiques, spirituelles, éthiques de l'Olympisme. Ou, au contraire, dans une société laïcisée, redonner un sens au sport, en lui assignant un rôle axiologique. Ce qui a pour conséquence inéluctable de repenser les processus d'éducation en développant, par l'Olympisme (entre autres), les qualités intellectuelles et morales de respect de soi et des autres, de don de soi et d'altérité, d'acte gratuit et de jeu, sans lesquelles il ne peut y avoir de société civilisée.

C'est à ces angoisses, à ces interrogations, et à ces obligations morales, que nous tentons de répondre dans ces leçons.

2. Genèse d'une pensée

2.1. Le cadre historique : l'époque

2.1.1. 19^{ème} siècle : l'Europe libérale et industrielle

Les biographies établies par la famille montrent combien les parents de Pierre de Coubertin, retranchés dans leur conservatisme, se refusaient au siècle. Il est donc logique, préalablement à toute exégèse de l'oeuvre, de dresser l'environnement économique, politique, culturel, comportemental, qui détermina la personnalité de Coubertin et orienta sa vie publique.

De 1815 (Waterloo) à 1870 (Sedan), après les guerres napoléoniennes, l'Europe est libérale et industrielle: l'idéologie de 1789 s'efface devant le concept de développement économique. La «révolution industrielle», même si ce fut une lente évolution, caractérise le 19^{ème} siècle.

«Laissez faire, laissez passer» est le mot d'ordre dominant («Enrichissez-vous !») qui correspond aux aspirations et aux besoins d'une bourgeoisie conquérante. Le modèle doit beaucoup à l'Angleterre dont l'avance industrielle, l'adaptation progressive sans heurts sociaux aux valeurs de la démocratie parlementaire, l'essor maritime et colonial, restent un idéal pour les classes dirigeantes européennes.

Les puissances européennes s'en tiennent à l'équilibre du Traité de Vienne (1815) afin de ne pas «[ruiner] l'équilibre du Vieux Monde» (Chateaubriand). Partout, «l'ordre social» doit régner : statu quo des structures sociales, éradication des révolutionnaires et des révolutions !

La conjoncture économique est déterminante. Après les guerres, survient une période de dépression (1817-1851). Les forces politiques s'affrontent (1848). Des socialismes utopiques naissent (Proudhon, Blanqui), bientôt suivis par un socialisme qui se veut scientifique (Karl Marx naît en 1818).

1848 est l'année des déceptions. Les révolutions en France, Allemagne, Hongrie, sont tout autant sociales que politiques ou nationales : la bourgeoisie en a conscience, elle prend peur.

Tel est, rapidement brossé, l'arrière-plan économique et social, précédant la période 1850-1870 qui fut prospère et nous intéresse.

2.1.2. 1850-1870 : une période de prospérité pour l'Europe

Cette période est l'apogée de la grande révolution industrielle qui (cause et conséquence) élabore une économie mondiale, par l'émigration d'une main d'oeuvre européenne rendue possible par le progrès des transports et par une concentration capitaliste et financière.

Les structures juridiques de classes, héritées de l'Ancien Régime (Noblesse, Clergé, Tiers Etat), sont à peu près partout abolies, même si culturellement et socialement elles subsistent encore. De nouvelles classes politiques naissent: prolétariat, petite, moyenne et haute bourgeoisie. En marge, se tiennent les attardés de l'Ancien Régime, confinés dans les beaux quartiers des grandes villes ou retranchés dans leurs châteaux ou leurs gentilhommières de campagne : les parents de Coubertin sont de ceux-là. Le patronat s'organise collectivement face à une conscience ouvrière qui naît et va aboutir à la création de la 1^{ère} Internationale (28.09.1864).

Quel tableau dresser, en Europe, de cette période (1850-1870) ?

2.1.2.1. Progrès démographiques

- En 1830, l'Europe a 215 millions d'habitants; en 1870, 300 millions.
- Londres passe de 2 à 3 millions d'habitants ; Berlin, de 400 000 à 800 000 ; Cardiff, de 18 000 à 60 000.
- Paris compte 1 million d'habitants en 1850.
- La France a 20 millions de ruraux sur une population de 30 800 000 habitants.
- En Angleterre (industrialisée plus précocement), la population rurale passe de 80 à 35 %.

2.1.2.2. Emigration

- En France, 4 000 personnes par an sous le Second Empire (1852-1870).
- En Angleterre, de 1846 à 1870 : 4 600 000 émigrants.
- L'Allemagne fournit le quart des émigrants européens.
- En Belgique : 13 000 émigrants en 1856.
- Au Portugal : 20 000 émigrants en 1859, surtout vers le Brésil.

Les Etats-Unis accueillent presque tous les émigrants européens : 427 800 en 1854. Mais,

- en Argentine : 5 à 10 000 par an,
- en Australie, comme en Nouvelle-Zélande : 50 000 par an.

L'europanisation du globe se produit et prépare l'expansion ultérieure de l'Europe. Ce qui ne sera pas sans conséquence pour l'expansion mondiale de l'Olympisme.

2.1.2.3. Panorama social

En France, en 1862 :

- 1 750 000 propriétaires exploitants.
- 1 million de fermiers.
- 400 000 métayers.
- 2 millions de journaliers et de domestiques.

Les bourgeois, acheteurs des «biens nationaux», décomplexés face à l'argent, sont plus rapaces que l'ancienne noblesse : la paysannerie, si elle n'est plus misérable, est toujours pauvre, malgré l'apport de nouvelles techniques de culture (labourage), d'engrais (guano), l'assèchement de vastes régions, le boisement des Landes (France).

Pauvre, la paysannerie économise : ce qui permettra le développement de l'industrie. Le phénomène est général en Europe.

Les parents de Coubertin, par leurs racines paysannes, touchent des fermages (Saint-Rémy-lès-Chevreuse, Mirville) : aristocrates, ils ne sauraient travailler. Ils sont et se veulent des rentiers.

- En Angleterre, l'agriculture se spécialise dans l'élevage (le blé est éliminé).
- En Hongrie, les grandes propriétés féodales demeurent.
- En Prusse, les paysans pauvres sont dans l'impossibilité de racheter les terres des Junkers.
- En Russie, la réforme agraire avorte.

2.1.2.4. Industrie

- Durant cette période, la production de charbon et de fonte va tripler.
- Les gisements de houille sont exploités de façon intensive.
- L'acier est «démocratisé» (convertisseur Bessemer, 1856-1858).
- Une révolution technologique se fait dans les colorants par l'utilisation des goudrons de houille, 1856. La «Badische Anilin» est créée en 1869.
- La concentration industrielle se fait au détriment des unités industrielles familiales. Elle est favorisée par une politique ferroviaire systématique.

En France,

1852 : 3 000 km de voies ferrées

1870 : 20 000 km.

Dans le reste de l'Europe,

1848 : 3 000 km

1870 : 10 000 km.

Les prix de transport ferroviaire diminuent : 28 centimes la tonne en 1846 ; 6 centimes la tonne en 1870 (en France).

Les chemins de fer allemands sont particulièrement nombreux et bien organisés.

Le développement des moyens de transport (dont les chemins de fer) favorisera et influencera fortement le Mouvement olympique (rapidité des déplacements sportifs, internationalisme).

2.1.2.5. Commerce international

Les grands magasins apparaissent :

- à Paris, Le Bon Marché (1852), Félix Potin (1855).

- à Liverpool, Lewis's («Ami du Peuple»).

2.1.2.6. Essor bancaire

Il est intense, national et international.

En 1870,

portefeuille français : 21 milliards.

portefeuille étranger en France : 10 milliards (a quintuplé depuis 1850).

Un exemple. Le Crédit Immobilier de France crée des succursales en Espagne, au Portugal et en Italie ; est à l'origine de la Société Générale Néerlandaise, de la Banque Ottomane, de l'International Financial Co (Londres) ; il construit 6 000 km de chemin de fer en Autriche.

2.1.2.7. Essor commercial

En vingt ans, le commerce européen passe de 20 à 50 milliards de francs.

Des exemples.

- L'armement maritime :

Le premier bateau à vapeur a été construit en Angleterre en 1838 ; en France (Le Havre), en 1843.

-
- La traversée transatlantique :
1838 - Bristol / New York (17 jours).
 - 1858 - le «Great Eastern» (13 jours 1/2).
 - 1870 - Le Havre / New York (8 jours).
 - Des câbles sous-marins traversent :
la Manche (1850-1853).
 - l'Atlantique (1858-1866).

Toutes ces conquêtes technologiques éclairent et sous-tendent le succès de l'initiative olympique coubertienne.

2.1.3. La France où naît Coubertin est riche

Sous Haussmann, préfet de Paris (1853-1870), la spéculation immobilière a été vive : la bourgeoisie d'affaires s'enrichit et est au pouvoir ; les ouvriers sont chassés de Paris ; une ville nouvelle (Passy), réservée aux classes supérieures, se crée à l'ouest de la capitale.

Les emprunts lancés par l'Etat sont couverts, à peine ouverts : en 1868, 400 millions de francs (il y a eu 15 milliards de demande). L'épargne se chiffre en 1850 à 70 millions de francs ; en 1870, à 170 millions.

Mais cette France économique est secouée par des crises :
1856 - Crise mondiale d'origine américaine.
1867 - Crise industrielle du textile («famine du coton»).

2.1.3.1. Les classes sociales se différencient de plus en plus nettement,

même si patrons et ouvriers dénoncent ensemble le libéralisme économique.

La bourgeoisie est fortement diversifiée :

- bourgeoisie d'affaires,
 - ancienne bourgeoisie (fonctionnaires, intellectuels, fabricants, commerçants enrichis) ,
 - petite bourgeoisie (petits employés, petits propriétaires, commerçants détaillants).
- (L'épicière, «ce viscère indispensable à la vie sociale» - Balzac).

L'ancienne aristocratie bataille pour conserver rang et place dans l'armée et la diplomatie. Les parents de Coubertin, «à l'aise», entendent garder leur rang social.

Nuls mieux que Balzac et Zola n'ont décrit la classe bourgeoise française du 19ème siècle. Engels écrit de son côté, à propos des bourgeois de Barmen et d'Eberfeld : «Pendant tout un jour, ils se plongent dans les chiffres de leurs comptes et ceci avec une rage et une passion incroyables ; le soir, à une heure donnée, ils vont dans la société où ils jouent aux cartes, parlent de politique, fument, et ils rentrent chez eux à neuf heures sonnantes.»

Les ouvriers présentent une grande variété de conditions. En France, un fort courant proudhonien (socialiste et idéaliste, partisan du dialogue des classes) les traverse. En 1862, aux frais de l'Etat, une délégation d'ouvriers se rend à l'Exposition Universelle de Londres : elle en revient émerveillée par les trade-unions.

En 1864, à Londres, Karl Marx crée l'Association Internationale des Travailleurs.

2.2. Mouvement intellectuel : le goût de l'indépendance

Effet du développement des richesses, de l'instruction et des techniques, la production artistique est féconde. La révolte contre le romantisme est particulièrement sensible entre 1850 et 1870.

Or, le bourgeois, qui passe commande à l'artiste, n'aime pas les déviants.

La carrière des lettres et des arts, qui n'est pas «payante», est méprisée puisque n'apportant pas de ressources «correctes». Le règne de la «normalité» est à son apogée avec son antithémisme : l'hypocrisie. L'artiste vrai est en butte aux conventions bourgeoises. «L'enterrement à Ornans» (Courbet - 1855) est refusé à l'Exposition Universelle.

Flaubert, Zola sont poursuivis en justice (pour outrage aux bonnes moeurs) pour avoir publié «Madame Bovary», «Thérèse Raquin», «Madeleine Ferrat», «L'Assommoir».

La révolte contre le conformisme bourgeois se manifeste dans d'autres pays. En Angleterre, avec Oscar Wilde ; en Allemagne, en Italie, en Russie. Une opposition plus classique se fait jour contre l'académisme : Max Klinger (et le Gedankenkunst), Ruskin (et ses projets d'architecture sociale), les préraphaélites anglais.

La fuite devant la laideur urbaine pousse à la recherche de l'exotisme (Maupassant, Loti) ou à celle de racines archaïques (archéologues allemands). Le fantastique fait son apparition (Edgar Poe). L'Histoire est appelée à la rescousse d'une angoisse individuelle et sociale, perceptible dans une littérature comparée du continent: Hugo, Matthew Arnold (fils de Thomas*), Tennyson, Tolstoï. En musique, les compositeurs font appel aux chants populaires.

Ce qui caractérise la période («Le déjeuner sur l'herbe» de Manet date de 1862), c'est la percée du réalisme. Un personnage de Dickens réclame des faits. Zola écrit l'histoire «naturelle» des Rougon-Macquart, celle d'une famille sous le Second Empire. La fiction doit être bannie du roman. Renan fait descendre Jésus sur terre (l'ouvrage «Vie de Jésus» paraît en 1863), Dumas réécrit l'histoire de France à partir de faits réels. En 1874, l'impressionnisme crée la modernité en art. En Allemagne, avec Liebermann naît l'Ecole de la Sécession, proche de l'impressionnisme.

Wagner apparaît alors, «tondichter» hanté par une idée de régénération, l'art est pour lui rédemption. L'artiste est un rebelle. Coubertin le sera.

2.2.1. La presse

Parallèlement à cette exubérance intellectuelle, la soutenant, la favorisant, se situe l'extraordinaire montée en puissance de la presse.

En 1836, en France, Emile de Girardin a rendu la gazette accessible au lecteur populaire en diminuant de moitié le prix de vente de son journal («La Presse»). Coup de génie commercial, il ouvre les colonnes du quotidien à la publicité. En 1863, «Le Petit Journal» est vendu 1 sou.

Pourtant, la France est en retard sur l'Angleterre. En 1870, l'Angleterre possède 1 300 journaux ; la France, 26.

2.3. De 1870 à 1914, que propose l'Europe aux Européens et au monde ?

L'Europe domine :

- la presque totalité de l'Afrique et de l'Océanie
- le quart de l'Amérique.

La puissance des Etats-Unis (il s'agit plus pour l'Européen d'un «autre monde» que d'un «nouveau monde»), la puissance du Japon, ne l'inquiètent pas encore.

Que propose l'Europe avant 1914 ?

2.3.1. Un commerce sans entraves

- des marchandises,
- des idées,
- des hommes.

A cet effet, la machine à vapeur (qui «servira à définir un âge de l'humanité» selon Bergson) reclasse les civilisations :

- celles qui la possèdent,
- celles qui n'ont toujours que leur force musculaire.

De là, l'importance de la bande de charbon qui s'étend de la Pennsylvanie au Donetz.

Corollaire : l'usine se rapproche des sources d'énergie, le fer et l'acier s'unissent, provoquant une concentration industrielle.

Conséquence :

- l'exode rural vers les villes,
- l'émigration européenne, surtout vers l'Amérique.

2.3.2. Le rêve d'une vie plus heureuse

Le positivisme est dominant.

Le commerce entre les nations doit créer une paix durable.

L'instruction fait reculer l'ignorance.

La science fait reculer la maladie, épargne la fatigue des hommes en domestiquant des «esclaves mécaniques».

Le sport moderne sera positiviste.

2.3.3. Conséquence

La liberté se développe et va de pair avec les progrès de la démocratie sociale :

- liberté de penser ; les minorités s'expriment (juifs, francs-maçons, artistes, mais certaines avec douleur : femmes, homosexuels),
- liberté de s'associer,
- liberté de commercer.

Un optimisme fondamental s'installe dans les esprits, malgré des crises cycliques économiques : optimisme dans le « tiers état » (« le peuple »), optimisme dans la science (malgré la crise scientiste), optimisme dans la foi socialiste (Jaurès, Marx), optimisme dans le capitalisme (Rockefeller ... et Coubertin).

Pourtant une grande misère subsiste, même s'il y a bien-être dans les classes moyennes.

Ce bien-être s'inscrit dans un impérialisme conquérant :

- coexistence (Inde, Afrique),
- éradication du « sauvage » (Amérique du nord, Australie).

Pas toujours volontairement cupide, le colon a recours au travail forcé et à la vente de l'alcool. Notons que l'Europe n'est pas toujours seule responsable de « l'invasion des Blancs ».

Résultat :

- un immense empire colonial britannique,
- un très grand (et second) empire colonial français,
- des nations s'affirment : les Etats-Unis d'Amérique,
- d'autres émergent : Brésil, Argentine, Mexique.

L'Europe, qui ne peut conquérir l'âme du colonisé, donne au monde le spectacle de luttes sociales internes et de haines entre les nations.

Prolétariat et capitalisme s'opposent, se haïssent (la Commune de Paris, 1871), tandis que les nationalismes s'exacerbent, au nom du principe des nationalités (Question d'Orient, Problèmes des Balkans) et de la montée en puissance et des revendications de l'Allemagne qui s'estime mal lotie dans le dépeçage colonial. Leader économique et culturel du globe, l'Europe fait que le monde est tributaire des querelles impérialistes intra-européennes : la paix dépend des stratégies (guerre ou paix) des nations européennes.

2.4. La pensée européenne, fin du 19^{ème} siècle, est en crise

Malgré d'importantes découvertes (lampe à incandescence, dynamo, TSF, cinéma), malgré le sous-marin, l'automobile, l'avion, les percées sur l'atome, la relativité (Einstein), « la foi dans la science » est mise en question. Même si Berthelot (« Science et Morale », 1897 - « Science et Libre Pensée », 1903) continue d'affirmer une robuste foi dans le scientisme (« La science est la bienfaitrice de l'humanité »), même si Renan (« L'Avenir de la Science », 1848, publié en 1890) promet un avenir prométhéen à la Science (qui, allégeant la peine des hommes, leur apporte des loisirs et donc la possibilité de s'élever culturellement et moralement par l'instruction), la science est ébranlée dans ses fondements éthiques par la révolution technologique qu'elle a provoquée. (Romain Rolland parle « du tremblement de terre des années 1900 et des éruptions de pensée qui bouleversèrent et incendièrent l'esprit du siècle commençant »).

2.4.1. La science est soumise philosophiquement à la question

En 1889, Bergson dans « Essai sur les données immédiates de la conscience » démontre que la continuité se trouve dans la seule conscience, la matière « n'offrant qu'une continuité mouvante ».

Point important pour les éducateurs de la vie somatique : le darwinisme est battu en brèche, « il n'y a pas de continuité entre les espèces ». Le transformisme de Lamarck admet que les modifications pro-

duites par le milieu sont transmissibles héréditairement (Auguste Comte, Spencer, sont les disciples de Lamarck): le perfectionnement intellectuel et moral de l'humanité est possible. Or, le darwinisme fait place au mutationnisme (fruit du hasard et des statistiques) : l'optimisme scientifique est mis à mal, et des solutions malthusiennes, lourdes de conséquences morales et politiques (racisme, eugénisme), ne vont pas finir d'empoisonner une pensée européenne héritière du «siècle des lumières».

Ce qui, sans doute, explique l'ambiguïté de la pensée occidentale européenne : Prométhée ou/et Epiméthée (ambiguïté que nous retrouvons dans l'histoire de l'éducation physique et des sports).

De là, un besoin d'autres horizons, d'une autre vision métaphysique, et le recours historiquement normal aux philosophies de l'essence, en particulier orientales.

Quelques exemples :

Tolstoï (1828-1910) proclame la faillite de la science et demande à la Russie d'effectuer une révolution morale. En 1884-1885, il propose : de rejeter le positivisme, l'art pour l'art; de se repentir ; de renoncer à exploiter son semblable ; d'arracher son propre orgueil ; d'en revenir à une pratique de la vie patriarcale et rurale en liant l'activité intellectuelle au travail manuel. Le tolstoïsme apparaît bien comme une sorte d'évangélisme religieux et de bouddhisme à l'occidentale.

Rabindranath Tagore (1861-1941), au contraire de Gandhi (1869-1948), se prononce contre la doctrine du renoncement, mais s'élève contre la civilisation industrielle matérialiste.

Ruskin (1819-1900), en Grande-Bretagne: l'histoire des sociétés donne la clef de l'histoire de l'art; la beauté doit être mise au service d'une architecture sociale qui remédie aux laideurs esthétiques de la civilisation industrielle ; Ruskin influencera durablement Coubertin.

Hasagawa Foutabatei, fin du 19ème siècle, au Japon, en opposition à la civilisation industrielle de l'ère Meiji, refuse de céder aux instincts violents (il demandera à l'Inde de détruire les productions de cinquante ans de vie industrielle) et avance que la beauté réside dans le travail manuel.

Partout, la non-violence est un recours pour une intelligence indépendante, éprise de beauté.

2.5. Exaltation de la personnalité

Ce recentrage sur la conscience individuelle, cette perception très vive d'une angoisse métaphysique, conduisent à Nietzsche : «Ce n'est pas le doute mais la certitude qui nous rend fou» (ce sont ses dernières paroles avant de sombrer dans la folie).

Wagner l'a déçu. Nietzsche cherche à vaincre «la fatigue de vivre». Il se tourne vers Zarathoustra qui enseigne que l'homme est capable d'accepter les risques et de parvenir à la puissance, à condition de s'élever au dessus des fausses notions de charité (chrétienne) et d'égalité (démocratique), responsables de la «fatigue désespérante».

«Du moment que je vis, je veux que la vie soit aussi exubérante, aussi luxuriante, aussi tropicale que possible en moi et en dehors de moi.»

Il y a donc pour Nietzsche, d'un côté, «les grandes fourmilières humaines» et leur uniformisation abrutissante, et de l'autre, des individualités fortement différenciées, l'accentuation de tous les contrastes morphologiques et psychologiques, par la suppression de toute égalité et la création d'une super-humanité.

Le retentissement des propositions nietzschéennes fut immense en Europe : André Gide («Nathanaël je t'apprendrai que toute chose est définitivement belle»), Rainer Maria Rilke, Charles Maurras, Joseph Arthur Gobineau, mais aussi en Extrême-Orient (au Japon, chez les samouraïs).

2.6. Le pragmatisme

Face à cette métaphysique du pessimisme s'oppose une attitude pragmatique, surtout anglo-saxonne.

Le savoir est concrètement utile, les idées théoriques seront d'autant plus claires qu'elles seront mises en pratique. L'usage clarifie les confusions.

Aux Etats-Unis (John Dewey, William James) : il est plus important de transformer le monde que de l'expliquer.

En Grande-Bretagne, pour Schiller : la recherche n'a de fin que l'homme, l'action transcende la pensée.

En France, Henri Bergson (1859-1941) se propose de dépasser le pragmatisme et le positivisme rationaliste. La mesure (scientifique) donne le temps, non la durée. Or, les phénomènes du moi sont réfractaires à la mesure. Loin de se distinguer (donc d'être mesurables), les phénomènes de conscience se succèdent dans un flux, un continuum («élan vital») : l'homo sapiens ne peut être l'homo faber, le moi ne peut se connaître que par intuition.

2.7. Renaissance religieuse

Epoque de doute, époque de conversions, surtout à la religion catholique.

L'art religieux est en complète renaissance.

Mais l'Eglise se veut moins évangéliste que refuge contre les anxiétés. Léon XIII, en 1899, désapprouve les prélats américains qui envisageaient de rassembler un Congrès pour le rapprochement des religions. En France, «Le Sillon» (catholicisme social teinté de socialisme) est condamné.

2.8. Effervescence et révolution artistique

- «Jupiter peut-il survivre au paratonnerre ?» (Karl Marx).
- Baudelaire réclame une peinture qui exprime «l'héroïsme du monde moderne».
- Gustave Courbet (1819-1877) : «Je ne peux pas peindre un ange car je n'en ai jamais vu.»

2.8.1. France : Peinture

1855. Les oeuvres de Courbet sont refusées à l'Exposition de Paris.

«Le Déjeuner sur l'herbe», Edouard Manet (1832-1883), fait scandale.

Les Impressionnistes sont contestés, vilipendés, car «modernes» : Claude Monet (1840-1926), «Impression: soleil couchant», 1874. Auguste Renoir (1841-1919), «Le Moulin de la Galette», 1876. Edgar Degas (1834-1917), «Danseuses».

Monet suggère les formes par des tâches de couleur, détruit la notion académique de forme (vision subjective de la réalité : réalisme subjectif).

2.8.2. France : Sculpture

Auguste Rodin (1840-1917) sauve la sculpture de la vraisemblance mécanique (l'oeuvre paraît inachevée) :

- «L'Homme au nez cassé», 1864.
- «La Porte de l'Enfer», 1879.
- «Le Penseur», 1870-1889.

2.8.3. Vers l'abstraction lyrique

Notons déjà que cette période «réaliste» est attaquée par une volonté «d'abstraction lyrique» (la peinture en soi, la sculpture en soi) dont Monet a été l'initiateur et qui détruit la forme; elle correspond grosso modo à la période d'enfance (1860-1870) de Pierre de Coubertin. Charles Frédy de Coubertin (le père), artiste-peintre, restera solidement classique et conformiste.

2.8.4. Deux courants, une même tendance

Notons également que la période post-impressionniste (après 1880) verra deux courants se développer :

- le rejet de la civilisation industrielle,
- la recherche spirituelle par l'art, dans l'art (tels Gauguin, 1848-1903, ou Van Gogh, 1853-1890).

C'est ce pessimisme réaliste et lucide qui devient source d'inspiration pour les artistes.

2.9. Une période de réformes dans le domaine de l'éducation

Période de fracture économique, de doute identitaire, de luttes sociales, la période 1850-1900 est riche en projets de réforme de l'éducation (enseignements primaire et secondaire essentiellement, mouvements d'éducation populaire).

Le sport devient un des éléments de l'éducation bourgeoise, il pénètre les milieux ouvriers.

C'est au coeur de cette période historique brièvement suggérée, foisonnante, riche en avancées et reculs économiques, en conquêtes coloniales et en visées impérialistes, en réveil des nationalités, en luttes sociales violentes, en bouleversement des comportements, en exaltation de l'individu, en remise en cause des systèmes d'éducation et des critères classiques de beauté, en doute métaphysique et en découvertes technologiques exaltantes, que naît à Paris, le 1er janvier 1863 : **Pierre Frédy, Baron de Coubertin.**

1860-1883

- 1860 France : Traité Franco-Anglais de Commerce (Libre-Echange).
- 1861 Allemagne : Guillaume 1er, Roi de Prusse.
- 1862 Allemagne : la Prusse refuse l'adhésion de l'Autriche dans le Zollverein.
Bismarck, Premier ministre.
- 1863 France : Protectorat sur le Cambodge.
- Angleterre : cession des Iles Ioniennes à la Grèce.
 - Autriche : les Tchèques refusent de siéger au Reichsrat.
- 1864 Allemagne : invasion austro-prussienne du Slesvig.
Traité de Vienne avec le Danemark.
- 1866 Allemagne : invasion prussienne dans le Holstein.
Paix de Prague et de Vienne.
Sadowa. Unité de l'Allemagne.
- 1867 France : L'Empire libéral
- Angleterre : Constitution Fédérale du Canada.
 - Autriche : Compromis Austro-Hongrois : la double monarchie.
 - Allemagne : Confédération de l'Allemagne du Nord.
- 1868 Angleterre : Premier Congrès des Trade-Unions.
- 1869 France : Régime parlementaire.
- 1870 France : guerre contre la Prusse.
4 septembre : déchéance de l'Empire.
Gouvernement de Défense Nationale.
- Allemagne : guerre Franco-Prussienne.
Sedan. Siège de Paris. Prise de Metz.
- 1871 France : Thiers, chef de Gouvernement.
Commune de Paris.
Armistice avec la Prusse. Traité de Francfort.
- Angleterre : expédition de Stanley.
Statut légal des Trade-Unions.
 - Autriche : Rescrit en faveur des Tchèques.

-
- Allemagne : création de l'Empire Allemand.
 - 1872 Allemagne : Kulturkampf.
 - 1873 France : évacuation de la France par les troupes allemandes.
Prise d'Hanoi.
 - Allemagne : évacuation de la France.
 - 1875 France : Lois Constitutionnelles (3ème République).
 - 1876 Angleterre : Victoria 1ère (née de Brunswick-Lüneburg), Reine d'Angleterre
(1837), devient Impératrice des Indes.
 - 1877 France : élections républicaines après dissolution de la Chambre des Députés.
 - 1878 Allemagne : Congrès de Berlin.
 - 1880 Angleterre : Ministère de Gladstone.
 - 1880/81 France : mesures de Jules Ferry en faveur de la réforme de l'enseignement public
 - 1881 Angleterre : Paix Anglo-Boers.
 - Autriche : Facultés tchèques à Prague.
 - 1882 Allemagne : la Triple Alliance (Autriche, Allemagne, Italie)
 - 1883 France : Protectorat sur l'Annam.
 - Angleterre : occupation du Caire.
 - 1883/84 Allemagne : lois sociales.



Pierre de Coubertin (assis au premier rang) devant la maison familiale d'Étretat, en 1880.

Coubertin, croisé de l'éducation

Un réformateur méconnu de l'éducation

L'arbre cache la forêt. L'effet médiatique grossissant et déformant fait de Coubertin une sorte de demiurge, rénovateur de «Jeux Olympiques», capable de faire lever, tous les quatre ans, le plus grand chapiteau du monde. Fait banal, l'oeuvre olympique, relayée, portée, conditionnée par les médias, a fini par dévorer la matrice originelle. Or l'oeuvre olympique n'est qu'une partie, la plus spectaculaire il est vrai, de l'oeuvre pédagogique générale. Coubertin ne cessera de le souligner, lui qui, faisant ses adieux en 1925 à Prague au Mouvement olympique, entendait dorénavant se consacrer à sa «symphonie inachevée». Que le but de sa vie ait été de réformer un système d'éducation qu'il jugeait obsolète, il n'est, pour s'en convaincre, que de lire l'excellente bibliographie de l'oeuvre coubertinienne établie par le Prof. Müller et le Dr Schantz¹.

De ses premiers engagements publics jusqu'au crépuscule de sa vie, Coubertin fut un croisé de l'éducation, apôtre de la réforme de «l'éducation des adolescents au XXe siècle», mais surtout de l'adolescent de collège où se forment les jeunes énergies d'une nation. Comme beaucoup de ses contemporains soucieux de donner des cadres à une bourgeoisie conquérante, il se préoccupera moins de l'enfant que de l'adolescent, moins de la petite adolescence que du jeune éphèbe ou, comme il l'écrira, «de l'homme jeune adulte».

A titre d'exemple, on trouvera, en annexe, une liste chronologique de quelques publications pédagogiques de Coubertin. La réalité est beaucoup plus vaste. Par le jeu des mots-clés, par une arithmétique élémentaire, on voit cependant, par cet échantillonnage réduit, combien Coubertin entendit couvrir d'une façon éclectique tous les champs de la connaissance. On voit aussi combien son arc d'intérêt pédagogique ira s'élargissant, englobant, après la Première Guerre mondiale, l'éducation non seulement de l'adolescent français mais de tous les hommes de toutes les nations. Alors qu'avant 1914, un tropisme personnel et de classe l'avait fait cheminer, pratiquement jusque dans les années 1890, dans les seuls sentiers franco-français.

Un pan important de l'oeuvre de Coubertin est encore quasiment confidentiel: c'est la correspondance qu'il échangea, non seulement avec les membres du Comité International Olympique et les présidents des Fédérations Internationales Sportives, mais aussi avec des têtes couronnées, des chefs d'Etat, des journalistes, des éducateurs du monde entier. Un travail d'équipe passionnant attend les historiens de l'Olympisme, travail d'autant plus long et difficile que très souvent ne se trouvent à la disposition des chercheurs que les réponses envoyées en retour par les correspondants de Coubertin.

2. Famille, tradition : les pesanteurs culturelles

2.1. La tradition familiale

Il est souvent lourd d'être le fils de ses ancêtres ! En la matière, Pierre de Coubertin dut assumer une longue, dense et complexe généalogie.

¹ Norbert Müller, en collaboration avec Otto Schantz (1991). Bibliographie des oeuvres de Pierre de Coubertin. Lausanne : Comité International Pierre de Coubertin.

Les sources généalogiques d'origine familiale émanent de Paul Frédy, du Comte Maurice de Madre, d'Isaure et de Geoffroy de Navacelle de Coubertin (frère, neveu, nièce et petit neveu de Coubertin)². Elles font remonter les origines françaises des Coubertin à un certain Pierre Frédy (ou Fredy), dit Delamotte, émigré d'origine italienne, établi, croit-on, dans la région de Dreux (environ cent km au sud-ouest de Paris) aux alentours de 1400. Une même tradition orale veut que les ancêtres maternels aient pour origine un compagnon de Rollon, premier duc de Normandie. Les sources lointaines sont fragiles et appellent à prudence et même à circonspection, ce qu'avait d'ailleurs signalé fort honnêtement le Comte de Madre et que confirme Geoffroy de Navacelle de Coubertin. John MacAloon³, l'un des plus fins connaisseurs de Pierre de Coubertin, est lui aussi fort critique quant à ces sources mythiques. Nous avons également émis de telles réserves⁴.

Une étude récente, menée par une généalogiste de profession⁵, apporte moins des révélations qu'un éclairage sur les origines sociales des deux branches familiales⁶. Nous notons en annexe les remarques que suscite ce document chez Geoffroy et Anne de Navacelle de Coubertin.

Pierre de Coubertin, né le 1er janvier 1863, à Paris, 20, rue Oudinot (7ème arrondissement, Paroisse Saint-François-Xavier), était le quatrième et dernier enfant (trois garçons, une fille) d'une famille de la moyenne aristocratie.

Par son père, il était du Parisis, au nord-ouest de Paris⁷, terre traditionnelle de royauté et de fidélité à la couronne. En 1577, les Frédy s'établissent en Vallée de Chevreuse, par acquisition du Fief, Terre et Seigneurie de Coubertin, sur l'actuelle commune de Saint-Rémy-lès-Chevreuse, propriété où se trouve aujourd'hui le siège de la Fondation de Coubertin, créée par Yvonne, la nièce de Pierre, et gérée actuellement par la famille⁸. L'origine italienne, même si elle n'est pas totalement certaine, est fort probable. En tout cas, des auteurs avancent cette hypothèse, tels John A. Lucas, Carl Diem, Sambrini. Sabelli-Fioretti assure qu'un Felice de Fredis découvrit sur ses terres le Laocoon et l'offrit au Pape Jules II. Geoffroy de Navacelle de Coubertin est plus circonspect. Selon ce dernier (lettre du 12.12.1972), rien ne prouve que la famille ait eu une origine italienne et «pas davantage que la famille Frédy lui soit alliée».

² Note. Les sources familiales sont au nombre de trois: 1. Une étude de Paul Frédy (frère de Pierre), datée de 1925 (dix chapitres, 45 pages dactylographiées), se trouvant dans les archives de famille à Mirville-en-Caux. 2. Une étude de Paul Frédy, se trouvant aux Archives de la Ville du Havre. 3. Une étude d'Isaure de Navacelle (nièce de Pierre de Coubertin), datée de 1944 et se trouvant également aux Archives de la Ville du Havre (cette étude, de dix pages manuscrites, se réfère à celles du Comte Maurice de Madre, frère d'Isaure, datées de 1942 et 1944, de six pages dactylographiées chacune : la première intitulée «Le Baron Pierre de Coubertin, rénovateur des Jeux Olympiques», la deuxième «Physionomie intime du Baron Pierre de Coubertin»). Après comparaison des textes, il apparaît que les documents 2 et 3 ne sont qu'une réécriture plus succincte de la source 1. En février 1972, Geoffroy de Navacelle de Coubertin, petit-neveu de Pierre de Coubertin, a établi une généalogie, reproduite en annexe.

³ John J. MacAloon (1981). *The Great Symbol. Pierre de Coubertin and the Origins of the Modern Olympic Games*. Chicago: The University of Chicago Press, chapitre II «Noble Works, Glorious Examples, Generous Sacrifices», p. 8.

⁴ Yves Pierre Boulongne (1975). *La vie et l'oeuvre pédagogique de Pierre de Coubertin, 1863-1937*. Ottawa : Leméac, chapitre I «Les glorieux ancêtres», p. 38.

⁵ Myriam Provence (1996). *Ascendance : Pierre de Coubertin*, in : *Généalogie Magazine*, n° 150, juin. Paris: Editions Christian, pp. 29-36.

⁶ Note. A relever que certaines indications (dates de naissance et mort d'ancêtres de Coubertin, prénoms dans la branche maternelle, activités de Bonaventure Frédy) peuvent différer dans les deux sources.

⁷ Selon Geoffroy de Navacelle de Coubertin, sans plus de précision (lettre du 4.02.1998).

⁸ Note. La Fondation comporte une Fonderie d'Art et des ateliers animés par les Compagnons du Devoir du Tour de France dont la devise est: «Alliance de la main et de l'esprit».

Pierre de Coubertin, dans les passes protocolaires qui l'opposaient au siège du C.I.O. au Marquis de Blonay (Suisse), faisait remonter l'origine de sa lignée aux Croisades «et pour le moins à 1260» (entretien avec Mme Zanchi, secrétaire du C.I.O., en août 1964). Il assurait que ses premiers aïeux connus s'appelaient Delamotte, et sans doute peut-on avancer plus sûrement «de la Motte», près de Dreux, en référence à l'enceinte surélevée de talus fortifiés qui caractérisait l'habitat rural de l'époque. Mais pourquoi cette date de 1260 ? A cause des Croisades, époque mythique et vénérée de l'Occident chrétien ? Mystère des sources et traquenards de l'hagiographie.

Ce que nous savons avec certitude⁹, c'est que le 14 janvier 1477, Pierre Frédy, seigneur «de la Motte», fut anobli, après avoir été fait Chambellan du Roy et avoir reçu, au titre français, des armoiries à neuf coquilles d'or, de l'Ordre de Saint-Michel¹⁰.

La suite des générations se lit avec une relative précision : les sources familiales le permettent. Les ancêtres paternels sont des fonctionnaires de robe ou d'épée, souvent des hommes politiques, rarement des marchands (ce qui est contraire à l'éthique aristocratique).

Alphonse Frédy (mort en 1553) est homme de loi et juge. Jean Frédy (1547-1598) fait fortune dans le commerce des épices avec la Compagnie des Indes, ce qui lui permet d'acquérir les seigneuries de la Verrerie et de Coubertin en 1577. Un autre Jean II Frédy (1592-1677) est conseiller principal au Parlement. Deux de ses enfants seront, l'un : Médéric (1624-1688), trésorier général et payeur des rentes à l'Hôtel de Ville de Paris ; l'autre : Michel (1629-1685), conseiller royal et contrôleur général des recettes en ce même Hôtel de Ville. François Frédy, lieutenant de vaisseau (1668-1741), fils de Michel, épouse en 1711 Marie Morel, soi-disant petite-nièce du poète Cyrano de Bergerac¹¹, et reçoit en don de son cousin Martin Bernard le domaine et le château édifié entre 1680 et 1700. Son petit-fils, François Louis (1772-1807) survivra à la Terreur révolutionnaire, sous le nom de «citoyen Frédy» ou de «Frédy, dit Coubertin». Mais son oncle paternel (Henri Louis), esprit libre si on en croit Marie-Thérèse Eyquem¹², fut guillotiné par les révolutionnaires alors qu'il avait été emprisonné à la Bastille sous la Royauté.

Le fils de François Louis, Julien Bonaventure Frédy (1768-1871), servira Napoléon comme officier de cavalerie. Il devient sous-préfet et consul de France à Cuxhaven (Allemagne). Aide de camp du Duc de Luxembourg, il est fait chevalier de la Légion d'honneur par le Roi Louis XVIII et baron héréditaire en 1821. Ce qui ne l'empêchera pas de servir Louis-Philippe en qualité de garde du corps. Il est franc-maçon, au grand dam de sa femme, fille du Marquis de Pardieu, et de son fils Charles Frédy, baron de Coubertin (1822-1908), tous deux fidèles légitimistes, ardents et fervents catholiques conservateurs. Charles Frédy est le père de Pierre de Coubertin.

Du côté maternel, la famille est normande et descendrait, selon les données familiales, d'un des compagnons de Rollon (Rulf), premier duc de Normandie. Elle figure sur les chartes de noblesse depuis le 14^{ème} siècle. Mathieu Eudes, armateur, a chassé l'Anglais et pris part à la bataille de l'Ecluse en 1340, pendant la guerre de Cent ans. En 1369, son fils, écuyer, a été anobli. Par plon-

⁹ Voir «Le Nouveau d'Ozier, Dictionnaire des familles anciennes ou nobles à la fin du 19^{ème} siècle». Evreux (1927): Imp. Ch. Herissey.

¹⁰ Note. On peut voir le blason sur le fronton du Château de Coubertin. Le Lion des Mirville, lui, figure sur la cheminée de la salle de séjour du manoir de Mirville en Caux (Seine-Maritime, France).

¹¹ Note. Myriam Provence (op. cit., p. 30) signale que Paul Frédy (frère de Pierre) considère, dans une étude intitulée «La famille de Cyrano de Bergerac» (La Nouvelle Revue, 1898) que Pierre Morel était «neveu à la mode de Bretagne du célèbre Savinien de Cyrano de Bergerac».

¹² Marie-Thérèse Eyquem (1966). Pierre de Coubertin. L'épopée olympique. Paris : Calmann-Lévy, chapitre «Une grande famille», p. 15.

gées successives dans le temps, surgissent un officier de la garde de l'Archevêque de Rouen (Vincent 1er Eudes) et des officiers, capitaines de ville (Antoine Eudes, seigneur de Catteville, capitaine de la ville et du Château de Fécamp). Au 17^{ème} siècle, par mariage, la terre de Mirville vient grossir, en 1669, le patrimoine. En 1784, Alexandre François Eudes est maréchal de camp et chevalier de Saint-Louis. Pour services éminents, Louis XVI le fait Marquis de Mirville. L'aïeul de Coubertin, Alexandre Pierre Eudes, sera major dans l'armée de Condé. En 1822, Charles Gigault de Crisenoy, conseiller du Roi, épouse Euphrasie Eudes de Catteville de Mirville. De leur union, naît Marie-Marcelle Gigault de Crisenoy qui sera mère de Pierre Frédy, baron de Coubertin¹³.

Ainsi coule en Pierre de Coubertin le sang d'une multitude d'hommes et de femmes de qualité, serviteurs honnêtes et valeureux des Rois, des Républiques et des Empires, tous dévoués à leur terroir et à la France.

Il faut se garder, évidemment, d'établir une relation systématique entre l'héritage génétique et social du jeune Pierre et le comportement culturel de l'homme accompli. Mais il est vrai aussi que la généalogie est plus qu'un lien chronologique entre des générations. Elle propose et offre au groupe social considéré un tableau des rôles, des valeurs, et des vertus; mais surtout, les chansons de geste et les récits mythiques qui les valorisent et fondent une identité culturelle et affective très forte. Par cette iconographie familiale et sociale, chaque membre est appelé à vivre idéalement son passé, ce qui justifie son présent et le projette grandi dans l'avenir.

Enfant, Pierre a appris dans les terriers de Mirville et de Chevreuse l'étendue et la légitimité du Fief. Ses premières lectures, ses premiers graphismes lui ont fait déchiffrer et tracer la grandeur et l'excellence de l'arbre de vie familial.

Pour un jeune aristocrate français de la fin d'un 19^{ème} siècle si féru des gloires de la Royauté et de l'Empire, la généalogie de la famille est propriété jalouse. Mais une telle projection en majesté est insuffisante. Lacunaire, elle masque les fautes, les déviances et les rébellions. Prennent le pas sur elle la vie des hommes illustres et les thrènes à leur gloire. Nécessairement, même si tel descendant rejette le carcan du conformisme et commet une mésalliance. John MacAloon l'a remarquablement écrit¹⁴. L'anthropologie est aussi une clef pour l'Histoire.

Pour ce qui nous concerne, au vu de la généalogie de Coubertin, il serait aussi faux d'user d'un irrationnel déterminisme génétique que d'en faire un rebelle politique, sous prétexte qu'au «sang bleu» se seraient mêlées des «humeurs» d'aventuriers, de coureurs des mers, voire de poètes. La réalité de l'être est heureusement plus subtile et plus complexe.

Il n'en reste pas moins que le Coubertin adulte sera surdéterminé par une culture aristocratique où le concept chevaleresque d'excellence oblige à des impératifs catégoriques de comportement. Rejet des compromissions qui porteraient atteinte au prestige du nom, ce qui demande honneur et vertu ; actions nobles et désintéressées, en vue de la poursuite d'un chef-d'oeuvre en hommage à Dieu, ce qui requiert générosité et courage ; choix et poursuite d'une vocation (guerrier, homme de loi, magistrat, homme d'Etat) et non d'une profession, ce qui implique des sacrifices. Ainsi, très jeune, le jeune aristocrate sait qu'il est d'une autre essence que le vulgaire et qu'il devra tendre avec douleur vers l'accomplissement d'une prouesse individuelle «au service de la veuve et de l'orphelin». Il ne travaille pas, méprise l'utilitaire. Il est signe et symbole. Il est seul. Coubertin le sera.

¹³ Note. Le prénom d'état civil de la mère de Pierre de Coubertin était Agathe (Agathe Marie Marcelle Gigault de Crisenoy), mais l'usage familial privilégia le prénom Marie-Marcelle.

¹⁴ John J. MacAloon, op. cit., cf. chapitre II «Noble Works, Glorious Examples, Generous Sacrifices», pp. 8 et suivantes.

A la fin du 19^{ème} siècle, à l'ère des victoires difficiles de la démocratie parlementaire, une telle attitude récurrente ne peut que heurter les concepts et les comportements culturels et politiques d'une classe moyenne active et travailleuse dominée par l'intérêt financier. Même si, au plan religieux, la notion d'excellence morale reste une obligation incontournable, l'ambiguïté est totale au niveau social. Nous verrons combien Coubertin se heurtera à une telle et double réalité, idéologique et sociale.

Ainsi semble-t-il possible d'avancer que le concept désintéressé de prouesse, de «chef-d'oeuvre», sera naturel au jeune Coubertin et que les titres nobiliaires de ses ancêtres seront moins des motifs de gloire que des obligations morales à excellence.

2.2. Le milieu familial

Pierre Frédy, baron de Coubertin, est le quatrième et dernier enfant d'une famille d'Ancien Régime, confirmée dans ses titres et son statut par la Restauration. Il a deux frères aînés : Albert (le deuxième), colonel d'un régiment de dragons, démissionnera quand les Congrégations religieuses seront chassées de leurs couvents et privés de leurs biens avec le concours de l'armée¹⁵. Paul, l'aîné, jouira de la vie d'un rentier aisé du temps de la «Belle Epoque». Marie, la soeur, fera de bonnes études scientifiques en Sorbonne (fait rare pour une jeune fille française avant 1914). Brillante écuyère, elle sera la confidente de son plus jeune frère Pierre¹⁶.

L'hôtel particulier de la rue Oudinot, à deux pas du Champ de Mars, où le Colonel Amoros* a construit en 1818 un «Gymnase normal militaire», où bientôt s'élèvera la Tour Eiffel, est situé dans les «beaux quartiers». Les ressources financières de la famille sont importantes (seul l'accès à des sources notariales permettrait de connaître le montant des impositions terriennes et donc de classer la famille dans l'échelon social). Elles proviennent de baux et fermages, mais encore, selon toute vraisemblance, de l'héritage confortable qu'a légué le père, Julien Bonaventure. Les Coubertin sont donc à l'aise, bénéficient de tous les avantages et de tous les attributs sociaux de rentiers nantis. Pourtant, trait significatif souligné avec force par Geoffroy et Anne de Navacelle de Coubertin et selon une tradition affirmée, Charles et Marie-Marcelle de Coubertin n'accordent pas à l'argent une valeur sociale primordiale.

Les parents sont fortement conservateurs. Fervents catholiques, fervents légitimistes, il n'existe pour eux que deux rois : le Comte de Chambord, descendant légitime des Bourbons (les Orléans, les Bonaparte, sont des usurpateurs), et «le Pape Roi qui règne à Rome». En 1880, réalisant un vœu ardent de Madame de Coubertin, la famille se rend en pèlerinage à Frohsdorf (Autriche) où se trouve exilé le prétendant au trône de France. L'ambiance est désuète et irréaliste : Pierre portera dans ses Mémoires un regard sans pitié sur ce monde fini. M.-Th. Eyquem¹⁷ et L. Callebat¹⁸ l'ont noté.

¹⁵ Note. Etant à Chambéry, Albert reçut l'ordre d'expulser avec son régiment les religieux de la Grande-Chartreuse (suite à la loi Combes). Ce fut pour lui un terrible cas de conscience d'autant plus que ses officiers refusaient d'obéir. Il fit montre de son caractère en les obligeant à exécuter l'ordre et, le soir même, «brisa son épée» et démissionna. «C'était bien, lui aussi, un Coubertin !» (selon Geoffroy de Navacelle de Coubertin).

¹⁶ Geoffroy de Navacelle de Coubertin (1995). Pierre de Coubertin, 1863-1937. Précis analytique des travaux de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen. Rouen : Imp. Lecerf, p. 315.

¹⁷ Marie-Thérèse Eyquem, op. cit., chapitre «Un rebelle», pp. 22-23.

¹⁸ Louis Callebat (1988). Pierre de Coubertin. Paris : Fayard, chapitre II «Années d'apprentissage», pp. 38-40.

Charles et Marie-Marcelle de Coubertin sont cultivés. La mère a fait des études classiques, appris le latin en suivant les cours de ses frères. Elle lit Virgile dans le texte. Elle peint, aime la musique, pratique l'escrime. Sensible, elle est exclue, comme il est alors normal dans sa classe sociale, des responsabilités économiques et domestiques du foyer. Elle vit recluse, ne se promène qu'en voiture et accompagnée, à Paris comme à Mirville. Très pieuse, elle consacre une grande partie de son temps à des oeuvres de charité (une des trois vertus théologiques catholiques). Elle est très souvent victime, d'après le Comte Maurice de Madre, de sa trop grande crédulité.

Charles, le père, est grand, beau, et élégant. Il fréquente le Jockey-Club et vit de ses rentes, ce qui lui permet de s'adonner à sa passion de peindre. Son art est classique. Académique, il n'est pas dénué de talent. On pourrait, par la mise en page, la thématique, le classer parmi les peintres «pompiers». C'est oublier les grandes qualités de trait et de sensibilité de belles aquarelles de la campagne cauchoise (pays géographique de Mirville) et de l'Île-de-France. On ne saurait demander plus à un homme apparemment équanime, conformiste et conforme, si loin du siècle. Elève de Picot aux Beaux-Arts, Charles Frédy reçut pour son oeuvre la Légion d'honneur.

Une fois par an, en été, la famille se rend en villégiature en Normandie. D'abord à la campagne, à Mirville. Ensuite au bord de la Manche, à Etretat. Pierre, enfant actif, passionné par la nature, passe là de merveilleuses vacances. C'est au milieu des paysans et des marins cauchois, face au spectacle des affrontements tempétueux de la terre et de la mer, que vont naître ces vertus de bon sens et d'opiniâtreté - voire d'entêtement -, de lucidité, de courage, et de sacrifice, qui seront ses caractéristiques d'adulte. Gestation douloureuse, arrachements pénibles, qui feront la grandeur de l'homme et parfois la faiblesse de l'oeuvre. Déméter - ou Gaïa - contre Poséidon. Eternel recommencement.

Le soir au retour de longues escapades dans la campagne, ou de longues promenades sur les quais du Havre-de-Grâce, comme on le dit encore dans les manoirs, le jeune Pierre a à sa disposition la bibliothèque d'une famille cultivée. Vertus du «bon vieux temps» ! Mais il y a plus. Les gazettes de Rouen et du Havre, qui parlent de modernité, atteignent aussi Mirville. Charles Frédy, le père, les parcourt avec amertume: noblesse déchoit. Au contraire d'une bourgeoisie mercantile, avide de paraître, le père est grave, un rien austère : on le dit janséniste¹⁹. Il est, tel qu'il doit être, en fidélité à une lignée illustre de serviteurs du Roi et de la France. Il se sait bien né. Il lui suffit d'être et d'agir selon les saints principes de l'église catholique, apostolique et romaine. L'homme et son renoncement ne manquent pas de grandeur. Frappé dans sa vieillesse d'une double cataracte, il prendra une lectrice afin de continuer à vénérer la vie des Saints et de connaître des nouvelles d'un monde qui l'a rejeté sur ses bords. Ses rapports avec son plus jeune fils sont distants. Pierre sera surtout élevé par sa mère «qui a un faible pour lui»²⁰ et par sa soeur à qui, selon Geoffroy de Navacelle de Coubertin, le lia une réelle complicité. Tout jeune, Marie-Marcelle, sa mère, le fera jouer avec des objets du culte. En vain ! Pierre de Coubertin ne sera pas prêtre. Croyant, il n'est pas cagot.

La famille respecte les dogmes des papes et des rois, l'Histoire est son credo.

¹⁹ Marie-Thérèse Eyquem, op. cit., cf. chapitre «Une grande famille», pp. 9 et suivantes.

²⁰ Cf. relation biographique de Mme Gaëtan de Navacelle (Isaure de Navacelle), nièce de Pierre de Coubertin, s'appuyant sur ses souvenirs et ceux de son frère, le Comte Maurice de Madre (transmission à l'archiviste de la Ville du Havre, 21 janvier 1964). Archives municipales du Havre, pp. 4-5.

2.3. L'éducation

2.3.1. Les Jésuites

Déterminisme de classe, poids des convenances, Coubertin ne peut et ne doit fréquenter que des écoles dirigées par des Jésuites. Le voici, rue de Madrid à Paris, au Collège Saint-Ignace. L'enfant est d'intelligence et de sensibilité très vives. Il supporte mal une discipline, héritée de l'université napoléonienne, doublée de la règle de Saint Ignace, même atténuée pour les laïcs. Pourtant, l'atmosphère de caserne est moins lourde, l'établissement s'est aéré, il est de construction récente. Fait impensable encore il y a quelques années, un régime de demi-pension vient d'y être instauré. L'école est fréquentée par des enfants de l'aristocratie ; s'y hasarde parfois le fils d'un quinquaiiller parvenu: on lui fait cruellement sentir sa différence sociale²¹.

Pierre étouffe entre les murs. Il s'insurge contre le dressage des âmes et des corps, le psittacisme et le manque de liberté. Il pressent que le monde réel est hors des salles de classe, hors des études et des promenades surveillées selon le mode militaire. Plus tard il dénoncera «cette ridicule folie de surveillance et de réglementation» qui n'aboutit qu'à créer des êtres veules et hypocrites²². Heureusement, le soir, rue Oudinot, il est libre de créer un «royaume de Croatie» dont il sera le juriste, l'urbaniste, le pédagogue, le chef des armées. «Deus ex machina», déjà !²³

Parmi les maîtres du Collège Saint-Ignace, le Père Caron* est son modèle. Ce professeur de philosophie enseigne en classe de rhétorique. C'est lui qui révélera au jeune adolescent la grandeur de l'Histoire et la splendeur de la philosophie. C'est par lui que Coubertin s'enflammera pour l'Hellade. C'est lui qui l'amènera à effectuer une synthèse entre l'éducation littéraire classique, la leçon dogmatique des Jésuites et la tradition chevaleresque; et qui le conduira à l'impératif d'analyse d'une société en brutale mutation, à laquelle il s'identifie, et dont il veut qu'elle soit démocratiquement le fait de tous.

En 1881, double bachelier de l'enseignement secondaire (en lettres et en sciences), il s'interroge. Jeune homme comblé, la voie royale s'ouvre devant lui. Enfant bien né, la vie lui sera facile, dans la mesure où il se conformera à la tradition.

Avide de grandeur, il ne trouve devant lui qu'un vieux pays qui certes a surmonté la défaite devant la Prusse et s'est rapidement relevé de ses ruines, mais reste traumatisé par le drame de la Commune. Il est là, à la croisée des chemins, esprit ouvert, adolescent sensible, fils d'une aristocratie moyenne écartée du pouvoir, patriote blessé, citoyen inquiet et meurtri. Heureusement, il est à l'aise et peut voir venir. Il refuse cependant de s'adonner à la vie oisive et fallacieuse de la jeunesse dorée du Faubourg Saint-Germain où son rang, sa jeunesse, ses talents de société (il joue agréablement du piano, dessine avec élégance) lui ouvrent la porte des salons. Ostensiblement²⁴, il tourne le dos à ce monde de facilité, il aspire à d'autres passions. Marqué par le conformisme d'une vie de collège qui lui fut insupportable, il sait que le rayonnement de la France dépend d'un autre mode de pédagogie, d'un autre système d'éducation: les «boys» n'ont-ils pas conquis les

²¹ Pierre de Coubertin (1888). *L'Éducation en Angleterre*. Paris : Hachette, pp. 309-310.

²² Pierre de Coubertin (1889). *L'Éducation Anglaise en France*. Paris : Hachette, chapitre «Sous les ombrages de Juilly», pp. 93-94.

²³ Cf. Louis Callebat, op. cit., chapitre «Le Royaume de Croatie», pp. 23-24.

²⁴ Marie-Thérèse Eyquem, op. cit., cf. chapitre «Un rebelle», pp. 25-28.

Indes ? Le soldat prussien n'a-t-il pas vaincu à Sedan, parce que plus instruit que le fantassin français quasi analphabète ?

Pourtant, il faut choisir, entre tradition et modernité, chape parentale et liberté.

Concession au père, mais aussi engagement sincère, il se présente au concours de recrutement des élèves-officiers de Saint-Cyr, est reçu, mais démissionne illico après une conversation avec son frère Albert : la vie de garnison, même face «à la ligne bleue des Vosges», est par trop monotone. Entrera-t-il dans les ordres ? Il est catholique, mais n'a pas la vocation. L'université ? Elle ne le tente guère, même si ses parents le poussent à s'inscrire en 1884 à la Faculté de Droit de Paris. Il y sera un étudiant intermittent, fantaisiste (il n'assiste pas à un seul cours), mais parviendra néanmoins à obtenir un diplôme d'études universitaires, au titre de bachelier en droit (1885). Il n'a guère besoin de la reconnaissance de l'Alma Mater : nul besoin de travailler, d'être avocat, médecin, ou juriste, puisqu'il est riche et rentier. Par contre, patriote ardent, esprit ouvert, instruit des mutations politiques et techniques du siècle, il aspire à connaître et à comprendre. Plus qu'à la conquête du monde, il part à sa propre conquête.

3. Les années de propédeutique

Les propositions d'avenir que lui offre la société française ne le satisfont pas : trop de grisaille, de routine, de vie terne et étriquée, celle même d'une France profonde restée balzacienne. Il aspire aux sommets, à l'air des cimes, aux joies d'une jeunesse ardente et conquérante. Nouveau Moïse, il apportera au vieux peuple les Tables de la Modernité. Il n'en est pas encore là. Il le sait.

«Croyant alors à la puissance du parlementarisme pour transformer les moeurs»²⁵, il songe à devenir député. Ainsi, fera-t-il légalement changer les structures d'une société archaïque. Jules Siegfried, maire du Havre, lui propose en 1888 (il a 25 ans, tout juste alors l'âge de l'éligibilité) de devenir député normand. Il hésite, tergiverse, consulte son ami Alexandre Ribot, ministre conservateur, qui l'assure que «le grand inconvénient c'est que l'homme politique voit nécessairement sa culture personnelle arrêtée au moment où il entre au Parlement. Désormais il peut acquérir beaucoup de notions nouvelles, s'ouvrir des perspectives intéressantes en divers domaines, mais le temps lui manque pour perfectionner sa propre personnalité par des études désintéressées...»²⁶. Conscient d'avoir échappé à un danger «affreux», Coubertin se précipite vers le Bois de Boulogne tout proche pour «respirer»²⁷. Coubertin ne sera jamais député.

Que faire, cependant, pour que bougent les esprits en dehors des rouages de la politique et de l'Université, alors que, il en est conscient, il n'est pas suffisamment armé intellectuellement ? Une chose est de se vouloir libre et indépendant, une autre d'imposer sa vision au monde hors des circuits convenus.

A l'orée de la vie sociale, Coubertin recherche le commerce d'esprits libres capables de remettre en cause les idées communes. Il demandera à l'Ecole libre des Sciences politiques de lui apporter les compléments de connaissance et de formation auxquels il aspire. Pragmatique (il y a toujours en lui un bon sens paysan), il voyagera, surtout en Grande-Bretagne et dans le Nouveau Monde, afin de vérifier, à l'aune du concret, la valeur des idées et des théories reçues.

²⁵ Pierre de Coubertin. Mémoires : Souvenirs d'enfance et de jeunesse. Mémoires d'un éclairé (non publié - Fonds de Navacelle - Archives C.I.O.).

²⁶ Pierre de Coubertin (1934). Mes mémoires. Archives C.I.O.

²⁷ Ibidem.

3.1. «Sciences-Po»

L'Ecole libre des Sciences politiques, fondation privée, a été créée en 1872 par Emile Boutmy, avec l'appui de Taine. Elle entend situer son enseignement «dans la perspective d'un libéralisme indispensable à l'initiative individuelle»²⁸. Les professeurs sont recrutés pour leur seule compétence et leur seule indépendance d'esprit. Ils ont tous une forte personnalité. Léon Say, Albert Sorel, Alexandre Ribot, Paul et Anatole Leroy-Beaulieu, sont de grands intellectuels et de magnifiques passeurs d'hommes. Coubertin dira sortir de leurs cours «avec de la lumière plein l'esprit»²⁹.

Boutmy, professeur d'histoire constitutionnelle comparée, entend, à la fin du Second Empire, de la défaite, et de la Commune, redonner aux hommes «le culte des choses élevées et le goût des études difficiles», souci de vertu et d'excellence, en droit fil des humanités classiques.

Anatole Leroy-Beaulieu, professeur d'histoire contemporaine³⁰, donne à Coubertin l'exemple éclairant d'un grand bourgeois catholique qui entend réconcilier l'Eglise et la République.

Albert Sorel, qui deviendra l'ami (il sera témoin à son mariage), est professeur d'histoire diplomatique. Les vues nouvelles qu'il apporte non seulement sur l'histoire de l'Europe au 19^{ème} siècle, sur celle de «L'Europe et la Révolution Française», mais encore sur la méthode d'analyse des faits historiques, sur le long cheminement de causes inaperçues des contemporains (Braudel* parlera plus tard de «longue durée»), vont convaincre Coubertin de l'importance de l'Histoire pour l'accès à la modernité.

Paul Leroy-Beaulieu, économiste, membre du Collège de France, enseigne à Coubertin les traits de l'économie libérale et leur corollaire logique : le droit au colonialisme, «véritable action de foi [...], manifestation d'activité féconde, symbole de l'expansion de toute une civilisation».

En fait, Sciences-Po est alors le creuset expérimental d'une approche culturelle neuve de temps nouveaux levés avec l'avènement de la seconde révolution industrielle.

Mais surtout à Sciences-Po, Coubertin découvre trois maîtres à penser : Taine, Tocqueville, Le Play.

3.1.1. Taine

La pensée de Hippolyte Taine* (1828-1893), qui a porté l'Ecole sur les fonts baptismaux, y est prépondérante. Partisan d'un positivisme appliqué, Taine avance que le meilleur des gouvernements est celui qui respecte les lois de la nature. Une typologie des sociétés est élaborée : en haut de la pyramide siègent les plus forts, physiquement, intellectuellement, mentalement ; en bas se tiennent les ouvriers et les tâcherons de l'économie libérale. Atténuation à cette stratification darwinienne, la possibilité pour la classe inférieure d'accéder, par le travail et l'instruction, à la classe dirigeante. Coubertin, s'il ne découvre pas l'oeuvre de Taine à Sciences-Po, du moins s'en imprègne-t-il. Il y trouve des orientations positives («scientifiques») qui n'excluent pas interrogations, mises en question, et inquiétudes. Il pense, comme Taine et quelques autres, que la France a

²⁸ Louis Callebaut, op. cit., p. 72.

²⁹ Pierre de Coubertin. Souvenirs d'enfance et de jeunesse, op. cit.

³⁰ Cf. Pierre de Coubertin (1909). Pages d'Histoire contemporaine. Paris : Plon-Nourrit, 306 p.

échappé «à un Sedan intellectuel»³¹; comme eux, il est persuadé qu'il est toujours possible «d'*apprendre* en dehors de toute idée préconçue, de tout principe posé *a priori*»³². Il est reconnaissant à Taine d'avoir ouvert l'Université française à la rigueur méthodique des historiens allemands. Il lui sait gré de pratiquer une histoire culturelle comparée. C'est ce concept de comparaison qu'il mettra au service de «Histoire Universelle» (1926-1927) et qu'il appliquera concrètement dans les rapports officiels qu'il ramènera de ses voyages en Grande-Bretagne (1883) et en Amérique du Nord (1889).

3.1.2. Tocqueville

En juillet 1830, le Comte Charles Alexis Clérel de Tocqueville* (1805-1859) est chargé d'une enquête officielle sur le régime pénitentiaire des Etats-Unis. Il en résulte : «De la démocratie en Amérique» (1835-1840). Ministre des Affaires étrangères (1849), Tocqueville s'oppose au coup d'Etat de Louis-Napoléon Bonaparte (2.12.1851). En 1856, il publie : «L'Ancien Régime et la Révolution». Partisan d'une démocratie chrétienne tempérée, il redoute les méfaits d'une majorité trop puissante et lui oppose deux remparts essentiels : la liberté de la presse et l'indépendance du pouvoir judiciaire.

La pensée de Tocqueville imprègne la philosophie de l'enseignement dispensé à Sciences-Po. Loué par ses pairs, respecté unanimement, Tocqueville se penche sur l'histoire contemporaine des Etats-Unis, en vue d'ouvrir des horizons politiques à une génération française soucieuse d'éviter les révolutions et de rejeter les structures conservatrices de l'Ancien Régime. Coubertin découvre cette pensée libérale qui ravit son besoin de culture, de changement, et d'harmonie. Il en résulte deux conséquences importantes.

D'une part, Coubertin accède à la connaissance de la civilisation anglo-saxonne: la Grande-Bretagne et l'éducation britannique, l'Amérique du Nord et une certaine Amérique mythique qu'il ne cessera d'admirer sa vie durant, non sans dénoncer la rugosité de ses moeurs. D'autre part, au contact des étudiants étrangers invités par l'Ecole - dont Joseph Austen Chamberlain (1863-1937), futur Premier ministre de la Couronne - il développe et fortifie son intérêt pour la vie des autres nations, intérêt déjà si vif dans son imaginaire enfantin, alors qu'il construisait le Royaume de Croatie et que, jeune adolescent, il voyageait avec ses parents en Allemagne, en Autriche, et rendait visite à son frère Paul, un temps zouave pontifical à Rome.

3.1.3. Frédéric Le Play

A huit ans, fuyant l'insurrection populaire, réfugié à Saint-Rémy-lès-Chevreuse dans le fief familial où l'ont conduit ses parents, Coubertin a assisté de loin à l'incendie de Paris. Le traumatisme a été grand; les récits des atrocités des Communards, véhiculées et amplifiées par le bien-dire de l'entourage parental - on s'y garde bien d'évoquer les fusillades des «Versaillais» - ont développé chez l'enfant un sentiment d'horreur et de crainte, et plus tard chez l'adolescent et l'homme mûr, un intérêt certain pour l'histoire contemporaine : la «question sociale» est le fil conducteur de l'oeuvre pédagogique de Coubertin. Car, à la différence de beaucoup de ses pairs, Coubertin essaiera de comprendre et d'analyser avant de juger, renvoyant dos à dos les extrémistes des deux camps.

³¹ Ibidem, voir notamment chapitre «Nos historiens», pp. 108-112.

³² Cf. Pierre de Coubertin (1896). L'Evolution Française sous la troisième République. Paris : Plon-Nourrit, p. 384 (italique dans le texte original).

A Sciences-Po, il découvre l'histoire contemporaine. Avec Le Play* (1806-1882), il découvre en outre une science toute neuve: la sociologie. Dans la ligne positiviste d'Auguste Comte* (1798-1857) qui entend «terminer l'époque révolutionnaire» en réorganisant la société, faisant de la politique «une science positive et physique», Le Play montre à Coubertin qu'il est possible d'appréhender «physiquement» les mécanismes de l'économie et les rouages des sociétés ; et donc, de les traiter selon des lois scientifiques. Le Play est l'initiateur de l'enquête monographique qu'il appliquera avec discernement à l'étude de la condition des ouvriers du nord de la France et de la Belgique.

Pour la compréhension de l'armature identitaire de Coubertin, et de son oeuvre pédagogique, il est nécessaire d'approfondir la pensée de Le Play que Coubertin ne cessera de vénérer jusqu'à sa mort («Le Play fut, avec Thomas Arnold*, le maître auquel va ma gratitude maintenant que le soir est proche.»³³)

En 1856, Le Play a fondé la Société d'Economie Sociale afin de remédier aux désordres sociaux qui sont la conséquence des «funestes» principes de la Révolution de 1789. Au concept erroné de la perfection originelle, «la plus grave et la plus dangereuse des erreurs» propagée par le Contrat Social (J.-J. Rousseau), qui amène l'homme «à prendre en haine» tout frein qui gêne ses penchants, «méprise toute coutume» et le fait revendiquer toujours plus «la liberté systématique, l'égalité providentielle et le droit de révolte», Le Play oppose «le décalogue éternel, source de la paix sociale». Les sociétés qui ont, en conséquence, respecté la loi divine au cours des âges «ont reçu deux grands bienfaits : la paix sociale et la stabilité du bien-être»³⁴. Que les dix commandements de Dieu soient respectés dans la famille, la société, la fabrique (usine), l'Etat, moyennant le devoir d'assistance et de patronage. Chacun dans sa classe sociale et la paix pour tous. Dieu y pourvoira !

Pour propager sa doctrine (très augustinienne), Le Play crée en 1871 des Unions de la Paix Sociale. En 1876, une trentaine existent en France, quelques-unes en Belgique et en Grande-Bretagne. Elles regroupent plus de mille adhérents. Les Unions ont pour mission d'organiser des «bibliothèques», des salons décentralisés de discussion où des savants sont invités à l'étude comparée du Décalogue «chez les Hébreux, les Chinois, et les Musulmans». Peut-on voir là une réplique confessionnelle aux loges maçonniques, républicaines et laïques, qui eurent tant d'influence en ces décennies du siècle ? Le but avoué est bien en tout cas de maintenir l'ordre ancien de droit divin. Mais, corollaire indispensable, alors que l'opinion publique est en alerte et que la presse réveille les consciences civiques, il n'est pas possible de prôner le retour à un réarmement moral sans en appeler aux devoirs chrétiens d'assistance et de patronage. Devoir d'assistance «pour son prochain» (version sécularisée de l'obligation théologique de charité). Devoir de «patronage» pour les possédants, comme hier du suzerain pour le serf : le paternalisme (mot inventé par Le Play) est l'aspect récurrent du comportement féodal. Coubertin sera membre d'une Union de la Paix Sociale.

La doctrine de Le Play sera reprise par le corporatisme mussolinien, salazarrien et pétainiste. Pourtant, si réactionnaire qu'elle soit, cette conception d'une société bloquée, rebelle à toute innovation sociale - si contraire à toute idée de mouvement et de progrès - va à l'écoute du pays réel qu'elle entend éloigner, selon des lois physiques, de l'utopisme rousseauiste et des aventures révolutionnaires. Elle ne peut être qu'une impasse: au scientisme positiviste elle n'oppose qu'un autre scientisme, mais elle met clairement l'accent sur la paupérisation des travailleurs et donne des arguments aux divers socialismes naissants. Coubertin retiendra la leçon, fera siennes ces idées, y restera fidèle, tout en tentant d'apporter des solutions originales au seul secteur qui le préoccupe :

³³ Pierre de Coubertin. Manuscrit. Archives C.I.O.

³⁴ Frédéric Le Play (1876). La Réforme en Europe et en France. Tours : Mame, pp. 253-267.

celui de l'éducation et des cultures. L'Olympisme, particulièrement, mais non sans ambiguïtés, portera la marque de cette volonté et de ce souci.

En 1881, nous n'en sommes pas encore là. Coubertin est à cheval entre deux mondes : celui de la tradition et de la modernité, et, pour ce qui le concerne, de l'éphébie et de l'âge adulte. Que faire ? Il hésite, avant le grand saut dans l'inconnu de la vie publique.

4. Le voyage initiatique

Assurément, faut-il ici resituer Coubertin dans son siècle et dans sa classe sociale.

On sait combien les familles royales et princières : Habsbourg, Bourbon, Hohenzollern, Romanof, Hanovre, ont tissé depuis toujours, et par mariage, des liens politiques puissants intra-européens. On sait aussi combien, par dessus les frontières, l'Europe culturelle vit des échanges des hommes et des idées qui, depuis le Moyen Age, ont fait le renom des grands centres universitaires de Paris, Padoue, Prague, Oxford, Aix-la-Chapelle, Madrid. Il y a, dans l'élite aristocratique et bourgeoise intellectuelle européenne, une tradition cosmopolite évidente : aller à Spa, à Baden, pour y prendre les eaux, arpenter les sentiers des Alpes, se rendre chaque année à Bayreuth, séjourner en hiver sur la Côte d'Azur, commander ses costumes à Londres, faire du ski en Engadine, mais aussi s'inscrire indifféremment en Sorbonne, à Cambridge ou à Göttingen, est d'une pratique commune. L'élite européenne, depuis Erasme, Montaigne, depuis Voltaire ou de Maistre, parle français. Coubertin, avec ses parents, a parcouru les routes d'Italie, de la Forêt Noire, de Belgique, d'Autriche. Voyager et être européen est chez lui consubstantiel. Façon d'affirmer la liberté et la supériorité d'une élite sur ceux qui n'ont pas le loisir d'être libres de leur temps et de leur corps.

Il est de règle qu'un jeune adulte de bonne famille se rende à l'étranger, afin d'y acquérir une vision réaliste et comparée des civilisations et des cultures. Il y a dans cette pratique, dans celle des «voyages de fin d'études», qui se répandent alors en France parallèlement au développement de l'enseignement secondaire et dont les oratoriens seront d'ardents propagateurs³⁵, comme la survivance d'un vieux rite initiatique. Le «Tour de France» s'adresse depuis le Moyen Age aux compagnons de chantiers, aux ouvriers ; le voyage à l'étranger, lui, aux fils (pas aux filles) de l'aristocratie, et in fine, aux héritiers des grandes familles bourgeoises - par mimétisme et par intérêt. Rien de gratuit ou de folklorique dans cette démarche, mais bien l'obligation de s'informer, de se perfectionner, de guetter, d'être plus lucide, plus déterminé, face aux défis du siècle, en vue de se rendre «maître et possesseur de la nature».

C'est à cette obligation d'excellence qui lui est culturellement familière, et sans doute grâce à des qualités de caractère qui amplifient l'appel du grand large propre à l'adolescence, que Coubertin obéit, en 1883, quand il décide de se rendre en Grande-Bretagne et en Irlande.

4.1. Rugby : terre d'élection

Le tropisme qui attire Coubertin vers la Grande-Bretagne et Rugby date des années d'enfance. Il remonte à l'année 1875 quand, dans le Journal de la Jeunesse³⁶, il lit «Les Aventures de Collège de

³⁵ Note. En 1896, le Père Didon, ami de Coubertin, auteur de la devise olympique «Citius. Altius. Fortius», conduira une caravane des élèves du Collège d'Arcueil, dont il est le Supérieur, tant sur le site d'Olympie que sur les gradins du stade olympique d'Athènes.

³⁶ Le Journal de la Jeunesse. Paris : Hachette.

Tom Brown». C'est la traduction par J. Girardin du «Tom Brown's School days» de Thomas Hughes, «old fellow» de Rugby. Le livre était alors, écrit Coubertin dans «Souvenirs d'enfance et de jeunesse»³⁷, «le bréviaire de tous les garçons anglais». En France, les écoliers et les parents tombent de haut. Pour Coubertin et ses condisciples soumis au régime sévère du collège des Jésuites, c'est l'enthousiasme. Tom Brown devient le porte-drapeau emblématique d'une jeunesse libérale aisée, avide de dignité, d'autonomie, et de liberté. Au demi-pensionnaire de la rue de Madrid, privé des frondaisons de Mirville, Tom Brown révèle une autre façon de vivre la vie scolaire, d'autres moyens de se préparer à la vie sociale hors les murs.

Le nom de Thomas Arnold, headmaster du Collège de Rugby de 1828 à 1842, la réforme qu'il a introduite dans la vie intérieure de l'établissement, les conséquences de cette réforme sur la qualité de l'enseignement et de la formation du caractère du jeune Britannique, ne sont cependant que superficiellement approchés par Coubertin quand, à Sciences-Po, il aborde le chapitre IV de l'ouvrage de Taine «Notes sur l'Angleterre» (1871), consacré à l'éducation, et qu'il s'entretient des problèmes de l'éducation britannique avec son condisciple J. A. Chamberlain. On notera que le texte de Taine dépend pour une large part du rapport de J. Demogeot et H. Montucci, adressé en 1868 au ministre de l'Instruction publique, sur «L'Enseignement Secondaire en Angleterre et en Ecosse»³⁸. Si nous signalons le nom de Demogeot, c'est qu'il fut en France l'initiateur de collèges français «à l'anglaise», tels le Collège de Normandie (au Mont-Cauvaire, près de Rouen) et le Collège de Guyenne (à Bordeaux). L'expérience prit fin avec la Seconde Guerre mondiale.

En 1883, Coubertin se rend donc en Angleterre, mu par différentes sortes d'intérêts et de pulsions.

La Grande-Bretagne, celle de Victoria et de l'Empire des Indes, suscite en France attrait et répulsion, Waterloo n'est pas si loin ! Coubertin, issu d'un milieu traditionnellement anglophobe, envie et réprovoque à la fois la puissance britannique. De toute façon, outre son besoin de couper le cordon ombilical, il veut aller aux sources, persuadé que l'Empire repose sur la force de caractère et d'initiative de ses «boys». Pestant contre «sainte Routine, protectrice de l'Université, et saint Parchemin, patron du royaume de France»³⁹ en bon élève de Le Play, il cingle vers l'Angleterre. Soucieux de s'informer, il interrogera professeurs et élèves des différentes maisons d'éducation. Studieux, évidemment, mais il donne à son voyage l'allure plaisante d'un voyage d'agrément : les descriptions de l'architecture des villes et de la beauté des paysages sont celles d'un «honnête homme», rendant compte de ses pérégrinations, dans la tradition la plus classique du «voyage».

Les conditions et l'exposé de l'enquête font l'objet de «L'Education en Angleterre» (1888). Cependant dès 1886, dans «La Réforme Sociale» (Organe du mouvement de Le Play), étaient parus : «Les collèges anglais : Harrow School» et «Une université anglaise : Cambridge». En 1887, dans diverses revues⁴⁰ pouvaient se lire : «Courrier d'Irlande», «Victorian Era 1837-1887», «L'éducation anglaise» (conférence faite à la Société d'Economie Sociale, le 18 avril), «Souvenirs d'Oxford et de Cambridge», «Toynbee Hall», «Paysages Irlandais», «Statistiques Irlandaises» (enquête présentée le 9 avril 1888 à la Société d'Economie Sociale). On peut dire qu'entre 1883 et

³⁷ Note. Coubertin avait projeté d'écrire ses Mémoires, dont seul le deuxième tome fit l'objet d'une parution. Devaient figurer dans cette architecture : vol. 1, «Souvenirs d'enfance et de jeunesse» (achevé, mais non paru) ; vol. 2, «Mémoires Olympiques» (ouvrage publié en 1931) ; les vol. 3 («Politiques, expérience et propagande nationale»), 4 («La victoire sans tête») et 5 («La symphonie inachevée») restèrent à l'état d'ébauches.

³⁸ Cf. Pierre de Coubertin (1909). Une Campagne de vingt-et-un ans, 1887-1908. Paris : Librairie de l'Education physique, p. 2.

³⁹ Pierre de Coubertin (1888). L'Education en Angleterre. Collèges et Universités, op. cit., p. 3.

⁴⁰ Cf. Norbert Müller, en collaboration avec Otto Schantz. Bibliographie des oeuvres de Pierre de Coubertin, op. cit.

1888, la réflexion politique et pédagogique de Coubertin est centrée sur la vie britannique dont il devient tout à fait épris⁴¹.

De là, en 1883, cet émerveillement, cette innocence et cette fraîcheur de sentiment, perceptibles dans ses impressions de voyage à travers les collèges anglais et les public schools : Eton, Harrow, Rugby, Wellington, Winchester, Malborough, Chaterhouse, Westminster, les grandes écoles catholiques tenues par des Jésuites polonais (bien loin de leurs semblables français quant à la discipline), des universités : Oxford et Cambridge⁴². A l'occasion de cette enquête spécialisée, Coubertin glane lucidement des informations sur le parlementarisme britannique («digne et calme», mais «orgueilleux»), sur la question de l'Irlande (Gladstone et le Home Rule, Parnell et son refus : il réprovoque les partis pris de la violence), la question religieuse (l'anglicanisme en plein renouveau, l'influence de la Reine Victoria), non sans évoquer le rituel de la Couronne et les apprêts des fastueuses réjouissances populaires du Jubilé (1887). Mais, avant tout, c'est vers Rugby que le conduit son périple. C'est à Rugby qu'au delà de l'anecdote romancée, il découvrira «la figure puissante de Thomas Arnold et le glorieux contour de son oeuvre incomparable»⁴³. C'est de cette année 1883 que date la fidélité sans failles de toute une vie. Dès 1894, Thomas Arnold est «le plus grand éducateur des temps modernes»⁴⁴. En 1929, «les règles fondamentales de la pédagogie sportive» (ce qui est excessif) sont le fait de ce grand Anglais⁴⁵. Dans le Bulletin n° 7 du Bureau International de Pédagogie Sportive, Lausanne [1931], Arnold est un pilier fondamental du système de l'éducation physique.

Sitôt arrivé à Rugby, Coubertin se précipite vers la chapelle et s'incline sur la dalle funéraire d'Arnold : «pierre angulaire de l'Empire britannique». Le geste, symbolique, est révélateur. Il ne manque pas de grandeur. Il montre en tout cas, chez cet homme d'orgueil, une humilité et un attachement exceptionnels. Imprégné par les souvenirs de la lecture de «Tom Brown ...», Coubertin découvre avec ravissement l'organisation d'une vie scolaire qu'il appelle de tous ses vœux. Le dosage apparemment réussi de liberté individuelle et de contrainte sociale acceptée, mais imposée par l'adulte à l'adolescent, rejoint sa conception de la démocratie libérale et son fond de culture chrétienne. Dieu a donné la liberté à l'homme. A l'homme de servir en conscience la vérité de Dieu : la démocratie n'est qu'un long combat avec l'Ange.

Coubertin est un pessimiste actif. A Rugby, à l'antipode des contraintes d'une discipline corporelle à la française, il constate que le collégien britannique forge sa personnalité par l'action: le collégien anglais vit debout et joyeux parce que ses maîtres lui font confiance et l'incitent à prendre des responsabilités dans la vie scolaire de tous les jours. Leçon de psychologie appliquée que Coubertin n'oubliera plus et dont il remerciera Arnold de la lui avoir donnée.

C'est en pensant constamment à la France⁴⁶ que Coubertin se penche sur les avantages éducatifs des associations artistiques, caritatives, sportives, sur les «parlements», qui forment le noyau fort

⁴¹ Pierre de Coubertin. Souvenirs d'enfance et de jeunesse, op. cit.

⁴² Cf. intitulés de divers chapitres de L'Education en Angleterre, op. cit., pp. 27-263.

⁴³ Pierre de Coubertin. Manuscrit. Archives C.I.O.

⁴⁴ Pierre de Coubertin (1894). Appel à l'opinion athénienne. Conférence prononcée à la société littéraire «Le Parnasse», Athènes, 16 novembre, in : Le Messager d'Athènes, 1894, n°s 39 et 42. Extraits repris sous le titre «L'Athlétisme dans le monde moderne et les Jeux Olympiques», in : Bulletin du C.I.O. (2e année, janvier 1895) ; cf. Textes choisis de Pierre de Coubertin, sous la direction de Norbert Müller. Zurich (1986) : Weidmann, tome II, pp. 364-375.

⁴⁵ Pierre de Coubertin (1929). Olympie, conférence prononcée à la Mairie du 16ème arrondissement, Paris. Genève : Imp. Burgi, p. 7.

⁴⁶ Pierre de Coubertin. L'Education en Angleterre, op. cit., pp. 308-326.

du système scolaire britannique. Les «debating societies», en particulier, lui rappellent la Conférence Molé*, initiative atypique et unique en France des étudiants parisiens en droit où, tantôt les uns, tantôt les autres, occupent les rangs de «la majorité» ou de «l'opposition». Mais surtout, deux constats emportent son adhésion.

Premier constat. Arnold voulait former des «christian gentlemen» aptes à se gouverner eux-mêmes. «Il n'est pas nécessaire, disait-il, qu'il y ait ici 300, 100, ni même 50 élèves; mais il est nécessaire qu'il n'y ait que des Christian Gentlemen»⁴⁷. Ce message de chevalerie, Coubertin - même s'il est déçu qu'au «christian gentleman» d'hier soit substitué, quarante ans après Arnold, le «good man» - est prêt à le recevoir. Il retient qu'il faut très tôt mettre l'enfant seul face à ses responsabilités; qu'une élite est moralement supérieure à une «masse» sans conscience; que le sport, librement organisé par les élèves, est d'un appoint irremplaçable pour la formation de l'être (jugement, sensibilité, caractère). Le sport scolaire français à imaginer et à créer redonnera des couleurs à des enfants chlorotiques, mais surtout, en aérant leur vie, leur fournira santé et armature morales. Sus donc aux promenades, «ces randonnées malsaines», sus à la «gymnastique» où l'élève ne peut faire sur la barre fixe «plus d'une culbute par jour»⁴⁸. Mais vivent les jeux variés, attrayants; vivent le football, le lawn-tennis, et la natation. Et le cricket («un jeu superbe, du plus haut intérêt, exigeant de la discipline»). Vivent aussi les travaux manuels: menuiserie, ferronnerie, «sous la direction d'un habile ouvrier»: l'enseignement professionnel est autant digne d'intérêt que l'enseignement général. Ainsi, chaque élève, nanti d'un bagage intellectuel et d'une habileté corporelle, pourra-t-il trouver un métier qui convienne à ses aptitudes et à ses intentions. Ainsi, n'ira-t-il pas grossir «le régiment des résignés» qui prêtent toujours main-forte aux bataillons «des révoltés»⁴⁹. Ainsi, éloigné de l'ennui qui suinte des murs des collèges-casernes, placé face au concret des choses, l'adolescent apprendra-t-il à ne pas mentir et s'éloignera de pratiques inavouables et «d'intimités douteuses». «Véritablement, quand on y réfléchit, écrira-t-il, rien ne semble en soi plus inepte que le mélange de caserne et de prison auquel, sous le nom d'internat, on condamne les enfants [...]. Le mensonge est, chez les collégiens français, élevé à hauteur d'une institution.»⁵⁰

Pas de militarisme sportif pour autant, avance Coubertin: le sport est liberté. «Deux ou trois sociétés nautiques», à Paris, sont bien plus utiles «que les 33 sociétés de gymnastique qui comptent 3041 membres dans les 20 arrondissements de la capitale.»⁵¹

L'essentiel est dit, qui va former la base de la réflexion et le socle de l'oeuvre à venir.

Les années d'apprentissage se terminent. En 1889, Coubertin, pour compléter sa préhension du monde anglo-saxon, effectue un voyage d'études aux Etats-Unis d'Amérique et au Canada.

4.2. Le monde nouveau

Plus que de nouveau monde, faut-il parler de monde nouveau. C'est vers d'autres modes de pensée, d'autres façons de vivre, d'autres richesses culturelles, que se dirige Coubertin en 1889, envoyé en mission officielle en Amérique du Nord par le ministre français de l'Instruction

⁴⁷ Ibidem, p. 68.

⁴⁸ Ibidem, pp. 291, 193.

⁴⁹ Ibidem, pp. 299, 308.

⁵⁰ Ibidem, pp. 317, 319.

⁵¹ Ibidem, pp. 289-326.

publique, en vue d'étudier l'organisation des universités nord-américaines. Le rapport sera publié dans «Les Universités Transatlantiques»⁵².

Coubertin ne cache pas son admiration pour un pays «glorieux par son passé court» et «par son haut degré de civilisation», mais plus encore, par les fortes leçons de patriotisme et «les exemples admirables de vertu et d'énergie»⁵³ qu'il offre aux voyageurs. Cette fois, l'enquête est tout spécialement orientée vers l'organisation de la vie sportive de l'étudiant nord-américain. Certes, au Québec, Coubertin ne manque-t-il pas de rappeler la spécificité identitaire du Canada français; le but de la mission n'est pas pour autant oublié. Quelle forme de sport pratique-t-on sur les campus transatlantiques ? Quelle y est l'influence d'Arnold ?

Le 1er mars 1890, Coubertin fait parvenir son rapport au ministre de l'Instruction publique. Curieux document administratif, hors chemin des rhétoriques habituelles. Curieux journal de voyage «qui ne se compose que de pièces justificatives et dont le style fantaisiste contraste avec l'habituelle gravité des documents pédagogiques»⁵⁴. Coubertin a parcouru les Etats-Unis et le Canada du nord au sud, d'est en ouest, a assisté à Boston au Physical Training Congress où, seul de tous, il a parlé des jeux et du plein air. Mais «on ne sortit guère de la médecine et du germanisme»⁵⁵. Ce sont bien là des ennemis dont il apprend d'ores et déjà à se défendre : la dictature du physiologisme sur le pédagogique (du médecin sur le pédagogue), l'impérialisme de la gymnastique allemande. «Et l'on entendit mille détails scientifiques et techniques ; ... la chanson allemande revenait périodiquement comme un refrain, ... et je me demandais ce qui est le plus cancéreux de la philosophie, de la pédagogie ou de la politique des Allemands modernes. L'une brise les âmes, l'autre les caractères, la troisième brise les Etats : cela se vaut.»⁵⁶ Ce qui n'est ni juste, ni élégant, mais montre à quel point, en 1889, Coubertin est représentatif d'une opinion française encore traumatisée par la défaite de 1870. Et que l'on est bien loin du coryphée de l'Olympisme.

Heureusement, le Coubertin comparatiste est plus raisonnable et plus lucide quand il en revient à l'objet de son enquête. Il constate que «l'éducation américaine est un champ de bataille où la pédagogie allemande et la pédagogie anglaise sont aux prises». Il s'émerveille de retrouver l'influence d'Arnold : «debating societies», séances de déclamation («la timidité est vaincue»), canotage («d'aimables étudiantes» sur le lac de Wellesley)⁵⁷, journal étudiant (le «Bric-à-Brac»)⁵⁸, parties de la crosse (Mac Gill, Montréal)⁵⁹, match de foot-ball entre Yale et Cornell⁶⁰, conférences, cours sur l'art, l'architecture. Il n'en fustige pas moins, et toujours, la gymnastique allemande, fruit de la diaspora, qui non seulement est pratiquée dans des «Turnverein» (tel le New York Turnverein), mais s'est implantée avec force dans les gymnases universitaires. Pourquoi, se demande-t-il, accorder tant de liberté aux directeurs de ces gymnases quand la gymnastique allemande, si militarisée

⁵² Pierre de Coubertin (1890). *Les Universités Transatlantiques*. Paris : Hachette, 381 p.

⁵³ *Ibidem*, p. 378.

⁵⁴ *Ibidem*, pp. 363 et suivantes.

⁵⁵ *Ibidem*, p. 347.

⁵⁶ *Ibidem*, p. 348.

⁵⁷ *Ibidem*, pp. 105, 107.

⁵⁸ *Ibidem*, p. 20.

⁵⁹ *Ibidem*, p. 140.

⁶⁰ *Ibidem*, p. 213.

(et la gymnastique suédoise suscite chez lui autant de rejet), est contraire au formidable dynamisme du citoyen américain et de la société libérale ?

«Au moment où se manifeste, en France, avec une telle vigueur, la préoccupation de donner à l'éducation physique la place importante qu'elle comporte»⁶¹, écrit-il, il est bon de réfléchir à l'orientation officielle que doit prendre en la matière l'éducation publique. Le système des «jeux libres venus d'Angleterre» et la «gymnastique scientifique venue d'Allemagne» s'opposent. Mais le premier est tolérant : il accepte à ses côtés la gymnastique. Le second, dogmatique, ne l'est pas. Que la France, recommande Coubertin, «[ne laisse pas prendre] à l'éducation physique le caractère scientifique et autoritaire que voudraient lui donner certains théoristes» (sic). Mais que «l'athlétisme» (le sport, selon la terminologie de l'époque) soit introduit dans le lycée français : par lui, comme l'a recommandé le grand Arnold, «la liberté et la hiérarchie du mérite»⁶² imprégneront les mentalités et changeront les comportements. Les collégiens français deviendront les artisans de leur propre «construction» : les associations sportives scolaires, en développant le «self control» et le sens de la participation sociale, les y aideront.

Tel est le pari de Coubertin.

Les années de doute et d'apprentissage sont terminées. Coubertin bâtira un chef-d'oeuvre : il sera réformateur de «l'éducation des adolescents au XXe siècle»⁶³.

⁶¹ Ibidem, p. 365.

⁶² Ibidem, pp. 367, 368.

⁶³ Note. Quand on demandait à Coubertin quelle était sa profession, il répondait : «pédagogue» (lettre de Geoffroy de Navacelle de Coubertin, 21.01.1998).

A M. le baron de Coubertin

Villeneuve (Vaud) Villa Olga
20 juillet 1936

Cher Monsieur

Permettez-moi de faire appel à votre générosité et à notre foi commune : cette réconciliation internationale, dont vous êtes un des plus nobles champions.

Nous sommes, en France, un très grand nombre qu'émeut profondément la condamnation à mort, prononcée ces jours derniers contre Edgar André par la Cour Supérieure Hanséatique, à Hambourg.

Edgar André est une des figures les plus pures de l'opposition prolétarienne au régime hitlérien. Il n'y a rien eu, dans sa vie, que de franc et de droit. De faux témoins subornés (alors qu'on empêche les témoins à décharge de parler) l'ont accusé d'avoir organisé des actes de terreur individuelle, qu'il n'a jamais commis, ni pu commettre : car il repousse absolument, ainsi que son parti tout acte de terreur individuelle. Il a été emprisonné trois ans, maltraité, torturé, presque tué dans la prison, - jamais brisé dans son énergie morale. Son sort bouleverse des milliers d'hommes dans tous les partis et des manifestations à son sujet viennent de se produire, à Londres.

Nous savons votre grande autorité morale, en qualité de fondateur des jeux Olympiques. Nous sommes certains que votre voix serait écoutée. Nous vous prions instamment de l'élever sans tarder, auprès du chancelier Hitler, afin qu'il fasse usage de son droit de grâce. Un tel acte aurait un grand effet d'apaisement.

Veillez m'excuser d'avoir recours à vous, dans cette cause d'humanité, agréée, je vous prie, cher Monsieur, l'assurance de ma dévouée sympathie

Romain Rolland

Texte de la lettre reproduite ci-contre. Lettre de Romain Rolland adressée au baron de Coubertin.

Cette lettre de Romain Rolland montre combien la stature morale de Pierre de Coubertin était grande et respectée. Datée de 1936, année des Jeux Olympiques à Berlin, elle constitue un témoignage d'autant plus parlant qu'elle émane d'un écrivain antifasciste engagé. Très tôt Romain Rolland prit fait et cause pour le pacifisme, et milita activement contre le nazisme hitlérien. Il publia notamment «Au dessus de la mêlée» (1915) qui lui valut le Prix Nobel.

A M. le Baron de Couberlin

Villeneuve (Vaud) villa Olga
20 juillet 1936

Cher Monsieur

Permettez-moi de faire appel à votre
générosité et à notre foi commune :
cette réconciliation internationale, dont
vous êtes un des plus nobles champions.

Nous sommes, en France, un très
grand nombre qui en sommes profondément
la condamnation à mort, prononcée ces
jours derniers contre Edgar André par
la Cour Supérieure Hanseatique, à Hambourg.

Edgar André est une des figures
les plus pures de l'opposition prolétarienne
au régime hitlérien. Il n'y a rien en, dans,

Veuillez m'excuser d'avoir
cours d'humanité, ^{agréé} le voir, prie, cher
l'absence de ma dernière ^{sympathie} opposition,

main



sa vie, que de franc de droit. De faux
témoins subornés (alors qu'on empêche les
témoins de décrire, de parler) l'ont accusé
d'avoir organisé des actes de terreur individuelle,
qu'il n'a jamais commis, ni pu commettre ;
car il repousse absolument, ainsi que son parti,
tout acte de terreur individuelle. Il a été
en prison trois ans, maltraité, torturé, presque
tué dans la prison, — jamais brisé dans son
énergie morale. Son sort bouleverse des
milliers d'hommes dans tous les pays ; et
des manifestations à son sujet viennent de se
produire, à Londres.

Nous savons votre grande autorité
morale, et quel rôle de fondateur des
Jeux Olympiques. Nous sommes certains que
votre voix serait écoutée. Nous vous
prions instamment de l'élever sans tarder,
auprès du chancelier Hitler, afin qu'il
fusse usagé de son droit de grâce. Un
tel acte aurait un grand effet d'apaisement.

Pensée philosophique et politique de Pierre de Coubertin : idéologie du néo-olympisme

Le sillon initial, creusé par l'hérédité biologique et culturelle et par l'éducation familiale, est profond et riche. L'époque amplifie les inquiétudes et les questions. Les années britanniques et parisiennes de propédeutique sont terminées. Armé intellectuellement et ethnologiquement, Coubertin est investi par Dieu et par l'Histoire d'une mission qu'aucun de ses glorieux ancêtres n'eût pu envisager. Immuables dans leur statut social, ils ont traversé les siècles au service de la France, et joué un rôle souvent prépondérant aux postes de décision administrative de la Royauté et de l'Empire.

Aristocrates terriens de moyenne extraction, seigneurs et hommes de guerre, de loi, ou d'Eglise, plus rarement commerçants au long cours et pourvoyeurs d'épices, ils vont droit leur chemin, sans grandeur, mais avec loyauté. Ils ignorent les déviances. Le confort bourgeois est leur lot. Ils s'y tiennent sans état d'âme. Vogue le navire !

Le monde occidental où entre de plain-pied Coubertin dans les années 1880 ne court plus sur son aire. Aux temps traditionnels en équilibre gyroscopique précaire, succèdent, par vagues de révolutions et de crises économiques, des ères de turbulences. Les conséquences de la seconde révolution industrielle secouent les vieilles mâtures. Le navire prend eau, il risque de couler et d'entraîner dans son naufrage l'une des civilisations les plus riches du globe. Pour une âme bien née - et Coubertin est richement doté par l'Histoire - l'urgence n'est plus de maintenir mais de conquérir, de perpétuer mais de créer. La possession de la nature réclame de nouvelles stratégies, l'honnête homme du 20ème siècle ne peut plus appliquer des recettes scolastiques à des situations non répertoriées dans le livre des civilisations. En période de mutation, aucune recette n'est valide, de nouveaux concepts sont à élaborer : l'imagination et l'esprit d'initiative doivent bousculer des comforts illusoire. Car «l'avenir ne s'annonce pas comme une simple reproduction du passé»¹.

Ce n'est donc plus dans les salons feutrés des ministères et des boudoirs du Faubourg Saint-Germain que se tiendront les sentinelles du monde nouveau, là où les solutions sont inopérantes car surannées. L'affermissement politique de la démocratie libérale a changé la donne. Dorénavant l'avenir économique et social d'une nation dépend de la valeur de l'éducation de chaque citoyen. L'homme de qualité doit se tenir au créneau de la pédagogie. Là se construit la nouvelle Jérusalem.

Rebelle sans aucun doute (quoiqu'il ne faille pas charger le trait), en tout cas déviant, Coubertin en appelle à «L'Urgente Réforme»². Il sera «pédagogue», mais au seul niveau qui puisse être le sien, là où se décide le sort des civilisations. Non qu'il fasse fi du praticien : il sait, il dit son importance. Mais lui, qui veut changer le monde, ne peut se situer qu'au sommet : celui, politique, des grands réformateurs. Il réussira, au delà des habituelles modes, et remplira sa mission avec tant de

¹ Pierre de Coubertin (1901). Notes sur l'Education publique. Paris : Hachette, chapitre XV «L'Université Moderne», p. 256.

² Pierre de Coubertin (1899). L'Urgente Réforme, in : La Nouvelle Revue, tome 117. Paris, 1er avril ; cf. Textes choisis de Pierre de Coubertin, sous la direction de Norbert Müller, Zurich (1986) : Weidmann, tome I, pp. 178-193.

panache, sera un tel entraîneur d'hommes, s'érigera en telle majesté, que disciples et continuateurs, aveuglés de surcroît par le succès des Jeux, propageront sa parole sans toujours la mettre en perspective. Ainsi en est-il des orants et des prophètes : leurs évangiles, ou leurs sourates, les enferment dans une solitude rituelle et rendent méconnaissable leur enseignement. Coubertin est victime de cette sacralisation.

Peu d'auteurs, hormis quelques Américains (tels John MacAloon et John M. Hoberman) ont cherché à approfondir les bases philosophiques de la pensée coubertinienne. Peu, et encore moins, ont creusé la pensée politique de Coubertin (hormis, pour la France, Jean-Marie Brohm* et, de façon caricaturale, les tenants du mouvement «Quel corps»). Rares, au monde, sont les universitaires qui ont envisagé le néo-olympisme en fonction de la pensée philosophique et politique de son concepteur initial. Le chercheur se trouve donc généralement face à des écrits de seconde main, s'appuyant sur des sources peu fiables.

Depuis cinquante ans, nous poursuivons cette recherche. Parce que les dirigeants du C.I.O., depuis 1945, n'ont cessé de faire référence aux «Tables de la Loi», et souvent de façon dogmatique. Parce que rien ne peut être compris, aujourd'hui, des décisions olympiques lausannoises si, d'abord, on ne retourne aux sources de la pensée philosophique et politique de Pierre de Coubertin.

1. La pensée philosophique de Pierre de Coubertin

En cette fin du 19^{ème} siècle où Coubertin accède à la majorité sociale, le poids des généalogies est lourd à porter. Des survivants de l'Ancien Régime, peu ont accepté de s'adapter aux structures de la République. Les plus illustres seulement, ou les plus avertis, ont trouvé refuge en diplomatie. Peu ont dérogé. En tout cas, pas les membres de l'aristocratie moyenne et terrienne à laquelle appartiennent Charles et Marie-Marcelle Frédy de Coubertin, les parents, restés fermement attachés au formalisme prégnant de la tradition et aux souvenirs heureux des jours bénis de la Restauration. Charles a ses métoyers. Marie-Marcelle a ses pauvres. Leurs valeurs restent à jamais figées dans l'empyrée du bon vieux temps. Peu leur chaut. Rentiers ils furent, rentiers ils restent.

C'est dans cette famille légitimiste que surgit, dernier de la famille, le jeune Pierre. L'atmosphère familiale est feutrée, fin de règne. Politiquement, les parents vivent reclus dans un camp retranché, loin des bruits d'un siècle qu'ils abhorrent et dont ils ne supportent pas l'éclat. Attitude toute de tension interne, de refus assumé. Non sans courage, non sans panache. S'il est un mot qui vient à l'esprit à propos de cet exil intérieur, c'est bien celui de dignité. Dignité attardée, hors de propos, inopérante, on peut l'admettre. Mais dignité fière et respectable. Retirés sur leur Aventin, Charles et Marie-Marcelle, puritains égarés, sont loin des spéculations et des affairismes de l'époque. Les vertus théologiques guident leurs actes et leur servent de refuge. Pierre retiendra de cette éducation une vision quelque peu janséniste de l'action. Mais, contemporain de la consolidation et de la victoire sans retour du système républicain, de par ses voyages, de par son adhésion à une autre rationalité politique, il acceptera de vivre dans le monde réel. En lui, cependant, cohabiteront toujours, et parfois douloureusement, le fils garant de l'héritage, et l'homme nouveau, passionné de modernité, avide de connaître des sociétés et des civilisations où devra s'inscrire sa croisade. Là également, où son besoin d'absolu subira les assauts de la mesquinerie, de l'envie, et de l'ignorance. Grandeur et servitude du prophète !

Noblesse oblige, Pierre de Coubertin, enfant, ne peut être confié qu'à la férule des Jésuites. Une prédétermination de classe fait qu'il sera inscrit au Collège Saint-Ignace de Loyola, rue de Madrid, à Paris. Car l'Ordre est le plus recherché de tous les ordres d'enseignement religieux, pour la rigueur de l'éducation morale et l'excellence de l'enseignement intellectuel. L'établissement, tout

neuf, est le plus coté du Tout-Paris. Les Coubertin-Crisenoy n'échapperont pas à la coutume et à l'effet de mode. «C'était à cette époque le collège grand genre, le Stanislas de la rive droite, avec quelque chose de plus aristocratique, de plus vieille société française»³.

Rue de Madrid, la discipline est rude. L'esprit et le jugement sont formés au commerce des langues anciennes. Le corps et ses égarements sensuels sont sévèrement tenus en laisse. Le but ultime est bien, quels que soient les enseignements et dans le respect de règles rigoureuses à peine adoucies pour les enfants et les laïcs, d'aimer et de servir Dieu. La Vie des Saints est le livre proposé à de jeunes consciences. Blandine, Jeanne d'Arc, martyres chrétiennes, Bayard, «chevalier sans peur et sans reproche», Godefroy de Bouillon, paladin des Croisades, sont les héros d'un univers enfantin qui ne laisse place ni à l'imagination ni à la spontanéité. L'exemple irréfragable est le moine-guerrier, croisé impavide défenseur des Lieux saints.

Mais les Jésuites sont trop intelligents pour être passéistes. Ils sont et vont dans le monde. Ils oeuvrent dans le siècle pour la plus grande gloire de Dieu, s'efforçant de forger une élite civile capable d'occuper les plus hautes fonctions de l'Etat, fût-il laïc. «Sortir des Jés.», c'est obtenir un label d'excellence et recevoir les clefs de la réussite. Même si elle s'en défend, la République a besoin des Jésuites et les Jésuites de la République. Curieux couple antinomique, dualité souvent dramatique, aiguillon idéologique, qui ne manque ni d'efficacité politique, ni de grandeur, et marque de façon indélébile les débuts de la 3ème République française.

De par son ouverture sur le monde, l'enseignement des Jésuites, même tributaire du cadre incontournable des humanités classiques, n'est pas une planète morte. Sensible aux sursauts des sociétés, il s'ouvre aux avancées de la pensée technologique. Veilleurs conscients, les Jésuites prévoient le siècle.

Certes, ils continuent de privilégier l'étude des belles-lettres et de la civilisation gréco-latine. Mais les sciences, contrôlées il est vrai, sont apparues dans leur établissement, et les jeux traditionnels français, introduits dans leurs cours de récréation, vont à l'encontre d'une gymnastique officielle de plain-pied, rébarbative.

Au moment crucial des apprentissages enfantins fondamentaux: religieux et moraux, affectifs et intellectuels, le jeune Pierre est confronté à une difficile ambivalence. D'une part, des traditions familiales, des rites qui trouvent leurs justifications et leurs causes dans le cadre fermé d'un système éducatif hérité du Grand Siècle («Dieu et le Roi !»). D'autre part, et conjointement, proposées paradoxalement par les tenants naturels du dogme chrétien, des innovations éducatives qui ne vont pas sans heurter les habitudes et les modes de comportement traditionnels.

Pourtant, les murs restent des murs. La discipline corporelle, le psittacisme, les prières collectivement et formellement prononcées, une hiérarchie pesante sans recours, tout concourt à faire du Collège Saint-Ignace un lieu austère, à peine humanisé.

Tout semblerait donc réuni pour que l'image stéréotypée d'un Coubertin rebelle dès l'enfance à toute pesanteur sociale, et telle que l'a brossée Marie-Thérèse Eyquem⁴, puisse être acceptée sans réserve.

³ R.P. Pierre Delattre (1955). Les Etablissements des Jésuites en France depuis quatre siècles. Enghien-Wetteren: de Meester, fasc. 13, c. 1374 sq.; cité par Louis Callebaut, in : Pierre de Coubertin. Paris (1988): Fayard, chapitre «Années d'apprentissage», p. 25.

⁴ Marie-Thérèse Eyquem (1966). Pierre de Coubertin. L'épopée olympique. Paris : Calmann-Lévy, chapitre «Un rebelle», pp. 19-32.

La réalité nous paraît moins tranchée.

Aucun texte de Pierre de Coubertin dans les Mémoires, ou de ses proches dans leurs notes succinctement biographiques, ne permet d'avancer que Pierre de Coubertin se rebella alors contre la discipline du Collège de la rue de Madrid. Notons qu'il ne fit référence qu'à l'excellence du contenu des connaissances qu'il y reçut et se félicita de la qualité intellectuelle des maîtres qu'il y rencontra. Il louera sans réserve, tout spécialement, le Père Caron*, professeur de la classe de rhétorique, qui lui fit découvrir l'Hellade et aimer la philosophie grecque. «Comment ne pas évoquer la figure de celui qui fut notre inoubliable professeur d'Humanités et de Rhétorique, notre cher père Caron. Lorsqu'il y a dix ans, sur le sol illustre d'Olympie, le ministre hellène de l'Instruction publique découvrit devant moi le monument commémoratif du rétablissement des Jeux olympiques, sachez-le bien, c'est lui dont mon cœur fidèle évoqua d'abord le visage. Il ne m'avait pas appris le sport, mais il m'avait imbibé d'hellénisme, pénétré de cet esprit classique dont je déplore - moi qui ne crains pas les nouveautés - de voir les actuelles générations imprudemment sevrées au profit de la mécanique.»⁵

Coubertin note dans «Souvenirs d'enfance et de jeunesse»⁶ qu'il eut «beaucoup de chances» d'être formé «intellectuellement» par les Jésuites. Il louange leur ouverture d'esprit, signale que le Père Caron «ne reculait ni devant Victor Hugo, ni devant Michelet*, ni même devant Lamennais*» (dont les conceptions religieuses et sociales furent si controversées par la hiérarchie catholique). Il souligne fortement combien il ne reçut jamais de pression pour entrer dans les ordres, alors que, brillant sujet, il eût été «un gibier de choix». Mais, esprit honnête et lucide, il reconnaît «qu'on ne formait pas en nous des amis de la République». Plus subtilement, et adroitement, «on ne nous disait pas de mal direct de la République. Mais on souriait d'elle avec une pitié dédaigneuse, en déplorant que le régime 'définitif' et 'libérateur' fût si long à venir.»⁷

Ce n'est que plus tard, en 1889, dans «Nos lycéens»⁸, que, l'état des lieux effectué, il laisse éclater son indignation contre l'état tragique du collège français, à la fois caserne et couvent. Mais il ne s'affiche pas rebelle. Pas encore. Le mot apparaîtra en 1894 lors du discours prononcé au banquet de clôture du Congrès de Paris⁹.

Pourtant, il est indéniable que le jeune Pierre va sortir du Collège Saint-Ignace bouillant d'une vertueuse impatience. Une prédisposition naturelle à débusquer l'arbitraire et l'injustice, une révolte contre l'enfermement dans des murs, si neufs soient-ils, une forte personnalité juvénile, manifestations rapportées sans trop de preuves par Marie-Thérèse Eyquem¹⁰ et signifiées par le Comte de Madre et Mme de Navacelle, semblent être tout à fait véridiques. Plus capital est de savoir si, sur un fond de sensibilité, le jeune Coubertin adolescent a trouvé dans l'enseignement des saints pères les armes de son autonomisation et de sa liberté intellectuelle.

Rendons les armes à l'enseignement classique dont les Jésuites se font les champions.

⁵ Pierre de Coubertin (1937). Discours préparé pour le banquet de l'Association des anciens de Saint-Ignace ; cité par Louis Callebaut, op. cit., p. 28.

⁶ Cf. Louis Callebaut, op. cit., p. 28.

⁷ Pierre de Coubertin. Mémoires: Souvenirs d'enfance et de jeunesse (non publié - Fonds de Navacelle - Archives C.I.O.), cité par Louis Callebaut, op. cit., p. 31.

⁸ Pierre de Coubertin (1889). L'Éducation Anglaise en France. Paris: Hachette, chapitre VII «Nos lycéens», pp. 108-120.

⁹ Pierre de Coubertin (1894). Discours prononcé au banquet de clôture du Congrès de Paris, in : Les Fêtes du Congrès, Bulletin du C.I.O., Paris, juillet, n° 1, p. 3; cf. extrait reproduit dans les Textes choisis, op. cit., tome II, p. 363.

¹⁰ Marie-Thérèse Eyquem, op. cit., p. 10.

L'apprentissage des langues anciennes se fait sans concession à un quelconque hédonisme pédagogique. L'enseignement est directif: d'essence divine, le magister est roi. L'élève ne saurait faillir aux règles strictes du bien-apprendre, pas plus qu'il ne saurait mettre en doute la Règle de l'Ordre. Le résultat intellectuel est remarquable : en classe de rhétorique, le candidat peut dissenter ou versifier en grec et en latin. L'obstacle de la langue levé, l'élève a la révélation de la sagesse, de l'élégance et de la modernité du texte ancien. Beaucoup plus, en possession d'outils libérateurs, il peut appliquer les ressources de sa jeune intelligence à l'étude de la société française qu'il aura à diriger. L'enseignement classique, tel que conçu, laisse cours à l'imagination créatrice. Il est un sûr moyen de la conquête des pouvoirs. La bourgeoisie française fin de siècle, fruit de la Révolution, de l'Empire, et du désastre de Sedan, l'a bien compris.

Quelles idées dominantes forment alors le sens commun ? Non seulement celles qui portent le label officiel du ministère de l'Instruction publique, mais encore, et surtout, celles qui sont acceptées d'évidence dans le microcosme culturel parisien, qui fait et défait l'opinion ?

Après l'orage des années 1870, la France bourgeoise a besoin de se rassurer. Le Père Caron, en adéquation avec les origines de ses élèves, enseigne la philosophie grecque ancienne en même temps qu'il provoque aux interrogations sur les défis du temps.

Pour un élève de rhétorique d'alors, l'Hellade, c'est - essentiellement et abusivement réduit, et malgré la lutte récente de libération contre l'Infidèle - la religion de la Grèce antique et l'histoire du 5ème siècle.

De la religion grecque, l'élève des Jésuites retient sommairement qu'elle est polythéiste et animiste et qu'elle sent l'huile d'olive, la sueur, et le vin. Qu'elle est gaie et offre l'image d'une humanité chaleureuse et épanouie. Les Dieux grecs sont beaux, charnels, sensuels. Ils vivent aux rythmes de la lyre et de la cithare. Sur l'Olympe, enseigne Homère, leur rire est «inextinguible». Humains plus qu'humains, leurs tricheries, leur humour, leur courage, leur peine, sont naturels. De tous, Apollon, dieu de la lumière et de l'harmonie, est le plus joyeux. Il aime les fêtes où s'exaltent les corps.

Le peuple grec aime les chants et les danses, le vin et l'amour, les défis et les rixes. Afin de se concilier les faveurs des Dieux, il organise de beaux spectacles, des jeux de balles, des courses aux flambeaux, des compétitions sportives: à Olympie, à Delphes, à Corinthe. La beauté du «kouros» (athlète) sort anoblée des compétitions rituelles. Les actions d'exception des athlètes sont tout aussi évidentes et nécessaires que celles des Dieux. Comme Zeus, Milon de Crotoné*, vainqueur glorieux à Olympie, atteint sans coup férir aux Champs Elyséens que ne peuvent arpenter de simples citoyens. Coubertin retiendra la leçon. Avec lui, c'est le mythe de l'éphébie masculine et de la beauté adolescente qui réinvestit le stade. L'athlète coubertinien, c'est la réactualisation de Ganymède*, «le plus beau des hommes mortels», selon Homère.

En retour, la religion incite les hommes à défier les dieux, «à combattre avec l'Ange», combat dangereux guetté par l'hybris (l'orgueil) et la tremésis (la jalousie).

La recherche de l'excellence chez le citoyen, l'harmonie et la grandeur de la cité, la beauté de ses monuments, en sont la conséquence.

L'Hellade, en dehors de la résistance de Missolonghi (1821-1826), c'est, rue de Madrid, la Grèce du 5ème siècle, le «siècle de Périclès».

Les maîtres de Périclès sont Zénon d'Elée*, pour qui la musique (l'éducation) est une affaire d'Etat, et Anaxagore*, monothéiste, qui pense qu'un dieu unique met le monde en marche par la

seule force de sa pensée. La religion de Périclès, qui exalte l'âme, réunit en un seul faisceau le culte des anciennes Puissances et l'action des citoyens, en vue de réaliser le bonheur des hommes. L'intelligence a tiré le monde du chaos originel, elle doit présider à l'organisation et à la grandeur de la cité. Coubertin adhère à ce concept.

La démocratie athénienne est une démocratie intégrale, mais limitée. Tout se règle en assemblée du peuple ; les juges, les fonctionnaires, peuvent être contrôlés à n'importe quel moment de leur fonction. En fait, le gouvernement est exercé par le premier des citoyens et Périclès restreint cette démocratie. Entre 471 et 450, seuls les citoyens nés de père et de mère athéniens ont le droit de voter. Au 5^{ème} siècle il est acquis qu'à Athènes, sur 130 000 citoyens, 70 000 grecs venus d'autres cités sont sans droits politiques et que 200 000 esclaves n'ont aucun droit : ce sont des «outils animés». En 450, selon Bonnard¹¹, sur une population de 400 000 habitants, seuls 14 240 citoyens jouissent de tous les droits. La pratique de la chrématistique (l'art de l'argent selon Aristote) peut transformer un citoyen en créancier, et un créancier insolvable en esclave. Les femmes, confinées dans le domaine, n'ont pratiquement aucun droit, religieux ou politique.

C'est, moins nette que notre perception d'aujourd'hui, l'image acceptée par Coubertin de la démocratie athénienne du 5^{ème} siècle : celle d'une démocratie limitée, réservée aux seuls citoyens actifs et mâles, refusée aux femmes et aux esclaves. Celle également d'une cité dirigée par un despote démocrate, intelligent, éloquent, patriote, désintéressé, où fleurissent les arts, les lettres, et les sciences.

A l'âge de sa formation au métier d'homme et de citoyen, Coubertin reçoit une leçon de tolérance religieuse et de démocratie, fût-elle inégale. L'Olympisme moderne en portera les marques dans sa conception, son système, ses grandeurs et ses restrictions.

Dans le climat de ferveur phihellénique de l'époque (Byron est mort à Missolonghi en 1824), l'enseignement du Père Caron se grave avec une particulière force dans de jeunes esprits. L'histoire du 5^{ème} siècle, les tenants et aboutissants de la religion grecque, ne sont que les prémisses d'un enseignement philosophique classique, fondateur et ouvert. Dans le droit fil d'une tradition universitaire française, le Père Caron privilégie la connaissance des Stoïques. Le stoïcisme, recours philosophique pour les jours de doute, apporte le garant de l'histoire à des adolescences inquiètes. Le jeune Coubertin se placera tout naturellement sous le bandeau du Portique. Il sera dorénavant un disciple de la Stoa : «Le stoïcisme, sorte de raidissement successif ou simultané des sens»¹², ce qui est réducteur, mais montre, l'âge mûr survenu, la constance de l'intérêt. L'Olympisme moderne porte l'empreinte de cette vision. Peu pourtant sont les historiens qui ont souligné l'importance du stoïcisme sur l'oeuvre de Coubertin. Parmi les plus remarquables : Meyland, McIntosh ; le plus significatif, parce que le premier, fut Ernest Seillière.

En 1917, Seillière a publié : «Un Artisan d'Energie Française. Pierre de Coubertin». La France va sortir victorieuse, mais exsangue, de la Première Guerre mondiale. La Chambre des députés est «bleu-horizon». Une droite nationaliste exalte le sacrifice des armées et cherche des raisons culturelles à leur triomphe. Seillière trouve en Coubertin un pédagogue du stoïcisme¹³, dans la mesure où il oppose au rousseauisme des «petites hordes de Charles Fourier»* «l'impérialisme rationnel»

¹¹ André Bonnard (1954). *Civilisation Grecque*. Lausanne : La Guilde du Livre, 3 tomes. Tome I, chapitre VII «L'esclavage et la condition de la femme», pp. 133-154.

¹² Pierre de Coubertin (1926-1927). *Histoire Universelle*. Aix-en-Provence : Société de l'Histoire universelle, tome II, chapitre «Hellénisme», p. 66.

¹³ Ernest Seillière (1917). *Un Artisan d'Energie Française. Pierre de Coubertin*. Paris : Didier, sous-chapitre «Le stoïcisme, régulateur de la liberté», pp. 33, 34, 37.

de la hiérarchie sportive. Seillière loue Coubertin d'avoir rappelé, après Thomas Arnold*, que la vie est un combat : «Le conseil de l'effort résume toute sa pédagogie»; le sport tire sa justification du stoïcisme : «Le *Manuel* d'Epictète* est un manuel de sport»¹⁴. En fait, ce que Seillière et les partisans d'un ordre moral nécessaire à l'impérialisme français trouvent dans l'oeuvre de Coubertin (telle la justification de la création du corps des officiers indigènes par Lyautey, lors de la colonisation du Maroc), c'est une solution à la mise au pas, de plus en plus difficile, des survivants de la Grande Guerre et d'une jeune génération avides de liberté et de jouissance. L'ascèse corporelle demandée par Coubertin à la jeunesse française, par le biais du sport, rejoint les préoccupations de dressage du corps social par les tenants d'une démocratie musclée. Le sport, nous ne le savons que trop, instruits par l'histoire de ce siècle, permet toutes les dérives fascisantes. Pour autant, il serait malhonnête d'en accabler Coubertin.

D'autant qu'à l'époque de son entrée en lice, c'est une même préoccupation qui existe dans l'élite française politique, religieuse et universitaire. Le Père Didon*, supérieur du Collège d'Arcueil ; Theodore Roosevelt, futur Président des Etats-Unis d'Amérique et ami de Coubertin, mais ici et d'abord, animateur d'un club de boxe de jeunes prédélinquants dans les bas-fonds de New York; le cardinal Lavigerie, à Tunis; les officiers français des Armées d'Afrique, tous veulent revivifier la France de la défaite par la mobilisation volontaire de l'énergie corporelle, condition sine qua non du redressement moral du citoyen, donc de la nation. Coubertin ne dit pas autre chose :

«A la fin du XIXe siècle, profondément évolutionniste mais rempli de réalisations illusoire, l'Europe continentale et surtout la France avaient un pressant besoin d'un rebronzage pédagogique.»¹⁵

Ce rebronzage - le mot fera florès et sera souvent détourné du sens de son auteur - Coubertin entend le mener à bien par le biais du sport : «L'alpha et l'oméga de la pédagogie sportive consiste à provoquer ou à favoriser l'opération du bronzage moral par le bronzage physique, du bronzage de l'âme par le bronzage du corps.»¹⁶ Lamarck* et Darwin* sont proches.

Par la suite, agrandissant son arc culturel de référence, Coubertin trouvera dans le «faire face» des philosophies orientales une justification supplémentaire à sa croisade. «Faire face» aux passions malsaines de l'adolescence, lutter contre la passivité physique et morale par la pratique du sport, élément pacificateur de l'homme et du citoyen, tel est le prix à payer par l'individu moderne s'il veut retrouver l'eurythmie ancienne.

Dans l'histoire de l'éducation, c'est la première fois qu'est dévolu au sport un tel rôle axiologique. Coubertin, le premier des grands modernes, fait ainsi accéder l'une des activités majeures de l'homme du 20ème siècle au rang de valeur humaniste.

La position coubertinienne cependant est ambiguë. Moyen universel et proclamé d'éducation, le sport conquiert ici ses titres de noblesse. Mais, pensé en soi, autonomisé hors cadre, hors contexte politique, face à ses seules prémisses, il est tautologie et devient asservissement. Tous les fascismes l'ont démontré, le sport actuel de haut niveau le prouve.

Coubertin en fut-il politiquement conscient ? Rien dans son oeuvre ne met en doute la «pureté» du sport. Tout au plus peut-on avancer que l'Olympisme coubertinien, «état d'esprit», phéno-

¹⁴ Pierre de Coubertin (1889). In : compte rendu de la 18e session de l'Association pour l'avancement des sciences (italique dans le texte original) ; cf. Textes choisis, op. cit., tome I, p. 168 ; cité par Ernest Seillière, op. cit., p. 43.

¹⁵ Pierre de Coubertin (1929). Olympie, conférence prononcée à la Mairie du 16ème arrondissement, Paris. Genève : Imp. Burgi, p. 8.

¹⁶ Pierre de Coubertin [1929]. In : Bulletin du Bureau International de Pédagogie Sportive, n° 4, p. 10.

mène englobant, pallie les excès d'une passion hautement revendiquée en faisant appel au concept historique et littéraire d'eurythmie. Mais cet équilibre fragile aux extrêmes, ce record physique et moral toujours poursuivi, parfois entrevu, jamais assuré, exige du sportif d'être un homme et un citoyen d'exception, capable de lutter contre ses faiblesses et les formes aliénantes des sociétés. Sport sans conscience n'est que ruine de l'homme. Procès difficile !

C'est là également où les adversaires de Coubertin trouvent la faille. Parmi eux, le plus récent et le plus pertinent paraît bien être John M. Hoberman.

John M. Hoberman, chercheur américain, voit dans la solution coubertinienne, non pas l'attitude désintéressée, généreuse, patriotique, d'un éducateur éclairé, soucieux d'aider à la construction de l'homme et du citoyen, mais une manipulation partisane et obsessionnelle de classe en vue de résoudre par la pratique du sport les conflits individuels et les tensions entre les nations. C'est là, selon lui, la caution qu'apporte Coubertin à la politique des possédants de la 3^{ème} République française. L'explication n'est pas nouvelle, elle est celle des marxismes et des populismes. Elle demande inventaire, dans le cadre général d'une étude de la pensée politique de Pierre de Coubertin.

2. La pensée politique de Coubertin

En 1902, Coubertin publie un roman, le seul qu'il ait écrit : «Le Roman d'un Rallié»¹⁷. Selon des sources familiales, le jeune Coubertin aurait été «un royaliste ardent», ce qui n'aurait rien d'extraordinaire compte tenu du climat familial. Mais né «rebelle» - qui ne l'est pas dans l'enfance ? - il se serait rallié, l'âge de raison venu, aux vertus républicaines. Cette imagerie d'Épinal, véhiculée surtout par Marie-Thérèse Eyquem, est superficielle.

La rue Oudinot, à Paris, où est ancrée la nef familiale, est à mi-chemin de l'École Militaire et de l'église Saint-François-Xavier. Un symbole pour Eugen Weber¹⁸. L'espace urbain est restreint et clos. La famille Coubertin reste confinée, spatialement, intellectuellement, culturellement. Rejetée sur les berges de l'histoire, elle est en deuil de société. Suprême refuge : le dogme de l'Église catholique et celui de la Royauté de droit divin qui ne font qu'un. Pierre de Coubertin, puîné de famille où les aînés ont pu sans déroger rester fidèles à la tradition en embrassant la carrière des armes, pour l'un, et la vie de rentier, pour l'autre, ne peut vivre «à l'ancienne». Non que la situation économique familiale ne le permette (on estime qu'à la mort de son père, son héritage peut être évalué à 500 000 francs-or), mais parce que les places de décision, réservées d'office jusqu'alors à la noblesse, sont dorénavant occupées par des «républicains». Comme tant d'autres de la caste privilégiée vont le faire, Coubertin pourrait se lancer dans les affaires ou même entrer en diplomatie, domaine réservé que la 3^{ème} République offre à la noblesse. On sait qu'il se refusera à envisager de telles voies. Croisé d'un monde nouveau, il entend aller là où le destin l'appelle, non sans fidélité au devoir ancestral d'excellence: il méprise l'argent, non les hommes.

Au contraire de ses parents, engoncés frileusement dans le passé, prisonniers d'une atonie sociale sans issue, Coubertin, dès son adolescence, s'identifie au «parti du mouvement», composé d'hommes d'affaires réalistes, d'intellectuels soucieux de modernité, d'hommes politiques et de culture éclairés. Ce qui lui permet d'adhérer aux valeurs républicaines (ordre, travail, progrès), sans pour autant renier sa fidélité aux vertus aristocratiques (tradition, excellence, dévouement).

¹⁷ Pierre de Coubertin (sous le pseudonyme de Georges Hohrod, 1902). *Le Roman d'un Rallié*. Auxerre : Lanier.

¹⁸ Eugen Weber (1970). Pierre de Coubertin and the introduction of organised sport in France, in : *Journal of contemporary History*, Vol. 5, n° 2, p. 4.

Alors que, depuis Adam Smith*, un commerce libre-échangiste est gage d'un égalitarisme économique et d'une harmonie internationale, lui pense en parallèle que le sport doit être mis au service d'une démocratie libérale pseudo-égalitaire (mais il ne procède pas à une mise en question). Il choisit une voie inconnue qui, il le sait, ne lui apportera ni argent, ni considération, et seulement incompréhension et critique. Il n'en a cure : «à coeur vaillant rien d'impossible». A-Dieu-vat !

Theodore Zeldin¹⁹ a bien étudié le problème du basculement d'une frange d'une société, devenue politiquement minoritaire, dans les rangs de l'élite culturelle et politique d'une nouvelle classe sociale majoritaire : «les nobles ont appris à devenir les dirigeants («magnats») d'une nouvelle société pseudo-égalitaire»²⁰. La généralisation est cependant hâtive : de petits nobles préféreront mourir de comption dans leur gentilhommière délabrée plutôt que d'accepter quelque poste de la «gueuse». D'autres, comme Coubertin, se «ralliant», occuperont les espaces libres que la République naissante leur octroiera. C'est parce qu'il aura pris du champ d'avec sa famille biologique et culturelle, que Pierre de Coubertin sera disponible pour la République. Non sans déchirements, non sans contradictions. Toujours sans reniements. Notons d'ailleurs qu'au fur et à mesure de sa montée en maîtrise sociale, il se voudra mieux et plus qu'un réformateur de l'éducation : il sera un réformateur de la société ou, selon la terminologie anglo-saxonne, un «ingénieur social»²¹. Ce paradoxe d'être ou ne plus être, ce dualisme entre le vieil homme et l'homme de demain, entre la tradition et la modernité, vont faire de Coubertin un homme contradictoire, déchiré, incompréhensible pour l'observateur qui ne tiendrait pas compte de l'histoire de l'homme et de la fracture politique du moment. L'oeuvre portera la marque de cette tension interne, de ces freins et de ces pulsions. Ce qui permettra, non souvent sans quelque malhonnêteté intellectuelle, de faire dire à Coubertin le tout et son contraire. C'est ce à quoi se sont entendus en France Jean-Marie Brohm ou, en Amérique, des chercheurs de la Nouvelle-Gauche dont le moindre n'est pas John M. Hoberman. Mais également, et avant eux, Carl Diem. Eugen Weber est plus nuancé et plus près de la réalité. Il voit dans Pierre de Coubertin «une figure réactionnaire quoique éclairée... qui a jeté à la mer la tradition conservatrice dans laquelle il est né, retenant seulement les aspects pacifistes et internationalistes [de l'ère démocratique] en concordance avec le code de l'honneur»²². Que Coubertin, par toutes ses fibres, ait toujours appartenu à son groupe social d'origine, cela reste d'évidence : sa superbe, son orgueil, ce sens inné du rang, en font indiscutablement un homme d'hier. Mais cette conduite, qui se situe au niveau des convenances et relève de réflexes familiaux induits, est celle d'un conservateur, non d'un réactionnaire. Ce que Coubertin ne saurait être. Avec quelle avidité il fait siennes, par exemple, les découvertes scientifiques d'un Berthelot, ou les sciences humaines toutes neuves, telles la sociologie ou la psychologie. Il nous paraît plus juste d'avancer que Coubertin fut un aristocrate éclairé, fidèle aux conventions formelles d'une éducation classique basée sur l'ascèse individuelle, garante de l'excellence sociale. Ce qui ne pouvait que le faire agréer au concept sportif du record et, en même temps, aux grands bouleversements technologiques du siècle, dans la vague déferlante du flot démocratique libéral qu'il accepte non sans critique. Lire Coubertin, c'est avoir constamment conscience qu'en lui et dans son oeuvre s'interfèrent deux attitudes en apparence contradictoires.

La pensée politique de Coubertin est donc souvent ambivalente : elle permet à chacun d'y trouver son miel, selon ses utopies, son idéologie, ou ses données partisans.

Qu'est ce que la démocratie, selon Coubertin ?

¹⁹ Theodore Zeldin (1979). *France 1848-1945. Politics and Anger*. New York : Oxford University Press.

²⁰ Ibidem, p. 43.

²¹ Cf. Theodore Zeldin, *op. cit.*

²² Eugen Weber, *op. cit.*, pp. 15, 19.

«Ne sentez-vous pas qu'en France les extrémités sont froides.»²³

Il dénonce tout autant le centralisme administratif jacobin (hérité de la Révolution de 1789 et renforcé par l'Empire) que les partis extrémistes. Il est contre «les niaiseries de 1793 et de 1848»²⁴. On sait son aversion pour la Commune : «L'insurrection communiste éclata à Paris ; elle comblait la mesure de nos infortunes.»²⁵ De même est-il contre la tentative de putsch (1889) du Général Boulanger (1837-1891) qui «sortait de l'histoire par la petite porte»²⁶. Il se situe sans équivoque au centre de l'éventail politique. Homme d'ordre et de pondération, il loue Thiers et Gambetta d'avoir créé la 3^{ème} République : «Thiers freinait les réactionnaires et Gambetta les révolutionnaires, prêchant et pratiquant sagesse, modération, patience.»²⁷

Coubertin est bien un homme de la 3^{ème} République française. Il est pour l'instruction et le progrès individuel, gage arithmétique d'une démocratie éclairée. Dès 1890, il envisage un certain type d'Université Ouvrière²⁸, nécessaire à l'émancipation démocratique, par la culture, de la classe ouvrière. Mais au même moment il est un furieux contempteur des doctrines socialistes.

Il voit en Marx* le prophète abhorré d'une nouvelle religion. A propos des socialistes allemands, il assure qu'ils sont «éblouis par son pathétisme scientifique» (celui de Marx) et que «théologie et utopie sont ainsi les grands soutiens de l'agitation socialiste en Allemagne»²⁹. Il reproche surtout au socialisme de professer «d'être utilitaire au premier chef» en montrant «une préférence non équivoque pour les sciences exactes» et un dédain peu respectueux «pour la vérité historique». Ainsi les socialistes sont-ils négateurs des chères humanités en participant à la destruction de l'enseignement supérieur³⁰. En 1919, dans «Le dilemme»³¹, «l'empereur Lénine n'est qu'un monarque *self made* à ajouter à la liste déjà longue des tyrans dont l'histoire enregistre les forfaits». Il ne s'agit pas de verser «dans l'utopie du communisme intégral»³². Ce ne sont pas ces internationales si violemment opposées les unes aux autres qui résoudront le problème social, «car elles reposent d'aplomb sur la lutte des classes. Leurs dirigeants sont presque toujours des 'sans-patrie' au sens réel du mot, et les ploutocrates encore plus que les prolétaires, tant ils se montrent incapables de subordonner leurs intérêts de classe au bien général»³³.

²³ Note. La citation, reprise par Coubertin, est d'un certain Ernoul. Cf. Pierre de Coubertin (1896). L'Evolution française sous la troisième République. Paris : Plon- Nourrit, p. 22.

²⁴ Pierre de Coubertin (1904). The statesmen of the Third Republic, in : Fortnightly Review, vol. LXXXVI, octobre, p. 623.

²⁵ Pierre de Coubertin (1896). L'Evolution Française sous la troisième République, op. cit., p. 17.

²⁶ Ibidem, p. 241.

²⁷ Pierre de Coubertin. In : The Fortnightly Review, op. cit., p. 623.

²⁸ Pierre de Coubertin (1890). Appel pour la création d'un enseignement universitaire ouvrier, repris in : Anthologie, Aix-en-Provence (1933) : Roubaud, pp. 165-166.

²⁹ Pierre de Coubertin (1901). In : The Review of Reviews, volume LXII, n° 1, May.

³⁰ Pierre de Coubertin. Notes sur l'Education Publique, op. cit., chapitre XV «L'Université Moderne», p. 268.

³¹ Pierre de Coubertin (1919). Le dilemme, in : Tribune de Genève, 41^e année, 8 décembre, p. 5 ; cf. Textes choisis, op. cit., tome I, p. 538 (italique dans le texte original).

³² Pierre de Coubertin (1918). Ce que nous pouvons maintenant demander au Sport... Conférence faite à l'Association des Hellènes Libéraux de Lausanne, 24 février ; cf. Textes choisis, op. cit., tome III, p. 609.

³³ Pierre de Coubertin (1923). Où va l'Europe ? Paris : G. Crès et Cie, chapitre X «Coopération architecturale», pp. 25-26.

On sait quelle fortune de tels propos ont eue près des nazis et des communistes. Les uns et les autres ont cru découvrir en Coubertin le parangon de leur idéologie totalitaire. Or, rien n'est plus éloigné de la vérité.

Car la démocratie libérale est aux antipodes d'une conception étatique, celle que cite Feuerbach* : «Le vrai Dieu, le Dieu humain, sera l'État.»³⁴ Cette démocratie repose sur la faculté et la possibilité de chacun de créer des richesses. «L'argent domine et il s'est grandement ennobli, ce qui n'est pas étranger à l'accroissement de son pouvoir. Rappelez-vous ces silhouettes que précisément nous avons dressées devant vous, lecteurs ; rappelez-vous Cecil Rhodes, Carnegie, Nobel ; voilà des types absolument nouveaux, les civilisations antérieures n'en avaient pas produit de semblables. De tels hommes ne peuvent pas ne pas surexciter les imaginations de leurs contemporains [...]. L'argent, il y a cinquante ans [...] était synonyme de jouissance et c'est par là qu'il tendait de plus en plus à s'avilir; mais le voici devenu rouage social d'une haute utilité; il procure le moyen d'agir efficacement, puissamment [...]. Nous n'apprécions pas, nous constatons. Et vous vous tromperiez grandement si vous ne voyiez rôder autour [du millionnaire] que la vulgaire convoitise du partageux ; il y a aussi l'ambition de l'égaliser et de parvenir au même sommet par la même route.»³⁵

En conséquence, le rôle de l'Etat est de développer l'instruction et de favoriser le commerce. Libre entreprise donc, à l'intérieur, et dans les colonies, car «la théorie de l'égalité des droits pour toutes les races humaines conduit à une politique contraire à tout progrès colonial. Sans naturellement s'abaisser à l'esclavage ou même à une forme adoucie du servage, la race supérieure a parfaitement raison de refuser à la race inférieure certains privilèges de la vie civilisée.»³⁶ «Les colonies sont comme les enfants.»³⁷ Avancer le contraire, c'est aimable sophisme «qu'on soutient au fumoir, après un bon dîner»³⁸. Coubertin est donc, sans problème moral, en 1901, un colonialiste. Qui pourrait s'en étonner alors que, dans les rangs socialistes même (Deuxième Internationale), beaucoup, s'appuyant sur de fausses hypothèses scientistes, admettaient l'inégalité des races, mais prônaient l'accès des races de couleur, par l'éducation, au statut privilégié de la race blanche. Coubertin n'est là que le porte-parole d'une opinion nationaliste et impérialiste, largement alors majoritaire. Mais, la Première Guerre mondiale terminée, au nom de l'universalisme olympique, il s'insurgera contre les colons français d'Algérie qui feront échouer les premiers jeux sportifs africains prévus à Alger.

On pourrait multiplier les exemples. Les uns y verront une merveilleuse disposition à pratiquer le grand écart, à résoudre des propositions contradictoires. D'autres y trouveront le sens d'un opportunisme tout particulier, apte «à barbouiller les différences»³⁹. Personnellement, nous avançons que la pensée politique de Coubertin fut celle constante d'un homme du centre, honnête et épris de progrès social, mais qui, soucieux d'ordre, fut ballotté par des courants contraires qu'il ne sut pas toujours dompter : nationalisme et internationalisme, cosmopolitisme et universalisme, monde défunt et monde en gésine. La philosophie coubertienne de l'Olympisme porte les traces de ces ambivalences.

³⁴ Pierre de Coubertin (1900). In: L'Avenir de l'Europe. Bruxelles : Imp. Devever-Deweuwe, p. 10.

³⁵ Pierre de Coubertin (1903). In : Revue du Pays de Caux, janvier.

³⁶ Pierre de Coubertin (1901). France on the wrong Track, in : The review of Reviews, vol. XXIII, April.

³⁷ Pierre de Coubertin (1902). Le dilemme, in : Le Figaro, 48e année, 14 juillet, repris in : Pages d'Histoire contemporaine, Paris (1909) : Plon-Nourrit, p. 4.

³⁸ Pierre de Coubertin (1902). In : Revue du Pays de Caux.

³⁹ John M. Hoberman (1986). The Olympic Crisis. Sport, Politics and the Moral Order. New Rochelle : Aristide D. Caratzas, p. 33.

3. Philosophie du néo-olympisme

3.1. Le sport selon Coubertin

Ce n'est pas le souvenir d'Olympie que Coubertin vient chercher en Angleterre en 1883. Il y vient enquêter sur une forme d'éducation, révélée par ses contacts et ses lectures à Sciences-Po, en vue de provoquer à son retour en France une réforme de l'enseignement secondaire français. Il a, en Angleterre, la vision concrète d'un sport, moyen d'éducation et de formation à la vie sociale d'un adolescent moderne.

S'interrogeant sur la validité de la philosophie du néo-olympisme, on ne peut donc faire l'économie de l'étude des conceptions coubertiniennes sur le sport.

Pour Coubertin, le sport est lié «religieusement» à la vie de la société. Dans «Histoire des Exercices sportifs : Antiquité»⁴⁰, il voit déjà dans les jeux de l'Iliade cette manifestation d'une «religion de l'athlétisme», formule si confuse, répétée à satiété par les thuriféraires, qu'il est nécessaire d'en aborder la critique.

«La société dépeinte dans l'Iliade est déjà fortement sportive : luttes, courses à pied, lancers... compétitions solennelles en vue desquelles chacun s'entraîne et qu'entoure un appareil religieux : la religion de l'athlétisme est née.»⁴¹

De ce que nous savons, il s'agit là d'actes symboliques, relevant d'une pratique de l'ordalie. La compétition athlétique fait partie du rituel religieux, elle n'est pas la religion : Coubertin renverse les propositions. Cette confusion (Coubertin confond mystique et foi, sacré et religieux) entraîne à conséquence sur la conception philosophique de l'Olympisme. En effet, sur le vieux fond hellénique et soucieux d'universaliser les rites olympiques, Coubertin va tenter de créer un néo-paganisme, empruntant à la religion catholique son rituel : sermon, serment, grand-messe, tribunaux de la rote (excommunication). Il ne peut s'agir que du domaine profane, quoique les signes religieux soient évidents : discipline, loi, joug, contrainte, engagement, et qu'ils pèseront fortement sur l'épistémologie de l'Olympisme. Ils existent encore.

Que certains pensent que l'éducation par le sport puisse n'être que récupération de classe paraît aujourd'hui plus complexe et quelque peu dépassé : l'ère des grands totalitarismes politiques est révolue, celle des médias paraît plus dangereuse. Mais, concernant Coubertin, nous devons nous replonger dans la fin du 19^{ème} siècle européen, pour comprendre quelle vague de fond de longue durée sa détermination va provoquer.

Instruit des pratiques et des résultats britanniques, Coubertin inscrit l'action éducative du sport moderne dans le cadre de la politique libérale : «Que seulement le sport constitue une chance de succès dans le *struggle for life* et il s'imposera sans peine.»⁴² Mais un sport qui sera en congruence avec les principes de la morale civique républicaine : «Sport, liberté, hiérarchie, toutes ces choses se tiennent.»⁴³

⁴⁰ Pierre de Coubertin (1921). *Leçons de Pédagogie sportive*. Lausanne : La Concorde, 124 p.; publiées sous le titre «Pédagogie Sportive» (1922, éd. G. Crès - 1934, éd. BIPS), chapitre «Histoire des Exercices sportifs», «Antiquité».

⁴¹ Ibidem, pp. 13-14.

⁴² Pierre de Coubertin (1905). *La Gymnastique utilitaire*. Paris : Alcan, Avant-propos (italique dans le texte original).

⁴³ Pierre de Coubertin. *L'Education Anglaise en France*, op. cit., chapitre «A l'Ecole Monge», p. 63.

Le sport coubertinien doit donc contribuer au développement libéral de la société. Il importe, pour que cette société soit forte et conviviale (sous entendu, sans crainte de convulsions révolutionnaires), que chaque citoyen recherche le développement maximum de ses possibilités : l'excellence républicaine est de même essence que l'excellence aristocratique, «l'individu a sa limite en lui mais il l'ignore»⁴⁴.

Le sport révélera l'homme à l'homme. Il lui fera connaître ses records, le rendra plus conscient de ses possibilités, mais dans la seule mesure où il sera «intellectuel»: «Le sport, en France, sera intellectuel ou il ne sera pas. Il se fera le compagnon fidèle et discret de la réflexion, de l'idéal, de l'imagination ; il sera le rempart silencieux et bien surveillé derrière lequel l'individu réalisera son ascension cérébrale.»⁴⁵ C'est là un idéal d'éducation on ne peut plus classique, mais c'est là également un des fondements moraux de la doctrine sportive coubertinienne. Le sport n'est qu'un moyen d'éducation : qu'il rende partout hommage à l'esprit.

Cet appel à l'équilibre individuel, à l'eurythmie ancienne, répond à un grand souci de puritanisme ambiant. L'époque le veut. Le sport moderne permettra à l'adolescent «de se comparer à l'homme, le passionnera sainement et constituera l'aliment rationnel de son imagination». Il est un pacificateur des sens: «Le sport produit de la volupté, c'est-à-dire du plaisir physique intensif. Nombre de sportsmen attesteront que ce plaisir atteint dans certaines circonstances le double caractère impérieux et troublant de la passion sensuelle.» Il existe donc une volupté sportive qui «pacifie les sens non seulement par la fatigue mais par la satisfaction.»⁴⁶ On peut légitimement discuter sur la valeur cathartique de la volupté sportive: on ne peut l'ignorer, pas plus que la liquidation des tensions de violence par l'intensité de l'agressivité sportive. Ce qui souligne ici encore l'ambiguïté de la démarche coubertinienne, cet appel au «mal» pour réduire le mal, au record (éradicateur de l'Autre, et parfois même de soi) pour aborder au pays «du Matin calme» (le sport, selon Coubertin⁴⁷).

L'apport de Coubertin, la mise en concordance de sa philosophie de l'éducation sportive avec sa philosophie politique, rien ne l'illustre mieux que le rôle capital qu'il attribue au sport pour la résolution des tensions sociales : «Le premier des rouages sociaux sur lesquels agit le sport est la coopération.»⁴⁸ Dans l'équipe sportive, se situe le lieu de toutes les entraides : «Le sport est le seul terrain qui permette un apprentissage rapide et homogène en même temps que gradué par l'introduction successive d'éléments nouveaux. Ainsi en arrive-t-on progressivement en sport jusqu'à l'équipe de foot-ball, ce groupement qui, une fois au point, constitue probablement le prototype le plus parfait de la coopération humaine.»⁴⁹

Qui plus est, l'analogie est totale entre le terrain de sport et la société, entre la vie sportive et la vie démocratique : «La coopération sportive possède des caractères qui font d'elle une sorte d'école préparatoire à la Démocratie. En effet, l'Etat démocratique ne peut vivre et prospérer sans ce mélange d'entraide et de concurrence qui est le fondement même de la société sportive et la

⁴⁴ Pierre de Coubertin. *Pédagogie Sportive*, op. cit., p. 127.

⁴⁵ Pierre de Coubertin (1923). Une campagne de trente-cinq ans, in : *La Revue de Paris*, 30ème année, n° 11, 1er juin, pp. 688-694.

⁴⁶ Pierre de Coubertin (1913). *Congrès de Psychologie et Physiologie Sportives*. Lausanne : Imp. E. Toso ; extrait in : *Anthologie*, op. cit., p. 32. Egalement, repris légèrement modifié in : *Pédagogie Sportive*, op. cit., pp. 132-133.

⁴⁷ Pierre de Coubertin. *Pédagogie Sportive*, op. cit., p. 63.

⁴⁸ *Ibidem*, p. 139.

⁴⁹ *Ibidem*, pp. 139-140.

condition première de sa prospérité. Point d'entraide et l'on verse dans un individualisme brutal qui mène à l'anarchie ; point de concurrence et c'est l'affaiblissement des énergies conduisant à la somnolence collective et à l'abdication. Toute l'histoire des démocraties est faite de la recherche et de la perte de cet équilibre essentiel et aussi instable qu'essentiel. Mais quelle est, en pédagogie, l'institution capable d'y préparer de façon directe ? On s'efforcerait vainement de la trouver en dehors du sport.»⁵⁰

La page est historiquement remarquable. Coubertin s'affirme là le premier théoricien de l'histoire du sport moderne. D'une part, loin de l'utilitarisme anglo-saxon et de l'empirisme arnoldien, il théorise et ouvre aux sciences humaines le champ du sport. D'autre part, phénomène d'une importance encore mal perçue, il offre des lettres de noblesse au sport moderne, en le promouvant au rang de valeur. Le néo-olympisme est frappé du sceau de cette ambition coubertinienne.

3.2. Le néo-olympisme

Réponse d'un homme porté par son époque et par les tentatives de restauration des Jeux, le néo-olympisme est marqué par une fin de siècle (19^{ème}) exaltante à maints points de vue technologiques et culturels. Le nouvel Olympisme procède du développement, en Occident, de la démocratie libérale. De même qu'il est indubitablement le fait d'un homme de culture, démocrate libéral formé dans le creuset des humanités classiques, mu par un réflexe aristocratique de devoir social.

Le texte, qui dans l'oeuvre de Coubertin paraît être fondamental, date de 1909. Il est très court. Remis aux candidats au Concours International d'Architecture de Paris (thème : «Pour une Olympie moderne»), il a le mérite de dire l'essentiel : «L'antique Olympie fut une cité d'athlétisme, d'art et de prière.»⁵¹ Par la suite, Coubertin développera maintes fois ce postulat. Le 8 mars 1929, il prononce à Paris une conférence consacrée à Olympie. Il précise : «Toute doctrine philosophico-religieuse comme l'est celle-là [...]». Puis : l'Ancienne Olympie était «un foyer religieux, un centre culturel»⁵². Et encore : «L'athlétisme moderne est une *religion*, un *culte*, un *élan passionnel* susceptible d'aller du 'jeu à l'héroïsme'»⁵³. En 1935, soit deux années avant sa mort, il déclarera dans un message diffusé sur les ondes de Radio Berlin⁵⁴, confirmant ainsi ses propos antérieurs : «La première caractéristique essentielle de l'Olympisme ancien aussi bien que de l'Olympisme moderne, c'est d'être une religion. En ciselant son corps par l'exercice comme le fait un sculpteur d'une statue, l'athlète antique 'honorait les dieux'. En faisant de même, l'athlète moderne exalte sa patrie, sa race, son drapeau. J'estime donc avoir eu raison de restaurer dès le principe, autour de l'athlétisme rénové, un sentiment religieux transformé et agrandi par l'Internationalisme et la Démocratie qui distinguent les temps actuels [...]».

La confusion est à nouveau totale, avec cette «religion de l'Olympisme», comme elle l'est pour la «religion du sport». Car il ne peut y avoir de «religion» de l'Olympisme, puisqu'il n'y a pas de transcendance. Il n'y a que des rites (un culte) et une passion (une lutte) qui relèvent d'une sociologie des sociétés démocratiques.

⁵⁰ Ibidem, p. 140.

⁵¹ Pierre de Coubertin (1909). Une Olympie moderne, in : Revue Olympique, octobre, I. Le cadre, pp. 153-156.

⁵² Pierre de Coubertin. Conférence Olympie, op. cit., pp. 1, 2.

⁵³ Ibidem, p. 11 (italique dans le texte original).

⁵⁴ Pierre de Coubertin (1935). Les Assises philosophiques de l'Olympisme moderne, message diffusé le 4 août sur les ondes de Radio Berlin, paru in : Le Sport Suisse, 31^{ème} année, 7 août, p. 1 ; cf. Textes choisis, op. cit., tome II, pp. 435-439.

Pourtant, si l'on veut bien ramener la pensée olympique coubertinienne au niveau d'une praxis, même s'il ne s'agit pas d'une «pensée» philosophique (au sens précis et fort du terme), on voit bien ce que doit le néo-olympisme aux grandes cultures et aux grandes civilisations de l'Occident. Non seulement à la religion grecque du 5^{ème} siècle, mais encore à la civilisation du Moyen Age chrétien. Rappelons cette page lyrique⁵⁵. Coubertin, dans une langue superbe, compare l'attitude et les sentiments du jeune chevalier occidental à ceux de l'athlète d'Olympie au cours de «cette veillée des armes qui précédait la fête toute de joie et d'activité physiques par laquelle le jeune chevalier inaugurait sa vie nouvelle, c'est peut-être ce qui, depuis quinze cents ans, a ressemblé le plus aux jeux olympiques... Lui aussi, l'athlète Hellène, passait le dernier soir dans la solitude et le recueillement [...]». Tous deux, ajoute Coubertin, devaient être irréprochables, sans tare héréditaire et personnelle. Tous deux priaient devant leurs autels. Tous deux attendaient «avec la même ardeur et la même impatience les premières lueurs de l'aube». Pour tous deux, «le plaisir de leurs muscles montait jusqu'à leur cerveau, les détournant de leurs méditations et faisant oublier à l'un Zeus, protecteur des hommes - à l'autre, Madame la Vierge, sa patronne». L'image est belle et païenne, elle est historiquement fautive : Coubertin, emporté par la passion de sa vie, ignore des ruptures de l'Histoire et n'en est pas à un télescopage près des siècles. Mais l'image est révélatrice. Engagé dans une lutte difficile, Coubertin doit convaincre les élites politiques, universitaires, et religieuses, de la grandeur de sa croisade. Il lui faut justifier son action par des références indiscutables à la tradition gréco-latine et chrétienne. Mais en même temps, démocrate (et journaliste !), il sait le rôle déterminant de la «vox populi». Observateur lucide des problèmes géopolitiques⁵⁶, il sait que le monde est un et que, pour se concilier toutes les cultures, l'Olympisme doit proposer un dénominateur commun acceptable par tous. La «démocratie» et l'«internationalisme», et par voie de conséquence le pacifisme, seront cet élément fédérateur. Ce montage intellectuel est un syncrétisme. Il est une combinaison peu cohérente, peu orthodoxe, de trois systèmes de pensée : deux religions et une philosophie politique des sociétés, visant à construire un système philosophique nouveau. Pour qu'une logique structure ce système, pour qu'une ligne fondatrice surgisse, Coubertin a recours au «sentiment religieux», qu'il sait sociologiquement fragile. Il apparaît donc préférable de parler de mystique olympique plutôt que de philosophie olympique : une étude sémantique des écrits de Coubertin et de ses successeurs, surtout de ceux d'Avery Brundage, est édifiante à cet égard. Mais cet «élan vital» aura l'heureuse conséquence d'obliger Coubertin à rechercher dans tous les champs de la connaissance les éléments favorables à sa thèse. Le syncrétisme originel débouche obligatoirement sur un éclectisme intellectuel.

Cette volonté de perfectionnement moral, qui projette l'athlète vers toujours plus de spiritualité, ne manque évidemment pas de grandeur humaniste. Mais elle est irrationnelle et porte l'ambivalence de l'acte gratuit. Elle s'adresse à des êtres d'exception, à une élite moralement préparée : elle vise à former une nouvelle chevalerie. Nous savons hélas, à partir de ce concept du preux et du puritain, quelles dérives totalitaires sanglantes ont été possibles au cours du siècle. Que Coubertin, pour autant, n'en soit pas tenu pour responsable ! Car cette aspiration pyramidale coubertinienne à dégager une élite supérieure ne se conçoit pas en dehors d'une démocratie citoyenne. Fait politique capital, elle exige que cet élitisme républicain, louable et respectable, soit la conséquence d'une sélection la plus largement sociale, mais en outre que cette sélection soit accompagnée d'une éducation à l'Olympisme gratuite et pour tous. Pas seulement pour le collégien, mais pour l'ouvrier. Pas seulement pour l'homme occidental, mais pour tous les hommes de la terre, quelles que soient leurs races, leurs coutumes, leurs religions. L'apostrophe célèbre : «Ouvrez les portes du

⁵⁵ Pierre de Coubertin (1896). Page extraite de la Préface des Jeux Olympiques, in: *Cosmopolis*, vol. II, avril, pp. 146-159, reprise in : *Souvenirs d'Amérique et de Grèce*, Paris (1897) : Hachette ; voir également *Anthologie*, op. cit., p. 13.

⁵⁶ Cf. Pierre de Coubertin (1926-1927). *Histoire Universelle*, 4 volumes. Aix-en-Provence : Société de l'Histoire universelle.

Temple»⁵⁷ a une portée universelle. Coubertin rejoint ici la cohorte généreuse des éducateurs du peuple, de Condorcet à Tolstoï, de Lao Tseu à Ibn Khaldún. En fidélité première à la culture grecque qui forme le noyau dur de ses convictions. En admiration pour l'Hellade à laquelle, philhellène impénitent, le lie «un attachement définitif»⁵⁸.

L'Olympisme est ainsi, selon Coubertin, le lieu vivant d'une moderne «kalokagathia», sorte de Jérusalem de l'esprit où régnera «l'harmonie ou mieux l'équilibre entre les forces intellectuelles et les forces physiques dans l'homme»⁵⁹. Il ne saurait y avoir d'équivoque. C'est l'idéal difficile à atteindre, en raison des faiblesses et des oeillères des hommes. Pour étayer «l'instinct sportif» - qui est étranger à l'espèce humaine, qui se cultive comme une plante, mais une plante fragile - il est nécessaire d'avoir recours aux forces de l'esprit. Alors, l'Olympisme apparaîtra comme un recours moral («religieux») contre les turpitudes du siècle : «Pour que l'Olympisme se manifeste, il faut que cet instinct sportif s'entoure de préoccupations esthétiques, morales aussi; qu'il invite le philosophe à arbitrer ses compétitions et que la religion nationale, laïque ou non, lui serve en quelque sorte de toile de fond.»⁶⁰ Mais l'Olympisme, fait de civilisation, n'est jamais définitivement acquis. «Etat d'esprit», il est la conséquence «d'un double culte: celui de l'effort et celui de l'eurythmie»⁶¹. Synchrétisme, par l'aboutement d'une donnée de la philosophie moderne du travail et de la productivité, et d'un trait caractéristique de la religion grecque ancienne, il est en continuelle remise en question. En quelque sorte Coubertin, empruntant au vocabulaire esthétique (en architecture, l'eurythmie survient du respect des proportions), signifie que les canons de la modernité doivent tendre à se rapprocher des normes culturelles antiques : «L'hellénisme a, par excellence, préconisé la mesure, la proportion, créatrices de beauté, de grâce et de force associées; il nous faut sous ce rapport revenir vers les conceptions helléniques.»⁶² Ce retour aux sources n'est pas seulement d'ordre esthétique. Beaucoup plus, il implique de charger le néo-olympisme de sens. Ainsi défini, l'Olympisme devient le culte de l'humain dans l'humanité. Le bonheur - leçon positive d'optimisme, relativement neuve - se trouve à portée d'effort. L'eurythmie, selon Coubertin, c'est la réalisation de l'hellénisme, et l'hellénisme c'est «le culte de l'humanité dans sa vie présente et son état d'équilibre»⁶³. Coubertin, prophète de la vie qui chante, parangon des hommes dressés ! Homme de progrès.

Vitaliste, l'Olympisme coubertinien l'est d'évidence. Mais, soucieux de s'insérer dans la société, il ne peut faire l'économie des réalités sociales et, à ce titre, est tributaire des techniques et des avancées technologiques du siècle. Synchrétisme, nous le savons, qui conciliera avec peine les exigences d'une pensée philosophique et éthique et les obligations d'instrumentalisation d'une pensée technicienne. L'Olympisme coubertinien est au coeur de ce paradoxe.

De là des manques, des ambiguïtés, que soulève la critique.

Paradoxe : Coubertin exclut de l'Olympisme, philosophie de l'harmonie, les plus faibles. Les enfants n'y ont pas leur place. Pas plus que les femmes, qu'il confine dans un statut social minoré.

⁵⁷ Pierre de Coubertin (1918). Pages de critique et d'histoire, IIIe fascicule. Lausanne : Institut Olympique, pp. 1-2 ; texte repris in : Anthologie, op. cit., pp. 120-122.

⁵⁸ Pierre de Coubertin (1897). Souvenirs d'Amérique et de Grèce, op. cit., pp. 12-15.

⁵⁹ Cf. lettre de F. von Reichenau, ambassadeur d'Allemagne, 14 août 1912 ; cité par Louis Callebaut, op. cit., p. 209.

⁶⁰ Pierre de Coubertin (1934). L'Olympisme à l'école, in : La Revue Sportive Illustrée, n° exceptionnel, p. 36.

⁶¹ Pierre de Coubertin (1918). Lettres Olympiques (IV), in : La Gazette de Lausanne, n° 319, 22 novembre, p. 1 ; cf. Textes choisis, op. cit., tome II, p. 385.

⁶² Cité par Louis Callebaut, op. cit., p. 210.

⁶³ Pierre de Coubertin (1926-1927). Histoire Universelle, op. cit., tome II, chapitre «L'Hellénisme», p. 34.

L'Olympisme est l'affaire, et uniquement, de l'homme jeune adulte (référence évidente à l'éphèbe antique). Comment ne pas voir dans cette attitude le reflet du scientisme qui tenait alors le haut des amphithéâtres des facultés de médecine ?

Ambiguïté : le rôle pacifiste et internationaliste que Coubertin assigne au Mouvement olympique. Porté par une pensée politique d'homme du centre et par sa générosité d'âme, soucieux de paix entre les nations à l'heure de la montée dangereuse des nationalismes, Coubertin, investi d'une mission prophétique, apporte sa contribution personnelle à l'édification d'un monde libéral et pacifique. Du moins en est-il convaincu. Sa correspondance avec le président de la Société des Nations, avec les directeurs du Bureau International du Travail⁶⁴, est révélatrice de son état d'esprit. Mais qu'entend Coubertin par internationalisme olympique et par cosmopolitisme, vocables qu'il emploie souvent l'un pour l'autre et de façon inappropriée ? Au premier, il reproche d'être apatride (on l'a vu) et en exclut toute connotation socialiste ou marxiste. Au second, il reproche la confusion patriotique qu'il instille dans les esprits: pour Coubertin (comme pour Tocqueville* et Le Play*), l'homme est d'abord citoyen de son terroir, puis de sa patrie, avant de se sentir solidaire des autres nations. Au mât olympique, le drapeau national est naturellement présent, mais placé en tutelle du drapeau olympique.

L'Olympisme joue-t-il ce rôle pacificateur entre les peuples ? Oui et non, bien évidemment. L'Olympisme est-il un internationalisme porteur de paix ? Oui sans doute: les Jeux sont un des rares moments où les athlètes fraternisent (mais qu'en est-il des spectateurs et des «mécènes» ?). Et peut-on réellement parler de fraternité olympique entre les nations ? Et si, plus simplement, au lieu d'employer une terminologie ambiguë, on parlait d'universalisme olympique ?

L'Olympisme coubertinien, porteur de tant de contradictions foncières, ouvrait la porte à toutes les critiques qui viendront de tous les horizons, sportifs, politiques, philosophiques, religieux. Coubertin savait combien son oeuvre dérangerait les tenants du statu quo. Le 23 juin 1894, cependant, pouvait-il imaginer que son initiative soulèverait tant de controverses au cours du 20ème siècle ?

3.3. Un siècle de critiques de l'Olympisme

3.3.1. Un prophète éveillé

Coubertin lui-même ne cessa d'être en alerte contre les déformations, les fausses interprétations, dont son oeuvre olympique fut l'objet. Il le fit durant toute sa vie dirigeante de 1894 à 1925 (au Congrès de Prague), mais encore et avec quelle force et avec quelle virulence, après 1925, tant dans sa correspondance avec Baillet-Latour, son successeur, que par le biais de l'Union Pédagogique Universelle (1925) et du Bureau International de Pédagogie Sportive (1928)⁶⁵.

Coubertin était trop instruit des comportements de l'homme pour ignorer que le sport - et a fortiori l'Olympisme - pouvaient être la meilleure comme la pire des choses. Dans «Mémoires Olympiques»⁶⁶, il écrit : «[L'action de l'athlétisme - le sport] sera bienfaisante ou nuisible selon le parti qu'on saura en tirer et la direction dans laquelle on l'aiguillera. L'athlétisme peut mettre en

⁶⁴ Cf. Patrice Cholley (1996). Pierre de Coubertin. La deuxième croisade. Lausanne : C.I.O., collection «Histoire et Faits».

⁶⁵ Cf. Yves Pierre Boulongne (1994). Un siècle du Comité International Olympique. Volume I, chapitre 1.12., pp. 181-190. Egalement dans ce même volume, Karl Lennartz, chapitre 2.1., p. 208.

⁶⁶ Pierre de Coubertin (1931). Mémoires Olympiques. Lausanne : Bureau International de Pédagogie Sportive, 218 p.

jeu les passions les plus nobles comme les plus viles ; il peut développer le désintéressement et le sentiment de l'honneur comme l'amour du gain ; il peut être chevaleresque ou corrompu, viril ou bestial ; enfin on peut l'employer à consolider la paix aussi bien qu'à préparer la guerre.»⁶⁷

Et Coubertin, dans ce texte sans ambiguïté, d'affirmer que : «la noblesse des sentiments, le culte du désintéressement et de l'honneur, l'esprit chevaleresque, l'énergie virile et la paix sont les premiers besoins des démocraties modernes, qu'elles soient républicaines ou monarchiques...»⁶⁸

Cette position de Coubertin met à mal la critique radicale de J. M. Hoberman qui avance que les dés olympiques sont pipés et que d'une manière sui generis, l'Olympisme est amoral⁶⁹. L'Olympisme ne peut être désincarné. Reflet des sociétés qui l'ont créé, qu'il influence et où il se développe dans le contexte de forces multiples et antagonistes, il est le produit d'une activité humaine complexe, multiple, chaotique, et ne peut qu'être tributaire des bouleversements mondiaux des sociétés. A monde en crise, Olympisme en crise ! Pourtant être «in crisis», c'est être en progrès. Idée olympique et contre-idée olympique s'affrontent, système olympique et contre-société olympique s'opposent. C'est là un gage de liberté et d'avancée conceptuelle et politique. Et c'est sans doute, outre le rêve du paradis mythique, ce qui explique la permanence et la vigueur de l'Olympisme. L'homme ne vit pas que de pain. Ce sont ces attaques, cette remise en cause de l'oeuvre - y compris par Coubertin - qui en font sa richesse.

Certains tirent à boulets rouges sur Coubertin - bourgeois irrécupérable - (tels Paul Werrie aux Etats-Unis ou J.-M. Brohm⁷⁰ en France). Ceux-là pensent que le concept de record, pendant symétrique du taylorisme et du stakhanovisme, est en soi pervers, et que le sport de haute compétition aliène et détruit l'intégrité biologique de l'homme. Ils ont mal lu Coubertin.

Coubertin, le premier à théoriser sur le sport moderne (rappelons-le), reconnaîtra en effet que le sport peut détruire l'harmonie psychosomatique de l'homme.

Dans la «Charte de la réforme sportive (1930)»⁷¹, il avance que «ce que l'on reproche au sport se ramène à trois ordres de griefs : surmenage physique ; contribution au recul intellectuel ; diffusion de l'esprit mercantile et de l'amour du gain». Mais, ajoute-t-il, «les sportifs ne sont pas responsables» de cet état de faits. «Les coupables sont les parents, les maîtres, les pouvoirs publics et, accessoirement, les dirigeants de fédérations et la presse». Il rappelle combien les Jeux ont souffert de n'être que l'annexe des grandes expositions du début du siècle : Paris 1900, Saint Louis 1904. Il fustige les «anthropological days» de 1904⁷² qui, en fait, ne furent pas l'oeuvre du Comité d'organisation des Jeux, mais des responsables de la Foire internationale. Il critique les tenants d'un amateurisme qui n'a jamais existé. Il parle d'amateurisme de «caste». Peut-on être plus clair ? Son souci sera non pas d'abolir les rapports de l'athlète avec l'argent, mais de codifier ces rapports. Quel tollé ne provoqua-t-il pas !

⁶⁷ Ibidem, pp. 22-23.

⁶⁸ Ibidem, p. 23.

⁶⁹ Cf. John M. Hoberman. *The Olympic Crisis*, op. cit.

⁷⁰ Note. Jean-Marie Brohm écrit ex abrupto : «Sport et fascisme sont désormais unis pour le pire.» In : «Les shootés du stade», présentation. Editions Paris-Méditerranée (1998).

⁷¹ Pierre de Coubertin (1930). *La Charte de la réforme sportive*, présentée à l'occasion de l'assemblée de la Société des Nations, Genève, 13 septembre, in : *Bulletin du Bureau International de Pédagogie Sportive*, n° 3, pp. 4-5. Également in : *Mémoires Olympiques*, op. cit., pp. 215-217.

⁷² Pierre de Coubertin. *Mémoires Olympiques*, op. cit., p. 68 ; voir également *Une Campagne de vingt-et-un ans, 1887-1908*. Paris (1909) : Librairie de l'Éducation physique, p. 161.

Mais, ambiguïté qui est congénitale : l'hostilité de Coubertin aux compétitions de femmes, et surtout aux compétitions mixtes. On a beaucoup glosé sur cette attitude, en accord avec les moeurs héritées de vieilles traditions judéo-chrétiennes. Et certes, les critiques de Coubertin furent virulentes, après 1925, contre un C.I.O. qui osait braver la morale et les convenances. Mais a-t-on vu que la position de Coubertin était dans la logique même de sa définition du sport (activité qui, réclamant l'excès, peut mener au sacrifice) et que, de ce fait, les faibles, selon lui les femmes et les enfants, devaient être exclus des joutes olympiques. S'y ajoutait, bien évidemment, le poids de traditions auxquelles Coubertin restait aliéné.

Car les critiques de Coubertin n'aboutissent jamais à une autocritique ! Coubertin a trop d'orgueil pour accepter une telle humilité. Réjouissons-nous, car, en contrepartie et pour justifier le bien-fondé de ses théories, il doit avancer des solutions pratiques. Coubertin est un pédotribe !

C'est ainsi qu'à l'anti-intellectualisme du sport qui, dans une société policée, héritière de la culture classique, pouvait être une arme dangereuse pour l'avenir de l'oeuvre, Coubertin oppose une parade. Au mouvement scout, il demande d'introduire dans la formation des louveteaux des cours d'«astronomie générale», d'«histoire» et de «géographie universelles»; à la presse sportive, de s'ouvrir «à la politique étrangère et aux événements mondiaux»⁷³. En fait, c'est à l'Olympisme qu'il renvoie, à l'Olympisme, mode de vie, «état d'esprit».

La critique de Coubertin du Mouvement olympique le conduit à rejeter toute concurrence. Il est pour l'abolition des Jeux non olympiques, régionaux, ethniques ou confessionnels. Son obsession : l'intégrité du système, tel qu'il l'a conçu en 1894, et tel qu'il entend le léguer aux siècles !

3.3.2. Totalitarismes et Olympisme

Les critiques externes vont relever d'un radicalisme nationaliste, fasciste, pré-nazi, communiste ou néo-marxiste.

3.3.2.1. Nationalismes et Olympisme

Les critiques nationalistes vont surtout se manifester en Grande-Bretagne, en France, et en Allemagne.

En Grande-Bretagne, elles sont le fait, dès le début du 20ème siècle, d'un mouvement impérialiste et raciste mené par Sir John Astley, membre de la Chambre des Lords. Sir Astley prône des Jeux Olympiques britanniques (industriels, intellectuels et athlétiques) où l'impérialisme britannique sera honoré, réservant ces jeux aux seuls Anglo-Saxons. En fait, Astley reconnaît combien la «race» britannique a subi des mélanges nombreux au cours de l'histoire. C'est donc le sang celtique, premier de tous, qui sera exalté au cours de Jeux anglo-saxons. C'est cette aberration qui sera reprise plus tard par les fascistes et les nazis.

En France, Charles Maurras* (1868-1952) s'élève, au même moment, contre le cosmopolitisme des Jeux d'Athènes (1896) où il a été envoyé comme journaliste par la Gazette de France. Maurras a d'abord approuvé la réforme de l'éducation et les remarques de Coubertin sur les nécessaires relations internationalistes. Mais, se demande-t-il, quel est le sens de Jeux ouverts au monde entier alors que l'Europe n'existe plus depuis la Réforme et la Révolution Française ? Ce mélange de

⁷³ Ibidem (Mémoires Olympiques), p. 217.

racés ne peut aboutir qu'à promouvoir les désordres d'un cosmopolitisme confus qui n'est que «mélange de nations diminuées ou détruites». Pourtant, à Athènes, Coubertin note qu'après le final officiel des Jeux, «notre distingué compatriote, M. Charles Maurras, qui m'en avait voulu jadis d'internationaliser' le sport, s'est déclaré converti : je vois, m'a-t-il dit - et cela est profondément juste -, je vois que cet internationalisme-là ne tuera pas les patries, mais les fortifiera !»⁷⁴ J. M. Hoberman⁷⁵ remarque cependant, non sans raisons, qu'à Athènes, en 1896, Maurras a la révélation visuelle et concrète de sa haine nationaliste et des races. Les athlètes vainqueurs des Etats-Unis d'Amérique, ainsi que les gymnastes d'Allemagne, le font trembler pour l'avenir d'une France efféminée «qui ne pourra survivre aux stimulants artificiels de la démocratie».

En Allemagne, à cette même époque, l'idéologie Volk bat son plein. Né après Iéna, ce mouvement populiste, opposé au sport moderne et à l'Olympisme (à cause des influences étrangères), est nationaliste, anti-sémite, anti-industriel, anti-intellectuel, anti-internationaliste (même s'il essaime dans beaucoup de villes d'Europe). Les vrais Jeux Olympiques ne peuvent être pour ses partisans que nationaux: la fraternité humaine n'existe pas. De plus la gymnastique (surtout pratiquée dans le mouvement) rejette le sport, non seulement par droit d'aïnesse, mais pour des raisons politiques et morales: le sport peut être le vecteur de dangereuses théories, 1848 est encore tout proche.

Cette critique «Volk» est importante dans l'histoire de l'opposition au néo-olympisme : elle sera reprise dans un premier temps par les fascistes et les nazis.

3.3.2.2. Fascisme, Nazisme et Olympisme

On peut considérer deux périodes dans la critique fasciste et nazie.

D'une part, avant 1924 pour Mussolini et 1933 pour Hitler, d'autre part, après la prise du pouvoir par ces dictateurs.

L'idée olympique de recherche d'un consensus social et international est étrangère à la doctrine fasciste. Le rêve du C.I.O. d'adoucir les tensions, fruit d'une doctrine libérale de tolérance et de pluralisme, est impensable pour un fasciste italien. Mussolini et ses séides avancent qu'en dehors de l'Etat il n'y a point de salut, alors que l'Olympisme s'appuie sur l'autodétermination de l'individu et donc du citoyen. Pour le fasciste, seule compte une hyper-virilité, poussée jusqu'à la caricature, au service de l'Etat. (Les hommes et les femmes de ma génération se rappellent le ridicule de ces photos où Mussolini et ses ministres, pour faire viril, sautaient au dessus d'une haie de flammes).

Hitler reprendra ces thèmes en y ajoutant celui du racisme.

La critique nazie de l'Olympisme est inséparable d'une xénophobie raciale portée au paroxysme. Elle se réfère à une culture grecque mythique et aryenne où elle croit trouver les racines de la nation allemande et une esthétique de la race supérieure.

Pourtant les Italiens participèrent aux Jeux et, en 1932, remportèrent à Los Angeles de grands succès. Hitler, conseillé par Goebbels après son accession à la Chancellerie du Reich, au vu des victoires olympiques italiennes, comprit quel bénéfice le parti nazi pourrait tirer d'une participation

⁷⁴ Pierre de Coubertin. Souvenirs d'Amérique et de Grèce, op. cit., pp. 139-159 ; cf. Textes choisis, tome II, Lettres olympiques (IV), Athènes, 12 avril 1896, p. 158.

⁷⁵ John M. Hoberman, op. cit., sous-chapitre «d. Charles Maurras and the Neo-Fascist Critique of Olympia», p. 94.

allemande aux Jeux. Tout en ne cédant rien au C.I.O. (qu'il trompa de bout en bout), Hitler fit des Jeux de Berlin (1936) les Jeux de l'apothéose nazie.

La critique post-nazie est surtout le fait de Bardèche, un collaborateur français, condamné à mort en 1944, puis gracié, et de quelques irréductibles, américains (tel Paul Werrie).

La xénophobie néo-nazie fixe son obsession sur l'athlète noir, au nom de la pureté de la «race». L'Afrique, l'Asie, ne sont pour Bardèche que d'immenses réservoirs de sous-hommes que l'Occident doit maintenir en état d'esclavage. Le stade olympique devrait être, comme en 1936 (seuls les Jeux de Berlin, on s'en doutait, ont grâce aux yeux de Bardèche), le lieu des Jeux de l'ordre blanc et non celui du désordre noir. Car il importe que le sauvage ne colonise pas la culture! Or, les Jeux Olympiques modernes sont indécents par l'image qu'ils donnent de «nègres» vainqueurs, par la bouffonnerie du spectacle «fraternel» de clôture, par ce «carnaval oecuménique»⁷⁶.

Les néo-nazis développent cinq thèmes de reproches contre l'Olympisme : nostalgie des Jeux anciens, nostalgie des Jeux de Berlin, xénophobie, dédain pour le spectacle moderne des Jeux, dégoût racial.

De ces thèmes, on retiendra surtout celui du racisme et de l'anti-modernité.

3.3.2.3. Communisme, Marxismes et Olympisme

Les communistes présenteront eux aussi deux phases dans leur critique.

Avant la Seconde Guerre mondiale et jusqu'aux Jeux d'Helsinki (1952), les communistes s'opposent, d'une façon générale, au système olympique. La période la plus virulente se situe en France, en 1924, avec les Jeux Olympiques «bourgeois», où «les boutiques poussent à Colombes comme des champignons», et dont sont absents les Russes et les Allemands.

A contrario, les communistes, qui soutiennent les Olympiades Ouvrières décrétées par le Komintern, rêvent, dans un univers devenu prolétarien, «d'un festival mondial de santé virile et de noblesse»⁷⁷.

Mais, après la Seconde Guerre mondiale, les Jeux «bourgeois» deviennent «la démonstration vivante des possibilités de coexistence pacifique et du rejet des discriminations raciales»⁷⁸. L'URSS et la RDA (meilleur disciple) deviennent puissances majeures du néo-olympisme.

La néo-critique marxiste émerge vers 1960. Elle est contre la haute performance, attaque à la fois le sport bourgeois et le sport «socialiste», parce que le sport moderne est la perversion de l'instinct agônal (fait positif accepté), et que le sport et l'Olympisme sont des instruments d'aliénation individuelle et sociale. Le sport réprime l'être et le mutilé. Les relations stars/public sont comparables à celles des dictateurs avec leurs troupes fanatisées. Les Jeux sont dénoncés comme une fête contrefaite de la réconciliation humaine. Coubertin pour sa philosophie sociale, son impérialisme, son anti-féminisme, est jeté aux «poubelles de l'Histoire».

⁷⁶ Paul Werrie (1965). L'Olympiade de Tokyo ou la mort des dieux, in : Ecrits de Paris, novembre, p. 95.

⁷⁷ Voir L'Humanité, 16 juin 1924.

⁷⁸ Cf. Paul Laurent, Robert Barran, Jean-Jacques Faure (1972). Les communistes et le sport. A l'heure de Munich. Paris : Editions sociales.

Si l'on ajoute les critiques premières de la hiérarchie catholique, on peut avancer que toutes ces oppositions ont en commun un radicalisme idéologique d'essence totalitaire. C'est là un vrai problème qui pose la question importante : l'Olympisme actuel est-il fondé, par essence, à répondre aux besoins et aux attentes du 21^{ème} siècle ? Si oui, sous quelles formes ? Et en conséquence, quel est le devoir des éducateurs, des hommes politiques, des religieux, des humanistes, des chercheurs, des pédagogues, pour qu'il soit réellement un instrument de lucidité et de fraternité humaines ?

3.4. Modernité de Coubertin

La leçon de Coubertin est d'une évidente actualité. Les questions, qu'il a soulevées par le biais de l'Olympisme, sont celles, éternelles, que se pose l'homme. Quel est le sens de la vie ? Où va l'homme ? Où situer Dieu ?

Coubertin a cherché, inlassablement, dans toutes les religions, y compris orientales, réponse à son inquiétude métaphysique. Pour constater combien la sagesse des religions anciennes ne convenait plus à des temps de civilisation autre et démocratique.

Sans doute, par analogie avec l'athlète d'Olympie, a-t-il songé non sans effroi - si l'on tient compte de ses convictions philosophiques et religieuses -, à l'avènement de l'homme-dieu, s'employant à redonner au sport et à l'Olympisme un sens transcendantal. Cette tentative ne pouvait aboutir : la «*religio athletae*», pas plus qu'une «*religion de l'Olympisme*», ne pouvait prétendre au statut de religion.

Cependant, aux antipodes de l'«*utilitarisme*» anglo-saxon, Coubertin n'en lutta pas moins pour que le sport, poutre morale de l'Olympisme, se charge de sens. Grâce à sa lucidité et sa pugnacité, de simple dérivatif ou de palliatif social, le sport moderne se voyait promu au rang de valeur humaniste.

A l'orée du 21^{ème} siècle, si lourd d'espérances et d'inquiétudes, nous pensons que l'Olympisme coubertinien, débarrassé des gommages et des mal-connaissances de l'époque, peut contribuer à redonner du sens à une civilisation mondialisée, de plus en plus matérialiste. Nous pensons qu'il n'est pas unimaginable d'envisager l'avènement d'un humanisme laïc transcendantal où l'Olympisme jouerait une partition non négligeable.

Nous pensons que l'Olympisme pourrait devenir une de ces «*cellules mélodiques*» que propose le philosophe (Paul Ricoeur*), cellules premières appelées à des variations, des changements de timbres, des orchestrations différentes, mais cellules fondamentales d'une humanité au service de l'homme et en continuelle création.

Jeux Olympiques - Olympisme et Sociétés

(Première partie)

Le mythe des Jeux, surgi d'une Grèce archaïque où l'ordalie, décision irrémédiable des Puissances, impliquait l'étroite soumission de l'homme au Cosmos, est l'un des piliers fondateurs des civilisations grecque et latine.

1. Jeux Olympiques anciens

Nous ne placerons que quelques points de repère.

Première remarque : la légende est mère des Jeux anciens. Les oblations dédiées à Ouranos, à Galea et à leur fils Kronion, à Poséidon, à Aphrodite, soulignent le caractère sacré des concours athlétiques instaurés à Olympie par Pélops, héros éponyme (ou par Héraclès ou Endymion, la légende bégaie). Elles montrent que les peuples de la Grèce archaïque aimaient les joutes athlétiques et par elles vivaient en symbiose avec l'empyrée et les Dieux.

Deuxième remarque : en matière de chronologie olympique, la confusion règne. Un télescopage anachronique mêle, dans le sens commun, les Jeux de Coroebos* (-776) ou de Théodose* (+390), les Jeux hellénistiques du 5ème siècle, ou les Jeux romains, quand ce ne sont pas les Jeux Néméens, les Jeux Isthmiques ou les Jeux Pythiques.

Troisième remarque : le romantisme occidental a attiré l'attention des chercheurs sur les vestiges d'Olympie, non sans obscurcir les démarches scientifiques, même chez les archéologues de la grande école allemande du 19ème siècle: Curtius, Winckelmann et que dire chez Schliemann.

Quatrième remarque: le développement, au cours des dernières décennies, de l'histoire des pratiques corporelles et de celle du sport, a favorisé la recherche sur la genèse et l'histoire du Mouvement olympique moderne. En la matière, les écoles américaine et canadienne (Young, Lucas, MacAloon, Hoberman, Landry, Yerlès) et allemande (Müller, Lenk, Lennartz, Quanz, Schantz) sont les plus importantes. L'école française est peu nombreuse (Jeu, Boulongne, Daring, Durry, Arnaud). Privé de sens, le sport moderne a ignoré la signification religieuse des Jeux de l'Antiquité. Peu de travaux contemporains leur ont été consacrés. De telle sorte que beaucoup d'études sont encore entachées d'historicisme. Pouvait-on y échapper ? Les mythes fondateurs sont le domaine des griots : l'Olympisme devait payer ce tribut préalable.

1.1. Jeux de l'Antiquité et Sociétés grecques

Les Jeux Olympiques anciens vont en parallèle - ce qui ne signifie pas qu'ils soient concomitants - avec le développement historique et démocratique de la Grèce : de la Grèce archaïque à la Grèce romanisée, en passant par la Grèce hellénistique. Compte tenu de l'influence d'Athènes sur les Cités et de ce que, sous Périclès, elle invente la Démocratie, il est juste de rappeler que les Jeux Olympiques ne furent jamais aussi beaux que durant le 5ème siècle, mais aussi - ce que trop de





Dafni 1896, quelques athlètes ayant participé aux Jeux de la 1ère Olympiade : 1. Francis Lane (USA, 4e 100m) ; Ellery Clark (USA, médaille d'or, hauteur et longueur) ; 3. M Hadjipetros (officiel aux Jeux) ; 4. James Connoly (USA, médaille d'or au triple saut) ; 5. Panagiotis Paraskevopoulos (GRE, médaille d'argent, disque) ; 6. Robert Garrett (USA, médaille d'or, disque et poids) ; 7. Spiridion Louïs (GRE, médaille d'or, marathon) ; 8. SAR le prince Georges de Grèce ; 9. Thomas Curtis (USA, médaille d'or, 100 m haies) ; 10. Herbert Jameson (USA, médaille d'argent, 400 m) ; 11. SAR le prince Nicolas de Grèce ; 12. M. Manos (haut responsable des Jeux) ; 13. SAR le prince héritier Constantin de Grèce ; 14. Thomas Burke (USA, médaille d'or, 100 et 400 m). 15. Arthur Blake (USA, médaille d'argent, 1 500m) ; 16. Edwin Flack (AUS, médaille d'or, 800 et 1500 m) ; 17. Metaxas, architecte ; 18. William Hoyt (USA, médaille d'or, perche) ; 19. Albert Tyler (USA, médaille d'argent, perche).

thuriféraires hâtifs oublient - qu'ils reflètent les limitations d'un système qui altérerait la valeur et l'efficacité de la souveraineté populaire. Deux tares de cette démocratie ne sauraient être placées sous le boisseau : l'esclavage et la non-reconnaissance des droits à l'égalité religieuse et civique de la femme athénienne. L'Olympisme grec ancien porta ces stigmates.

Nous l'avons vu dans la précédente leçon : la démocratie athénienne - celle du citoyen strictement athénien - ne survit que par l'esclavage, esclavage du prisonnier de guerre, des femmes et des enfants ennemis, et par la pratique du «textunier» (5/6 des récoltes au propriétaire, 1/6 au récoltant, incapable pratiquement de rembourser sa dette).

Il peut paraître scandaleux que d'immenses penseurs, tels Platon, et surtout, Aristote, légitiment l'esclavage, «droit naturel» qui attribue aux hommes libres le droit exclusif d'administrer la Cité. Pour Aristote, «la guerre est une chasse qui permet d'acquérir les hommes qui, nés pour obéir, refusent de se soumettre». C'est que le concept a pénétré à un tel point les moeurs qu'il se trouve des intelligences incontestées pour le justifier. C'est oublier combien nous sommes prisonniers des structures sociales, politiques et culturelles, qui nous conditionnent. Se méfier des idées reçues !

Des citoyens libres élevèrent des protestations. Le théâtre grec, tragédie et comédie, en porte trace. Euripide, surtout lui, montre des femmes tombées en esclavage qui préfèrent se tuer plutôt que de subir les caresses d'un maître «ou du premier venu». Euripide proclame sur la scène de l'art le plus populaire de Grèce : «Pour être esclave, on n'en est pas moins un homme. Personne n'est esclave de nature, c'est le destin qui asservit les corps.» Au 5^{ème} siècle, qui nous préoccupe spécialement, Alcidas frappe cette magnifique maxime : «Dieu nous a tous créés libres: la nature ne fait pas d'esclaves.» Le monde antique christianisé n'abolit pas pour autant l'esclavage. Philippe de Macédoine imposa l'interdiction d'affranchir les esclaves. L'abolition du système ne survint qu'après le choc des invasions barbares.

L'autre plaie de la société grecque antique est la condition faite à la femme. Presque aussi méprisée que l'esclave, à l'encontre de l'époque archaïque où elle était vénérée : au contact direct de la nature, mère nourricière de la tribu, elle en arrachait les premiers secrets et édictait les premiers tabous. La démocratie athénienne était masculine et pratiquait à l'égard des femmes une discrimination qui, pour n'être pas raciale, n'en était pas moins aussi grave de conséquences psychologiques et sociales que l'ostracisme raciste.

Au régime matriarcal des premiers occupants (Egéens, Pélasges, Lydiens), aux femmes d'exception que sont Andromaque et Hécube dans l'Iliade, Pénélope dans l'Odyssée, sans oublier Nausicaa et les courtisanes célèbres, telle Aspasia, la femme est pour «le malheureux mari qui la serre dans ses bras un admirable spectacle pour les autres hommes, [un] fléau pour son mari». (Hésiode, contemporain de l'Odyssée).

L'homme grec n'a une femme légitime (fille de citoyen) que pour la procréation. On connaît l'affirmation de Démosthène : «Nous avons des courtisanes pour le plaisir, des concubines pour être bien soignés et des épouses pour nous donner des enfants légitimes.»

Recluse dans le domaine, elle ne quitte guère le gynécée, d'où elle surveille les esclaves. Elle n'est qu'un «oïkourèma» (un objet «fait pour les soins du ménage»). Naturellement exclue des rituels du culte, elle ne peut assister aux cérémonials des Jeux : elle n'est rien.

Dans le monde antique, la condition de la femme est une plaie aussi grave que celle de l'esclavage. Pas étonnant que le christianisme reçût un tel accueil chez les femmes et chez les esclaves. Pour autant, bannissant tous les spectacles pour leur ambiance amoralisée, le christianisme n'acceptait pas de jeux profanes. Les Jeux Olympiques ne pouvaient subir que l'ire de Théodose.

2. Prolégomènes aux Jeux Olympiques modernes

2.1. Un phénomène récurrent

En 394, Théodose, empereur romain, décrète l'abolition des Jeux: tous les spectacles sont bannis par un catholicisme naissant, moins pour leur paganisme ou leur cruauté que pour les «mauvaises pensées» - les fantômes, dirions-nous - qu'ils provoquent chez le spectateur. En 395, le stade d'Olympie est en partie détruit; les Barbares, les tremblements de terre, les inondations du Kladéos et de l'Alphée, achèveront de réduire les ruines.

En fait, l'utilisation de nouvelles techniques de production, l'avènement d'une nouvelle classe commerçante, créatrice de richesses, avide de plus de liberté et de pouvoir de décision, condamnaient irrémédiablement des formes politiques et sociales devenues archaïques. Les coups portés au rituel des Jeux, à la fois cause et effet d'un système culturel obsolète, vinrent d'abord de ce système même. Dion Chrysostome, au 1er siècle (Discours Isthmique ou Diogène, XI), n'a que mépris pour le vainqueur du stade «qui s'éloigna penaud et beaucoup plus modeste». Galien (131-201), par une fable, demande de quel avantage l'athlète peut se prévaloir de l'animal, «plus rapide, plus fort que l'homme». Euripide peste contre «la race des athlètes» bien pis que les vauriens «qui pullulent par la Grèce». Epictète*, le stoïcien, pense que si c'est «une belle chose» de vaincre aux Jeux, en revanche renoncer aux plaisirs de la table, mener une vie d'ascète, «[se] démettre un bras, [se] fouler un pied, avaler une bonne portion de poussière, souvent recevoir des coups, et en fin de compte être battu», cela en vaut-il la chandelle? On connaît également les conseils de Platon à Glaucon : un dieu a donné aux hommes la musique et la gymnastique, non pas dans l'intérêt particulier de leur âme ou de leur corps, mais «pour réaliser leur harmonie conjugée, leur tension, ou leur détente légitimes». Admirable leçon qui, au travers des siècles à venir, phénomène récurrent porté par le flot des humanités classiques, ne cessera d'être présente dans l'imaginaire occidental du Moyen Âge, de la Renaissance, et des Temps modernes.

Montaigne (1533-1592), disciple de la Stoa, écrit dans ses «Essais» : «Notre vie, disait Pythagore, ressemble à la grande et populeuse assemblée des Jeux Olympiques. Les uns exercent le corps pour conquérir la gloire des Jeux, d'autres y portent des marchandises à gagner. Il en est, et qui ne sont pas les pires, lesquels n'y cherchent aucun fruit que regarder comment et pourquoi chaque chose se fait, et être spectateur de la vie des autres hommes pour en juger et régler la leur [...]».

Ainsi, au travers des siècles du monde occidental, véhiculé par la légende, par l'enseignement gréco-latin des bons pères, conservé pieusement par le moine copiste du Moyen Âge ou l'honnête homme du 17^{ème} siècle, s'est maintenu intact le souvenir d'un temps heureux où, sous l'oeil des Dieux, jouait l'humanité. Dans l'imaginaire culturel gréco-latin, les Jeux Olympiques, même éradiqués par décret de l'Eglise et des clercs, n'ont cessé d'être présents et souhaités.

En 1516, paraissent les premiers travaux en langue française de Pausanias* et de Pindare*. En 1723, Don Bernard de Montfaucon, bénédictin français, s'adresse au cardinal Quirini, archevêque de Corfou, pour lui signaler que, selon Pausanias, le site d'Olympie recèle des monuments sacrés.

En 1732, Theodoros Antonides fait paraître, aux Pays-Bas, une thèse de doctorat entièrement, et pour la première fois, consacrée aux Jeux Olympiques.

En 1763, Johann Joachim Winckelmann, fondateur de l'archéologie moderne, encourage une campagne de fouilles sur le site d'Olympie. Il meurt prématurément (1768).

En 1767, un Britannique, Richard Chandler, explore la région d'Elis, à la recherche de vestiges olympiques.

En 1780, T. B. Hollis peut écrire au président Joseph Willard, de l'Université d'Harvard, qu'il faudrait que les Etats-Unis, agissant «selon les principes grecs», fassent revivre, en Amérique, les Jeux Olympiques.

En 1787, Sébastien Fauvel, français, découvre à Olympie le grand temple de Zeus. En 1813, Lord Stanhope, britannique, dresse le relevé topographique du stade et de l'enceinte.

En 1829, Abel Blouet et le sculpteur Paul Dubois, à la tête d'une mission archéologique et scientifique française, dite «de Morée», mettent au jour les métopes du temple de Zeus.

Mais il appartiendra à l'Ecole Archéologique Allemande du 19^{ème} siècle, et à Ernst Curtius, le plus grand de tous, d'avoir eu l'honneur et le mérite d'inventorier le site d'Olympie. Les travaux de Curtius eurent en Europe un retentissement dont on mesure peu aujourd'hui le degré.

Des fouilles importantes se dérouleront sur le site de 1875 à 1881. Pierre de Coubertin fait référence¹ à une conférence prononcée à Paris le 21 juillet 1889 (Exposition Universelle) sur le thème: «Les Fouilles d'Olympie».

Les fouilles d'Olympie furent suivies avec passion, durant le 19^{ème} siècle (récurrence culturelle, romantisme artistique et littéraire, guerre de libération de la Grèce, développement du sport) par une élite cultivée et une opinion publique alertée.

En 1896, peu de temps avant l'ouverture des Jeux d'Athènes, une étude scientifique de valeur : «Olympie et les Jeux Olympiques», écrite par M.E. Audouin, maître de conférences à la Faculté des lettres de Poitiers, attire l'attention du monde universitaire sur les découvertes faites à Olympie lors de l'expédition de Morée, sur la signification religieuse des Jeux antiques et sur les qualités du baron Pierre de Coubertin, qui «n'est pas un archéologue, c'est un homme du monde plein de généreuses intentions» et qui «a eu l'idée de consacrer [la] renaissance de l'éducation physique, en restaurant les Jeux Olympiques»².

Coubertin, porté par le flot lyrique hellénisant, écrit : «Rien dans l'histoire ancienne ne m'avait rendu plus songeur qu'Olympie. Cette cité de rêve consacrée à une besogne strictement humaine et matérielle dans sa forme, mais épurée et grandie par la notion de la patrie qui possédait là, en quelque sorte, une usine de forces vitales - dressait sans cesse devant ma pensée d'adolescent ses colonnades et ses portiques. Bien avant de songer à extraire de ses ruines un principe rénovateur, je m'étais employé en esprit à la rebâtir, à faire revivre sa silhouette linéaire. L'Allemagne avait exhumé ce qui restait d'Olympie; pourquoi la France ne réussirait-elle pas à en reconstituer les splendeurs ?»³

¹ Pierre de Coubertin. Notes non publiées. Archives C.I.O.

² M.E. Audouin (1896). Olympie et les Jeux Olympiques, leçon d'ouverture d'un cours d'Antiquités classiques. Paris: Lecène, Oudin et Cie (Extrait de la Revue des Cours et Conférences), p. 4.

³ Pierre de Coubertin (1909). Une Campagne de vingt-et-un ans, 1887-1908. Paris : Librairie de l'Education Physique, chapitre «Le Congrès de la Sorbonne», p. 89.

2.2. Des Jeux Olympiques nationaux

Nous préférons cette appellation à celle, plus courante⁴, de «Jeux pseudo-olympiques». Parce que, d'une part, et il est vrai, ils ne cessent de se situer dans un halo gréco-olympique, mais que, restrictivement, ils ne sont que l'expression d'une communauté régionale ou nationale.

Les premiers Jeux se référant aux Jeux d'Olympie, qui aient retenu jusqu'à maintenant l'attention des historiens, sont les Cotswold Games qu'organisa Robert Dever (1575-1652), britannique, sportif, catholique, avocat, et anti-puritain.

En Suède, le 14 juillet 1834, Gustav Johan Schartau, professeur à l'Académie Royale de Lund, disciple de Ling*, organise des joutes olympiques à Ramlösa. Au programme, figurent des compétitions de lutte, d'agilité, de saut au dessus d'un cheval vivant, de grimper à la corde et au mât, de courses de vitesse «courte et longue». En 1836, patronnés par la presse (le Helsingbörgerposten), des Jeux Olympiques ouverts à toute la Scandinavie se déroulent en Suède à Helsingborg. Au programme initial, dans le droit fil de l'hellénisme mais surtout de la tradition viking des scaldes, Schartau ajoute des concours de déclamation et de dissertation sur le thème des Jeux d'Olympie. Ces Jeux moururent avec leur initiateur.

Ailleurs, à Poznan (en 1830), un spectacle de cirque, intitulé «Compétitions Olympiques», est présenté. En 1853, à New York, sur l'hippodrome Franconi, un tournoi médiéval, une chasse au cerf... et des Jeux Olympiques, attirent 10 000 spectateurs.

En 1842, à Montréal, quelques sportifs du Québec avaient créé un club de coureurs. En 1844, de leur enthousiasme vont naître, les 28 et 29 août, les Jeux Olympiques de Montréal. Vingt-huit épreuves inscrites au programme incitent le Gouvernement du Canada à les patronner. (Tous ces pré-Jeux sont décrits avec précision par Karl Lennartz)⁵.

Alerté par Bernard Gillet⁶, nous avons retrouvé, dans les Archives du Petit Séminaire du Rondeau (près de Grenoble, France), la trace de «Jeux Olympiques» qui eurent un destin singulier et remarquable, puisqu'ils couvrirent, pratiquement, les trois-quarts du 19^{ème} siècle français. Ces Jeux méritent d'être sortis de l'oubli.

A l'origine, en 1832, il y a de jeunes adolescents, férus d'histoire grecque, qui décident - fait remarquable dans un séminaire catholique - de créer, le 29 février des années bissextiles, des «Promenades Olympiques». Fait non moins remarquable, ces Jeux seront organisés au nom d'Apollon, «Dieu des Jeux», par les séminaristes eux-mêmes. Leur succès est tel, dès 1832, qu'il est décidé, en accord avec l'archevêque de Grenoble et la hiérarchie épiscopale, que ces Jeux se dérouleront annuellement. Des compétitions athlétiques variables - certaines années, apparaît une «course en sac» - sont doublées de déclamations lyriques et poétiques. Les vainqueurs sont couronnés de branches de chêne, et bénéficient, le lendemain des compétitions, d'un sommeil plus long et d'une douche supplémentaire. Ce n'est qu'en 1905, date de séparation de l'Eglise et de l'Etat, alors que les Congrégations catholiques sont chassées de leurs couvents et perdent leur posi-

⁴ Cf. les travaux de David Young.

⁵ Karl Lennartz (1974). *Kenntnisse und Vorstellungen von Olympia und den Olympischen Spielen in der Zeit von 393-1896*. Schorndorf: Hofmann.

⁶ Note. Bernard Gillet est notamment l'auteur de : *Historique des Jeux Olympiques*, in: *Jeux et sports*. Vingt-troisième volume de l'Encyclopédie de la Pléiade, sous la direction de Roger Caillois. Paris (1967) : Gallimard; et de *Histoire du sport*. Paris (1^{ère} éd. 1949) : Presses Universitaires de France, Collection «Que sais-je».

tion dominante dans l'enseignement officiel français, que les Jeux Olympiques du Rondeau prendront fin. Saluons ces précurseurs.

Dans le dernier quart du 19^{ème} siècle, un curieux gentleman, comme seul le pays de Dickens en connaît, apparaît en Angleterre. Le Dr Brookes* est né en 1807. Depuis 1849, il organise des «festivals olympiques» à Much Wenlock, dans le comté de Shropshire⁷. En 1890 Coubertin assiste à ces Jeux dont le cérémonial médiéval le comble. Aux sports athlétiques traditionnels : cricket, tennis, natation, sont adjoints des sports hippiques, nautiques, des danses folkloriques, des concours de poésie orale. Les dames ne sont pas oubliées, qui reçoivent l'hommage des compétiteurs (Brookes reprochait aux Anciens leur manque de galanterie). En 1860, l'ode primée, chantée par les étudiants de l'Académie Royale de Londres, est dédiée au Roi des Hellènes : Brookes caressa en vain l'idée de restaurer des jeux olympiques internationaux.

Les liaisons de Brookes avec la couronne royale hellénique ne sont pas sans raisons. En 1837, un décret du Roi Otton 1^{er} stipulait qu'une exposition internationale commerciale serait organisée chaque année à Athènes et qu'outre l'agriculture et l'industrie, les jeux sportifs traditionnels (disque, javelot, saut en longueur, courses à pied et de chars, lutte) y seraient honorés. Un poète de circonstance, Panagiotis Soustos, proposa que la Grèce entreprenne la renaissance des Jeux Olympiques de l'Antiquité. Brookes fut au courant des tentatives hellènes. En Grèce, l'initiative royale eut un très grand retentissement.

Evangelis Zappas, riche commerçant des Marches du Danube (la Roumanie actuelle), assure le roi, en 1856, de son soutien financier. En 1859, dans l'enceinte de l'Exposition, des Jeux Olympiques grecs vont se tenir. (Le Mouvement olympique peinera à se débarrasser de cette tutelle encombrante des expositions commerciales universelles). Professionnels et «profanes» (amateurs) dûment séparés, des épreuves sportives ont lieu: course «courte», lancers de disque en hauteur, de javelot (distance et précision), courses de chars.

Zappas meurt en 1865, léguant son immense fortune pour la renaissance des Jeux Olympiques selon le rite ancestral.

En 1870, les seconds «Jeux Olympiques grecs» ont lieu. Mieux organisés qu'en 1859, ils rencontrent un très grand succès politique et populaire. Les athlètes ont bénéficié de six semaines d'entraînement, les plus démunis ont été pris en charge matériellement par un Comité d'organisation. Le 15 novembre 1870, 30 000 spectateurs acclament plusieurs centaines de compétiteurs venus de toute l'Hellade. Les louanges de la presse sont unanimes. Ces Jeux Olympiques grecs sont en harmoniques avec le sentiment patriotique et identitaire : le 20 octobre 1888, le crâne d'Evangelis Zappas est enchâssé dans le Zappeion, club-house où se réunit la gentry athénienne. Mais l'élan se brise vite : le mouvement se survit à peine dans des Jeux Olympiques Panhelléniques (1891 et 1893) de peu de retentissement. Le souffle olympique retombe.

Dans le cadre des limites de ces leçons, il ne peut être question d'étudier minutieusement dans leur succession chronologique les Jeux Olympiques d'été et d'hiver, ainsi que les Jeux Equestres.

Nous nous bornerons à approfondir le sens et la portée des Jeux d'Athènes (1896), de Chamonix (1924), de l'Olympiade ouvrière de Barcelone (1936) et des Jeux de Berlin (1936).

⁷ Pierre de Coubertin (1897). A typical Englishman, in: *The Review of Reviews*, January, 15, p. 60.

3.1. La bataille d'Athènes (1894-1896)

Malgré le sentiment de Coubertin, qui eût préféré le lieu et la date emblématiques de Paris et de 1900, mais se rallia le 23 juin 1894, en Sorbonne, à la proposition de Vikélas (et en sous main du Gouvernement grec), les premiers Jeux Olympiques de l'ère moderne sont fixés à Athènes en 1896.

Seules l'histoire, la tradition gréco-latine si forte dans les humanités classiques européennes, la lutte héroïque toute récente du peuple grec contre l'oppression turque, peuvent justifier cette décision. Car, ni le développement du sport moderne hellène, ni les balbutiements d'une royauté plus ou moins parlementaire, ni les efforts d'un gouvernement pour sortir le pays d'une grave crise économique et financière, ni l'intérêt des élites et du peuple pour l'Hellade ancienne, rien ne peut justifier a priori un tel choix. Et Coubertin le sait bien pour s'être entretenu souvent de l'état de la Grèce réelle avec Demetrius Vikélas (1835-1908), écrivain, pédagogue, délégué par la Société Panhellénique de Gymnastique d'Athènes au Congrès de 1894, qui a un pied-à-terre à Paris, rue de Babylone.

D'entrée, le «Comité international des Jeux Olympiques» se heurte à l'inertie des notables et à l'incompréhension gouvernementale et publique. Une Commission gréco-grecque, dite du Zappeion, entend bien conserver les prérogatives que lui octroie l'antériorité d'organisation des Jeux Panhelléniques. Depuis les années 1850, n'est-elle pas chargée des Jeux dits «olympiques» durant les expositions commerciales de la ville d'Athènes ? Composée de bourgeois aisés, sans envergure philosophique ou politique, le plus clair de son temps se perd en palabres et banquets. Mais elle existe et entend bien le démontrer ! Le Premier ministre Tricoupis est si persuadé que la Grèce ne peut financièrement assurer l'organisation et la gestion de Jeux internationaux olympiques qu'il charge Coubertin d'en étudier la faisabilité. Mal lui en prend, Coubertin démontre qu'avec 250 000 drachmes seulement, les Jeux d'Athènes 1896 sont envisageables.

Entre-temps, aidé par le fidèle Vikélas, Coubertin frappe à deux niveaux, là même où il démontrera par la suite son intelligence et sa diplomatie: celui des chefs d'Etat et celui de l'opinion publique. Laissant à Vikélas le soin de débrouiller l'écheveau de courtes intrigues, il demande audience à la Maison Royale, où son rang le désigne. En l'absence du Roi, il est reçu (le 12 novembre 1894) par le diadoque, le Prince Constantin, qui est régent. Les deux hommes s'estiment d'emblée : Coubertin pourra compter sur le Roi, et surtout, sur la politique du Souverain, soucieux, dans une période économique dangereuse pour la Couronne, de ressouder l'unité nationale autour d'un grand projet. Et quelle initiative plus que les Jeux Olympiques, symbole de la grandeur de la Grèce éternelle, pourrait enflammer l'âme et le cœur d'un peuple si fier de son passé ? La Commission du Zappeion ne pourra que suivre l'initiative coubertinienne, marquée dorénavant du sceau royal.

Tout reste cependant à faire: convaincre les esprits, et surtout les élites intellectuelles.

Le 16 novembre (quatre jours seulement après son audience près du diadoque), Coubertin convie un public choisi dans les salons de la Société littéraire «Le Parnasse»⁸. Il avance qu'il ne s'agit en aucun cas de rétablir les Jeux anciens, même si le gymnase antique fut «un admirable compromis entre les deux ordres de force qui se disputent l'homme [...]. Les muscles et les idées s'y côtoyaient

⁸ Pierre de Coubertin (1894). Appel à l'opinion athénienne. Conférence prononcée à la société littéraire «Le Parnasse», Athènes, 16 novembre, in : *Le Messager d'Athènes*, 1894, n°s 39 et 42. Extraits repris sous le titre «L'Athlétisme dans le monde moderne et les Jeux Olympiques», in : *Bulletin du C.I.O.* (2e année, janvier 1895); cf. Textes choisis de Pierre de Coubertin, sous la direction de Norbert Müller, Zurich (1986) : Weidmann, tome II, pp. 364-375.

fraternellement [...]». Il rassure un auditoire profondément orthodoxe et religieux qu'il n'y a nulle incompatibilité entre les cultures chrétiennes et une ascèse corporelle en apparence païenne : la preuve en a été fournie en Grande-Bretagne par Thomas Arnold*, clergyman, «le plus grand éducateur de tous les temps». Cependant, note l'orateur, si le sport moderne a dorénavant «ses instruments perfectionnés», il lui manque «la base philosophique, l'élévation du but, tout cet appareil politique et religieux dont on entourait [dans l'Antiquité grecque] les fêtes de la jeunesse». L'armature morale qui fait défaut au sport moderne ne peut se trouver que dans «les tendances même de l'heure factuelle : la démocratie et l'internationalisme». L'auditoire, composé de riches marchands et d'aconiers, de journalistes et d'intellectuels francophones, ne doit pas s'effrayer d'une «saine démocratie» et d'un «pacifique internationalisme». Les Jeux Olympiques restaurés fourniront l'occasion «d'une rencontre heureuse et fraternelle». Maître tacticien, Coubertin met l'accent sur l'universalisme plus que sur le pacifisme : à peine sortis de cinq siècles d'oppression ottomane, les Grecs sont volontiers va-t-en guerre.

Coubertin est autant à son aise face à l'opinion publique dont il sera le premier, dans l'histoire du mouvement sportif (parce que démocrate libéral), à saisir l'importance.

Il le dit, ses amis à Athènes sont les gens de la rue, petits commerçants et cochers de fiacre⁹, acquis à l'idée des Jeux. Mais il sait que dans le monde de la modernité démocratique, rien ne remplace l'efficacité de la presse écrite. Coubertin est déjà, et le restera, un journaliste de haut lignage, fier de la carte professionnelle qui lui est attribuée. A Athènes, il a à sa disposition, voire à sa dévotion, deux organes de presse : le Bulletin du Comité International des Jeux Olympiques (siège social : Paris, 229, rue Saint-Honoré), dont le titre s'orne de la devise olympique : «Citius.Altius.Fortius», et le Supplément du Messenger d'Athènes.

Le Bulletin, «trimestriel jusqu'à nouvel ordre», va être le vecteur de la pensée olympique selon Coubertin et le véhicule d'informations techniques en rapport avec l'organisation matérielle et sportive des Jeux et les recommandations des Fédérations Sportives Internationales. Le Supplément du Messenger d'Athènes traitera plus spécialement de la philosophie et de la politique olympiques, à destination de lecteurs lettrés et socialement influents : c'est dans ses colonnes que sera lancée la grande souscription nationale (dont le richissime Georges Avéroff - un million de drachmes - sera le principal donateur) qui aboutira à la réfection du Stade Panathénaique. Des timbres spéciaux seront pour la première fois émis, au bénéfice du Comité d'organisation.

3.2. Le déroulement des Jeux

Du 6 au 15 avril 1896, Leurs Altesses Royales se rendront quotidiennement au Stade. La foule, la presse, sont enthousiastes. Le «spectacle est magique : les toilettes diverses des dames, leurs coiffures variées, le mouvement de leurs éventails au milieu de la masse noire de plusieurs milliers de spectateurs, les brillants uniformes et les aigrettes des officiers, les couleurs éclatantes des drapeaux flottants, [...] tout cela forme un ensemble tout à la fois curieux et imposant»¹⁰. La victoire de Spiridion Louys, dans la course de Marathon, initiée «à l'antique» par Michel Bréal, membre de l'Institut de France, dépassait en conception toutes les audaces de l'époque: elle fut, déjà, moins olympique que nationaliste.

⁹ Pierre de Coubertin. Une Campagne de vingt-et-un ans, op. cit., p. 114.

¹⁰ Cf. Les Jeux Olympiques. 776 av. J.-C. - 1896. Deuxième partie: Les Jeux Olympiques de 1896. Athènes: Charles Beck, et Paris: H. Le Soudier, pp. 52-53.

Coubertin - qui avait fait face aux intrigues de palais, qui n'avait pu empêcher que la politique ne rattrape l'Olympisme naissant: nationalisme populaire, populisme, initiative gouvernementale de voir Athènes devenir le siège permanent et d'organiser tous les quatre ans les Jeux, accusation a posteriori que les Jeux aient «servi de paravent»¹¹ à la préparation de la guerre gréco-turque pour la libération de la Crète - pense cependant que les buts de 1894 sont atteints: internationalisation, pacifisme, éducation, ont été au rendez-vous.

La réalité est beaucoup plus nuancée.

Les Jeux d'Athènes établissent les premiers liens et soulignent les premières tensions inévitables entre le Mouvement olympique et les pouvoirs : politique, médiatique, technique (des Fédérations). Ils révèlent de graves insuffisances dans les structures du Mouvement : crise normale de croissance, tendance à l'autoritarisme du créateur.

Ils sont encore presque exclusivement européens, la parentèle est faible. Déjà, on peut lire en filigrane les difficultés que vont soulever la préparation et l'exécution des Jeux de l'avant-Première Guerre mondiale.

4. Les Jeux de l'adolescence : Paris - 1900, Saint Louis - 1904, Londres - 1908, Stockholm - 1912

Entrecoupées de Sessions, ponctuées de Congrès¹², les années d'avant 1914 sont les années d'éphébie de l'Olympisme.

En 1900, à Paris, Coubertin se heurte à une étonnante bureaucratie. Les Jeux prennent place dans le giron de l'Exposition Universelle: pour leur malheur, ce ne sera pas la dernière fois. Des luttes courtelinesques s'engagent entre ronds-de-cuir et bénévoles du mouvement sportif. L'ignorance est de règle entre clans opposés. Personne n'y gagnera, surtout pas l'Olympisme. En libéral conséquent, Coubertin remarque que «toutes les fois que les pouvoirs publics voudront s'ingérer dans une organisation sportive, il s'y introduira un germe fatal d'impuissance [...]»¹³. Paris 1900, ou la médiocrité bureaucratique.

Saint Louis du Missouri, en 1904, a été finalement préféré à Chicago. Prudent, Coubertin a consulté son ami Theodore Roosevelt, Président des Etats-Unis, qui, vraisemblablement pour des raisons électorales, a fait pencher la balance en faveur de Saint Louis. Coubertin n'assiste pas aux Jeux: les raisons en sont encore aujourd'hui peu claires, même s'il en avance quelques-unes, assez peu convaincantes : «Je n'avais, personnellement, aucune envie d'y assister. Je gardais rancune à cette ville des désillusions que m'avait causées la vue du confluent du Missouri et du Mississippi qui la situe sur la carte. [...] Aucune beauté, aucune originalité. Je pressentais que l'Olympiade serait assortie à la ville. En fait d'originalité, le programme n'en offrit qu'une et plutôt gênante. C'étaient les deux jours dénommés bizarrement 'anthropological days' et dont les concours étaient réservés aux Nègres, aux Indiens, aux Philippins, aux Aïnos, auxquels on osa adjoindre en plus des Turcs et des Syriens [...]»¹⁴. Voulait-il protester contre les «anthropological days» organisés dans le

¹¹ Pierre de Coubertin (1931). *Mémoires Olympiques*. Lausanne: Bureau International de Pédagogie Sportive, p. 38.

¹² Cf. Norbert Müller (1994). *Cent ans de Congrès Olympiques, 1894-1994*. Lausanne : C.I.O., pp. 48-119.

¹³ Pierre de Coubertin. *Une Campagne de vingt-et-un ans*, op. cit., p. 152.

¹⁴ Pierre de Coubertin. *Mémoires Olympiques*, op. cit., p. 68.

cadre de la Foire internationale qui, à nouveau, accueillait et contrôlait l'organisation des troisièmes Jeux ? Ou, plus terre à terre, hypothèse fort avancée par des chercheurs américains, ne se rendit-il pas à Saint Louis parce qu'il ne reçut pas de billet gratuit ? Nul ne le sait encore. Cet été-là, M. et Mme de Coubertin passèrent leurs vacances à Bayreuth. Le succès sportif des Jeux de Saint Louis fut grand ; leur souvenir reste entaché par des initiatives raciales, même si ces dernières furent le fait du comité de la Foire et non celui du Comité International Olympique. Le racisme, déjà, posait problème au Mouvement olympique.

En 1906, arguant d'un droit ancestral et conformément aux vœux du peuple et de la Maison Royale, proclamés non sans emphase dès 1896, des «Jeux Olympiques d'Athènes» voient le jour. Grâce au legs généreux d'Avéroff, le stade avait été restauré pour les Jeux de 1896. Organisés avec minutie en ce même lieu, les Jeux de 1906, placés à nouveau sous la responsabilité du Prince Constantin et sous le patronage du Roi, se déroulèrent en présence d'un grand concours de peuple et de chefs d'Etat, dont Umberto, Roi d'Italie, et Armand Fallières, Président de la République française. Le niveau sportif fut bon, les infrastructures sportives avaient été repensées : la piste au tracé archaïque du stade primitif avait été refaite en cendrée par les soins d'un Anglais, un certain Ferry. Il y eut 917 athlètes de 20 pays pour 11 sports et 77 épreuves. Trois mâts recevaient les drapeaux des trois premiers classés. Le jury fut de qualité, «le tirage au sort respecté» (Le Messenger d'Athènes). Bref, ce fut un succès sportif, populaire, politique. Le C.I.O. fit cependant grise mine: Coubertin n'en pouvait mais, lui qui bataillait depuis 1894 pour que le siège des Jeux soit tournant.

En 1908, Londres, patrie du cher Arnold, berceau du sport moderne, organise les quatrièmes Jeux. Rome avait primitivement été envisagée, mais s'était récusée. Malgré de nombreuses déceptions : disqualification de Dorando Pietri, coureur de marathon, envahissement continu de la piste d'athlétisme, classement des sports et non des nations, chauvinisme de certains (surtout Américains), sabotage de quelques autres (Français), jeux nautiques sans intérêt, jeux d'été (football) repoussés en octobre, Coubertin se montre satisfait des résultats sportifs et de l'encadrement technique. Seule et grande déception: les concours d'art (prévus par la Conférence de 1906 à Paris) ne purent être organisés. Les honorables membres de la Royal Academy of Arts avaient voulu imposer les sujets, ce qu'avaient refusé les artistes au nom de la liberté du créateur¹⁵. C'est à Londres, le premier dimanche des Jeux, que l'évêque de Pennsylvanie prononça le sermon : «L'important dans ces Olympiades est moins d'y gagner que d'y prendre part». Ce que Coubertin traduira dans l'allocution prononcée lors de la réception officielle du Gouvernement britannique: «L'important dans la vie, ce n'est point le triomphe, mais le combat ; l'essentiel, ce n'est pas d'avoir vaincu, mais de s'être bien battu»¹⁶.

Question donc d'éducation. La même année, Coubertin réaffirmera, leitmotiv de sa croisade : «Je demeure persuadé en 1908 comme en 1887 que la pédagogie sportive telle que la comprenait Thomas Arnold est le meilleur et le plus actif levier dont puissent faire usage les éducateurs de tous les pays en vue de former des adolescents solides au moral comme au physique.»¹⁷

1912. Le C.I.O. s'est renforcé. Les campagnes de dénigrement se sont fortement atténuées, tant en Amérique qu'en France. Les Jeux intermédiaires d'Athènes meurent de composition. En Suède, le Colonel Balck, membre du C.I.O. depuis sa fondation, se porte garant du succès : les Jeux de Stockholm mettront en pratique la devise olympique «Citius. Altius. Fortius».

¹⁵ Pierre de Coubertin (1908). Autour des Olympiades, in : La Presse, 28 juillet.

¹⁶ Pierre de Coubertin (1908). Les «Trustees» de l'Idée Olympique, in : Revue Olympique, juillet, p. 110.

¹⁷ Pierre de Coubertin. Une Campagne de vingt-et-un ans, op. cit., p. 206.

Pourtant, la géopolitique impose ses réalités. A Coubertin, qui plaide pour un universalisme olympique des peuples¹⁸, s'opposent le Tsar de toutes les Russies et l'Empereur d'Autriche-Hongrie, qui exigent que la Finlande et la Bohême ne défilent pas derrière leurs drapeaux nationaux. Coubertin obtient que les Finlandais et les Tchèques défilent sous la bannière de leur propre Comité Olympique, mais derrière les délégations de Russie et d'Autriche-Hongrie. A son dam, il ne put obtenir que la Pologne et l'Irlande bénéficient d'une telle solution politique acceptable¹⁹.

Coubertin admire l'architecture néo-classique du stade, apprécie le niveau des résultats sportifs, l'organisation impeccable «à la suédoise», salue la naissance du pentathlon moderne dont il est l'initiateur, loue la grande sérénité pacifique, cette grande communion sacrée des Jeux²⁰. Par contre, les concours artistiques et littéraires le déçoivent. Sous le pseudonyme de Georges Hohrod et M. Eschbach, il a été primé pour une «Ode au Sport»²¹ que la postérité ne retiendra guère pour ses qualités poétiques. Malgré l'orage qui s'accumule à l'horizon de l'Europe, Coubertin reste impassible : l'universalisme olympique est en marche, rien ne saurait l'arrêter, le monde est appelé «au labeur fécond de périodes pacifiques»²².

5. L'épreuve du feu

Août 14, la Première Guerre mondiale éclate. Que va devenir le Mouvement olympique ?

Il semble bien que Coubertin, tout à la préparation du 20ème anniversaire du rétablissement des Jeux, n'ait pas vu le danger venir, ou du moins l'ait occulté par une vision passionnelle de l'Olympisme.

Le 28 juin 1914, il assiste, à Reims, au Collège d'Athlètes, à une fête sportive en plein air. Pendant la nuit un cauchemar l'assaille («visions d'incendies et de catastrophes»), alors qu'il dort sous une tente. Il ne dira pas plus de ses angoisses. Le 3 août, la France et l'Allemagne sont en guerre.

Partagé entre un patriotisme ardent et un oecuménisme olympique, Coubertin va, d'une part, tenter de s'engager dans l'armée française et, d'autre part, essayer de sauver le Mouvement olympique. Refusé pour cause d'âge, il sera affecté au service de la propagande des Armées. Il maintiendra le moral de la jeunesse, au dedans, et participera à la propagande de guerre, au dehors. Il ira de collège en collège, éveiller moins l'ardeur guerrière que la volonté virile. Au sens péjoratif du terme, il ne sera pas «un bourreur de crânes», mais, patriote conséquent, s'appuyant sur la tradition culturelle et historique du pays, il sollicitera en chaque adolescent la conscience d'appartenir à une nation de droit et de justice. En 1915, «Le Décalogue aux Jeunes Français», dont il est l'auteur, est diffusé «aux bons Français» par le journal «Excelsior». Le texte porte la marque du moment: conquérant et impérialiste non sans référence obligée à l'humanisme historique d'un pays qui justifie ses buts de guerre. Le jeune français, «maître de l'heure», devra demain «se lancer à la conquête du monde et organiser la bienfaisante invasion du commerce, de l'industrie, de la

¹⁸ Pierre de Coubertin (1911). Géographie sportive, in : Revue Olympique, avril, pp. 51-52.

¹⁹ Ibidem; voir également Mémoires Olympiques, op. cit., pp. 119-122.

²⁰ Pierre de Coubertin (1912). Une Olympiade à vol d'oiseau, in : Revue Olympique, août, pp. 115-119.

²¹ Pierre de Coubertin (1912). Ode au Sport / Ode an den Sport (publiée sous le double pseudonyme Georges Hohrod et M. Eschbach). Gand: Imp. Van Dooselaere, 12 p.; cf. également Revue Olympique, décembre 1912, et l'édition illustrée de luxe, en russe, français, allemand et anglais : Oda Sportou / Ode au Sport / Ode an den Sport / Ode to Sport, Moscou (1987 - Editions Fiskoultoura i Sport).

²² Pierre de Coubertin (1912). Paroles de clôture, in : Revue Olympique, septembre, pp. 142-143.

science, des lettres, de l'art français» (Article 2)²³. A l'extérieur, en liaison avec les services de propagande du Gouvernement français, son action le porte vers une Amérique du Sud qui revêtait une grande importance pour la stratégie politique et militaire de la France en guerre²⁴.

Pourtant, et parallèlement à ce militantisme patriotique français, Coubertin est, avec autant de fidélité, l'agent d'une certaine forme d'internationalisme et de pacifisme. Rien à voir, bien évidemment, avec l'attitude de Romain Rolland, d'Hermann Hesse, qui tentent de se tenir «au dessus de la mêlée». Coubertin, lui, tout à la pensée obsédante et globalisante d'un Olympisme universel, continue à se vouloir le président de tous les «olympiens» de la planète. Contradiction qui ne peut aboutir, en vue de sauver le Mouvement olympique, qu'à une solution de compromis.

Une double question hante alors Coubertin : maintenir le contact entre tous les membres du C.I.O., et prendre des décisions quant au maintien des Jeux de Berlin (1916).

Dès fin 1914, il fait part à Blonay (membre du C.I.O. en Suisse) du scepticisme de «certains» sur la survie du Mouvement. Il se préoccupe du Congrès de Lausanne (prévu en 1921), et fait part du souhait de la ville de Lyon de se voir organisatrice des Jeux de 1920 ou de 1924. Mais doit-on maintenir le Congrès de Berne (1915) ; dans ce cas, que dire aux délégués allemands et autrichiens ? Surtout, peut-on toujours envisager les Jeux à Berlin en 1916 ? Pressé par les Américains, qui souhaitent voir ces Jeux tenus, freiné par Courcy-Laffan (membre du C.I.O. en Grande-Bretagne), Coubertin va tergiverser. Il n'y aura pas finalement de réunion à Berne en 1915, ni de Jeux à Berlin en 1916.

Mais la guerre dure et peut tout emporter. Le frêle esquif olympique est ballotté par la bourrasque. Coubertin charge Blonay de la présidence «par intérim» du C.I.O.. Il demande au syndicat de Lausanne, Paul Maillefer, d'accueillir le Comité International Olympique. Le 10 avril 1915, l'acte de transfert du siège est entériné par les élus lausannois.

Désormais, le Mouvement olympique, ancré en pays neutre, peut résister aux tempêtes.

6. Les Jeux Olympiques d'Anvers, Jeux de l'après-Première Guerre mondiale

En janvier 1919, Coubertin, dans une adresse à tous les membres du C.I.O., annonce qu'il reprend les rênes du C.I.O. Le rôle du Mouvement consiste dorénavant à étendre ses bienfaits à «tous les hommes» de toute la terre, en leur proposant «tous les sports». La guerre a rendu inévitable «une transformation sociale ... que tous doivent accueillir d'un coeur loyal et joyeux»²⁵. Le C.I.O. a survécu au naufrage, qu'il parte à la conquête de la planète !

²³ Pierre de Coubertin (1915). Aux Jeunes Français. Le Décalogue de 1915, in: Excelsior, 6e année, 4 janvier, p. 3 ; voir fac-similé reproduit in : Un siècle du Comité International Olympique. Lausanne (1994) : C.I.O., volume I, p. 131.

²⁴ Note. On consultera avec intérêt les pages 151-152 de Mémoires Olympiques, op. cit., et le fascicule «Qué es el Olimpismo ? - manuscrito en francés del Senor Barón Pierre de Coubertin. Presidente del 'Comité Internacional Olimpico', traducido por P.J.M.». Paris (1917): Imp. Rirachowski (31 p.). Coubertin relève (dans Mémoires Olympiques) qu'aidé par «les services de la propagande [française] auxquels [il était] alors mêlé [et qui lui] fournissaient un appui précieux», il créa à Paris, en 1916, en vue de la conquête de l'Amérique du Sud, «un Comité transitoire dont M. de Matheu, consul général du Salvador, fut la cheville ouvrière et qui [...] se livra à la propagande la plus active. Une brochure illustrée intitulée 'Que es el Olimpismo' fut abondamment répandue dans les pays sud-américains.»

²⁵ Pierre de Coubertin (1919). Lettre aux membres du C.I.O., janvier, p. 7. Archives C.I.O.

Les Jeux sont attribués pour 1920 à Anvers, lors de la 18^e Session du C.I.O. (Lausanne, avril 1919), en hommage à la ville et à la Belgique meurtries. A la Session suivante (Anvers 1920), particulièrement dense, Coubertin appellera les Fédérations Internationales à ne pas oublier «l'aspect pédagogique» du sport, à lutter contre le mercantilisme, à maintenir un esprit chevaleresque désintéressé dans la jeunesse en des temps «où la conscience semble parfois perdre ses droits». Il pense que le développement de la démocratie passe par la pratique du sport et que l'Olympisme «est le ciment du consensus social».

Le 14 août 1920, le Roi Albert déclare ouverts les Jeux de la VII^{ème} Olympiade. Les Jeux vont se dérouler à la perfection, malgré une ambiance économique et politique défavorable. «[La VII^{ème} Olympiade] a montré à l'univers, en un relief lumineux, le dynamisme éducatif, moral et social que recèle l'Olympisme ressuscité et modernisé»²⁶. Le drapeau olympique aux cinq anneaux, dessiné par Coubertin, obtient un grand succès. Malheureusement selon Coubertin, «bien qu'en progrès sur 1912», les concours d'art ne furent pas de qualité.

7. Les Jeux d'été de Paris et d'hiver de Chamonix

7.1. Les Jeux de la VIII^{ème} Olympiade

Les années 20 voient monter en puissance le rôle des Fédérations Sportives Internationales, des Comités Nationaux Olympiques, et de la Commission exécutive du C.I.O. créée en 1921.

L'intérêt historique réside dans le fait de l'avènement d'une contre-société olympique qui ne cessera plus, dès lors, de questionner les décisions du C.I.O. Nous avons eu l'occasion d'évoquer dans la 3^{ème} leçon ce problème, fondamental, garant à nos yeux de la pérennité du néo-olympisme.

Du 5 mai au 27 juillet 1924, Paris accueille les Jeux de la VIII^{ème} Olympiade. Au départ, l'opération se fait dans l'indifférence du Gouvernement français. Plusieurs ministères, le Conseil municipal de Paris, imposent des points de vue contradictoires. Le choix de l'emplacement du stade en est un bon exemple. Coubertin l'eût voulu sur le Champ-de-Mars, face à une Ecole Militaire qu'il souhaitait voir désaffectée. Finalement, en grande banlieue ouest, le site de Colombes est retenu. Quarante-cinq nations, 6 000 athlètes, 60 000 spectateurs pour la finale de football : le succès sportif et populaire fut atteint. Une noblesse se dégaga du défilé, des discours, du serment. Il y eut à certains moments «du religieux»²⁷. Les concours d'art et de littérature furent d'un affligeant académisme. Une innovation qui ne sera jamais renouvelée : des Jeux de l'Enfance regroupèrent de jeunes sportifs issus de trois fédérations de scoutisme, des Unions chrétiennes de jeunes gens, et des écoles YMCA de Londres, de Turin, de Mulhouse, de Mayence (Allemagne, rive gauche du Rhin, alors occupée par l'armée française) et de quelques autres villes de France.

Les Jeux de Paris ne remportèrent qu'un succès relatif. Coubertin regretta qu'ils aient été considérés par la foule comme de simples championnats du monde. Il y avait manqué «la présence des génies nationaux, la collaboration des muses, le culte de la beauté». Ce n'est qu'à ce prix «que les Jeux seront ce qu'ils devraient être et seulement cela : la fête quadriennale du printemps humain, mais d'un printemps ordonné et rythmé dont la sève demeure au service de l'Esprit»²⁸.

²⁶ Pierre de Coubertin (1920). L'apport de la VII^{ème} Olympiade, in : La Revue Sportive Illustrée, 16^e année, n° 3 ; cf. Textes choisis, op. cit., tome II, p. 267.

²⁷ Cf. rapport officiel (1924). Les Jeux de la VIII^{ème} Olympiade. Paris: Comité Olympique Français, p. 69.

²⁸ Rapport officiel. Les Jeux de la VIII^{ème} Olympiade, op. cit., préface de Pierre de Coubertin «Mens fervida in corpore lacertoso», p. 4 (au sujet de cette formule, voir p. 154, note 24).

7.2. La naissance des Jeux Olympiques d'hiver

Auparavant, en février 1924, s'était ouverte à Chamonix une Semaine des Sports d'Hiver ; la gestation en avait été longue.

En 1892, était née en Angleterre l'International Skating Union. Les premiers Championnats du monde de patinage avaient eu lieu à Amsterdam en 1893, puis à Saint-Pétersbourg en 1894. Au même moment, au Canada, le hockey sur glace devenait une composante de la culture nord-américaine (1895 : les règles du hockey sont codifiées).

Depuis 1870, en Norvège, des courses de ski de fond avaient lieu dans le Telemark. A Crans (Suisse), le 6 janvier 1911, s'était déroulée la première course de descente à skis. De tous côtés (européens), se posait le problème de l'avènement du ski dans les domaines variés et complexes du sport, du tourisme, des sociétés, de l'histoire, de la géo-économie.

Lors de la 14^{ème} Session du C.I.O. (Budapest, 1911), les membres avaient interrogé les Suédois au sujet d'un programme de sports d'hiver à faire figurer aux Jeux de 1912, mais le représentant du C.I.O. en Suède, Victor Balck, président du Comité d'organisation, avait déclaré que « cela n'était pas possible à cause des Jeux du Nord [prévus] en 1913 »²⁹.

Très vite s'engagea une lutte, pas seulement sportive, entre les « nordiques » et les « alpins ». Le C.I.O. ne pouvait se désintéresser de l'enjeu. Le 5 juin 1921, une commission de cinq personnalités (Norvège, France, Canada, Suisse, Suède) décida que les « nordiques » ne pouvaient avoir le monopole des Jeux d'hiver, comme ils en émettaient le désir. Mais, jugement de Salomon, le C.I.O. décida qu'il n'incorporerait pas ces Jeux d'hiver au programme olympique, accordant tout au plus « son patronage à l'organisation des Jeux d'hiver donnés à l'occasion de la célébration de la VIII^{ème} Olympiade »³⁰. Chamonix, capitale du ski alpin français, fut désignée pour accueillir, fin février 1924, cette « Semaine » de sports d'hiver. L'Allemagne était encore absente, mais la Hongrie et l'Autriche étaient présentes. Il y eut 416 concurrents inscrits, 294 participèrent (dont 13 femmes) ; 17 nations étaient réunies.

Le C.I.O., en Session à Prague en mai 1925, prit la décision d'instituer un cycle distinct de Jeux Olympiques d'hiver. Le 6 mai 1926, lors de la Session suivante tenue à Lisbonne, le C.I.O. désigna Saint-Moritz en Suisse « pour la célébration des Jeux d'Hiver de 1928 » et, selon les vœux du Congrès de Prague, décida « l'attribution du titre de Iers J.O. d'Hiver aux Jeux de Chamonix 1924 »³¹.

Les Jeux de Chamonix sont un bon exemple, clairement lisible, de l'intrication des problèmes financiers, touristiques, sportifs, et nationaux qui, dorénavant, vont présider au choix des villes olympiques et à l'organisation des Jeux. Ils laissent apparaître en outre combien tout créateur doit se remettre en cause, accepter le changement : Coubertin voit arriver à contrecœur des sports nouveaux d'hiver et de glace dans le programme olympique et s'oppose à toute modification de structure qui mettrait en question des décisions vieilles d'à peine trente ans. Chamonix, ou le combat éternel des anciens et des modernes !

²⁹ Cf. procès-verbal de la 14^e Session du C.I.O., Budapest 1911, pp. 4-5.

³⁰ Cf. Les Sports d'hiver à Chamonix - Mont-Blanc, in: Rapport officiel. Les Jeux de la VIII^e Olympiade, Paris, 1924. Paris: Comité Olympique Français, Librairie de France, p. 643.

³¹ Cf. procès-verbal de la 25^e Session du C.I.O., Lisbonne 1926, p. 8.

Jeux Olympiques - Olympisme et Sociétés

(Deuxième partie)

1. Les Jeux de la Grande Dépression - 1928 et 1932

A la Session de Prague, le 28 mai 1925, Coubertin, nommé Président d'honneur des Jeux Olympiques¹, couvert de louanges, abandonne la présidence du C.I.O. Le courrier échangé par la suite jusqu'à sa mort avec son successeur le Comte de Baillet-Latour (Belgique) ne laisse aucun doute sur son amertume.

Les Jeux d'Amsterdam (1928), Los Angeles (1932) et surtout Berlin (1936) lui fourniront l'occasion de distribuer, non sans ambiguïté, mises en garde et satisfecit.

Avant Amsterdam, retenons surtout le message adressé d'Olympie, le 17 avril 1927, à la «Jeunesse sportive de toutes les nations». Quelle magnifique occasion lui est offerte : il peut, ouvertement, fustiger les dérives de l'Olympisme post-coubertinien. «Nous n'avons pas travaillé, mes amis et moi, à vous rendre les Jeux Olympiques pour en faire un objet de musée ou de cinéma ni pour que des intérêts mercantiles ou électoraux s'en emparent.»² A nouveau, seule «une religion du sport», qui pourra constituer «une école de noblesse et de pureté morales autant que d'endurance et d'énergie physiques», permettra à la jeunesse de faire front aux défis d'un monde moderne «plein de possibilités puissantes» et «de périlleuses déchéances».

Les Jeux de la IXème Olympiade se tiendront à Amsterdam en 1928, malgré un vote défavorable du Parlement batave et une offensive de l'Eglise protestante : les piétistes rejetaient des Jeux «païens» qui se dérouleraient un dimanche et de surcroît admettraient la participation d'athlètes féminines. Coubertin est évidemment déchiré : d'une part, ses chers Jeux ne peuvent être contestés dans leur essence et doivent donc avoir lieu ; d'autre part, il reste résolument opposé à la participation des femmes aux Jeux.

Cette participation ne fut d'ailleurs acceptée qu'à une majorité toute relative par les membres du C.I.O., et encore et seulement, sous réserves³. «Les épreuves féminines sont admises à titre d'essai dans le programme des Jeux Olympiques de 1928»⁴. Par rapport à 1924, note K. Lennartz, «le nombre absolu des participantes ainsi que leur pourcentage par rapport au nombre total de parti-

¹ Cf. procès-verbal de la 24ème Session du C.I.O., Prague 1925, p. 21.

² Pierre de Coubertin (1931). Mémoires Olympiques. Lausanne : Bureau International de Pédagogie Sportive, pp. 207-208.

³ Cf. les travaux éclairants de Karl Lennartz (1994). Un siècle du Comité International Olympique. Lausanne : C.I.O., volume I, pp. 224 et suivantes.

⁴ Cf. procès-verbal du 8ème Congrès de l'IAAF.

cipants augmentèrent de plus du double (de 136 à 290 et de 4,4 % à 9,6 % respectivement). Il y avait parmi elles 101 sportives pratiquant l'athlétisme et 69 gymnastes de cinq pays⁵.

Les années 30 sont dominées par le problème de l'amateurisme : litiges entre le C.I.O. et la Fédération Internationale de Tennis (qui se retire du C.I.O.), dissensions avec la Fédération Internationale d'Athlétisme au sujet du manque à gagner, lutte contre le semi-professionnalisme (frais de voyage, objets d'art, prix en espèces, etc.), interdiction aux professeurs d'éducation physique et aux moniteurs de ski de participer aux Jeux.

Cependant, malgré le scepticisme des Etats de l'Est américain, malgré la crise de 1929, la cherté et les difficultés des transports transatlantiques, le Comité d'organisation des Jeux de Los Angeles (1932) fut en mesure d'offrir aux athlètes et aux visiteurs un lieu et une organisation qui resteront longtemps un modèle. Le «vendredi noir» du 25 octobre 1929 eut au moins un résultat heureux, celui d'obliger les organisateurs des Jeux à trouver une solution économique pour loger les athlètes: le «village olympique» est la conséquence du krach de 1929 !

La crise mondiale cependant eut inévitablement des retentissements sur le succès des Jeux par la réduction significative du nombre d'athlètes et de nations. Les résultats sportifs montrent une supériorité américaine: l'entraînement intensif des athlètes des USA, largement incompatible avec les règles en vigueur de l'amateurisme, la qualité du matériel américain - que ne possédaient pas (aviron, équitation) des équipes européennes peu fortunées - expliquent largement cette domination. L'organisation des Jeux avait été exemplaire.

En 1932, la désignation de Berlin, comme lieu des prochains Jeux de 1936, ne souleva aucun problème.

2. Les Jeux du nazisme triomphant - 1936

Après la Session de Barcelone (avril 1931), à la suite d'un vote par correspondance fixé au 15 mai au plus tard, Berlin est désigné comme ville des Jeux pour 1936 (43 voix pour, 16 contre). Depuis vingt ans (1916), la capitale allemande attend cette décision. Malgré la crise, un chômage important, une trésorerie exsangue, la République de Weimar et le gouvernement démocratique allemand patronnent les Jeux; les fédérations sportives sont invitées à trouver elles-mêmes les moyens financiers nécessaires : dons, taxes d'entrée aux stades. Le 24 janvier 1933, un Comité d'organisation des Jeux Olympiques est créé. Lewald, représentant du C.I.O. pour l'Allemagne, en est le président, Carl Diem, le secrétaire général. Le 30 janvier 1933, Hitler est nommé Chancelier du Reich. Sur le plan olympique, tout est à craindre d'un dictateur qui puise ses convictions dans une «völkisch» critique conservatrice : mystique de la race, nationalisme xénophobe, anti-sémitisme, anti-industrialisme, anti-intellectualisme, anti-modernisme. Cette conception classique réactionnaire correspond à une vision apocalyptique d'un après-guerre allemand légué par une République chargée de tous les maux. Les Jeux Olympiques, pour le Parti National Socialiste Allemand, sont à condamner comme étant «sans race». Pourtant, devant les succès allemands remportés à Amsterdam (1928), certains dirigeants du parti se mettent à hésiter. La plupart attaquent violemment Lewald (d'autant que son père est juif) et Diem, pourtant à classer dans une droite conservatrice et nationaliste.

Le C.I.O. ne pouvait que riposter. Baillet demande à Lewald de sonder les intentions nazies; le 16 mai 1933, Hitler fait savoir qu'il ne s'opposera pas à la tenue des Jeux, même avec des «personnes

⁵ Karl Lennartz, op. cit., p. 226.

de couleur» : Goebbels, ministre de la Propagande, a compris tout l'intérêt qu'offrent les Jeux pour promouvoir en Allemagne, et au dehors, l'image du nazisme. Mais à régime totalitaire, sport totalitaire. On assiste alors à des passes d'armes entre Baillet-Latour et von Tschammer und Osten, Reichleiter du sport allemand. Lewald et Diem se trouvent pris entre les deux parties sans pouvoir de décision.

Deux problèmes majeurs retiennent l'attention de Baillet : le respect de la Charte du C.I.O. et la non-discrimination raciale (le problème des athlètes juifs tout spécialement).

Attaqués par la presse assassine du Parti National Socialiste (Angriff, Völkischer Beobachter), sommés de démissionner de leurs fonctions au Comité d'organisation des Jeux, Lewald (malgré son appartenance au Deutsch Volkspartei, un parti populiste de droite) et Diem (supranationaliste) contre-attaquent. Baillet rappelle l'esprit et la lettre du C.I.O. : «que les Jeux sont donnés à une ville et non pas à un pays, qu'ils n'ont aucun caractère politique, racial, national ou confessionnel, que le Comité [d'organisation] relève directement du C.I.O.»⁶. Il précise que le Gouvernement du Reich doit garantir ces conditions, sinon «il serait préférable que la ville de Berlin retire sa candidature»⁷. Finalement, malgré le ton «arrogant» de Baillet, un compromis sera décidé : Lewald restait président du Comité d'organisation des Jeux, mais Tschammer und Osten, nazi convaincu, devenait membre du Comité Olympique Allemand et membre d'un Comité d'organisation dorénavant noyauté par les nazis.

Restait pendante la question de la participation des sportifs juifs aux Jeux.

Baillet tint ferme, tant près des trois représentants allemands du C.I.O. que près des membres de la Commission exécutive réunie à Vienne en juin 1933. Peu auparavant, fin mai, Frick, ministre de l'Intérieur du IIIème Reich, faisait savoir «qu'une exclusion de principe des athlètes juifs de l'équipe allemande n'aurait pas lieu»⁸. Berlin put ainsi organiser les Jeux, le C.I.O. donnant son aval et croyant dans la parole écrite des nazis.

L'attitude de Baillet-Latour et du C.I.O. a souvent été jugée faible, certains avançant même qu'elle fut complaisante. Pourtant en 1933, ayant surtout fait confiance à Lewald, avec qui ils travaillaient en toute clarté depuis dix ans, Baillet et le C.I.O. ne pouvaient envisager la duplicité nazie qui allait suivre. La mystification fut rapide et évidente.

Le C.I.O. perdit son indépendance d'abord au sein du Comité d'organisation : les nouveaux membres, chargés de la logistique des Jeux, furent tous des séides du Parti ou de l'Armée. En outre, les seuls crédits pour la construction des installations et la marche de l'administration furent des crédits publics : les trois membres allemands du Comité d'organisation des Jeux étaient de facto otages des nazis.

Les sportifs juifs ? Certes, en principe, ils pouvaient faire partie de l'équipe allemande, mais de par les lois de Nuremberg du 15 septembre 1935, ils ne pouvaient être membres d'un club sportif ou s'entraîner dans un lieu public. Pourtant Lewald, fils de père juif, dont on ne peut expliquer la conduite que par le climat de terreur et de lâcheté qui régnait alors en Allemagne, légittima cette politique. Il est vrai que Helene Mayer (escrimeuse) et Rudi Ball (hockeyeur sur glace) furent invités à prendre part aux Jeux. Mais leur mère seule était juive et il était notoire qu'ils n'étaient pas pratiquants.

⁶ Cf. lettre du Président Baillet-Latour aux membres du C.I.O. en Allemagne, 3 mai 1933. Archives C.I.O.

⁷ Ibidem, p. 2.

⁸ Cf. lettre du ministre W. Frick (au secrétaire d'Etat H. Pfundtner), 31 mai 1933. Archives C.I.O.

Pendant «qu'ils amusaient ainsi la galerie», les dirigeants nazis verrouillaient le système. Seul le Reichssportleiter déciderait qui, in fine, serait membre de l'équipe olympique allemande. C'est ainsi que Gretel Bergmann, championne indiscutée d'Allemagne de saut en hauteur, fut éloignée, puisque juive, de la sélection nationale. Hitler pouvait ainsi à nouveau assurer Baillet-Latour (qui répercute l'information le 17 novembre 1935 aux membres du C.I.O. pour l'Amérique) qu'après l'entrevue que lui a accordée le Führer (le 5 novembre), toutes les garanties de respect de l'esprit olympique - et tout spécialement en ce qui concernait les non aryens - étaient scrupuleusement respectées par le Gouvernement allemand. Depuis le 15 septembre 1935, les Juifs n'étaient plus citoyens allemands, les mariages mixtes étaient prohibés, les lieux publics (parcs, stades, gymnases, piscines) leur étaient interdits. En 1936, n'était aveugle que celui qui voulait bien l'être: au nom de l'universalité des Jeux, l'impensable fut accepté par le C.I.O.

Les Jeux furent un instrument idéal pour la propagande nazie. Karl Lennartz le montre clairement⁹. Pour parachever l'illusion, Hitler décida que l'Allemagne reprendrait à son compte les fouilles d'Olympie commencées en 1875 et suspendues en 1881¹⁰.

La dénonciation par l'Allemagne du Pacte de Locarno en mars 1936 et l'occupation par la Reichswehr de la Rhénanie démilitarisée - bien que violemment attaquées sur le plan international - ne parvinrent pas à remettre en question les Jeux de Berlin qui devaient débiter le 1er août. Malgré des tentatives avortées de boycott, ils servirent puissamment Hitler et les nazis.

3. Le boycott des Jeux de Berlin, 1933-1936

Dès 1933, «le nouvel ordre» national-socialiste, fait de haine et de crimes, a soulevé d'indignation le monde civilisé. Tout particulièrement, les sportifs d'Europe et d'Amérique manifestent contre la tenue des Jeux à Berlin. En Grande-Bretagne, la protestation a gagné le Comité Olympique Britannique : Lord Aberdare réclame avec insistance l'inscription du problème juif à l'ordre du jour du C.I.O.¹¹. En Suède, le syndicat des imprimeurs demande au Gouvernement une non-participation aux Jeux de Berlin. Au Danemark, le syndicat des chauffeurs de la marine proteste contre la tenue des Jeux en Allemagne. De nombreux pays décident de ne pas participer au tournoi de football : Danemark, Norvège, France, Grande-Bretagne. L'Association des peintres néerlandais et cinquante artistes danois invitent les plasticiens à ne pas participer aux concours artistiques. En protestation, une exposition de peintres anti-nazis, surtout français ou allemands ayant fui l'hitlérisme, obtient un grand succès à Amsterdam. Le secrétaire en est Boris Tazlitsky, français, qui, résistant, sera par la suite déporté à Buchenwald. La protestation est puissante aux Etats-Unis d'Amérique.

Le président de l'American Amateur Athletic Union (AAAU), J. Mahoney, examine avec les membres de son bureau, s'il serait «mieux pour l'humanité, pour la civilisation, et pour les relations internationales, que les Jeux se tiennent dans un autre endroit que Berlin»¹². Les dirigeants de l'importante association américaine, puissante dans les universités, protestent contre le fait que les dirigeants nazis ignorent «la manière altruiste qui domine le sport» ainsi que le devoir d'aimer

⁹ Karl Lennartz. Un siècle du Comité International Olympique, op. cit., volume I, p. 267.

¹⁰ Cf. rapport officiel. IX Olympiade Berlin 1936. Berlin (1937) : Organisationskomitee für die XI. Olympiade, Band I, p. 544.

¹¹ Karl Lennartz. Un siècle du Comité International Olympique, op. cit., volume I, p. 261.

¹² Cf. Sylvia Paoli (1984). Le Sport Travailliste sous le Front Populaire. Mémoire de maîtrise d'histoire. Paris I, Sorbonne, p. 161.

son prochain. En conséquence, si les sportifs juifs allemands continuent à être victimes d'une discrimination raciale, l'AAAU votera contre la présence d'une équipe américaine aux Jeux de Berlin. Le Comité Olympique Américain est divisé. Son président est vigilant, mais va être dépassé par le clan des participants. J. Mahoney doit démissionner. Son principal adversaire est Charles Sherril, antisémite notoire, membre du C.I.O. pour l'Amérique, admirateur de Mussolini et d'Hitler, qui s'empresse de le recevoir.

Des comités «Fair-Play» se lèvent en Europe et aux USA pour que les Jeux se tiennent là où la Charte Olympique sera respectée. Ils se réunissent à Paris le 7 décembre 1935 et décident de former un «Comité international pour le respect de l'esprit olympique».

En France, le mouvement, lancé par la Fédération Sportive et Gymnique du Travail (FSGT), proche du Parti communiste français, a une connotation plus ouvrière et plus politique.

3.1. La Fédération Sportive et Gymnique du Travail, fer de lance du mouvement français

Quelques précisions éclaireront le processus français de lutte pour le boycott des Jeux de Berlin.

En juillet 1923, presque trois ans après la scission communiste du Congrès de Tours (1920), la minorité socialiste (30 clubs sur 160) quitte la Fédération Sportive du Travail (FST), trop proche à son goût du Parti communiste, et crée l'Union des Sociétés Sportives et Gymniques du Travail (USSGT). Jusqu'en 1932-33, correspondant aux prises de position respectives de la Deuxième Internationale (socialiste) et de la Troisième Internationale (communiste), la différence porte sur l'opposition entre sport bourgeois et sport ouvrier. La FST est alors résolument contre «les Jeux de la Bourgeoisie». Adhérente à l'Internationale Rouge Sportive (IRS), elle préconise la tenue de spartakiades ouvrières. Par contre, l'Internationale Sportive Ouvrière Socialiste (ISOS) est pour un rassemblement très large de tous les sportifs ouvriers, tel qu'il s'est produit lors de la 1ère Olympiade Ouvrière (Francfort - 1925, 45.000 participants) ou de la 2ème Olympiade Ouvrière (Vienne - 1931).

En 1933, la lutte, rendue moralement et politiquement nécessaire contre la montée du fascisme, voit les deux fédérations rapprocher leurs mots d'ordre. Elles se réfèrent alors aux valeurs de l'Olympisme. A la «lutte contre le sport bourgeois, pour un sport sain», se substitue l'«unité du sport ouvrier contre le fascisme». Le 24 décembre 1934, la Fédération Sportive et Gymnique du Travail est constituée par une fusion entre la FST et l'USSGT. Telle est la situation du sport ouvrier français à l'avènement de Hitler.

Un premier «Comité anti-olympique» créé s'est transformé rapidement en «Comité d'action contre la tenue des Jeux Olympiques à Berlin».

Au début de 1936, quatre millions de francs d'alors ont été votés par le Gouvernement français pour la participation des athlètes français aux Jeux de Berlin. Déjà 900 000 francs avaient été attribués en 1935. La FSGT demande que cette somme ne soit pas votée par la Chambre des députés, car «il n'est pas permis à un pays de démocratie relative de prélever une somme de 4 millions de francs pour participer à des Jeux dits olympiques dont l'éclat, s'ils se produisaient, servirait à rehausser le prestige d'un gouvernement qui a porté atteinte aux libertés sportives auxquelles nous sommes attachés, ainsi qu'aux libertés ouvrières et démocratiques»¹³. D'un côté, le «prestige

¹³ Ibidem, p. 164.

de la France»; de l'autre, son honneur, celui de ne pas se compromettre avec le régime hitlérien. En fait, le mouvement de protestation français plaide pour un transfert des Jeux dans une ville et un pays respectueux de la morale olympique.

L'idée est d'autant plus forte qu'en mars 1936, David Wilson, maire de Philadelphie, propose au Président Baillet-Latour d'accueillir les Jeux dans sa ville. La campagne électorale qui bat alors son plein en France va servir de caisse de résonance et d'amplification politique au mouvement anti-participation. Dorénavant la question est publiquement posée aux candidats députés : êtes-vous pour ou contre une délégation sportive française à Berlin? «Nous ne voulons pas que sous couleur d'aller à Berlin célébrer la vie on aille en réalité rendre hommage à la mort.»¹⁴ Et encore : «En avant avec les sportifs allemands contre les bourreaux et les reîtres.» La FSGT, fidèle en cela à une tradition humaniste, populaire et généreuse, entend ne pas confondre les sportifs allemands «avec les traîneurs de sabres en chemise brune». «L'Auto», journal sportif, signale que la politique et le sport sont mélangés par les partisans du boycott. La FSGT répond : «Notre lutte contre les Jeux de Berlin a un caractère autant antifasciste que sportif. Nous sommes résolus à la poursuivre jusqu'à son terme logique, qui n'est autre que le déplacement du siège des dits Jeux.»¹⁵ Le président de la Ligue Parisienne d'Athlétisme (M. Jacob), Les Amis des Sports (président: Levy Oulmann) joignent le poids de leurs voix au concert des protestations.

Les 6 et 7 juin 1936, se tient à Paris une réunion de toutes les sections du Comité Fair-Play. J. Mahoney, qui a quitté volontairement l'AAAU, et douze Américains ont fait le déplacement. Cinq membres du Comité Olympique Américain ont démissionné. Le Comité Tchécoslovaque, fort de ses 28 organisations, prépare une semaine pour un sport populaire du 9 au 18 août (1936). En France, la Confédération Générale du Travail (CGT) adhère au Comité. Heinrich Mann*, en exil, déclare : «Les sportifs de nations libres qui iront à Berlin y feront figure de gladiateurs empoisonnés.» Jean-Richard Bloch* précise : «Imaginez la situation et l'état d'esprit des naïfs participant aux Jeux Olympiques de Berlin, si le lendemain même de leur fastueux et théâtral achèvement, les troupes de Hitler envahissaient l'Autriche et encerclaient la Tchécoslovaquie, selon le programme de l'expansion du IIIème Reich. Cette seule hypothèse qui est plus qu'une hypothèse, mais une probabilité, suffit à dicter l'attitude des hommes libres à l'égard d'une participation outrageante [...]».

Trois décisions sont prises lors de cette Conférence :

- 1) Une délégation de sportifs est envoyée en Allemagne pour enquêter sur les conditions de déroulement des Jeux.
- 2) La campagne pour le boycott est développée.
- 3) Une très grande publicité sera donnée aux Jeux Populaires de Barcelone, en préparation.

Un appel est lancé en outre à l'opinion internationale pour le respect de l'esprit olympique : l'Allemagne nazie viole ses promesses, boycottons l'Olympiade nazie, participons «à l'Olympiade populaire de Barcelone», «démontrons au monde entier que ce n'est pas l'Allemagne hitlérienne, ni le Comité International Olympique, mais les millions de sportifs du monde entier, partisans de la paix, qui sauront conserver aux Jeux Olympiques leur véritable esprit et diriger eux-mêmes le sport dans l'honneur et la liberté [...]».

En France, malgré un gouvernement de front populaire, hostile au nazisme, les crédits sont votés par le Parlement : une délégation française se rendra à Berlin. La FSGT s'adresse alors aux athlètes

¹⁴ Ibidem, p. 165.

¹⁵ Ibidem, p. 166.

français «représentants de l'idée olympique telle qu'elle fut définie par Pierre de Coubertin et qu'incarnait notre grand Jean Bouin*». Et plus loin: «Vous êtes les représentants de notre beau pays, dont la devise: Liberté, Egalité, Fraternité, prend plus de force que jamais dans les temps troubles que nous vivons.» Bref, faute d'avoir pu empêcher la participation française aux Jeux, la Fédération ouvrière se rabat sur l'énoncé de vœux pieux. Consciente de son échec, elle en appelle derechef au boycottage des Jeux de Tokyo (1940) pour cause de militarisme et de fascisme japonais.

3.2. Jeux Olympiques Populaires. Semaine du Sport et du Folklore. Barcelone - 1936

Comme le soulignent Xavier Pujadas et Carles Santacana¹⁶, l'Olympiade Populaire de Barcelone, morte, sitôt née, pour cause de pronunciamiento franquiste, a donné naissance à un mythe dans le champ politique du sport ouvrier européen.

La révolte ayant été matée par les Républicains en Catalogne, le Comité d'organisation des Jeux va parler de «Jeux du Proletariat» ou d'«Olympiade Ouvrière». A contrario, les nationalistes diront de ces Jeux qu'ils furent «communistes» ou «juifs» ou «bolcheviques». Délire sémantique qui révèle la violence des luttes de la classe ouvrière espagnole contre un système sportif bourgeois, élitiste et nationaliste. Pour plus d'hygiène, de santé, de loisir. Pour plus de liberté et de respect de l'homme, dans le contexte d'un internationalisme prolétarien.

Le macro-concept de classe occulte presque toujours la réalité des rapports sociaux et des comportements individuels. Il masque la vie souvent foisonnante des micro-sociétés de village ou de quartier. Or, la gauche espagnole, marxiste ou marxisante, est alors multiple et divisée. Les communistes pro-soviétiques et les socialistes visent à s'emparer des leviers stratégiques de l'Etat. A leurs côtés, souvent contre eux, des groupes libéraux ou anarchistes militent, au contraire, pour une démocratie directe, sur les lieux quotidiens de vie : ils sont très actifs dans les associations populaires de sport, de tourisme, et de plein air. Le sport catalan est à l'image même des aspirations et des dissensions d'un prolétariat éclaté.

Face au péril fasciste, les dirigeants sportifs catalans finissent cependant par se regrouper au sein d'un Comité Catalan pour le Sport Populaire (CCEP) qui, détaché de préoccupations mercantiles, se veut sain, éducatif, antifasciste et pacifiste. Indépendant, il ne sera pas affilié à une Fédération qui serait membre, soit de l'IRS, soit de l'ISOS. Fait d'une grande importance pour comprendre la genèse et les buts de ce que, génériquement, on appellera les Jeux Populaires de Barcelone.

Car il ne saurait être question de concevoir les Jeux de Barcelone comme la continuation d'une politique qui, dans les années 1920, avait donné naissance à des Jeux Olympiques Proletariens. Improprement encore appelés Olympiades Ouvrières, ces Jeux se sont déroulés avec un certain succès à Prague (1921), Francfort (1925), Moscou (1928), Vienne (1931). Ils se tiendront pour la dernière fois à Anvers (1937).

Avec l'aide du Gouvernement catalan et avec l'avènement du Front de Gauche (Frente Popular) en Espagne, le CCEP se lance dans une campagne de fêtes sportives populaires destinées à populariser un sport physiquement et moralement sain. Les Jeux Populaires de Barcelone, approuvés par le Gouvernement autonome de Catalogne, aidés par les Fédérations sportives ouvrières espagnoles, font partie, dès l'origine, de ces réjouissances culturelles régionales.

¹⁶ Xavier Pujadas et Carles Santacana (1986), in : Les Origines du Sport Ouvrier (sous la direction de Pierre Arnaud). Paris : L'Harmattan.

Mais nous sommes en 1936. Barcelone n'a pas reçu la possibilité d'organiser les Jeux Olympiques. Berlin lui a été préféré. Les traces d'un affront identitaire sont encore lisibles, le boycott des Jeux de Berlin enfièvre les milieux sportifs européens et prend une particulière résonance dans les milieux ouvriers antifascistes (tel le CCEP). Même si les Jeux de Barcelone ne se réclament pas d'une stratégie prolétarienne anti-Berlin, ils n'en sont pas moins considérés, dans la conjoncture politique du moment, comme partie intégrante du mouvement international de boycottage. C'est pourquoi les Gouvernements de Front Populaire, français et espagnol, leur apportent leur soutien, matériel et financier (600 000 francs et 400 000 pesetas). Pour autant, le Comité d'organisation des Jeux de Barcelone resta strictement catalan, composé de représentants d'associations et de fédérations sportives catalanes. Lluís Companys, président du Gouvernement autonome de Catalogne, en sera la figure emblématique. Réfugié en France en 1938, il sera livré honteusement à Franco par l'Etat français de Vichy. Il sera fusillé.

Le 2 mai 1936, «l'Olimpiada Popular» de Barcelone est créée (les appellations sont variées). L'ouverture de ces Jeux Olympiques Populaires est fixée au 18 juillet.

Six mille athlètes de 23 nations sont attendus. Le programme est celui, traditionnel, des Jeux Olympiques. Il présente cependant quelques particularités remarquables :

- En accord avec l'esprit de l'Olympisme coubertinien (rappelons-nous, en 1912, la présence de la Finlande et de la Bohême encore vassales), mais sans doute beaucoup plus pour cause de nationalisme catalan vétilleux, des représentants sportifs du Pays Basque, de l'Algérie, de la Palestine, sont invités et seront présents.

- Le sport populaire, le sport pour tous (tel que le désigne le CCEP), lutte contre le mercantilisme. «De ce fait, le programme des Jeux était organisé en trois parties (compétitions pour l'élite, équipes des villes moyennes, équipes de clubs amateurs).»¹⁷

- Les Jeux Populaires de Barcelone - ils se veulent encore plus culturels que ceux de Berlin - établissent des liens étroits entre le sport et la culture. Trois mille membres de nombreux groupes folkloriques, venus d'Ecosse, de France, de Grande-Bretagne, de Suisse, d'Autriche, des Etats-Unis d'Amérique, participeront au défilé d'ouverture. En outre des concours littéraires et artistiques, des expositions d'arts plastiques sur le thème : sport populaire / sport sain, antimercantile et antimilitariste, contribueront à l'éducation des visiteurs. Un hymne olympique avait été composé.

Le 17 juillet, des militaires se révoltent dans le Maroc espagnol ; le 19 juillet, Barcelone est en flammes. Si en Catalogne la révolte est matée, pas question pour autant d'organiser les Jeux. Via Marseille, à bord de deux bateaux (le Djenné et le Chella, venus d'Alger), la plupart des athlètes regagnent leurs pays d'origine. Quelques-uns (surtout des réfugiés italiens et allemands) rejoindront les Brigades Internationales engagées près des Républicains espagnols. La plupart des organisateurs des Jeux de Barcelone s'engageront dans l'Armée Républicaine et s'occuperont de l'entraînement physique des soldats. D'autres participeront aux Olympiades Ouvrières (de substitution) d'Anvers (1937). D'autres, réfugiés à Paris, continueront de veiller avec foi sur la flamme vacillante et faible d'un Olympisme ouvrier à l'agonie.

Pourtant, malgré l'échec, dans cette lutte pour la liberté et la dignité du sportif, inséparables d'un humanisme socialiste et pacifiste, une grande vérité conceptuelle avait vu le jour. La complexité du moment historique, la certitude que nazisme et fascisme détruisent non seulement physiquement l'homme mais l'essence même de l'humanité, avaient décillé les yeux. Dans les rangs du sport ouvrier français (et européen) fortement marqué par le mouvement communiste, un vent

¹⁷ Ibidem, p. 273.

d'union s'était levé: la Résistance française et européenne y puisera un lot non négligeable de cadres clandestins, de héros et de martyrs - dont Auguste Delaune, secrétaire de la FSGT française, qui sera fusillé par les nazis.

A la lutte des classes concrétisée par la tactique «front contre front» - soit, dans le champ sociologique et politique qui nous incombe : sport prolétarien contre sport bourgeois - faisait place une stratégie ouverte, intelligente et humaine. A la «table rase» du lyrisme révolutionnaire allait succéder une prise en compte des valeurs propres à chaque civilisation, à chaque classe sociale, que les fascismes mettaient en péril de mort. Déclanisé, le sport (ni bourgeois, ni prolétaire) accédait au rang de valeur humaniste. Le prolétariat, après des détours qui seront encore très rudes, acceptera que le sport joue le rôle axiologique que lui avaient assigné les pères du néo-olympisme. Le mouvement anti-Berlin, les Jeux Populaires de Barcelone, avaient déclenché cette mutation. Désormais, la lutte pour l'Olympisme ne pourra s'inscrire que dans la marche générale de l'humanité vers plus de démocratie, de bonheur, et de paix. Hors des dogmatismes politiques.

3.3. Les Jeux d'après cataclysme

1948. **Londres (29 juillet-14 août)** accueille des Jeux de l'austérité. Il faut une ténacité peu commune à Lord Burghley, président du Comité Olympique Britannique, pour mettre sur pied une manifestation internationale où se retrouvent cinquante-huit nations. L'Allemagne est absente, qui n'a pas été invitée, le Japon également qui n'a pu répondre à l'invitation du C.I.O. La Chine (celle de Chiang Kai-shek) s'est déplacée. L'URSS reste sur son Aventin. Les Jeux n'ont qu'un retentissement symbolique : le monde, après Buchenwald, la Shoah, et Hiroshima, est encore gravement malade.

1952. **Helsinki (19 juillet-3 août)** ou les Jeux de l'amitié, ou «la communion olympique»

Malgré une guerre terrible contre l'URSS, malgré l'amputation qui s'en est suivie de la Carélie, la Finlande a tenu à honorer l'Olympisme et son message de paix. Quoiqu'on se batte en Corée et qu'en Europe la Guerre froide fasse rage.

Mais l'URSS a rejoint le C.I.O., le petit Luxembourg a le premier vainqueur olympique de son histoire (Josy Barthel, sur 1500 mètres), Zatopek triomphe. Les grands et les petits, les déjà connus et les inconnus, participent. Par leur simplicité, portés par une nation entière, les Jeux d'Helsinki - les plus beaux de tous sans doute - ont servi la cause de la paix. «Qu'il en soit toujours ainsi ...» (Sigfrid Edström, président sortant du C.I.O.).

1956. **Melbourne (22 novembre-8 décembre)**

L'URSS a envahi la Hongrie, juste avant les Jeux. La Grande-Bretagne et la France sont intervenues brutalement sur le Canal de Suez. Israël a repoussé une tentative d'invasion égyptienne. Une troisième guerre mondiale menace.

A vingt mille km de l'Europe, Melbourne tente d'être un îlot de paix. Avery Brundage rappelle que les Jeux Olympiques sont des compétitions entre individus, non entre nations. La Hongrie accepte d'être présente. Une équipe allemande unifiée (RFA, RDA, Sarre) a pu être constituée, non sans mal. Pour des raisons diverses, l'Espagne, la Hollande, l'Égypte, la Suisse, ainsi que le Ghana, le Liban, Guatemala, l'Iraq, Malte et Panama, sont absents. La Chine populaire quittera le stade quand le drapeau de la Chine de Taiwan sera hissé. Les Jeux n'ont tenu qu'à un fil. Ils se ter-

minent, malgré tout, sur le stade, dans une fraternité certaine, sans protocole, sans drapeaux nationaux.

1960. Rome (25 août-11 septembre)

Le monde entier vit dans l'angoisse. L'Afrique noire est décolonisée, mais la guerre coloniale française d'Algérie est sans issue. Une famine sans précédent s'est abattue sur la Chine. Le conflit est ouvert entre Cuba et les Etats-Unis. Entre les deux Allemagnes, la tension est au plus haut. Un pilote américain (Francis Powers) a été abattu au dessus de l'URSS, en mission d'espionnage.

Quatre-vingt cinq pays. La Chine de Taiwan défile sous le nom de Formose, mais proteste pendant la cérémonie d'ouverture de sa non-reconnaissance d'Etat indépendant. Là même où Mussolini, vingt-cinq ans plus tôt, lançait ses armées contre l'Ethiopie, Abebe Bikila, venu d'Addis-Abeba, remporte pieds nus le marathon. Victoire symbolique et pas seulement pour l'Ethiopie : l'Afrique, comme le souhaitait Coubertin, s'est ouverte à l'Olympisme.

1964. Tokyo (10-24 octobre)

L'immense Asie organise pour la première fois les Jeux. La perfection japonaise est sans faute, mais manque de chaleur.

Le monde est, ou en guerre, ou sur le point de l'être : Chine et URSS, USA et Cuba. Viêt-nam, Laos, Congo, Dahomey, Gabon, Algérie défilent libres. Pour la première fois, les pays indépendants d'Afrique sont présents, mais il y a deux grands absents : l'Afrique du Sud, pour cause d'apartheid, et la Chine, pour cause de Formose.

1968. Mexico (12-27 octobre)

La situation internationale est terriblement grave : la guerre fait rage au Viêt-nam, au Moyen-Orient ; Israël et la Jordanie s'agressent; coups d'Etat au Guatemala, en Sierra-Leone ; Martin Luther King est assassiné le 4 avril. En mai, les étudiants français sont maîtres du Quartier Latin. Robert Kennedy est tué. Dans la nuit du 20 août, l'URSS envahit la Tchécoslovaquie : Zatopek, colonel tchèque, fait face aux tanks russes. Dégradé, il devient jardinier. Sur la place des Trois Cultures, à Mexico, la police mexicaine s'oppose à des étudiants : officiellement, 40 morts; sans doute, 300. L'horreur !

L'altitude va favoriser les nations riches qui ont pu, sur leurs territoires montagneux, établir des camps d'entraînement. En France, le camp d'altitude de Font Romeu a été créé. L'expédition de Mexico se traite en France comme un commando dirigé par un colonel (Marceau Crespin), directeur des sports. Beaucoup de nations pauvres sont absentes.

Et puis, et malgré tout, une fête populaire somptueuse : 80 000 sombreros, 600 Mariachis. «Tous les athlètes de tous les pays se mêlent sur la piste dans un fabuleux et admirable désordre. Un gigantesque bal des Nations naît sous nos yeux dans un torrent de ferveur et d'émotion.»¹⁸ Le Black Power se sert du podium des Jeux pour manifester sa présence politique.

¹⁸ Robert Parienté et Guy Lagorce (1972, 1977, réédition 1984). La Fabuleuse Histoire des Jeux Olympiques. Paris : O.D.I.L., p. 339.

1972. Munich (26 août-11 septembre)

Un chef-d'oeuvre de perfection technique: stade, village, information, télécommunication. L'Afrique menace de se retirer si la Rhodésie est maintenue (la Rhodésie a fait sécession «blanche» de la Couronne). Finalement, face à une Organisation de l'Unité Africaine remarquablement omniprésente, après de longues journées de discussions, le C.I.O. exclut la Rhodésie.

Lord Killanin remplace le 23 août Avery Brundage, gardien du dogme, puritain de l'Olympisme, qui regrette l'expulsion de la Rhodésie «pour raisons politiques». Lord Killanin sera un conservateur modéré, nuancé de pragmatisme anglo-saxon. Très souvent retiré dans son domaine d'Irlande, le C.I.O. sera pratiquement dirigé par Monique Berlioux, directeur.

Soudain, alors que les Jeux se déroulent dans le fair-play, un commando terroriste palestinien investit les appartements des athlètes israéliens. Bilan : 17 tués (11 Israéliens, 5 Palestiniens, un policier allemand). Les Jeux sont interrompus pendant vingt-quatre heures. Ils reprendront le 7 septembre.

La politique ne peut être absente des Jeux: Avery Brundage, dépassé par les réalités de la vie, drapé dans sa robe olympique de pure hermine, aura voulu que l'Olympisme vive un dogme, hors des tensions politiques du monde réel. Sous son règne autoritaire, «[il] aura finalement été le champion de la pire des politiques : celle d'un conformisme, qui veut ignorer que le monde n'est pas figé, alors qu'au contraire il fait l'objet d'une formidable mutation.»¹⁹

1976. Montréal (17 juillet-1er août)

Enfin prêts ! Les Jeux ont subi, dans leur phase préparatoire, les pires avanies : dépassement du budget initial (1 milliard 500 millions de dollars canadiens au lieu de 310 millions), grèves (120 jours), polémiques, retards dans la construction. Jean Drapeau, maire de Montréal, est dépossédé de ses prérogatives au profit du ministre de l'Environnement du Québec. La démocratie ne gagne certainement pas à ces tergiversations, sources de mises en demeure, de lois restrictives sur la liberté du travail, de tensions multiples. Finalement, le pari sera tenu, même si la tour de 170 m. de l'architecte français Taillibert n'a pu être construite.

Le monde est toujours en guerre : Viêt-nam, Cambodge; coup d'Etat militaire démocratique au Portugal. Franco meurt le 20 novembre 1975. L'Angola accède à l'indépendance. Ford se rend à Pékin. Le pétrole a doublé de prix en 1973 : panique économique ...

Le Gouvernement canadien refuse aux Formosans de défiler avec leur drapeau. Lord Killanin obtient leur retrait. Soupier mondial de soulagement. Mais, à leur tour, les Africains (Organisation de l'Union Africaine) soulèvent un problème. Ils exigent que la Nouvelle-Zélande, qui a maintenu des contacts sportifs en rugby avec l'Afrique du Sud, soit exclue des Jeux. Le C.I.O. refuse, les pays d'Afrique se retirent (sauf le Sénégal et la Côte d'Ivoire).

Montréal 1976, c'est aussi la lutte toujours recommencée du C.I.O. contre le dopage: anabolisants, amphétamine, etc. C'est la menace de la délégation soviétique de se retirer des deux derniers jours des Jeux, si un jeune plongeur russe ne réintègre pas sa délégation. C'est le triomphe de la RDA. C'est l'échec de Dwight Stones (USA) au saut en hauteur, menacé de mort par la foule pour avoir déclaré qu'il n'aimait pas les Canadiens français.

¹⁹ Ibidem, p. 403.

Politique encore, et toujours. Lord Killanin, après Montréal, crut pouvoir avancer, sans doute un peu trop idéalement :

«La question n'est pas de savoir si le communisme est un meilleur système que le capitalisme dans le domaine du sport. [...] ce qui importe véritablement, c'est la médaille qui pend au cou de l'athlète. Cette distinction se suffit à elle-même.»²⁰

1980. Moscou (19 juillet-3 août)

«Le Président des Etats-Unis a demandé au Comité Olympique Américain de boycotter les Jeux de Moscou» (20 janvier 1980), pour cause d'intervention soviétique en Afghanistan. Lord Killanin contre-attaque : «C'est une tragédie que de voir une grande démocratie utiliser le sport à des fins politiques.» Jimmy Carter reste sans nuance, fort de l'approbation (à 85 %) du peuple américain : si l'URSS n'évacue pas l'Afghanistan dans le mois qui suit, les Jeux devront être transférés dans une autre ville (par exemple, Montréal). La Grèce offre «une région [...], voisine de l'ancienne Olympie, pour l'utiliser comme site permanent des Jeux Olympiques modernes, sous le contrôle du Comité International Olympique»²¹.

Lord Killanin monte au créneau et avec lui tout le C.I.O. : «Il n'appartient pas au C.I.O. de trouver des solutions aux problèmes politiques qui troublent l'existence du monde. Je n'ai jamais prétendu que l'Olympisme et la politique pouvaient être franchement séparés. Mais je n'ai jamais cessé de répéter que nous devons résister de toutes nos forces aux pressions extérieures.»

Le Comité Olympique Américain, par 1 604 voix contre 797 et 2 abstentions, se rallie à la thèse présidentielle. Les délégués des Comités Olympiques occidentaux (hormis l'Allemagne) décident de participer mais proposent une sorte de plan de sauvetage : suppression des hymnes et des drapeaux, cérémonies placées sous le seul signe de la bannière olympique. L'URSS n'approuvera qu'avec réticence ces restrictions. Les Jeux, cependant, auront lieu.

«Joie et tristesse», résumeront Robert Parienté et Guy Lagorce, excellents historiographes des Jeux²². La délégation française remettra une requête à Vladimir Popov, vice-président du Comité d'organisation des Jeux. Se référant aux accords signés par l'URSS à la Conférence d'Helsinki, les athlètes français demandaient «solennellement la libération de tout être humain détenu en URSS pour délit d'opinion ou de pensée»²³. Voeu pieux !

1984. Los Angeles (28 juillet-12 août)

Organisés par un groupe d'intérêts privés, la ville refusant toute participation financière, les Jeux ne pouvaient que souffrir du précédent boycott américain des Jeux de Moscou.

Les Soviétiques entrent en campagne dès 1982 : les Américains mettent en cause la Charte Olympique (visas spéciaux qui seraient refusés, libre circulation des charters russes). En 1983, le

²⁰ Ibidem, p. 490.

²¹ Cf. notamment procès-verbal de la 84^{ème} Session du C.I.O., Baden-Baden 1981, p. 19; voir également chapitre «Une nouvelle Olympie», in : Un siècle du Comité International Olympique, op. cit., volume III, par Fernand Landry et Magdeleine Yerlès, p. 117.

²² Robert Parienté et Guy Lagorce. La Fabuleuse Histoire des Jeux Olympiques, op. cit., p. 498.

²³ Ibidem, p. 540.

président du CNO de la RDA Manfred Ewald signifie au Président du C.I.O. (J. A. Samaranch) que l'Allemagne de l'Est est contre des Jeux où le mercantilisme et le professionnalisme détruiraient l'idéal olympique. Le ton est plus virulent en février 83 : Victor Ivonin, vice-président du CNO soviétique, s'insurge contre les atteintes portées à l'esprit olympique par les affairistes qui gravitent autour du Comité d'organisation des Jeux de Los Angeles. Le C.I.O. n'en continue pas moins d'édulcorer l'article 26 de la Charte, relatif au statut de l'athlète amateur battu en brèche chaque jour par les réalités économiques. Décembre 83: une délégation soviétique, conduite par Marat Gramov, revient satisfaite d'une réunion de concertation tenue à Los Angeles. Pourtant, après le déploiement de fusées soviétiques SS20 en Europe et la riposte alliée d'installation de fusées Pershing en Allemagne, l'escalade reprend de plus belle.

Le 10 avril 1984, le CNO soviétique demande la réunion de la Commission exécutive. Le 12 avril, un véritable ultimatum est adressé au Président Samaranch. Le 8 mai (jour anniversaire de la victoire sur le nazisme), Moscou fait savoir que l'URSS ne participera pas aux Jeux de Los Angeles. Les athlètes russes seront absents, mais pas les dirigeants ou membres des commissions de nationalité soviétique: pouvoir et entrance obligent !

Les Jeux de Los Angeles, ou les conséquences sportives de la guerre froide !

1988. Séoul (17 septembre-2 octobre)

Les Jeux de Séoul seront-ils ceux de la réconciliation alors que, depuis 1950, deux pays séparés par trois millions de morts campent l'arme au pied de part et d'autre du 38ème parallèle ?

Le Président Samaranch va déployer une activité diplomatique sans précédent pour tenter de diminuer les tensions. Heureusement, la «Glasnost» est survenue en URSS avec Gorbatchev, mais tous les efforts du C.I.O., pour unifier les deux Corées dans une même équipe olympique, ou pour répartir les lieux des rencontres sportives entre le Nord et le Sud, s'avèreront vains.

La Corée du Nord ne participera pas aux Jeux. De graves incidents éclatent à l'Université de Séoul, les étudiants protestent contre la dictature du Président Chun Doo-hwan.

La cérémonie de clôture regroupe 9 000 athlètes. Le Président Samaranch, qui a déployé toutes les ressources de la diplomatie, sans obtenir un total succès, a cependant réussi à imposer le Mouvement olympique, non sans risques, non sans difficultés, aux pouvoirs politiques. L'Olympisme sort grandi de Séoul.

1992. Barcelone (25 juillet-9 août)

Cent ans après l'appel de Coubertin lancé à la Sorbonne disant «sa résolution de provoquer le prochain rétablissement des Jeux Olympiques», Paris eût bien aimé être désignée ville organisatrice. La France se contentera de mettre sur pied les Jeux d'hiver d'Albertville.

Barcelone attend ces Jeux depuis 1924, c'est dire l'enthousiasme des édiles et de la population quand, le 17 octobre 1986, elle est choisie pour être le siège des Jeux d'été 92.

Que d'événements politiques depuis les cinq dernières années : la «glasnost» à Moscou, la chute du Mur de Berlin, l'Europe centrale libérée du joug soviétique et communiste, la chute de la RDA, mais aussi la guerre du Golfe qui un temps laisse craindre pour la tenue des Jeux. Et les attentats de l'ETA en Espagne même.

Le C.I.O. va jouer à plein son rôle d'unificateur et de pacificateur.

L'Afrique du Sud est réintégrée dans le Mouvement olympique, à la suite d'une mission du C.I.O. dirigée par le Juge Kéba Mbaye, vice-président du C.I.O., de nationalité sénégalaise. J.A. Samaranch rencontrera les Présidents Mandela et De Klerk, et d'autant mieux que, soutenu par le C.I.O., il a toujours réclaté avec force l'abolition de l'apartheid. Les pays baltes : Lituanie, Estonie, Lettonie, rejoignent le Mouvement olympique dont ils étaient absents depuis 1940, tout comme la Slovénie et la Croatie.

Mais surtout, étant donné la décision du Conseil de Sécurité de l'ONU concernant l'embargo touchant la Yougoslavie, le C.I.O. décide que les athlètes de Serbie, du Monténégro et de la Macédoine prendront part aux Jeux comme «Participants Olympiques Individuels» («Individuel Olympic Participants - IOP») ; ils arboreront des uniformes blancs. Cuba, de son côté, absent depuis deux Olympiades, reprend sa place dans la compétition olympique.

Malgré le dopage, encore dévoilé, les Jeux de Barcelone seront ceux de la Trêve Olympique.

1996. Atlanta (19 juillet-4 août)

On a beaucoup glosé sur ces Jeux. Indiscutablement conditionnés dans leur conception et leur organisation spectaculaire et commerciale par les grandes compagnies capitalistes américaines : CNN, Coca-Cola, Delta Airlines, etc., ils ont pêché par maints côtés contre «l'esprit olympique»: transports mal organisés, accueil rustique des athlètes et des journalistes, information mal réglée, cérémonies d'ouverture et de clôture où le grotesque côtoyait le meilleur, chauvinisme primaire des spectateurs américains, contre-cité olympique Coca-Cola ... On déplora unanimement l'absence de sécurité et le drame qui endeuilla la fête !

Pourtant, un réel effort fut perceptible pour faire comprendre à un Etat (la Géorgie) et à une nation (les USA), qui l'ignoraient, que les Jeux n'étaient ni des championnats du monde un peu plus importants, ni une parade type 5ème avenue. De splendides témoignages de l'art universel furent réunis sous le signe des cinq anneaux, dans un désordre muséographique hélas décevant. Il y eut dans les écoles des semaines olympiques (même si souvent ne fut retenu que le seul «vaincre à tout prix»). Il y eut des discussions sur certaines chaînes TV sur le sens des Jeux. Il y eut un effort sympathique de convivialité dans le Camp de la Jeunesse et chez les accompagnateurs bénévoles. L'inauguration d'une statue de Pierre de Coubertin dans le Centennial Olympic Park fut l'occasion d'un happening, même si la foule, bon enfant, était totalement ignorante du sens de l'Olympisme. Il y eut sur le stade de magnifiques luttes à l'échelon humain et une fraternité évidente entre les athlètes.

Mais, il y eut non moins évidemment un malaise général. Trop, c'est trop, pensait-on.

Atlanta ou le triomphe sans vergogne des intérêts privés sur l'idéal olympique. Atlanta ou le devoir de lucidité et de lutte des amis de l'idéal olympique.

Ainsi depuis un siècle, sauf en périodes de guerre mondiale, se déroulent tous les quatre ans les Jeux de l'Olympiade.

Le premier étonnement de l'observateur confronté à la démesure de l'événement, c'est sa constance. Manifestation provinciale, quasi confidentielle au départ, surgie ex nihilo, par la

volonté d'un seul homme, dans un environnement d'incompréhension et d'hostilité, les Jeux de l'ère moderne ont triomphé de cent ans de guerres et de révolutions, vaincu des montagnes d'ostracismes culturels et politiques, pour être aujourd'hui le plus grand rassemblement festif et sportif de la planète.

A quoi attribuer ce succès ?

Une telle vague d'intérêt n'aurait pu être universelle si les Jeux n'avaient pas répondu à des besoins et des fantasmes individuels complexes, souvent contradictoires : affirmation de soi et besoin de communication sociale, prise de pouvoir et communion, ascétisme et jouissance, admiration et rejet, où le meilleur et le pire de l'homme sont sollicités. Evidemment c'est là un point commun à tout spectacle. Mais le drame individuel est ici amplifié, porté au paroxysme par l'angoisse collective des foules. L'identification religieuse du spectateur au héros sportif est totale, avec toutes les dérives passionnelles que de tels rapports d'idolâtrie impliquent.

Le succès pérenne des Jeux Olympiques s'explique donc en premier par le triomphe planétaire du sport. Mais le sport-vecteur est un sport-réducteur. Le spectateur des Jeux ne communique pas en Olympisme et ne charge pas de sens les confrontations sportives, pour la raison qu'il ne connaît pas les buts de l'Olympisme et, qu'en serait-il averti, il n'en aurait cure. Ignorant il est, ignorant il entend rester. Il est là pour voir battre des records, rarement touché par la beauté du geste ou la grandeur de la lutte, disponible pour frémir dans un tréfonds souvent trouble, homme quelconque promu subitement héros. Comme ailleurs devant son moniteur de télévision, face à un événement d'exception : meurtre, guerre, famine, love story, ce qui importe c'est que, par délégation, il participe, mais distancié, qu'il prenne parti, mais reste juge. Et qu'il entre de plain-pied dans le Guinness des records. Sans coup férir.

Quant à l'athlète, le temps n'est plus où, initié aux mystères d'Eleusis, corps et âme purifiés, il dédiait ses victoires aux dieux de l'Olympe. L'Olympionike d'aujourd'hui remercie d'abord son mécène avant de brandir son drapeau identitaire. Avant d'appartenir à une culture, il fait allégeance au Veau d'or.

Pouvait-il en être autrement ?

Les Jeux ne pouvaient être que l'illustration du combat éternel entre les utopies et les pesanteurs tribales, entre la liberté de l'homme et les contraintes sociales, entre les rêves et la réalité, entre un humanisme revendiqué et un esclavage accepté. Voulus par Coubertin et les pionniers comme un haut lieu culturel de l'humanité, toutes races, toutes philosophies confondues, ils ne pouvaient être que temple et cirque, autel et étal, sacrifice et parade, sublime et vulgaire.

L'appel de 1894 contenait déjà les germes d'une telle situation. D'une part, le souhait exprimé d'une société olympique constitutive d'un empyrée où s'inscrivaient en lettres de feu les Tables d'une société idéale. D'autre part, terre à terre, la réalité irrécusable, l'a priori incontournable des sociétés et des hommes, la loi d'airain des marchés et des traditions. Ne nous étonnons pas que les maux dont souffrent les Jeux Olympiques contemporains: commercialisation, médiatisation, chauvinisme, dopage, soient endémiques. Ces scrofules étaient déjà inscrites, en 1896, dans leur naturelle insertion dans le contexte d'une civilisation capitaliste et libérale. Selon l'époque, selon les lieux, selon les hommes, les Jeux furent plus ou moins une manifestation culturelle, plus ou moins une foire festive. Adorés, ils furent contestés. L'Olympisme, de par son essence et son existence, ne peut se concevoir (et se perpétuer) qu'en crise. Il n'y a pas à déplorer le fait, c'est là un gage de santé, de progrès, et d'avenir.

Face aux puritains et aux marchands du Temple, se sont levés des dirigeants olympiques et spor-

tifs, des éducateurs civils et religieux, soucieux de redonner un sens aux Jeux, conscients de leur responsabilité morale envers l'humanité. A une société olympique de plus en plus autonome, s'oppose dorénavant démocratiquement une contre-société civile olympique. L'Olympisme a tout à gagner de cet affrontement pacifique. Dans la mesure où, conséquence nécessaire et obligée, une éducation au quotidien à l'Olympisme deviendra la priorité des priorités du Mouvement olympique. Et que l'Olympisme, comme nous ne cessons de le souligner, ne se conjuguera pas seulement médiatiquement tous les quatre ou deux ans²⁴.

²⁴ Depuis 1924, date des 1ers Jeux Olympiques d'hiver, et jusqu'en 1992, Jeux de l'Olympiade (été) et Jeux Olympiques d'hiver se déroulaient tous les quatre ans, la même année. Cf. Charte Olympique, point 36.2 : "A partir de 1994, années des XVIIes Jeux Olympiques d'hiver, les Jeux Olympiques d'hiver ont lieu au cours de la deuxième année civile suivant celle au cours de laquelle a débuté une Olympiade." Il y a alternance entre Jeux d'été et Jeux d'hiver, quatre années continuant à séparer chaque édition des ces Jeux.

L'éclectisme multiculturel de Pierre de Coubertin

1. Syncrétisme et éclectisme

Coubertin a reçu en dot tous les dons. Il a l'intelligence vive, la plume alerte. Il n'a pas de problème d'éthique, Dieu y pourvoie.

A l'écoute des Stoïques et de Montaigne, il pourrait se retirer dans sa « librairie ». Mais le bon vieux temps est mort ; Tocqueville*, Taine* et Le Play* l'ont porté en terre. Coubertin le sait et l'éprouve concrètement chaque jour: une tour étrange s'érige à deux pas de la rue Oudinot, un viaduc de chemin de fer enjambe le val de Mirville, sur le plateau de Caux la Brabant a chassé l'araire, la patache a succombé à l'omnibus à vapeur, Le Havre n'est plus qu'à une semaine de New York. Coubertin le voudrait-il, qu'il ne pourrait ignorer « les dernières conquêtes de la science », celles qui enthousiasment, portées par un positivisme optimiste, ou apeurent, et font douter.

Les pieds dans le 19^{ème} siècle, la tête dans le 20^{ème}, Coubertin fait front. De trop vieille souche chrétienne pour être scientifique, trop juvénilement actif pour boudier le siècle, il se tient à l'interface de deux mondes antinomiques. D'une part, le bloc éprouvé des « vraies valeurs », qui s'appuient sur les dogmes et des traditions incontestées. D'autre part, la nébuleuse mal connue des techniques nouvelles, hardies, efficaces, mais lourdes d'interrogations, qui choquent un gentilhomme de bonne famille par leur brutale vulgarité.

Impossible de comprendre Coubertin si on ne le situe au creux du tourment historique, homme debout, face à un choix difficile de société et de destin. Impossible de comprendre le néo-olympisme si l'on n'imagine le jeune Coubertin, être romantique et sensible, rejetant les vieilles lunes et les perruques poudrées. Qui choisit, contre son clan, le parti républicain du mouvement. Mais qui tient, malgré tout, et par toutes ses fibres affectives, et en fidélité, au système de références de ses pères. Non sans scrupules, non sans questionnements, non sans déchirements ! Le Coubertin des années 1880, celui sur qui pèse « le sentiment de l'impuissance nationale à construire quelque chose de stable »¹ est dans une sorte de labyrinthe. Malgré les clefs que lui offrent ses maîtres en modernité, Tocqueville, Taine, Le Play, il se trouve face à une contradiction qu'il ne peut résoudre avec des concepts anciens : comment faire appel aux ouvriers pour assurer la grandeur de la France bourgeoise sans courir le risque de les voir gangrenés par des doctrines maximalistes ?

Situation d'aporie. Les réponses politiques habituelles sont insuffisantes. Ce qui compte, c'est que la France continue d'être grande par sa culture et par l'héritage « celte » et gréco-latin, socle de sa pérennité. Il a une conscience quasi physique du concept de peuple et de nation. La fracture sociale, la haine de classe, lui sont insupportables. Pour continuer à avancer, pour ne pas succomber aux routines, pour aller intellectuellement de l'avant, il ne peut faire recours qu'à une voie syncrétique: la culture lui en fournira les matériaux, l'Olympisme en sera la synthèse.

Le radicalisme politique étant exclu, la voie médiane culturelle va lui permettre, sans renier le passé et sans obérer l'avenir, d'établir un pont rationnel entre l'hier, l'aujourd'hui, et le demain. Cette voie empruntera nécessairement celle dont il est imprégné, cette culture gréco-latine, tou-

¹ Pierre de Coubertin (1909). Une Campagne de vingt-et-un ans, 1887-1908. Paris : Librairie de l'Education physique, p. 1.

jours valide, fondement de son instruction et de son éducation. Mais, ancré dans le réel, il y adjoint - au grand étonnement de ses pairs français - une sorte de divertissement, un «sport», dont on pense dans la bonne société qu'il ne peut être que l'apanage de quelques baronnets excéntriques d'outre-Manche ou de quelques voyous de barrière. Quelle inconscience et quelle provocation d'oser proposer à des gens bien-pensants de promouvoir au rang de valeur de civilisation une activité si futile et si peu recommandable !

Coubertin est réaliste : il sait que le sport contemporain, né aux pieds des terrils britanniques en même temps que la première révolution industrielle, n'est plus l'ami des Dieux. Il sait qu'entre le sport du temps d'Alcibiade* et celui de Lord Kitchener*, il y a plus qu'une différence de siècles et de techniques : une différence d'essence. L'un est l'expression d'une civilisation toute de religiosité, l'autre d'une société laïcisée. L'un est chargé de sens, l'autre n'en comporte pas, en tout cas pas aux yeux de ceux qui font les lois et modèlent les esprits : hommes politiques et professeurs, évêques et curés, préfets et notables. Coubertin a compris, parce qu'il a choisi la démocratie libérale, que le sport moderne n'acquerra droit de cité (qu'il n'y aura une «épidémie de sport») que si le sport obtient la caution morale de l'université, l'acquiescement des églises et des édiles et l'approbation de l'opinion publique. De là l'ambition politique de doter le sport d'une armature théorique. La Faculté de médecine étant hostile, pas question de faire appel à la noblesse de son patronage, ce qui ne susciterait que des polémiques perverses, contraires à la cause. Coubertin, par culture, par versant personnel, s'adresse donc à l'Histoire. D'une part, parce que l'Histoire est pour lui la science des sciences et qu'elle irradie toutes les disciplines. D'autre part, parce que l'Histoire rayonne alors dans l'Université française et qu'obtenir son label c'est, à coup sûr, emporter l'adhésion des élites et des élus de la nation.

Mais l'Histoire selon Coubertin est positiviste, telle qu'au moment elle s'écrit. La révélation d'un invariant sportif d'essence religieuse, commun aux cultures occidentales (Grèce classique, Moyen Age chrétien, Temps modernes), n'est pas le fruit d'une investigation méthodique rigoureuse qui s'appuie sur des sources critiques. Entachée d'historicisme et d'eurocentrisme, elle est l'expression d'un a priori passionnel. Elle n'est finalement qu'un des avatars du vitalisme philosophique, elle n'est ni valide, ni validée. Et il est évident que si Coubertin s'en était tenu à un tel credo, il n'aurait pu construire une réflexion critique sur le sport moderne.

Ce qui a sauvé Coubertin du dogmatisme, c'est son souci de pédagogue d'insérer le sport dans le monde réel. Vouloir que le sport devienne un des états du caractère du jeune adolescent, c'était nécessairement demander leur concours aux jeunes sciences humaines. Conséquence heureuse d'une démarche biaisée, Coubertin libère le sport de la souricière de «l'utilitarisme» et de l'animalisme anglo-saxons. Grâce soit rendue au pionnier qui a demandé à l'Histoire, à la sociologie, et à la psychologie, d'éclairer la démarche du sport moderne balbutiant.

Autre conséquence et non des moindres, qui apporte un éclairage révélateur sur la typologie de l'oeuvre. Infatigable traqueur de la connaissance dans tous les champs de l'activité humaine en vue de pourvoir le sport d'un sens moderne laïque, Coubertin sera en quelque sorte voué à rechercher et à acquérir une immense culture. Autodidacte de haute volée, son syncrétisme intellectuel le projetera vers un éclectisme intellectuel sans limites.

Le phénomène serait banal si Coubertin, portant cet éclectisme à un degré tel, n'avait pas aveuglé des lecteurs même très critiques. Le danger est bien en effet d'être fasciné par les facettes du détail et d'oublier la structure générale et l'ampleur de l'oeuvre : Coubertin séduit, mais est victime de sa facilité.

Certains, laudateurs sans retenue, admirateurs inconditionnels (parfois intéressés) ou hommes de terrain en recherche d'intellectualisme, avancent que Coubertin fut un historien, un psychologue,

un sociologue, un poète, voire même un philosophe. Soyons iconoclaste: il fut essentiellement un admirable «honnête homme», lecteur attentif d'ouvrages de science et de culture², observateur fraternel des sociétés et des hommes. S'il aborda avec bonheur l'étude des sciences humaines, et surtout si brillamment «l'histoire universelle» des civilisations, ce fut en moraliste et en pédagogue. En moraliste désireux de conforter sa visée conceptuelle du sport et de l'Olympisme. En pédagogue avide de diffuser sa conception de l'éducation dans toutes les couches de la société française, puis, après 1917, dans celles de toutes les nations.

Coubertin fut l'un des derniers grands pédagogues du 20^{ème} siècle.

2. L'Olympisme multiculturel de Coubertin

Formé à la discipline rigoureuse des langues anciennes, pratiquant couramment le grec, familier des Stoïques, Coubertin est fils de l'Hellade. Ses points d'ancrage culturel se situent dans la Grèce du 5^{ème} siècle: à Delphes, à Corinthe, sur le Parthénon. A Olympie surtout, il l'a maintes fois rappelé, lieu béni où les Grecs donnaient rendez-vous aux Dieux. C'est sur les bords de l'Alphée, beaucoup plus que sur les falaises d'Etretat³, comme le veut une certaine légende, qu'il faut situer le lieu mythique où Coubertin a pensé la Nouvelle Olympie.

Il serait réducteur de n'attribuer la détermination réformatrice de Coubertin qu'à son seul philhellénisme. Enfant du siècle, il est aussi le fils d'Adam Smith*. Le libre-échangisme, consubstantiel à l'idéologie conquérante de la 3^{ème} République française à laquelle il s'est rallié, est pour lui un choix de société aussi incontournable que sont pour lui les Dix Commandements. Le commerce international ouvre à l'évidence une ère de paix, de très grands intellectuels le proclament, qui ne sont ni maîtres de forges, ni banquiers. Les terres inconnues régressent. Le monde est un. Les idées et les hommes doivent circuler et concourir, tout comme le commerce, à la création d'une humanité pacifique. Le sport moderne, langage nouveau d'une civilisation nouvelle, mais qui, fils de l'Histoire, reste déterminé par le concept classique du Beau et du Bien, est un atout supplémentaire dans les mains des hommes de bonne volonté. Le sport peut devenir le dénominateur commun de toutes les cultures. Il peut apporter à l'univers un supplément de sens et de mieux-être. Tel est le credo de Coubertin.

Centrée à sa naissance sur le seul champ franco-français, la pensée humaniste de Coubertin, portée par le flux de la démocratie libérale, ne pouvait que prétendre à conquérir l'oekoumène. Est-elle internationaliste ?

Prenons garde aux traquenards des mots. Peut-on dire que Coubertin fut un internationaliste selon l'acception politique courante ? Fut-il partisan d'une union internationale des peuples ? Fut-il un partisan de Proudhon* et de Marx* ? Non, c'est la certitude. L'oriflamme national n'est pas aboli aux Jeux Olympiques pour l'unique gloire du drapeau olympique; Coubertin abhorra le socialisme et les socialistes. Par contre, il nous semble clair qu'il fut (le mot est inélégant, il n'y en a pas d'autres) : un «cosmopolitiste». Nous avons déjà abordé ce problème. Précisons.

Le cosmopolite se reconnaît à un fort degré de culture classique - sinon traditionnelle -, à un certain style fait d'élégance et de distanciation, d'harmonie et de retenue. Le cosmopolite est

² Note. Quelle richesse que sa bibliothèque, hélas dispersée à l'encan du 10 au 18 mai 1944 à Lausanne (Guilde du Livre) à la demande de la Baronne de Coubertin !

³ Cf. relation biographique de Mme Gaëtan de Navacelle (Isaure de Navacelle), nièce de Pierre de Coubertin, s'appuyant sur ses souvenirs et ceux de son frère, le Comte Maurice de Madre (transmission à l'archiviste de la Ville du Havre, 21 janvier 1964, p. 3). Archives municipales du Havre. Mme de Navacelle fait référence aux notes de Pierre de Coubertin «destinées à ses mémoires».

puisque, a la politesse du goût. Il est à l'aise sans ostentation. Membre d'un club sans statuts et sans badge, le monde lui appartient. Il est d'un autre rang, cela se voit d'emblée. La discrétion est son royaume. Nomade impénitent, voyageur de l'«Orient-Express», dans la grande tradition des aristocraties et des bourgeois occidentaux, il est partout chez lui, à Berlin et à Rome, à New York, à Chicago, à Stockholm, à Montréal, à Madrid. Il prend les eaux à Spa, fait glacer ses chemises à Londres, se rend chaque été à Bayreuth. Européen, il ne lui messied pas de connaître les Amériques. Non sans une supériorité consciente: la culture est le patrimoine de l'Ancien Monde.

Coubertin est cet homme, d'autant plus facilement que Paris est le centre des arts. Vieux celte à la moustache flambante, il est le paragon d'un humanisme français fait de tolérance, d'une joie sereine de penser et de s'exprimer, d'un modèle d'élégance, qui sont l'image de la culture française outre-frontières. Porté par l'enthousiasme du prophète, Coubertin conquerra ainsi la planète.

Il est de ces rares élus qui, depuis l'enfance, ont le monde pour jardin, les musées pour salons, les grands esprits pour mentors. Qui sont en compagnonnage avec les vents du cosmos, comme avec les odes du poète ou les oeuvres du savant qui fondent l'humanité. Platon, Marc Aurèle, Bouddha, Lao Tseu, Kant, Durkheim, Michelet, Tocqueville, Shakespeare, Cervantes, sont ses parrains. Le catalogue de sa bibliothèque le prouve. Il porte en lui, inscrit de toute date dans ses chromosomes culturels, le respect des hommes et des civilisations, même si - et c'est tout à son honneur - il a dû s'arracher à une vision juvénile impérialiste de la race blanche et de la France colonialiste. Il comprend et tolère les religions. Il a donné l'exemple : catholique il s'est marié avec une protestante. Il regrette seulement que la tolérance soit par trop négative : il lui préfère le «respect mutuel»⁴.

Il n'est pas béatement innocent. Pessimiste actif, il pense qu'une petite élite chevaleresque est plus consciente et plus efficace qu'une masse nombreuse, fût-elle démocratique. Sa République - comme chez Tocqueville - est celle des grands hommes et des notables, ceux qui, naturellement choisis pour accéder à la vie supérieure de l'esprit, sont plus aptes que d'autres à défendre et à développer la culture. C'est à ce cercle restreint, international mais non internationaliste, sans frontières mais respectueux des particularismes nationaux, que s'agrège Coubertin. Vision d'aristocrate qui ne se conçoit pas sans la contrepartie d'une solide armature humaniste. Projet désuet, guetté par des velléités darwiniennes*. Projet dangereux s'il mène à un élitisme méprisant, voire à une ségrégation raciale. Mais projet non dénué de grandeur, puisqu'il entend donner du sens à l'activité sportive de l'homme. Coubertin eût pu n'être qu'un dandy de l'inutile sportif. Désigné par Dieu (le hasard, le destin), il fut un homme fraternel à l'écoute des angoisses du monde.

Par essence et par pragmatisme, son cosmopolitisme intégrait l'homme sportif du 20ème siècle à l'humanité et, par voie de conséquence, la culture sportive et le néo-olympisme à la culture.

3. Coubertin et les sciences de l'homme

3.1. Coubertin et la psychologie

Depuis les années 1880, dans sa lutte pour une réforme de l'éducation, Coubertin ferraille contre le physiologisme et les médecins-gymnastes. Adversaire de toute militarisation de l'éducation physique par considération d'ordre politique (corseter le corps-citoyen, c'est brimer le corps social), Coubertin a choisi l'«athlétisme» (on sait qu'il entend le sport par ce terme), moyen de libération

⁴ Pierre de Coubertin (1915). *L'Education des Adolescents au XXe siècle. III. Education morale. Le Respect mutuel.* Paris: Alcan, 104 p.

des énergies productives, à l'encontre du drill prussien et des gymnastiques allemande et suédoise. La Revue Olympique (1901-1914)⁵ sera son porte-parole. Les articles les plus significatifs de cette revue se trouvent réunis par les soins de Robert Dépagniat - fidèle parmi les plus fidèles admirateurs français - dans: «Essais de Psychologie sportive»⁶.

Dans le numéro d'avril 1909 («L'homme et l'animal»), Coubertin précise une pensée qu'il n'a cessé de formuler plus ou moins nettement depuis le début du siècle : «Nous n'admettons pas qu'on puisse former le corps de l'homme à part et l'offrir en mariage à l'esprit: mauvais ménage pour lequel il n'existe pas de divorce et qui risque d'engendrer les pires désordres [...] il ne peut point y avoir d'éducation physique complète sans le secours de la psychologie [...] notamment, il existe *une philosophie de la culture corporelle* dont il est indispensable que soient imbus l'élève et le maître.»⁷ Car «l'esprit et le corps doivent s'être connus de tout temps et avoir été élevés ensemble [...] le corps de l'homme n'est pas un simple corps d'animal.»⁸ Hélas, note Coubertin⁹: «Le rôle de la psychologie dans l'exercice physique est intense et il est encore presque inaperçu». Or, l'être humain est divers. «Il y a des robustes, il y a des moyens, il y a des faibles, il y a des endommagés, il y a surtout des *inégaux*». Quelle inanité que de vouloir appliquer un système unique à des catégories différentes ? Si l'exercice sportif réclame des automatismes, si l'apprenti doit répondre aux injonctions de l'entraîneur, Coubertin note (intuitivement, tirant l'hypothèse de l'observation) que «l'initiative répétée» (sans plus de précision) permet l'adaptation psychologique de l'athlète aux variations multiples qui se présentent à lui au cours du jeu ou de la compétition¹⁰.

En mai 1909, dans le numéro mensuel de la Revue Olympique, il présente «la philosophie de la culture physique». Vaste problème, écrit-il, promesse bien «imprudente». Il entend cependant répondre à ses détracteurs et, une fois de plus, s'attaquer à ces systèmes «auxquels nous reprochons précisément leur ignorance et leur dédain de la psychologie»¹¹. Belle leçon d'humanisme : «Le principal artisan du perfectionnement corporel de l'homme, c'est l'homme lui-même.»¹² D'où : «Connais-toi. Ce précepte de la sagesse antique constitue en quelque sorte l'alpha et l'oméga de la culture physique, il en résume les besoins et les tendances.» C'est là pour l'adolescent «un axiome fondamental» ! Ainsi, le sportif, mieux qu'un autre, va-t-il être obligé - puis s'habituer - à effectuer une sorte de doit et avoir constant. Il dressera l'inventaire de ses pouvoirs. A l'éducateur de l'aider dans cette analyse difficile, afin de tirer le meilleur parti de ses points forts en visant à neutraliser les faiblesses. Tel est le programme de la «culture physique».

Ce n'est que lorsque le bilan des possibilités physiques, intellectuelles et morales, sera établi, que pourront se lever les ambitions personnelles: «Des ambitions ? rien à faire sans cela.» Et de préci-

⁵ Note. A dater de 1906 (janvier), jusqu'en juillet 1914 inclusivement, la Revue Olympique devient une publication mensuelle (cf. Bulletin du BIPS n° 7).

⁶ Pierre de Coubertin (1906-1912). In: Essais de psychologie sportive. Lausanne/Paris (1913): Payot, 266 p. (contenant la plupart des articles de psychologie sportive parus dans la Revue Olympique dans la période précitée).

⁷ Pierre de Coubertin. In: Essais de psychologie sportive, op. cit., «L'homme et l'animal» (1909), p. 93 (italique dans le texte original).

⁸ Ibidem.

⁹ Pierre de Coubertin. In: Essais de psychologie sportive, op. cit., «La nouvelle pierre philosophale et le néo-empirisme» (1908), p. 76 (italique dans le texte original).

¹⁰ Pierre de Coubertin. In: Essais de psychologie sportive, op. cit., «Automatisme, obéissance et initiative répétée» (1907), pp. 43 et suivantes.

¹¹ Pierre de Coubertin. In: Essais de psychologie sportive, op. cit., «La philosophie de la culture physique» (1909), p. 94.

¹² Ibidem, p. 95.

ser: «Elles [les ambitions] n'ont pas besoin de viser au plus haut. Tout le monde n'est pas destiné aux honneurs du championnat, et il n'est point désirable que tout le monde y aspire. Mais prétendre à la moyenne, c'est encore être ambitieux et nous ne craignons pas d'affirmer que sans cette ambition-là, il n'y a rien à faire en culture physique, même avec les conseils et sous la direction du maître le mieux qualifié et le plus convaincu.» Ainsi l'aspect moral de l'activité physique sera-t-il un des paramètres essentiels de cette activité (car l'homme est un). Certes Coubertin ne va pas au delà d'une énumération très littéraire des «qualités» intellectuelles et de caractère requises au service des «ambitions» : «réflexion, observation, volonté, audace, persévérance»¹³. Mais il y ajoute les «forces sociales dont l'utilité est indiscutable, et ce sont la comparaison, la lutte, l'esprit de rapprochement, la solidarité, l'esprit de corps ...». La camaraderie sportive est d'une utilité évidente : «aucune [de toutes les camaraderies] n'agit plus fortement et plus efficacement».

Tout est-il pour le mieux dans le meilleur des stades possibles ? Non, bien évidemment. Chacun a ses tares, qu'elles soient physiques, morales, ou sociales. Raison de plus pour procéder à un examen écrit (sur fiche) de l'être humain pris dans sa globalité et sa complexité. «Concevez-vous alors qu'on ait pu orienter exactement de la même manière le perfectionnement corporel d'un bilieux et d'un lymphatique, d'un déterminé et d'un hésitant, d'un audacieux et d'un timide, d'un bluffeur et d'un réservé ?» Comment obliger à un «passage forcé sous la même toise de tant d'êtres dissemblables ou contradictoires» ?

Le sport s'appliquera donc en fonction des propres caractéristiques psychologiques de chacun. Universalisme du sport, en vertu d'un «instinct sportif», mal défini par l'auteur, commun à toutes les races de la terre, y compris à celles qui sont dominées. Les Anglais ont montré la voie¹⁴. Moyennant quelques précautions, mais qui sont impératives, le sport peut être octroyé aux «indigènes». «Il est évident qu'en Extrême-Orient, par exemple, la propagation du jiu-jitsu n'est pas désirable au point de vue de la domination européenne. Encore moins des sociétés de gymnastique qui feraient du maniement d'armes ou du service en campagne peuvent-elles être vues d'un bon oeil par les gouvernants occidentaux»¹⁵. Pourtant, contrairement aux Anglais et aux Allemands, les dirigeants français sont par trop timorés. «Le sport peut donc jouer un rôle en colonisation, un rôle intelligent et efficace.»¹⁶ Car, par le sport, les «indigènes» seront «plus maniables», mais surtout «ils s'amuseront» et d'autant que «les aristocraties gouvernante et indigène [le pratiqueront] de compagnie»¹⁷. «Qu'un mandarin annamite ou un noble malgache remportent le prix dans un concours, la puissance de la France à Hué et à Tananarive s'en trouverait-elle donc ébranlée ?» C'est l'évidence pour Coubertin : «Les sports sont en somme un instrument vigoureux de discipline» ; le colonialisme ne peut donc que s'en accommoder.

Ces remarques montrent combien Coubertin fut l'enfant de son siècle, raciste sans complexe, impérialiste, mais ouvert et généreux au plan individuel au nom d'un «instinct sportif» qu'il ne pouvait que reconnaître universel sous peine de renoncer à son cosmopolitisme olympique.

Revenons à la psychologie sportive.

Il écrit, juste avant le cataclysme de 1914, clôturant en quelque sorte une déjà longue période de réflexion sur le sport et l'Olympisme : «Les fondations de l'édifice sportif sont, avant tout, d'ordre

¹³ Ibidem, pp. 98-99.

¹⁴ Pierre de Coubertin. In : Essais de psychologie sportive, op. cit., «Les sports et la colonisation» (1912), p. 241.

¹⁵ Ibidem, p. 238.

¹⁶ Ibidem, p. 234.

¹⁷ Ibidem, p. 239.

psychique. Ce qui fait un champion, ce peut être parfois sa condition physiologique ; mais ce qui fait un sportif, c'est en premier lieu sa mentalité.»¹⁸

On voit combien Coubertin, en la matière, est ferme et innovateur. Il ne croit pas dans «une culture physique rationnelle» qui serait «une nouvelle pierre philosophale». Il est contre des méthodes «toutes basées sur l'étude du corps humain envisagé du seul point de vue animal»¹⁹. L'animalisme, voilà l'ennemi ! A l'occasion de son testament olympique²⁰, il avance, encore et toujours : «La physiologie ne procurera que d'imparfaites données tant qu'on ne s'avisera pas de les compléter par des données d'ordre psychique.» Le Congrès de Lausanne (Psychologie et Physiologie sportives) organisé à l'Université de la ville du jeudi 8 au lundi 12 mai 1913, sous le patronage des 48 membres du C.I.O., avait traité du problème des aptitudes physiques en rapport avec l'instinct sportif et la volonté. Les communications y avaient été de niveau fort inégal. Le concept de «l'instinct sportif» n'avait guère convaincu Claparède*, tenant de la psychologie fonctionnelle. Manifestement, la psychologie sportive appariée avec la physiologie sportive, - ce qui était une concession sans aucun doute pénible pour Coubertin à la puissance des médecins -, n'était pas encore sortie des limbes d'une psychologie élémentaire des instincts. C'est que l'influence de William James* (1842-1910) et de John Dewey* (1859-1952) était alors prépondérante dans une jeune science qui peinait à affirmer son autonomie par rapport à la philosophie. La psychologie fonctionnelle balbutiait. On n'en était encore, pour le mieux, qu'à une psychologie des sensations et de la connaissance, et de leurs relations mutuelles avec la volonté. Qu'on ne cherche pas dans les écrits de Coubertin ce qui ne saurait s'y trouver, compte tenu surtout de l'état d'avancement épistémologique de la psychologie d'alors et de la non-spécialisation universitaire de l'auteur. Coubertin, ne le lui demandons pas, ne pouvait être un chercheur en psychologie. Mais, soucieux de connaissance en vue de conforter son syncrétisme olympique, préparé à recevoir les enseignements du pragmatisme de James et de l'instrumentalisme de Dewey - idées dans l'air - par les leçons de l'«utilitarisme» spencerien* reprises par Arnold* et la «muscular christianity», Coubertin va avoir l'immense mérite d'accepter les prémices d'une science toute neuve et d'y intégrer le champ tout neuf du sport moderne. Ce faisant, notons-le, Coubertin restait fidèle à la tradition judéo-chrétienne de l'effort.

La psychologie selon James et Dewey (reprise par la suite par Ferrière*, Cousinet*, Claparède, et les tenants de «l'école active») ne faisait fond en effet sur l'intérêt de l'enfant que pour mieux susciter l'effort. Cette psychologie naissante enseignait théoriquement à Coubertin ce qu'intuitivement et par réaction au psittacisme ambiant, il avait concrètement trouvé dans le sport - et dans le football en particulier. A savoir que l'effort pour l'effort, imposé artificiellement par un magister, avait fait faillite, que les élites françaises avaient pris en retard le train des révolutions industrielles, et surtout qu'elles ne pouvaient être morales puisque contraintes à accepter et à cacher leurs vérités profondes. Ce que la psychologie des sensations et des instincts confortait en Coubertin c'est que, sans un intérêt «pulsif», l'effort est voué à l'impuissance ou au mensonge. Or le sport - Coubertin l'avait concrètement constaté - était d'un puissant attrait pour la jeunesse. Avec l'ambition de gagner, se développait la volonté de vaincre. L'effort, mot-clé de la réussite sociale et de la grandeur d'une nation dans une démocratie libérale de type volontariste, n'était pas la conséquence d'une volonté extérieure mal acceptée et mal vécue, mais d'une adhésion de tout l'être enfantin, d'une adéquation du «moi et de l'objet»²¹. Mobilisant totalement l'attention du sujet, empêchant

¹⁸ Pierre de Coubertin (1914). *Les pourvoyeurs du Royaume d'utopie*, in : *Revue Olympique*, mai, p. 77.

¹⁹ Pierre de Coubertin (1921). *Leçons de Pédagogie sportive*. Lausanne : La Concorde, 124 p.; publiées sous le titre «Pédagogie Sportive» (1922, éd. G. Crès - 1934, éd. BIPS), pp. 55-56 (éd. 1934).

²⁰ Pierre de Coubertin (1925). *Ouverture des Congrès Olympiques (Congrès technique et Congrès pédagogique)*, 29 mai, in : *Premier congrès international pédagogique de Prague, compte rendu des séances*. Prague : Imp. d'Etat, p. 12.

²¹ John Dewey, in: *L'Education Nouvelle*. Lausanne (mai 1997): Delachaux-Niestlé, p. 72.

une dispersion «des représentations internes»²² qui n'est que le refuge des esprits soumis à une cause externe, canalisant l'énergie vitale pour la réalisation d'un projet librement accepté, le sport permet à l'effort de surgir normalement d'une puissante excitation sensorielle interne. A l'éducateur de savoir se servir d'un tel levier éducatif.

Certes, les travaux du Congrès de 1913, comme les écrits de Coubertin qui ont précédé ou qui vont suivre, ne sont pas à la hauteur des souhaits exprimés. Les mécanismes psychiques, les motivations du sportif, sont insuffisamment analysés au regard des seules considérations didactiques ou moralisatrices (on y trouve de place en place un mauvais relent de réarmement moral). Les communications sont d'un niveau assez faible, à part celle de Claparède qui conteste à «l'instinct sportif» d'être une catégorie spéciale. Les descriptions relèvent d'un ordre littéraire. Mais le fait est moins là que dans l'existence même d'un tel Congrès. Pour la première fois en effet dans l'histoire des sciences du sport, une assemblée de théoriciens (même si leur approche méthodologique est limitée) et de praticiens, «hommes de terrain», se trouve appelée à discuter de la psychologie du sport. Pour la première fois le sport fait son entrée officielle en psychologie et la psychologie traite officiellement du sport. Ce n'est pas le moindre mérite historique de Coubertin.

3.2. Coubertin et la science sociale

Face à la complexité des sociétés industrielles, Coubertin, sur le qui-vive, est en quête d'une pierre philosophale. Sa culture classique, une remarquable ouverture d'esprit, l'ont naturellement amené à chercher dans la jeune psychologie une solution individuelle à l'angoisse qui est la sienne. A la «science sociale» tout aussi récente, il demande une explication des rouages sociaux. On peut admirer l'élan intellectuel qui pousse Coubertin vers «une science à côté, une science catéchumène qui attend le baptême administratif»²³.

En 1883, alors qu'il part pour l'Angleterre, date de son entrée dans la vie sociale, Coubertin a vingt ans, Durkheim* vingt-cinq, Tarde* quarante. Auguste Comte* est mort (1857) quelques années avant sa naissance. Le Play vient de mourir (1882) : la sociologie est adolescente.

On peut se poser la question de savoir pour quelles raisons une telle floraison de sociologues va surgir dans la seconde moitié du 19^{ème} siècle français. Sans doute, fruit de la grande Révolution, à cause d'une désacralisation du pouvoir politique. Sans doute, à l'appel d'Auguste Comte, grâce à une séparation (difficile) de la psychologie et de la sociologie de la vénérée philosophie. Mais, ce qui à nos yeux n'est pas suffisamment mis en relief, c'est le besoin pour les élites intellectuelles et politiques de conjurer la peur de nouveaux soulèvements révolutionnaires. La destruction du système féodal, l'anomie du système capitaliste, ont fait éclater les structures sociales et les rapports sociaux. Monsieur Prudhomme a besoin de paix pour arrondir son bas de laine. Les sociologues vont tenter de comprendre pourquoi naissent des antagonismes sociaux et ce qu'il conviendrait de faire pour éviter les explosions sociales. «La question ouvrière», «la question sociale», «le Grand soir» vont se trouver au centre des processus de la jeune sociologie et des thèmes de recherche des sociologues. Le Manifeste de Karl Marx ne date que de quelques décennies (1848).

Rien ne permet d'écrire que Coubertin eut un commerce personnel avec la pensée des fondateurs de la sociologie française. Selon une grande vraisemblance, cela se fit dans le cadre des idées positivistes en honneur à Sciences-Po et par le biais des ouvrages de Tocqueville et de Taine. Par contre,

²² Ibidem, p. 71.

²³ Pierre de Coubertin (1912). L'Education des Adolescents au XX^e siècle. II. Education intellectuelle. Analyse universelle. Paris : Alcan, p. 110.

et là, totale certitude, parce qu'il n'a cessé de revendiquer cette paternité, Coubertin connut la «science sociale» par l'étude approfondie de l'oeuvre de Frédéric Le Play, qu'il n'approcha cependant pas lui-même. «Je représente devant vous la première génération de ceux qui n'ont pas connu Le Play»²⁴. En 1932, Coubertin écrit : «Le Play fut avec Thomas Arnold le maître auquel va ma gratitude maintenant que le soir est proche. A ces deux hommes je dois plus que je ne puis dire.»²⁵

Il est donc important, si l'on veut comprendre la philosophie de l'Olympisme moderne, d'analyser la doctrine sociale de Le Play.

Frédéric Le Play est né à La Rivière St-Sauveur (près de Honfleur) face à Mirville, de l'autre côté de la Seine. C'est un normand, comme Coubertin. Et comme Coubertin, un terrien attaché aux valeurs provinciales traditionnelles. Son père est officier des douanes («Honneur et Service !»). Doué intellectuellement, il intégrera l'Ecole Polytechnique et sera reçu premier au concours d'entrée à l'Ecole des Mines. Ingénieur donc, mais de cette génération d'hommes choqués par les «trois Glorieuses» de 1830 et la Révolution de 1848. Choqués moins par les revendications justifiées d'un prolétariat misérable et d'une élite intellectuelle en recherche de liberté, que par l'impossibilité où se trouvent possédants et possédés, patrons et ouvriers, de se comprendre et de vouloir la paix sociale. Car la grande hantise de Le Play - comme de Coubertin - c'est le socialisme et ses utopies rousseauistes.

Après 1848, l'ingénieur cède le pas au sociologue. L'idée centrale va être dorénavant, chez Le Play, que le but des économistes n'est pas le bien-être ou la richesse, mais la paix sociale. A tout prix, il convient d'éviter la lutte des classes comme la lutte des peuples. C'est contre les «faux dogmes» qu'il faut s'insurger. En 1871, il écrira : «L'erreur nous a plus dévorés que ne nous dévorent à cette heure les communistes et les Prussiens.» Et encore, en préface à un livre de Demolins²⁶ (Demolins ayant été, rappelons-le, l'un des introducteurs en France de la pédagogie arnoldienne) : «Nous souffrons moins du vice que de l'erreur.»

Avant 1848, Le Play a parcouru la Grande-Bretagne, les pays danubiens, l'Allemagne, la Russie, la Scandinavie, la Turquie. Il est l'ami de Tocqueville, Lamartine, Carnot, Thiers, Arago, Sainte-Beuve, Dupanloup. Petit, svelte, bon cavalier, homme positif devant la vie et ses joies au quotidien, européen cosmopolite, il a engrangé un nombre considérable d'observations d'ordre psychologique et sociologique. Après 1848, il n'aura de cesse de lutter contre les tendances «néfastes» qui mènent à des révolutions périodiques. Il pense que ces tendances sont la conséquence de l'ignorance. Sa notoriété est totale. En 1855, il publie «Les Ouvriers européens» dont le retentissement est très grand. Il a été commissaire de l'Exposition de Paris (1855), le sera à celle de 1867, à la demande de Napoléon III. Il a été l'organisateur de la section française de l'Exposition de Londres (1862). Fondateur de la Société d'Economie Sociale, il a concrétisé son action en créant des Unions de la Paix Sociale, sorte de cercles de paroles où l'intelligentsia se retrouve. On comprend que l'homme, le voyageur, le chercheur, le penseur, aient pu séduire Coubertin. Séduit, mais critique, nous le verrons.

Le 14 novembre 1887, à la Société Nationale Française de Londres, Coubertin expose le programme de Frédéric Le Play, «un homme illustre» dont il veut assurer «le triomphe [des] idées».

²⁴ Pierre de Coubertin (1887). Un programme : Le Play. Conférence donnée à la Société Nationale Française à Londres, 14 novembre. Archives C.I.O. Extraits («Une conférence à Londres»), in : La Réforme Sociale, 7^{ème} année, 2^e série, tome IV, 15 décembre, pp. 621-622 ; cf. Textes choisis de Pierre de Coubertin, sous la direction de Norbert Müller, Zurich (1986) : Weidmann, tome I, p. 544.

²⁵ Pierre de Coubertin. Manuscrit. Archives C.I.O.

²⁶ Edmond Demolins. Le mouvement communal et municipal au Moyen Age. Cité par L. Baudin, in : Le Play, Paris (1947) : Dalloz, p. 8.

Coubertin loue Frédéric Le Play de n'être «ni un rêveur, ni un idéologue», mais d'avoir recherché les lois qui «président à la formation et au développement des sociétés humaines»²⁷. Ce qui, en effet, rapproche Coubertin de Le Play, c'est qu'avec ce dernier, Coubertin trouve cautions à son angoisse. Puisque la science la plus abstraite (la mathématique) apporte cautions de son abstraction rigoureuse à l'observation du savant. Le mérite de Le Play, pour Coubertin, c'est d'avoir su faire l'autopsie des sociétés. A l'époque (1848 et plus tard), Le Play aura été le seul «[à avoir] eu la pensée de demander le plan [d'une organisation sociale] à l'observation. C'est que l'existence des lois scientifiques gouvernant la formation et le développement des sociétés humaines n'était alors admise par personne». Mais sa culture de polytechnicien et de physicien a permis à Le Play d'engager une telle recherche, «aujourd'hui que l'assimilation du corps social à un organisme vivant est devenue familière à chacun de nous»²⁸. Le credo est positiviste. Coubertin expose de façon critique la méthode de recherche de Le Play : «La méthode [c'est] l'observation monographique portant sur la famille ouvrière saine, envisagée comme la cellule sociale par excellence.»²⁹ On voit de quels a priori réducteurs et moralisants est chargée cette définition. Coubertin particulièrement averti note cependant : «La valeur de la méthode, si grande soit-elle, ne saurait permettre à une science d'atteindre son objet puisque cet objet est nécessairement hors d'atteinte. Il restera toujours des découvertes à faire en géologie ou en chimie; de même, il en restera toujours à faire en sociologie. Le Play [...] oublia par la suite cet axiome qui commandait la prudence et il crut pouvoir proclamer prématurément la 'constitution essentielle de l'humanité'.»

Malgré ces réticences, Coubertin adhère au programme de la Réforme Sociale ; mieux, il le précise. Dans sa conférence, consacrée à l'oeuvre de Le Play, il considérera la famille, l'Etat, les rapports sociaux. En miroir, se profilent, dans les années 1890, les convictions sociales de Coubertin.

Comme Le Play, Coubertin déplore que la famille soit en crise : l'autorité paternelle se dilue, le foyer n'est plus un point d'ancrage stable, la dépopulation gagne du terrain. La raison de telles faiblesses réside dans le détestable régime de succession. Le partage du patrimoine entraîne l'éclatement de la famille patriarcale. Coubertin cite Renan : «Un code de lois [...] semble avoir été fait pour un citoyen idéal, naissant enfant trouvé et mourant célibataire»³⁰. Le Play appelle donc de tous ses voeux «la liberté testamentaire». Mais, conclut Coubertin, «c'est avec lenteur et prudence qu'ici plus que partout ailleurs il convient d'avancer.»³¹

L'Etat, voilà l'ennemi. Paraphrasant Sieyès, Coubertin avance : «Qu'est-ce que l'Etat ? - tout. A quoi sert-il ? - à rien. Que devrait-il être ? - pas grand-chose». Car, ajoute-t-il, en libéral conséquent : «L'Etat est un luxe ruineux». Tant «qu'il ne sera pas déchargé de son fardeau disproportionné, il sera menacé de chutes fréquentes.» Mais pourquoi l'Etat est-il si réclamé par «[ce socialisme] qui nous envahit à la faveur de la centralisation» ? Parce que les communes de France ont une organisation arriérée, car «toute la liberté est installée au sommet, il n'y a à la base qu'autoritarisme et tyrannie». On reconnaît là le disciple de Tocqueville, heureux d'exprimer sa ferveur. Il faut donc donner au maire des pouvoirs de contrôle et de décision en matière de police, d'éducation, d'impôts. De même les départements, qu'il importerait souvent de regrouper en circonscriptions régionales, devraient disposer d'un grand pouvoir de décision pour ce qui est de l'hygiène, des métiers, des universités, «des sociétés de tous genres». «Entre des adversaires de droite et de

²⁷ Pierre de Coubertin. Un programme : Le Play, op. cit.; cf. Textes choisis, op. cit., tome I, p. 543.

²⁸ Pierre de Coubertin (1906). Le Play, réformateur et sociologue, in : La Chronique de France, 7e Année, pp. 158-173; cf. Textes choisis, op. cit., tome I, pp. 560-561.

²⁹ Ibidem.

³⁰ Pierre de Coubertin. Un programme : Le Play, op. cit.; cf. Textes choisis, op. cit., tome I, pp. 546-547.

³¹ Ibidem, p. 549.

gauche», Coubertin préconise, à l'école de Le Play, «de sages réformes basées sur l'expérience et sur l'observation» (souligné par nous).

Ainsi, pense-t-il, une solution «scientifique» se fera jour et mettra fin au détestable et pernicieux antagonisme des classes.

Ainsi, en est-il convaincu, des adversaires sociaux, patrons comme ouvriers, découvriront-ils que la solution à leurs maux peut résider, non pas dans la charité, insuffisante, mais dans le devoir social, car «il faut aider les combattants de la bataille humaine et les aider même s'ils se battent sous d'autres chefs et d'autres drapeaux que ceux de votre choix ; voilà le devoir que j'appelle social.»³². Coubertin est fidèle aux doctrines économiques du libéralisme, tel que le conçoivent les intellectuels libéraux sociaux chrétiens du 19^{ème} siècle. Pour ces derniers, l'inégalité individuelle de connaissances et d'aptitudes est un fait. De telles inégalités entraînent nécessairement des niveaux différents de responsabilités sociales et politiques: le concept de classes n'est pas récusé, il est un constat. Soucieux cependant de ne pas sombrer dans de nouvelles révolutions (1792, 1848 et la Commune de Paris sont proches), tenants d'un christianisme social de progrès, ils rappellent aux «possédants» leur devoir de patronage (qui plus qu'une «vertu» chrétienne est un «devoir» civique). Pour autant ce dialogue ne se conçoit pas si le «prolétariat» ne peut et ne veut l'entendre. D'où l'obligation d'éduquer les travailleurs. Le libéralisme de Coubertin se situe au centre de l'échiquier politique, il n'est pas possible de l'envisager sans le préalable d'un projet de réforme de l'éducation, et tout spécialement de l'éducation du jeune collégien, futur maître des rouages économiques et sociaux dans toute démocratie libérale.

Coubertin n'est pas un sociologue. Il n'utilisera jamais en particulier la méthode des monographies mise au jour par Le Play, on eût pu penser qu'il l'appliquât à l'étude de l'organisation olympique. Il ne retiendra de l'oeuvre de Le Play que la confirmation que l'histoire et l'expérience lui avaient déjà révélée: la recherche d'une solution à la question ouvrière, le maintien de la paix sociale par le dialogue et le devoir social, sont la condition sine qua non du progrès humain. Normes qu'il mettra en pratique dans l'Olympisme.

3.3. Coubertin et l'Histoire

De toutes les sciences de l'homme, l'Histoire est sans conteste celle à laquelle Coubertin va demander le plus dans la recherche d'une légitimité culturelle pour le néo-olympisme.

Là encore, dissipons une idée toute faite, Coubertin ne fut pas un historien. Et pourtant cette idée a la vie bien dure. Tous les biographes sont unanimes, tous voient en lui un historien. Une plaque officielle du C.I.O., les publications du Comité International Pierre de Coubertin, de l'Académie Internationale Olympique, du Carl Diem Institut, les brèves notes familiales de Mme Gaëtan de Navacelle, de Geoffroy de Navacelle de Coubertin, les études universitaires de John Lucas, d'Eugen Weber, de nous-même dans une première approche, toutes sans exception font de Coubertin un historien. Pesons les mots !

Coubertin ne fut pas un historien, c'est-à-dire un chercheur dans l'acception où l'Université l'entend. Esprit brillant, intelligence synthétique, obsédé par l'irritante question sociale, il fut un connaisseur éclairé de l'histoire ancienne et moderne et un observateur lucide de l'histoire contemporaine. Nous avançons que chez lui le didactisme l'emporta sur le souci de recherche, qu'il fut essentiellement un très grand chroniqueur et un moraliste. L'Histoire apportait à sa

³² Ibidem, p. 554.

réflexion les matériaux nécessaires. L'Histoire guida sa démarche de réformateur de l'éducation. A l'Histoire il demande des exemples, non des modèles.

L'enseignement historique reçu ne le prédisposait pas à cette empathie qui va être sienne envers les histoires et les cultures du monde. Sans doute, il le dit dans ses Mémoires, connaît-il comme ses condisciples la liste complète des maîtresses de Louis XIV. Sans doute la 3^{ème} guerre punique n'a pas pour lui de secrets. Sans doute le Père Caron* lui a-t-il fait pressentir les grandeurs de l'Hellade. Mais de l'histoire des temps présents, des raisons de la défaite de 1870 et de la Commune de Paris (1871), il ne sait rien.

Le jeune Coubertin des années 1880, qui se lance à corps et âme perdus dans les batailles du siècle, réclame à l'Histoire d'éclairer l'histoire. Honnête homme, patriote averti, comme on l'attend d'un jeune aristocrate rebelle aux idées reçues, c'est d'abord à l'Histoire qu'il demande un viatique contre les angoisses de l'époque. Une défaite militaire, une insurrection communiste, l'inconnu de nouvelles découvertes, c'est trop pour un jeune homme de qualité !

Notons qu'il a l'humilité des esprits rigoureux et le respect des hommes de science. Jamais, alors qu'il revendique à honneur et à charge d'être un réformateur de l'éducation et un pédagogue, jamais il ne se dit historien.

Notons également que rien ne permet de dire que dans son cursus, il reçut une formation d'historien, même si, à Sciences-Po, il fréquenta quelque temps les cours de professeurs éminents, souvent membres de l'Institut³³. Coubertin n'est pas un historien formé à la rude école des sources et de leur critique. Mais, paradoxalement, ce fut une chance. Libre de butiner à son aise, maître de ses démarches, Coubertin aura le temps de se forger une culture historique, en dehors des maîtres et des modes. Il ira à Tocqueville, Taine, Le Play, sans idée préconçue, sans oeillères idéologiques. L'Histoire sera le vivier où il trouvera arguments et argumentation pour l'enrichissement de sa réflexion et le renforcement de son action. Positiviste critique, Coubertin est d'abord un pédagogue.

L'étude thématique des ouvrages qui composèrent la bibliothèque de Coubertin et dont nous avons une quasi totale description, grâce au catalogue édité à l'occasion de la vente de cette bibliothèque, montre combien Coubertin fut surtout un passionné de l'Histoire³⁴.

Nous l'avons écrit³⁵, sur 450 titres environ qui forment le fond de la vente, 290 sont consacrés à l'histoire ou à la géographie historique et politique. Un nombre significatif (25) montre le grand intérêt de Coubertin pour les Etats-Unis d'Amérique et le Canada. La plus grande partie des revues se rapportent à la vie américaine, tels le Journal des Américanistes de Paris, Art & Archeology, ou la Revue des deux Mondes. L'Extrême-Orient est présent avec Contemporary Japan.

Cent trente-cinq titres relèvent de l'Histoire générale, et singulièrement contemporaine, de France, Grande-Bretagne (et son Empire), Etats-Unis d'Amérique ; 29 renvoient à la Grèce (dont la Grèce byzantine et moderne) et à la Rome antique .

Figurent dans cette bibliothèque: L'Histoire Générale de Lavis et Rambaud (en 12 volumes),

³³ Note. Parmi ces professeurs, Emile Boutmy, Léon Say, Albert Sorel, Alexandre Ribot, Paul et Anatole Leroy-Beaulieu (voir p. 47).

³⁴ Voir in supra note-référence 2.

³⁵ Yves Pierre Boulongne (1980). Coubertin et l'Histoire. Revue Stadion. Sankt Augustin : Verlag Hans Richartz.

l'Histoire d'Angleterre et l'Histoire de France de Guizot, l'Histoire Diplomatique de l'Europe (1668-1791) de Barral, l'Histoire de la Monarchie de Juillet et le Parti libéral sous la Restauration de Thureau Dangin, la Chronique du règne de Charles IX de Prosper Mérimée, l'Histoire des Croisades (6 volumes) de Michaud, l'Essai sur l'Histoire Universelle de Prévost-Paradol, l'Histoire du Peuple d'Israël d'Ernest Renan, les Origines de la France Contemporaine de Taine, L'Europe et la Révolution Française et l'Histoire de la guerre franco-allemande d'Albert Sorel.

Un certain nombre de «lettres autographes de grands coloniaux français», tels Jules Ferry, Paul Doumer, Delcassé, Lyautey, Jean Charcot, etc. «[pourront] être jointes à l'Atlas Colonial Français (édition par l'Illustration, 1929)».

Ainsi ont été disséminées en 1944 des sources historiques précieuses. La France n'établit pas un droit de préemption. Mais à l'époque, le monde était en flammes !

Dis-moi qui tu lis, je te dirai qui tu es ! L'étude macroscopique de la bibliothèque de Coubertin - celle qui fut vendue à l'encan face à l'indifférence du C.I.O. et des hommes de culture francophone - trace le profil d'un honnête homme soucieux au plus haut degré de pénétrer les arcanes du monde contemporain, armé d'une solide culture «classique».

La production historique de Coubertin est, dans la forme et dans le fond, l'expression de cet intérêt et de cette culture.

De 1885 à 1935 (environ pendant cinquante ans), nous avons recensé (à charge d'un inventaire qui fluctue au gré de nouvelles découvertes) 170 articles se rapportant à l'Histoire, dans des revues ou journaux divers de langue française, anglaise, allemande, tels: La Revue du Pays de Caux, la Revue Olympique, La Revue pour les Français, Revue Blanche, Revue Bleue, Revue du Touring-Club de France, Le Figaro, Le Gaulois, Le Français, La Tribune de Genève, La Gazette de Lausanne, Sport Suisse, Revue de Genève, Revue Universitaire Suisse, L'Indépendance Belge, Excelsior, The American Review of Reviews, North American Review, Deutsche Revue.

Les textes sont relatifs à un événement contemporain de civilisation. Ils sont souvent le fait d'un voyage : outre-Manche, outre-Atlantique, outre-Rhin, ou d'une visite à Rugby, Cambridge, Oxford, Montréal, Columbia, Niagara Falls (où Coubertin s'est rendu à partir du Havre pour guérir en mer d'un influenza !³⁶). Parfois, ils relatent une conversation avec des personnalités politiques (Jules Simon*, l'homme de toutes les vertus, pour Coubertin !) ou universitaires (tel Octave Gréard*, recteur de l'Université de Paris). Ou bien, ils font état d'une correspondance avec: Lyautey, Victor de Laprade, Theodore Roosevelt, le Dr. Brookes*. Coubertin croise souvent le fer avec les médecins-gymnastes - même avec Tissié* pour lequel son admiration est grande -, ou s'entretient «en savant» avec le Dr Fernand Lagrange*, auteur du remarqué «Physiologie des exercices du corps» (1888)³⁷. Coubertin entend réhabiliter l'histoire contemporaine contre ses détracteurs. Car «l'étude de l'histoire contemporaine diffère aujourd'hui de ce qu'elle pouvait être il y a cinquante ans», et «l'histoire démocratique, au contraire [des Annales Monarchiques] est pleine de logique ; ce sont les peuples qui la font et non les hommes.»³⁸

L'événement devient prétexte à démonstration pédagogique en faveur du sport ou de l'Olympisme. Les sujets à la mode sont, de ce fait et par tactique, abordés : le surmenage, l'arthri-

³⁶ Pierre de Coubertin (1902). La Revue du Pays de Caux, n° 4, septembre, pp. 151-152, 159.

³⁷ Note. En 1913, date du Congrès de Psychologie et Physiologie Sportives, l'oeuvre de Fernand Lagrange est rééditée pour la douzième fois.

³⁸ Pierre de Coubertin (1896). L'Evolution Française sous la troisième République. Paris : Plon-Nourrit, p. VIII.

tisme, la bicyclette, le canoë, l'aérostat ! Là il traite de Missolonghi, ailleurs du Transsibérien, des Boers et de l'Afrique du Sud, de Gabriel Bonvalot et du Tibet, du Capitaine Lancrenon et de Saint-Petersbourg. Ce qui lui permet de discuter, selon ses vues, des nationalismes, des colonialismes, toujours du sport, et encore et toujours, de l'interdépendance des nations désormais tributaires de réussites technologiques exaltantes : la science n'a pas de patrie. Coubertin historien ? Non. Mais brillant chroniqueur d'opinion, passionnément engagé.

«Chronique de France» paraît, sous la direction de Pierre de Coubertin, de 1900 à 1906. A partir de 1906, «Revue pour les Français»³⁹ poursuit le but d'informer les élites française et anglo-saxonne de la France, telle qu'elle fut hier, telle qu'elle est aujourd'hui, à nouveau puissance coloniale de première grandeur. C'est au niveau national et occidental l'élargissement de l'audience de la «Revue du Pays de Caux» (1902-1903), curieux organe d'information à destination des paysans normands dont Coubertin avait été le seul rédacteur, le seul dessinateur, le seul producteur, le seul expéditeur, le seul mécène (l'exemplaire était gratuit). On y traite des problèmes de l'agriculture tout autant que de l'éducation corporelle des fils de paysans, de Madagascar aussi bien que des Balkans. L'histoire moderne y tient une place significative.

De 1914 à 1915, alors qu'il souhaite s'engager dans l'armée active, mais n'est finalement versé que dans la réserve, Coubertin publie «Chroniques pour après»⁴⁰, à la demande du bureau de propagande du Ministère français des Affaires Étrangères. Le point d'orgue en sera, dans le journal *Excelsior* du 4 janvier 1915, le Décalogue aux Jeunes Français où Coubertin expose avec gravité et solennité les buts de guerre du Gouvernement français. Tables d'une loi naïvement sans appel, puisqu'à l'évidence Coubertin ne doute pas de la victoire des armées alliées, document révélateur où pointe l'orgueil tempéré d'un patriotisme de bon aloi. C'est une invite sans équivoque à la jeunesse de France afin qu'elle décide «si la présente guerre doit n'être qu'un assaut vaillamment repoussé ou s'il doit en résulter le triomphe de la civilisation française». C'est situer pour objet de conquérir «[le] monde et [d'] organiser la bienfaisante invasion du commerce, de l'industrie, de la science, des lettres, de l'art français»⁴¹. Indéniablement, Coubertin n'a pu totalement échapper à l'ardeur nationaliste bien compréhensible pour l'époque. Mais il ne tombe pas dans le filet du «bourrage de crâne». Mieux, il ajoute, en commentaire: «On remarquera que ces dix résolutions ne comportent de haine ni de violence à l'égard d'aucun autre peuple.» 1915, c'est aussi l'année où Coubertin entend sauver ce qu'il peut sauver du Mouvement olympique, l'année où il va transférer à Lausanne le siège du C.I.O. Ceci explique-t-il cela ?

Après le Congrès de Prague (mai 1925) et ses adieux au proscenium olympique, Coubertin continuera, maugréant souvent contre les laideurs du temps, à écrire des articles de circonstance dans les cahiers de l'Union Pédagogique Universelle (UPU, fondée en novembre 1925) et du Bureau International de Pédagogie Sportive (BIPS, créé en 1928). L'intérêt de ces publications est qu'elles présentent, de façon réitérée, les thèmes fondateurs de la croisade coubertinienne. Y sont concentrées les obsessions de l'auteur: sport, pureté, morale. Curieusement, nous le verrons, il y est moins question d'Olympisme que de sport.

Sans doute, concernant les rapports de Coubertin avec l'Histoire, devons-nous signaler les conférences publiques qu'il donnera à Londres, à Athènes, à Princeton, au Havre (Salle Franklin, 1895,

³⁹ La Revue pour les Français deviendra la Revue des Français en octobre 1910 (Source: Catalogue collectif des périodiques du début du XVIIe siècle à 1939. Paris, 1977 : Bibliothèque Nationale, Département des Périodiques).

⁴⁰ Cf. notamment *La Petite Gironde*, 35ème année (1914) et 36ème année (1915).

⁴¹ Pierre de Coubertin (1915). *Aux Jeunes Français, Le Décalogue de 1915*, articles I et II. Publié par le journal *Excelsior* (88, Champs Elysées, Paris) qui l'a édité, le tient à la disposition de tous les bons Français contre 0,10 par affiche; la douzaine 1 fr.; les cinquante 3 fr.; le cent 5 fr.

cing communications sur «La Question d'Orient», «L'Empire Britannique», «Le monde Américain», «En Afrique», «L'Extrême-Orient») ainsi que la communication sur Olympie, documentée et brillante, qu'il présentera le 6 mars 1929, à Paris, mairie du 16^{ème} arrondissement, devant un parterre très Jockey-club.

Les ouvrages de Coubertin consacrés à l'Histoire sont en nombre. Pour deux d'entre eux ils ne sont que le regroupement d'articles déjà publiés. Ce sont : «Pages d'Histoire contemporaine»⁴², articles parus dans Le Figaro, et «L'Avenir de l'Europe», résultat d'une «enquête entreprise à la demande du journal L'Indépendance Belge»⁴³.

De 1888 à 1931, treize livres ou opuscules sortent de presse. Leur épaisseur varie de 31 pages («Où va l'Europe ?», 1923) à 432 pages («L'évolution Française sous la troisième République, 1896). L'Histoire Universelle (1926-1927) se compose de quatre volumes (au total 659 pages) et est le «chef-d'oeuvre» de l'auteur, au sens où les Compagnons du Devoir* l'entendent. Dans ces ouvrages, se recourent les thèmes essentiels: réforme de l'éducation, défense de la démocratie libérale, accession du prolétariat à la culture, paix entre les hommes et entre les nations, défense du sport et de l'Olympisme. L'Histoire devient fin et moyen, sagesse et pédagogie. Le style, le mode du conteur ne sont pas innocents : l'article, la revue, portent plus et mieux que de longs traités. Quand il s'agit de convaincre - et Coubertin est toujours un pédagogue féru de didactisme - le discours doit être concis et élégant. L'Histoire est une longue patience ! «Elle ne se nourrit que de vérité» et permet ainsi à l'éducateur de justifier et de déterminer les finalités et les objectifs de l'éducation.

Coubertin sera amené, poussé par sa propre dialectique (d'une part, sa réflexion philosophique, d'autre part, les obligations de justification éthique de ses propositions de réforme), à préciser sa vision de la science historique.

La forme du récit renseigne ici sur la méthode.

Les textes premiers, écrits à la main - Coubertin tient la machine dactylographique en grand mépris - sont pratiquement sans ratures. Le jet est direct, l'écriture cursive, aérée. Le discours s'ordonne selon l'usage classique de la dissertation historique définie par Voltaire : «une exposition, un noeud, un dénouement». Il s'agit d'un récit, d'une histoire historisante produite par un pédagogue à l'esprit synthétique, plus que du travail d'un chercheur. Fruit d'une culture personnelle et d'une érudition générale, c'est un mode plus littéraire que scientifique. C'est une histoire positiviste, nous l'avons vu. Michelet reste le maître. La vision coubertinienne peut donc être recherchée autant dans ses écrits pédagogiques qu'historiques. Nous fondons notre enquête sur deux sources principales: L'Analyse universelle (1912) et Histoire Universelle (1926-1927).

Au cosmopolitisme politique olympique correspond l'oekoumène de la connaissance. Il importe moins de connaître que de reconnaître son ignorance. Prendre du champ par rapport à l'événement, avoir une vision panoramique du moment historique, c'est situer historiquement l'homme dans le temps et dans l'espace. Vision existentielle du destin humain qui place l'histoire en première ligne dans le flux de la réflexion philosophique. Vision humaniste qui fait de l'homme l'élément déterminant de l'histoire de l'homme.

Si cette «aviation intellectuelle», dont nous aurons plus longuement à nous entretenir, entend lutter contre le cellularisme, l'histoire universelle⁴⁴, elle, est la parade au particularisme nationaliste.

⁴² Pierre de Coubertin (1909). Pages d'Histoire contemporaine. Paris : Plon-Nourrit, 306 p.

⁴³ Pierre de Coubertin (1900). L'avenir de l'Europe. Bruxelles : Imp. Deverver-Deweuve, 48 p.

⁴⁴ Pierre de Coubertin. L'Analyse universelle, op. cit., préambule; voir notamment pp. 14-15, 16, 24-25.

Obligation, du fait que les découvertes technologiques réduisent le temps et l'espace, effacent l'artificiel des frontières et créent de facto une interdépendance des nations. Obligation, au temps de la «paix armée», alors que les nationalismes exacerbés peuvent embraser la planète (on le verra hélas en 1914).

Coubertin réfute l'assertion commune que la vie des peuples est semblable à celle des individus. «La jeunesse des peuples est indéfiniment réfectible par leur propre effort et l'observation de saines coutumes sociales.» (La seconde partie de l'affirmation est ambiguë). Coubertin tire argument de la seule observation des cultures et des sociétés. Entre le matérialisme historique - la révolution bolchevique, en 1926-1927, fête ses dix ans d'existence - et l'idéalisme historique, il adopte une position médiane, faisant place au milieu et à l'environnement, à l'homme avec ses appétits et son besoin d'idéal. Le climat est «le véritable sculpteur des races». Ni le raisonnement, ni l'expérience prouvent une supériorité naturelle quelconque d'une race sur l'autre, et de la race blanche en particulier. Le climat et le milieu déterminent le mode de travail; le mode de travail conditionne la nature et les aspects de la propriété, influe sur le mode de famille (monogame ou polygame) ainsi que sur l'aptitude des enfants mariés à fonder un foyer en dehors de l'enclos de la tribu fondatrice.

Seule l'histoire peut apporter un éclairage à la marche des sociétés : l'histoire, «première de toutes les sciences en importance et en efficacité éducatrice, celle dont va dépendre désormais en très large partie le progrès politique et moral des sociétés.»⁴⁵ Car elle est «par excellence pour les démocraties, l'école de la Sagesse. [...] elle seule enseigne la solidarité des siècles, la valeur du temps et donne aux gouvernants et aux gouvernés cette 'notion des difficultés' qui rend les uns prudents et les autres patients. La large diffusion des connaissances historiques sera un des plus pressants besoins de l'âge nouveau : on oserait dire que tout l'avenir de notre civilisation en dépend.»⁴⁶

Une Charte de l'Enseignement Historique⁴⁷ est proposée aux enseignants et aux élites politiques afin que soit extirpée radicalement du coeur des hommes l'hydre nationaliste. Résumons les propositions :

- 1. L'histoire d'une nation et d'une période doit être préalablement située «dans le tableau général des siècles historiques». Pas de fausses proportions de temps et d'espace.
- 2. Toute période d'histoire nationale doit être étudiée en référence aux événements concomitants de l'histoire universelle.
- 3. Les faits d'armes et les traités qui n'ont pas eu de conséquences durables, les chronologies systématiques, les récits anecdotiques, seront écartés.
- 4. Les données territoriales, démographiques, l'état social, les langues usitées, le développement industriel et universitaire, l'interpénétration économique et artistique, sont de première importance pour l'historien.
- 5. «Les périodes de somnolence», qui chez les nations succèdent «aux périodes d'activité», ne sauraient être oubliées du récit historique.
- 6. Les particularités géographiques ne peuvent être ignorées dans l'histoire d'une région.

⁴⁵ Pierre de Coubertin (1926-1927). Histoire Universelle. Aix-en-Provence: Société de l'Histoire universelle, tome I, Avant-propos, p. XIV.

⁴⁶ Pierre de Coubertin [1918]. Notice sur l'Institut Olympique de Lausanne (2 p.). Archives C.I.O., p. 1.

⁴⁷ Union Pédagogique Universelle. III. Année 1927-1928, chapitre «Cadres d'enseignement», III. La notion historique, p. 16.

Remarque qui n'est pas sans importance de fond : «on ne saurait évidemment placer d'emblée l'enfant en face du 'tableau des siècles historiques'»⁴⁸. Coubertin n'est pas un réformateur de l'enseignement du premier degré, il ne considère que l'adolescent, élève de l'enseignement secondaire. Pour lui l'enfant, tel que le comprend une vue classique, est un être inaccompli, seulement le petit de l'homme. Il n'intéresse le réformateur que lorsqu'il advient au stade d'éphébie. Enfin, Coubertin qui a le sens du relatif dira qu'il est souhaitable que l'adolescent soit mis à même de juger et de comparer des valeurs relatives des civilisations dans toute la mesure du possible. Il parle d'évoquer en de vastes fresques tout ce qui, dans l'histoire de son peuple mais aussi de l'humanité, peut éclairer la compréhension du collégien.

«Histoire Universelle» est donc plus qu'une histoire générale (Le modèle en la matière paraît être Prévost-Paradol* dont Coubertin possédait l'oeuvre). Les empires d'Asie, la civilisation ottomane, les Arabes, Byzance, ne sont pas oubliés, ce qui est alors exceptionnel en Occident. L'histoire de ces nations et de ces peuples est diachroniquement traitée. Mais en outre, par de larges coupes synchroniques, des rapprochements se trouvent naturellement posés. Le siècle envisagé s'en trouve éclairé, le jeune adolescent y agrée, l'histoire devient exemple, le pédagogue y trouve son compte.

Ce qui fait l'intérêt de la démarche intellectuelle de Coubertin, c'est qu'il considère la source historique avec autant de circonspection qu'un savant une molécule. Il interroge les faits, non pas comme on examine une surface plane: avers ou revers, avers et revers, ce qui les fige, mais à la lumière d'autres éclairages et selon d'autres sources fournies par la géographie et la sociologie. Le fait historique apparaît alors dans toute la complexité de sa signification temporo-spatiale et culturelle. Existe-t-il une fonction mathématique qui permettrait d'interroger l'Histoire ? se demande Coubertin. Peut-être (Auguste Comte règne encore en maître), écrit-il ; en tout cas «[cette fonction] ne se laisse pas suivre à découvert». Il semble bien qu'interrogeant les trames culturelles profondes des civilisations, alors que le temps court interdit toute interprétation à long terme, Coubertin ait pressenti la notion moderne de longue durée. Pour lui, c'est indiscutable, les linéaments de l'Histoire sont culturels. Seule la culture permet de comprendre la respiration cachée, les immenses flux multiples et complexes, qui échappent au court terme. Elle est l'aune à laquelle s'évalue l'humanité.

Face à une telle somme de documentation et de lectures, force est bien de se demander si Coubertin fut un historien - au sens où on peut l'entendre d'Augustin Thierry, de Michelet ou d'Edgar Quinet, ses contemporains.

Son oeuvre historique peut se lire à deux niveaux, nous semble-t-il, selon que l'on privilégie l'historien ou le narrateur.

Coubertin historien ne va pas aux sources, mais travaille sur des documents de seconde main d'une réelle valeur scientifique - presque toujours - ou sur des récits historiques beaucoup moins crédibles: sa bibliothèque le montre. La forme, le style, l'emportent sur la recherche. Pour nous c'est l'évidence, il est plus un chroniqueur qu'un historien, même si, refusant de sacrifier à la vénération de l'événement, il a pressenti cette longue durée historique, pilier de la méthode contemporaine de la recherche historique.

Ce que Coubertin démontre, dans ses études sur l'Histoire, c'est qu'il est bien le fils de la démocratie libérale cosmopolite. Comme le savant d'alors, comme l'aéronaute d'alors, ou le commandant du steamer; comme l'athlète concourant à Athènes, à Londres, à Saint Louis du Missouri, Coubertin entend se rendre maître du temps et de l'espace. Par la sagesse qui jaillit de son Histoire Universelle, il entend aider l'homme à se situer temporellement et spatialement, et à créer sa

⁴⁸ Union Pédagogique Universelle, IV. Rapport général et conclusions. 1. La réforme de l'enseignement, p. 16.

propre histoire. Cette pédagogie de l'existence ne saurait faire oublier une pédagogie de l'essence qui chez Coubertin - comme chez tous les maîtres de l'École de la 3^{ème} République française - ne peut être ignorée. Les modèles historiques du chevalier, du gentleman, de «l'excellent» sont lisibles en filigrane dans tous les écrits historiques de Coubertin.

Ainsi, pouvons-nous conclure.

Coubertin ne fut pas un historien au sens où l'Université et les universitaires l'entendent. Chroniqueur du temps présent, il fut soucieux de didactisme et de pédagogie: le moraliste l'emporte chez lui, l'éthique républicaine l'impose. Son discours se situe dans la lignée des grands conteurs français de l'Histoire positiviste, l'écrivain prend le pas sur le chercheur. Sa méthode oscille entre une approche diachronique et synchronique du moment et de l'époque, même s'il accorde plus d'importance à la synchronie qu'à la diachronie : l'égalité entre toutes les cultures en est l'heureuse conséquence. Et la grande sagesse.

Coubertin, humanisme et pédagogie Clarté - Rigueur - Harmonie

1. Après Birkenau, malgré tout

On connaît l'affirmation de Pic de la Mirandole (1463-1494) qui fut l'un des plus grands humanistes de la Renaissance : «On ne peut rien voir de plus admirable dans le monde que l'homme.» Mais nous savons aussi combien ce siècle a engendré de monstres à face humaine. Peut-on encore être humaniste après Birkenau ? Le tragique de la condition humaine peut-il annihiler l'immense espoir que des siècles de culture ont raisonnablement apporté à la cause de l'homme et de sa liberté ?¹

Coubertin, qui place l'Olympisme «sous la présidence du point de vue humain» (Auguste Comte*), est un de ces amis qui redonnent confiance à l'homme.

Dans la tradition classique, c'est dans ses oeuvres et dans son action sociale et civique que s'incarne son humanisme. Mais cet humanisme recouvre tous les champs de la connaissance humaine et n'est pas seulement d'ordre éthique (philosophique, pédagogique, moraliste) ou esthétique (bien que l'art y tienne grand place) ou social (même si l'on y retrouve la constante d'une modification des structures des systèmes d'enseignement). Coubertin, en effet, enrichit l'humanisme traditionnel, celui qui, dans l'acception courante, se réfère à la littérature gréco-latine et aux oeuvres de l'âge classique français. Il y adjoint les cultures des autres civilisations et cherche lumière dans les découvertes scientifiques du siècle et les avancées récentes des sciences sociales et humaines. Aucun domaine de l'intelligence ou de l'esprit ne lui est indifférent.

Humaniste par tradition et militant par conviction, Coubertin est tout naturellement un pédagogue. Puisqu'il s'agit, et avant tout, de proposer et de réaliser un modèle humain, en fidélité et respect à des valeurs universellement admises, en adéquation problématique à de nouveaux concepts de civilisation. L'Olympisme est une tentative, somme toute classique et banale, de faire passer l'homme de l'état de nature à l'état de culture.

Pour réaliser ce modèle, bien moins que «dresser» il importe de libérer. La pédagogie de l'humaniste ne peut être que libérale, en ce sens qu'elle fait fond sur le droit à la dignité et à la liberté du sujet: pour Coubertin il s'agit essentiellement du respect de l'adolescent et de l'homme jeune adulte. En ce sens, Coubertin est l'héritier d'un courant majeur de la tradition pédagogique judéo-chrétienne où la recherche d'un équilibre heureux entre l'effort intellectuel et le jeu, la compréhension du monde réel hors de toute oeillère idéologique, restent privilégiées. L'humaniste ne peut s'élever que contre la scolastique. Nous avons vu combien Coubertin s'est rebellé contre la férule napoléonienne encore en usage dans les collèges de son enfance, combien il a ferrailé toute sa vie contre la militarisation de l'éducation physique, combien le sport, tel qu'il le conçoit, est synonyme de libéralisation et de liberté. Coubertin s'est ainsi inscrit, pour l'Histoire, dans le panthéon des grands réformateurs de l'éducation, là où souffle l'air vivifiant d'une pédagogie autre et différente qui, depuis la Renaissance, n'a de cesse en Europe occidentale et aux Etats-Unis d'Amérique de chasser le conformisme de l'école traditionnelle.

¹ Cf. les articles «Homme» et «Humanistes», in : Encyclopaedia Universalis France (1980), volume 8 .

Coubertin est aussi un humaniste de par son érudition et de par sa quête de vertu. A quoi peut servir la connaissance si elle n'est pas mise au service de la société, et tout particulièrement des moins nantis (le «prolétariat», pour Coubertin).

C'est pourquoi l'humaniste ne peut être qu'un homme de paix. Esprit d'oecuménisme, cosmopolitisme, amour du peuple, harmonie individuelle et citoyenne, sont ses caractéristiques. Volontiers réformateur, rarement révolutionnaire puisqu'ennemi de la violence, l'humaniste croit en la toute puissance de l'esprit.

L'Olympisme est la réponse d'un humaniste, confiant dans le destin de l'humanité.

2. Pédagogie générale et éducation

«L'éducation - surtout celle de l'adolescent et de l'adulte retardé - domine la plupart des problèmes humains en sorte que la société ressemble à ces vieilles cités, dont toutes les rues, si divergentes ou tortueuses fussent-elles, nous ramenaient malgré nous au même carrefour central. On l'appelait souvent la place de l'Hôtel de Ville ou de la Cathédrale. C'est aujourd'hui la place de la pédagogie. Tout y aboutit et tout en part.»²

Et encore, ce qui situe l'oeuvre dans la vie, et l'homme dans l'oeuvre :

«Cinquante ans ont passé pour moi depuis ce jour de 1886 où, écartant toute préoccupation d'ordre personnel, j'ai voué l'effort de ma vie à la préparation d'un redressement éducatif, convaincu que nulle stabilité politique ou sociale ne pourrait être obtenue désormais sans une réforme pédagogique préalable.»³

Aucun doute, tant la stratégie est clairement définie et réaffirmée quand la nuit survient : Coubertin s'est voulu et fut d'abord un pédagogue. Toute une vie de lutte et de passion !

C'est évidemment l'un des étonnements majeurs du chercheur que de voir un homme nanti abandonner les voies traditionnelles aisées que lui ouvraient sa classe sociale et son intelligence. C'est oublier un peu vite combien le 19ème siècle fut un des moments privilégiés où les plus grands choisirent le chemin hasardeux et difficile de la pédagogie: Herbart, Fröbel en Allemagne, Tolstoï en Russie, Dewey, James aux USA, Durkheim, Pauline Kergomard, Gabriel Compayré en France. Plus tard, au début du 20ème siècle : Binet, Simon, Freinet, Wallon (France), Decroly (Belgique), Maria Montessori (Italie), Makarenko (URSS), Claparède, Piaget, Ferrière, Meylan (Suisse). Sans doute, peut-on trouver des causes multiples à cette richesse, mais, sans doute, et avant tout, doit-on y voir les signes d'une civilisation inquiète, en recherche de progrès et de réconfort intellectuel et moral. C'est dans cette spirale positive que le jeune Coubertin s'inscrit, tournant le dos aux facilités que lui accordait le monde. A la fois fils, disciple, et novateur.

Coubertin n'est qu'un parmi de nombreux autres, l'époque foisonne de multiples tentatives de réformes pédagogiques. Homme de rupture, il se tient au créneau, dans le prolongement du spiritualisme de Guizot* (qui fit adopter en 1833 une loi, qui porte son nom, sur la liberté et l'organisation de l'enseignement primaire), de l'évolutionnisme de Spencer*, du psychologisme de

² Pierre de Coubertin [1929]. Bulletin du Bureau International de Pédagogie Sportive, n° 1, p. 6.

³ Pierre de Coubertin (1936). Aux coureurs d'Olympie-Berlin. Allocution diffusée sur les ondes de Radio-Berlin, reprise in : Le Sport Suisse, 32e année, 22 juillet ; cf. Textes choisis de Pierre de Coubertin, sous la direction de Norbert Müller, Zurich (1986) : Weidmann, tome II, p. 430.

Herbart*. Il est d'un temps où en France le droit de tous à l'instruction est accepté et reconnu⁴, où les maisons d'écoles se multiplient, où la construction des Ecoles normales d'instituteurs et d'institutrices est à la charge des Conseils généraux des départements, où, poussé par le besoin de répondre aux exigences de l'industrialisation, aux idées sociales et socialistes, à la place de plus en plus grande de la femme dans le système éducatif, l'enseignement se complexifie et gagne en qualité. Le principe de Comenius* (dans «La Grande Didactique»), «que tout soit enseigné à tous», devient le mot d'ordre des réformateurs et l'impératif de toute pédagogie.

Gabriel Compayré (1848-1913), historien de l'éducation, connu pour sa magistrale «Histoire critique des doctrines de l'Education en France depuis le 16^{ème} siècle», ne signale pas moins de cinquante-deux ouvrages essentiels de référence, parus entre 1860 et 1897, en France, en Allemagne, aux Etats-Unis, en Suisse (francophone et alémanique). Et encore, ajoute-t-il, «une bibliographie complète, ne comprenant même que les ouvrages de valeur, compterait plusieurs milliers de numéros»⁵. Les besoins de nouvelles visées pédagogiques sont partout évidents.

La réflexion pédagogique y gagne en densité. Les rapports de la pédagogie et de l'éducation se précisent. Dorénavant, la pédagogie ne s'intéresse plus seulement⁶ à l'éducation morale des enfants, mais embrasse «toutes les parties de l'éducation physique, intellectuelle, aussi bien que morale». Elle joint aux principes philosophiques de l'éducation l'étude des règles pratiques et des méthodes d'enseignement. Elle est surtout reconnue et recherchée dans les ordres d'enseignement primaire et secondaire, où elle devient synonyme de science pratique de l'éducation. Elle a pour mission «d'étudier à la fois et d'élever les enfants». Vérification, s'il en était besoin, que tout système d'éducation gravite autour d'une représentation collective de l'homme, de ses antécédents, de son devenir individuel et social; mais aussi que tout système d'éducation, si en avance soit-il sur l'ordre passé, doit tenir compte des aspirations de la société réelle et de ses tendances à l'enkystement.

Les oeuvres de Ferdinand Buisson⁷, de Compayré⁸, de Paroz⁹, de Damseaux¹⁰, montrent à quel progrès, à quel seuil de mutation, la science pédagogique est parvenue. L'expérimentation apparaît dans les universités américaines ; un «laboratoire d'éducation» est créé à l'Université de Lille. En Allemagne, en Suisse, des cours de pédagogie sont instaurés avec un succès grandissant, même si la pédagogie, tributaire des connaissances fondamentales qui légitiment son existence, est encore imparfaite. Il ne peut en être autrement. Hier, comme aujourd'hui, la pédagogie ne progresse que dans la mesure où le pédagogue aura appris des «sciences préliminaires: physiologie, psychologie et autres études encore» (Compayré) quelle est la nature de l'enfant et de l'homme. Pour cet auteur - mais quelle actualité ! - la pédagogie n'est pas une science distincte, elle n'est pas encore «une

⁴ Note. Jules Ferry, ministre de l'Instruction publique de la 3^{ème} République, fit voter des lois proclamant la gratuité de l'enseignement primaire (juin 1881), la laïcité et l'obligation de cet enseignement (mars 1882), et étendit l'enseignement secondaire aux jeunes filles.

⁵ La Grande Encyclopédie : inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts (1886-1902). Paris : Société anonyme de la Grande Encyclopédie, 31 tomes. Tome vingt-sixième, p. 219.

⁶ Cf. Dictionnaire de la Langue Française, par E. Littré. Paris (1878): Hachette, tome troisième, p. 1027 (même définition, éd. 1889).

⁷ Ferdinand Buisson (1882-1887). Le Dictionnaire de pédagogie et d'instruction publique. Paris : Hachette, 7 volumes.

⁸ Gabriel Compayré (1879). Histoire critique des doctrines de l'éducation en France depuis le seizième siècle. Paris : Hachette, 2 volumes.

⁹ Jules Paroz (1880). Histoire universelle de la pédagogie. Paris: C. Delagrave.

¹⁰ Eugène Damseaux (1888). Histoire de la pédagogie à l'usage des écoles normales et des membres du corps enseignant. Liège : H. Dessain.

science de l'éducation», elle est «comme un dictionnaire de l'enfance où l'on aurait rassemblé de divers côtés tout ce qui concerne le sujet; une collection de morceaux de science». Peut-on dire après les travaux récents et les luttes en France des Mialaret, Debesse, Clause, en Suisse de Dottrens, que les «Sciences de l'Education» (terme employé pour la première fois en 1817 dans la littérature francophone par Julien de Paris) ont conquis leur autonomie ? Peut-on raisonnablement penser qu'elles accéderont un jour à un statut scientifique, alors qu'elles ne peuvent prétendre qu'à une multidisciplinaire en fonction de savoirs ocellaires; qu'en tout état de cause, la science pédagogique, science «molle», ne saurait être que synthèse des différentes disciplines qui se préoccupent du devenir de l'enfant et de l'homme. Ce qui donne ses lettres de noblesse à la pédagogie: «servante de l'éducation» (J. Ardoino, 1965). Aujourd'hui, la pédagogie n'est plus reléguée - avec le mépris que l'on sait - au rang minoré de didactisme. Elle est le fait de l'artisan et de l'artiste. Elle est l'expression dialectique d'une culture, celle de l'enseignant et celle d'une société. «Elle enseigne l'art d'éduquer» (Capelle). Humanisme en action, elle est discipline à part entière: théorique, elle tend à définir l'éducation, mais considère surtout l'être humain dans son développement en tant que sujet de l'éducation ; pratique, elle s'intéresse aux méthodes et aux connaissances.

C'est dans ce contexte historique et épistémologique que Coubertin va engager, dans les années 1885, sa bataille pour une réforme de «l'éducation des adolescents au XXe siècle», en recherche d'un système d'éducation plus heureusement adapté aux besoins des forces sociales, politiques, économiques et culturelles émergentes. Nous l'avons dit, à ce niveau, il n'est qu'un parmi d'autres.

Hormis que sa pensée pédagogique embrassant la globalité du champ de l'éducation morale, intellectuelle, sociale et corporelle, le premier de tous, il introduira le sport, en tant que moyen de culture et d'éducation, dans le domaine théorique et pratique de la pédagogie générale. Tel est l'apport fondamental de Pierre de Coubertin à l'histoire de l'éducation.

3. La réforme de l'éducation de l'adolescent : une constante

3.1. Les prémisses : Notes sur l'Education publique (1901)

Cinq ans après les Jeux d'Athènes, quatre ans après le Congrès du Havre où Coubertin, recentrant l'action du Mouvement olympique sur la réforme urgente de l'éducation, a repris en main le C.I.O., paraît : «Notes sur l'Education publique»¹¹. Soixante-dix pages (environ) sont seulement consacrées au «sport à travers les âges», à la psychologie du sport, à la gymnastique, et à l'éducation physique au 20ème siècle. Tout le reste est un constat assez précis de l'état des enseignements en France (essentiellement), en Europe (Allemagne, Grande-Bretagne), aux Etats-Unis d'Amérique, au Canada. L'auteur (il a 38 ans) se défend de présenter un programme de réforme : «Ce serait méconnaître le caractère de ces Notes»¹². Tout au plus s'agit-il d'ébauches, une sorte de tâtonnements d'éclaircissement dans un domaine complexe qui appelle à des réflexions plus approfondies.

En dix-huit chapitres de valeur inégale, Coubertin dresse un bilan. Celui des rapports de l'Etat et des systèmes d'enseignement, celui du contenu des enseignements, celui des systèmes éducatifs et de leurs répercussions dans ces divers ordres d'enseignement. Ce n'est pas un libelle. Coubertin s'est documenté. Fidèle à un esprit humaniste de sagesse, il a pesé le pour et le contre. Il n'invective pas, il suggère des voies de changement, il entend convaincre. En vue de faire triompher son projet de réforme.

¹¹ Pierre de Coubertin (1901). Notes sur l'Education publique. Paris : Hachette, 320 p.

¹² Ibidem, p. 113.

L'enseignement primaire, fait rédhibitoire, est le parent pauvre de sa réflexion. On ne saurait s'en étonner: l'enfance n'est pas encore considérée en soi, dans les cénacles universitaires, Coubertin n'échappe pas à la règle. Curieusement, ce qui le préoccupe, c'est moins la bataille pour la laïcité, qui alors est fort vive, que les influences électorales¹³, les idées pernicieuses socialistes, qui pervertissent l'instituteur. C'est pourquoi, ajoute-t-il avec une grande naïveté - et une certaine inquiétude -, il faut que les écoles primaires soient confiées aux femmes... puisqu'elles ne votent pas. C'est sa seule «innovation» pédagogique ! Pour le reste, l'enseignement primaire doit apprendre à rédiger et à compter («grammaire et arithmétique»). «Il s'agit de retenir l'attention, d'entraîner la mémoire, d'éveiller le raisonnement et le jugement.» Ce qui convient «ce sont des dates, des faits, des règles, des mots qui jalonnent [l'intelligence de l'enfant]». Rien sur la «gymnastique» ou «le sport», rien que des banalités. L'essentiel n'est pas là pour Coubertin : la grandeur de la France se construit dans les collèges, les lycées, et l'Université.

Car l'enseignement secondaire permet «l'accès des professions libérales»¹⁴. Mais l'inquiétude est générale, constate-t-il. Dans toute l'Europe comme aux Etats-Unis d'Amérique ou au Canada : «La valeur intellectuelle ne s'accroît pas en raison des connaissances acquises». Résultat : la confiance s'affaiblit dans les institutions, le surmenage, surtout en France, est un fait déploré et général.

Le portrait du bachelier français de la fin du 19^{ème} siècle, peint par Coubertin, est sans nuances. Le bachelier français des années 1900 est ce «jeune homme à la moustache naissante, ayant des goûts plus ou moins marqués pour une carrière quelconque, [qui sait] traduire à livre ouvert sans trop de solécismes une demi-page de Cicéron ou édifier un carré de l'hypoténuse présentable et [qui est] capable de vous énumérer à votre choix les maîtresses de Louis XIV ou les composés du soufre»¹⁵. Tableau caricatural ! La tête est bien pleine. Et encore ! Puisqu'il s'agit d'un émiettement des connaissances, d'une abondance de formules, d'un amoncellement «d'idées toutes faites» qui en aucun cas ne sauraient évoquer une notion d'unité; qui, mises côte à côte, ne peuvent obéir à une quelconque logique éducative. Ce n'est pas une faillite de la science, note Coubertin, mais celle «d'une méthode encyclopédique».

3.1.1. La méthode analytique

Un chapitre du livre est consacré à la méthode sous le titre: «Analyse ou synthèse». Sans doute le plus important : il est le module de l'«Analyse universelle»¹⁶ qui sera le pivot central de la trilogie pédagogique coubertinienne à venir.

Coubertin constate que «le principe d'une méthode nouvelle, susceptible de remplacer la méthode encyclopédique, n'a point encore été découvert»¹⁷, d'autant, reconnaît-il, que la méthode synthétique vise à créer une culture d'ensemble homogène et qu'elle a de ce fait toutes les faveurs des spécialistes et du public. Pourtant, est-il raisonnable d'apprendre à l'enfant le nom des quartiers et des rues, alors qu'«on ne lui fournit pas de vrais moyens de s'orienter» ? L'important n'est pas de se perdre dans un

¹³ Ibidem, pp. 30-31.

¹⁴ Ibidem, p. 36.

¹⁵ Ibidem, pp. 42-43.

¹⁶ Pierre de Coubertin (1912). *L'Education des Adolescents au XX^e siècle. II. Education intellectuelle. Analyse universelle.* Paris : Alcan, 155 p.

¹⁷ Pierre de Coubertin. *Notes sur l'Education publique*, op. cit., p. 48.

fatras de connaissances continuellement dépassées par des découvertes scientifiques de plus en plus nombreuses et incontrôlables pour un esprit non prévenu, mais de savoir analyser les problèmes variés, complexes, vivants, qui se posent concrètement à l'adolescent. Cet exercice d'analyse entraînera et développera le jugement. En quelque sorte, affrontés à des problèmes de plus en plus complexes, l'intelligence se formera et le raisonnement progressera en rigueur. Montaigne est proche : les têtes des dirigeants de la révolution industrielle doivent être bien faites.

Sur quel «ensemble»¹⁸ portera cette analyse ? Coubertin, le Coubertin pragmatique, inspiré par les victoires victoriennes et par le cosmopolitisme du siècle, répond : ce sera «la terre et l'humanité».

Or, la terre fait partie du système solaire. C'est donc à l'astronomie - «véritable vestibule de l'instruction secondaire qui, au seuil de l'édifice pédagogique, ouvre sur toutes les salles»¹⁹ - que seront demandés les premiers étonnements. C'est par elle que de jeunes esprits se pencheront sur la terre et s'affronteront aux éléments : feu, air, eau, qui modèlent le globe, taraudent les sols, modifient les climats et, in fine, créent et structurent les civilisations. Pédagogie du concret, du vivant, du vécu, qui amène naturellement l'adolescent à s'intéresser à l'humanité.

Enseignement par l'aspect - qui fera tant la gloire des instituteurs de la 3^{ème} République française -, enseignement par les sens, méthode inductive qui tend à ce que l'homme se situe de lui-même, par lui-même, dans le temps et dans l'espace. Mais aussi enseignement à la responsabilité et à l'humilité : «Tel est, en raccourci, le thème d'une série d'inoubliables leçons qui familiarisent l'esprit avec la conception de l'action lente et ininterrompue des forces naturelles, avec l'idée des richesses qui n'ont point de valeur en soi et qui en prennent par l'intelligence, le travail, et la persévérance de l'homme.»²⁰

Car le but est bien, et toujours, le même. En fournissant des clefs très simples au jeune collégien, en le plaçant en situation de s'informer, de comparer, donc de juger, loin, dit Coubertin, «des petits brouillards» qui obscurcissent les esprits et créent de l'opacité», le pédagogue prépare le citoyen dans l'homme. D'où la nécessité de fournir à ce futur conquérant des notions d'agriculture, d'économie du métayage et du fermage (La France compte alors 22 millions de paysans). Ce qui suppose que l'enseignement secondaire dispense une formation au commerce, indispensable à la connaissance de l'organisation des chemins de fer, de la navigation maritime, des télégraphes, des téléphones, etc²¹. Ainsi, seront réhabilitées les sciences, la mathématique couronnant l'édifice. Les langues vivantes seront à l'honneur, cela coule de source, tout comme le français, matrice de toutes les disciplines, que Coubertin n'imagine même pas de mentionner. Coubertin reverra sa copie en 1912²².

3.1.2. Prescience d'une approche anthropologique de l'éducation

Le second volet de la thématique pédagogique coubertinienne traite de l'humanité. Vaste ambition ! Mais «la notion terrestre' serait vaine si la 'notion humaine' ne la venait compléter»²³. Un axiome : «L'évolution artistique, littéraire, philosophique d'un peuple, son état social, c'est-à-dire sa conception de la famille, de la propriété, des rapports de l'individu et de l'Etat sont des faits

¹⁸ Ibidem, p. 50.

¹⁹ Ibidem, p. 57.

²⁰ Ibidem, p. 62.

²¹ Ibidem, p. 69.

²² Cf. L'Éducation des Adolescents au XX^e siècle. II. Éducation intellectuelle. Analyse universelle, op. cit.

²³ Pierre de Coubertin. Notes sur l'Éducation publique, op. cit., p. 76.

aussi importants que les noms des chefs qui l'ont dirigé et des batailles que ceux-ci ont livrées.»²⁴ Foin des dates inutiles ! On ramènera tout «au siècle» plutôt qu'aux périodes historiques. L'histoire sera traitée par grands pans diachroniques. Un effort particulier sera porté envers les empires injustement oubliés : Phénicie, Perse, monde arabe, Asie. L'étude des collectivités sera substituée à celle des individus, car «les grands capitaines ne conduisent pas l'humanité»²⁵ et ce qui importe - Coubertin n'emploiera pas le terme - c'est la longue durée culturelle qui donne toute leur dimension aux nations, telle la Grèce, qui diffusa sa culture et continue de la diffuser dans le long temps des civilisations, bien au delà du Péloponnèse et des Iles, bien loin du siècle d'or.

Indiscutablement, voilà qui a dû sembler étrange en des temps où l'événement et l'homme exceptionnels servaient de fil directeur au récit historique. L'anthropologie marque ici le terrain.

Les «Notes» de 1901 traitent également de l'obligatoire nécessité d'une université ouverte, libre de toute directive centralisatrice de type napoléonien. Coubertin aborde encore, de façon générale, les rapports du sport et de la gymnastique, arguant de la permanence d'un instinct sportif inné. En 1901, le concept d'instinct est très à la mode. On sait depuis, même si les travaux contemporains de l'école éthologique (R. Lorenz, N. Tuibergen) l'ont quelque peu réhabilité, que ce concept a été mis à mal par les spécialistes de la psychologie du comportement.

Dans le XVIIème chapitre, Coubertin survole la question de l'éducation des femmes. Il met un bémol à leur émancipation. Il se méfie du féminisme qui, «s'il a mis en lumière l'urgence de certaines réformes concernant les droits des femmes, paraît avoir relégué dans l'ombre quelques-unes des questions les plus importantes concernant ses devoirs». Or «le rôle de la femme dans le monde reste ce qu'il a toujours été: elle est, avant tout, la compagne de l'homme, la future mère de famille, et doit être élevée en vue de cet avenir immuable»²⁶.

3.1.3. L'art dans l'éducation

L'art dans l'éducation est l'objet de quelques pages pertinentes dans le chapitre XVIII. Citant Ruskin* qu'il admire tant, Coubertin pense que l'art c'est «le sens de la beauté»²⁷ et qu'«éveiller dans les âmes juvéniles le sens de la beauté, c'est travailler à l'embellissement de la vie individuelle et au perfectionnement de la vie sociale». Le Beau engendrera-t-il le Bien dans l'esprit de l'enfant ? «On ne doit pas trop y compter.» Car «l'art éclaire l'intelligence, captive la pensée, incite l'ambition: ce sont là des résultats moraux suffisamment précieux, mais la morale proprement dite n'en profite guère.»²⁸ Les conseils de pédagogie pratique sont très faibles. La typologie des acteurs de l'éducation artistique, classés en «agissants», sensibles, compréhensifs, rebelles à une conception «des choses de l'art», est assez affligeante. On reste consterné quand, pour ce qui concerne l'enseignement supérieur, Coubertin écrit : «En résumé, il convient d'ouvrir largement à l'art les portes de l'enseignement secondaire, de ne pas lui demander, au point de vue pédagogique, plus qu'il ne peut donner, mais de ne pas se méfier de lui non plus. Et s'il fallait à tout prix lui témoigner [...] un peu de méfiance, j'indiquerais de préférence l'enseignement supérieur.»²⁹ Car c'est l'âge «où de

²⁴ Ibidem, p. 77.

²⁵ Ibidem, pp. 111-112.

²⁶ Ibidem, p. 281.

²⁷ Ibidem, p. 297.

²⁸ Ibidem, p. 307.

²⁹ Ibidem, p. 310.

jeunes imaginations» peuvent composer «quelques-unes de ces fantaisies dévergondées qui ne sont profitables ni à la morale, ni au goût, ni aux études». Coubertin ou le puritain incorrigible ! L'époque et la caste sociale imposaient de tels préjugés.

Beaucoup plus profond, et roboratif, est le chapitre, consacré dans ces «Notes», à l'éducation sociale des adolescents. C'est une approche neuve à laquelle Coubertin est venu par le détour britannique des «muscular christians» (selon l'exemple de Toynbee Hall³⁰), et par une réflexion toute personnelle sur la coopération et la solidarité au sein de l'équipe sportive.

L'hygiène du peuple est alors un grand et grave problème dans une France qui se lave encore si peu ! Coubertin y consacre de nombreuses lignes.

Enfin, l'enseignement de la morale. Déiste, esprit libre et tolérant, attaché à la culture chrétienne, Coubertin rejette tout intégrisme religieux et en appelle à l'obligatoire et nécessaire tolérance. «L'idée de Dieu demeure l'abc de l'architecture» de l'enseignement de la morale, et permet «un exposé clair [...] ne contredisant en rien l'instruction confessionnelle»³¹. Coubertin, qui s'est rallié à la République, accepte le concept de laïcité. C'est à l'époque, pour un homme de sa classe sociale, une attitude courageuse.

Tel est en 1901 le canevas où Coubertin va tisser sa toile pédagogique. Déjà, un certain nombre de faiblesses et d'idées-forces sont perceptibles.

Faiblesses ? Le peu d'intérêt pour l'enseignement primaire et son engagement parcimonieux en faveur de l'éducation des femmes.

Deux idées-forces, qui découlent de son credo démocratique.

D'une part, pas de France créatrice et puissante tant que l'enseignement secondaire ne sera pas libéré du corset jacobin et, au niveau des programmes, de la démesure «synthétique». Conjointement, l'université (pas de recherche sans liberté) devra reconquérir son autonomie et retrouver ses implantations régionales supprimées par Napoléon. Toujours Tocqueville !

D'autre part, l'éducation de l'adolescent devra être particulièrement poussée dans les domaines moral et social : la République et la démocratie requièrent des citoyens physiquement forts et intègres, dévoués au bien public et soucieux de solidarité sociale.

Conséquence : le pédagogue s'adressera à la globalité psychosomatique de l'adolescent. L'éducation dispensée sera tout à la fois physique, intellectuelle, sociale et morale. Elle visera à faire des citoyens debout, capables de s'orienter dans la complexité des civilisations industrielles, afin de comprendre et de dominer l'environnement. Les têtes seront bien faites, et conquérantes ! Rien que de classique, hormis la volonté de libérer le collège français de son carcan historique, des entraves d'une méthode scolastique et de rendre aux universités leur autonomie et leur rayonnement régional.

Ce ne sont là que des «bases». «Passée depuis lors au crible d'une lente réflexion et d'une critique presque quotidienne»³², la réforme projetée aboutit à la création de l'Association pour la Réforme

³⁰ Pierre de Coubertin (1888). *L'Éducation en Angleterre*. Paris : Hachette, chapitre «Toynbee Hall», pp. 267-285.

³¹ Pierre de Coubertin. *Notes sur l'Éducation publique*, op. cit., pp. 248, 250.

³² Pierre de Coubertin. *L'Éducation des Adolescents au XXe siècle*. II. *Éducation intellectuelle*. Analyse universelle, op. cit., préambule, p. 4.

de l'Enseignement. De 1907 à 1910, une charte de cette réforme a été établie qui a reçu le concours de savants et d'universitaires de renom.

4. La trilogie : somme de la pensée pédagogique de Coubertin

Depuis 1888, Coubertin a publié onze livres, écrit plus d'une centaine d'articles. Tous ont trait, directement ou indirectement, à l'éducation ou à la pédagogie. Sa démarche est passionnée. Les «Notes» plus ou moins précises de 1901 font place à une oeuvre pédagogique dense, construite, à une «trilogie» consacrée à «l'éducation des adolescents au XXe siècle». «La Gymnastique utilitaire»³³ (1905) sera suivie en 1916 par «Leçons de Gymnastique utilitaire. Sauvetage - Défense - Locomotion»³⁴. En 1912, paraît «L'Analyse universelle». «Le Respect mutuel»³⁵ verra le jour en 1915, au plein coeur de la Première Guerre mondiale. Entre-temps s'est tenu à Lausanne le Congrès de Psychologie et Physiologie Sportives (1913) dont les actes ont été publiés³⁶.

Laissons de côté pour l'instant la «Gymnastique utilitaire», nous y reviendrons. Concentrons notre étude sur «L'Analyse universelle».

L'ouvrage a 155 pages, cinquante sont consacrées aux programmes proprement dits, trente-trois à un «préambule», cinquante à un «commentaire et critique».

Le préambule réaffirme la philosophie pédagogique de Coubertin. Quelles idées directrices guident le réformateur ?

Précision qui a son importance, et confirme les leçons d'Arnold et de Le Play: «Pour point de départ de la réforme [a été prise] l'étude des besoins de l'adolescent au début du vingtième siècle.»³⁷ Hélas, les intérêts de cet adolescent sont «méconnus inconsciemment à un degré incroyable par le plus grand nombre de pédagogues». Or, affirme-t-il, comme en 1901 : puisque c'est de l'adolescent (du collégien) que va dépendre l'avenir des nations, il importe de préparer le futur citoyen aux trois caractéristiques majeures du «temps présent», soit la démocratie, le cosmopolitisme et l'instabilité sociale. Pour résister et s'adapter aux changements et aux ruptures des sociétés, le jeune collégien devra posséder des assises culturelles solides, avoir «un certain esprit de tradition» et ne pas tout sacrifier à «l'esprit de nouveauté». On lui enseignera le passé, de son propre pays mais aussi «*celui de tous les peuples dans l'ordre et selon l'importance que l'histoire leur assigne*»³⁸, ce qui n'est pas sans poser le problème délicat du choix d'une préséance historique. On retiendra la volonté de briser les myopies et les localisations abusives. «Le cosmopolitisme n'est [cependant] pas une doctrine mais un fait»³⁹. Le redoutable jeu de la concurrence et des inter-soli-

³³ Pierre de Coubertin (1905). L'Education des Adolescents au XXe siècle. I. L'Education physique : La Gymnastique utilitaire. Sauvetage - Défense - Locomotion. Paris: Alcan, 154 p.

³⁴ Pierre de Coubertin (1916). Leçons de Gymnastique utilitaire. Sauvetage - Défense - Locomotion. A l'usage des Instituteurs, Moniteurs, Instructeurs militaires, etc. Paris : Payot, 47 p.

³⁵ Pierre de Coubertin (1915). L'Education des Adolescents au XXe siècle. III. Education morale. Le Respect mutuel. Paris : Alcan, 104 p.

³⁶ Congrès de Psychologie et Physiologie Sportives (7-11 mai 1913). Lausanne : Imp. E. Toso.

³⁷ Pierre de Coubertin. L'Education des Adolescents au XXe siècle. II. Education intellectuelle. Analyse universelle, op. cit., p. 5.

³⁸ Ibidem, p. 9 (italique dans le texte original).

³⁹ Ibidem, p. 10.

darités nationales exige que les adolescents soient tous avertis que «le meilleur moyen de servir la patrie, c'est incontestablement de bien connaître les patries rivales».

Second principe : il faut acquérir les caractéristiques du temps présent, *«non pas seulement de celui du pays ou de la race auquel on appartient ou de la profession à laquelle on se destine, mais de tous les peuples divers et de toutes les formes d'activité de la vie civilisée.»*⁴⁰

Car «il faut prendre son époque comme elle est et s'efforcer, comme disent les Anglais : 'to make the best of it'». L'instabilité des sociétés ne doit pas créer d'abîmes entre les hommes ; on y remédiera dans la mesure où tous recevront un éclairage commun sur les réalités sociales. «Si tous ne peuvent pas poursuivre jusqu'au bout les mêmes études, il importe au moins que ces études aient, *à défaut du même point d'arrivée, le même point de départ pour tous*»⁴¹.

Telle devient la «Déclaration des droits de l'adolescent», «base de la révolution que nous préconisons»⁴², soit : l'enseignement secondaire constituera «entre l'école primaire où s'apprennent les bases techniques de la culture et l'école supérieure ou universitaire où s'enseigne le spécialisme pratique ou scientifique - *une ère d'idées générales embrassant l'ensemble du monde matériel et de l'évolution humaine, afin que, par là, tout homme cultivé ait au seuil de la vie active, un aperçu du patrimoine dont il est à la fois bénéficiaire et responsable.*»

N'en doutons pas, c'est une grande révolution pédagogique. Au collégien figé dans un passéisme désuet par une tradition frustrante, voué à un immobilisme social de type mécaniste, Coubertin entend substituer un adolescent respecté, en attitude active, responsable de sa propre liberté et du destin de sa patrie. Pédagogie de l'existence, aux antipodes d'une pédagogie de l'essence, telle qu'imposée dans les établissements publics et privés du moment.

En fonction de cette philosophie de la vie, Coubertin en appelle à un changement de méthode, comme il le préconisait déjà en 1901.

Pour faire prendre de l'altitude à la réflexion du pédagogue, afin d'ouvrir l'imagination et l'esprit du collégien à l'histoire de son propre passé comme aux aventures du vaste monde, il faut que l'enseignement ne s'enferme plus dans «le particularisme» de sa discipline. Si à l'école primaire cependant⁴³ ce cloisonnement apparaît normal («Nul n'a jamais eu l'idée d'y fusionner la grammaire et l'arithmétique non plus que l'histoire et l'orthographe»), on n'en voudra pas à Coubertin d'ignorer la notion de centre d'intérêt), dans l'enseignement secondaire, ce compartimentage aboutit à un irrédentisme disciplinaire contraire à l'accueil de nouvelles découvertes, si nombreuses au 19^{ème} siècle.

Cette guerre de positions entre les différentes sciences a rendu impossible la synthèse nécessaire entre les diverses disciplines, gonflées anormalement par de derniers apports. L'adolescent du début du 20^{ème} siècle n'arrive plus à «comprendre ce qu'il sait». L'esprit est encombré, le jugement est confus, l'élocution est approximative. Partout le niveau des études secondaires a baissé. Le résultat social est décevant : «La puissance intellectuelle d'à présent est très singulièrement distribuée. Il y a, tout au sommet, de petits groupes qui comprennent trop. [...] Tout en bas, il y a la masse, si longtemps tenue dans l'ignorance [...]»⁴⁴. Foin de la querelle qui met

⁴⁰ Ibidem, p. 12 (italique dans le texte original).

⁴¹ Ibidem, p. 14 (italique dans le texte original).

⁴² Ibidem (italique dans le texte original).

⁴³ Ibidem, p. 15.

⁴⁴ Ibidem, p. 21.

aux prises «classiques» et «modernes», car le mal ne réside pas dans les contenus, mais dans la méthode.

Coubertin à nouveau plaide pour la méthode analytique, seule applicable à l'étude des ensembles : «On fait une synthèse avec des éléments distincts mais, en face d'un ensemble, force est bien d'analyser.» Et encore : «[...] les procédés analytiques sont seuls applicables à l'universalisme.»⁴⁵

Les contenus des programmes vont découler de ce «changement radical de méthode». L'analyse portera «sur deux ensembles qui seront d'une part le monde matériel et les conditions d'existence qui nous sont faites, de l'autre l'oeuvre accomplie par les hommes à travers les siècles et dont les générations successives sont toutes solidaires».

Enfin (constante de l'homme de progrès que fut Coubertin), l'enseignement secondaire devra mettre fin à son «mandarinat» et répondre aux besoins de tous les adolescents, proposant à tous, quelles que soient leurs origines sociales, un tronc commun de formation afin que «les enseignements postscolaire et primaire-supérieur», ainsi que «les intérêts de ceux dont l'instabilité sociale interrompt les études ou qui complètent tardivement les leurs dans les cours d'adultes et aux écoles du soir», s'abreuvent aux mêmes sources⁴⁶.

Les programmes pour l'enseignement secondaire, mis au point par des savants (tel Berthelot, le grand chimiste), ne diffèrent guère des propositions de 1901. Seules les langues, mortes et vivantes, bénéficient d'un paragraphe spécial. Pour l'essentiel, il s'agit toujours de préparer l'adolescent, par l'étude des sciences, à la connaissance de la terre. Les mathématiques, les sciences humaines et sociales (histoire, géographie, sociologie, économie, droit), les langues anciennes et vivantes, l'aideront à se tenir dressé face aux aléas de la vie et de la civilisation. Attitude difficile, à la fois de compétition et de tolérance envers les autres civilisations et envers les autres cultures. L'eurythmie individuelle, la concorde sociale, la paix entre les nations sont à ce prix, et méritent un tel effort.

5. Vers la terre des hommes

Ainsi s'affirme, avec une force et une passion peu ordinaires, le réformateur de «l'éducation des adolescents au XXe siècle» que veut être Coubertin. A-t-il atteint son but ? Les cénacles universitaires et politiques français ne seront pas ébranlés. Il est vrai qu'entrée dans la fournaise de 1914, la France aura bien d'autres soucis. Coubertin, lui, a déjà rejoint les cimes. Ce n'est plus à quelques kilomètres carrés de l'Occident extrême qu'il s'adresse, mais au monde entier dans sa foisonnante diversité. «Aussi bien notre oeuvre, datée de Paris, ne se limite ni à la France, ni même aux peuples latins. Nous la croyons applicable en Bolivie aussi bien qu'au Japon. Elle n'est point intangible non plus [...] elle est assurément améliorable.»⁴⁷ Coubertin donnera l'exemple. Les initiatives qu'il prendra pendant la Première Guerre mondiale à Lausanne, à l'Institut Olympique, puis après la guerre, quand il aura quitté la présidence du C.I.O., ne feront que développer les modules de réforme initiés en 1901 et précisés en 1912.

Prague 1925. Face aux dérives du sport et de l'Olympisme, sur lesquelles nous reviendrons, Coubertin est certes amer mais n'entend pas baisser la garde. Il entend «pouvoir consacrer le

⁴⁵ Ibidem, p. 25.

⁴⁶ Ibidem, p. 26.

⁴⁷ Ibidem, p. 28.

temps qui [lui] reste à hâter [...] l'avènement d'une pédagogie productrice de clarté mentale et de calme critique [...] L'enjeu vaut l'effort.»⁴⁸ Plus que jamais il faut lutter contre «la pédagogie présente qui par son erreur obstinée a égaré les générations actuelles dans l'impasse d'un spécialisme outrancier où celles-ci ne trouvent finalement qu'obscurité et désunion»⁴⁹.

Le 15 novembre 1925, Coubertin crée l'Union Pédagogique Universelle (UPU). Les programmes précédemment élaborés sont repris. Une simplification est proposée : «Une base de culture générale doit être recherchée dont le principe initial soit accessible à tous et dont l'application soit pourtant susceptible d'un développement infini.»

Dix notions fondamentales sont regroupées, base essentielle du savoir que tout homme doit posséder «selon ses capacités, le temps dont il dispose».

«Tel est le 'Flambeau à dix branches' dont les flammes 'susceptibles de brûler en veillesse dans l'esprit du moins cultivé et d'atteindre la pleine incandescence dans celui du savant' distribueront à tous une lumière de nature et d'ordre identiques pouvant seule assurer la paix sociale et contribuer efficacement à la paix internationale.»⁵⁰

Aucun programme n'est avancé : prudence, tactique ? Le Flambeau propose dix notions :

- quatre «définissent l'existence même de l'homme» : astronomique, géologique, historique, biologique ;
- trois conditionnent «son développement mental et moral» : mathématique, esthétique, philosophique ;
- trois «dominent sa vie sociale» : économique, juridique, ethnique et linguistique.

La méthode «d'analyse universelle est confirmée». Coubertin lui donne le joli nom «d'aviation intellectuelle» qui nous apparaît bien meilleure (il peut y avoir en effet malentendu, comme le souligne le Prof. Meylan⁵¹: «l'*analyse* universelle tendant à une vue *synthétique* de l'ensemble des activités et des sciences humaines»). Le texte suivant, qui s'y rapporte, mérite d'être médité :

«La connaissance ressemble à un vaste système montagneux vers lequel nos pères se seraient mis en route à l'aube, la lanterne et le pic à la main. De loin, on apercevait le profil suggestif de la chaîne ; à mesure qu'on s'en est approché, on a perdu de vue l'ensemble. On s'est divisé en équipes et l'ascension a continué par des vallées séparées. Longtemps, entre les équipes, la liaison a été maintenue par des allées et venues transversales. Puis l'isolement s'est aggravé. On a fini par ne plus avoir que l'illusion de l'unité ; chaque équipe a cru la posséder tout entière; le sens des proportions s'est évanoui ; on n'a plus réalisé ni le temps ni l'espace. L'orgueil des résultats spéciaux obtenus a opéré ; on s'est grisé de ce savoir localisé ; on s'est méfié des généralisateurs qui, en effet, ne pouvaient plus raisonner que spéculativement, ayant perdu le contact de la réalité. Chacun, sur son contrefort, s'est cru au sommet... A la lueur des feux de guerre, il est apparu que les itinéraires n'avaient pas convergé et que le véritable sommet était loin.

⁴⁸ Pierre de Coubertin (1925). Ouverture des Congrès Olympiques (Congrès technique et Congrès pédagogique), 29 mai, in : Premier congrès international pédagogique de Prague, compte rendu des séances. Prague: Imp. d'Etat, p. 14.

⁴⁹ Ibidem.

⁵⁰ Cf. Texte du «Flambeau à dix branches». Union Pédagogique Universelle, Année 1925-1926, p. 9 ; repris in : Anthologie, Aix-en-Provence (1933) : Roubaud, pp. 173-175.

⁵¹ Louis Meylan (1944). Pierre de Coubertin, Pédagogue et Sociologue. Lausanne : Payot, p. 10 (italique dans le texte original).

«Or, pour repérer une région, maintenant, on la survole. Ainsi ses secrets sont révélés et son relief n'a plus de mystère. Qu'on organise donc un nouveau départ. A des procédés de pionniers, que soient substitués des procédés d'aviateurs et l'on survolera le domaine de la connaissance.»⁵²

Impossible de comprendre et d'interpréter les aspects particuliers de la pédagogie de Coubertin si l'on n'a pas présent à l'esprit le cadre général, politique, philosophique et culturel, dont procède l'architecture de l'ensemble. La pédagogie des exercices physiques (gymnastique élémentaire, sport) n'échappe pas à cette loi.

⁵² Pierre de Coubertin (1923). Mémoire concernant l'instruction supérieure des travailleurs manuels et l'organisation des Universités ouvrières ; cf. Textes choisis, op. cit., tome I, p. 530.

Coubertin, humanisme et pédagogie Pour une cité vertueuse

1. Une République morale

Les conceptions pédagogiques de Coubertin ne sont pas seulement la conséquence de son attachement au système économique libéral. Elles ne sont pas seulement, après la Première Guerre mondiale, l'expression d'un réflexe de classe qui prendrait en compte la révolution bolchevique, même si, incontestablement, le concept coubertinien de prolétariat et du rôle du prolétaire dans la cité, les initiatives pédagogiques internationales prises dans le domaine de l'éducation populaire, sont aussi réponse à cette peur et à cette crainte historiques. Ce serait faire injure à Coubertin que de le réduire à une sorte de robot mécaniste mu par une seule causalité de faits. Il faut dire combien Coubertin échappe à tous les schémas, combien il reste unique dans son comportement, combien il est toujours lui-même, parfois brutalement sans souci démocratique, mais librement, autant qu'un homme public puisse l'être. Pourtant il semble bien que Coubertin soit surtout l'homme d'une seule fidélité et que, parmi toutes les révélations reçues, celle de la culture hellénistique ait été la plus déterminante. Il est impossible d'oublier, jugeant à l'aune rétrospective de l'Histoire, l'enthousiasme du jeune adolescent pour la civilisation grecque du 5^{ème} siècle. Les choix pédagogiques du Coubertin de l'après 1918 ne sont pas seulement tributaires des bouleversements sociaux et politiques contemporains, mais proviennent de bien plus loin. Ils puisent leur pertinence et leur validité dans la culture gréco-latine.

Coubertin est convaincu - c'est son credo depuis son entrée en humanités, rue de Madrid - que la grandeur d'Athènes résida dans la poursuite d'une eurythmie individuelle et sociale. C'est là le fondement même de l'Olympisme coubertinien : le corps de l'homme et le corps social en tension dialoguant avec les Dieux; le Beau au service du Bien !

Dans un siècle laïcisé, Coubertin pense qu'il serait vain d'en appeler aux religions pour donner un sens à la conduite des hommes et des sociétés (paradoxe : la «*religio athletae*» ne peut être que laïque). Par contre, de la démocratie athénienne, même s'il la sait de type esclavagiste, il retient l'organisation architecturale de l'espace, de ces lieux d'échanges où le peuple se voit en miroir, où les générations échangent leurs différences, où la paix sociale se construit contradictoirement en se questionnant. Temples, agoras, théâtres, stades, sont conçus pour l'édification, la liberté du citoyen et la grandeur de la Cité. Coubertin, qui vient de construire une Olympie moderne, se pose dorénavant en visionnaire de l'humanité. Mais pragmatique, il a conscience de la fragilité de son oeuvre. C'est pourquoi revient-il, après le Congrès de Prague (1925), à sa «*symphonie inachevée*»¹ afin d'assurer des assises solides, *ad vitam aeternam*, à son entreprise.

Cette symphonie, dont la ligne mélodique est tracée, mais dont l'orchestration reste ouverte, implique qu'elle puisse s'entendre dans des lieux publics, privilégiés par la Cité. C'est dans cet esprit humaniste, de fidélité à la culture classique et d'approche des problèmes réels posés par la civilisation du 20^{ème} siècle, que Coubertin convoque en 1926 une Conférence à Lausanne (Ouchy).

¹ Pierre de Coubertin (1936). «Mais l'Olympisme ne représente qu'une partie de mon entreprise, la moitié à peu près. Donc ma 'symphonie' pédagogique se compose d'une partie achevée et d'une autre qui ne l'est pas.» Pages inédites des Mémoires. Archives C.I.O..

1.1. Le pari coubertinien

Du 14 au 17 septembre 1926, Coubertin réunit à Lausanne une Conférence internationale sur le thème du «Rôle pédagogique de la Cité moderne». Des délégués viendront de Grèce, de Tchécoslovaquie, de Pologne, du Pérou, des Etats-Unis d'Amérique, de Belgique, de Finlande, de France, de Suisse, d'Allemagne, de Yougoslavie, d'Angleterre, du Japon. Quoique ayant quitté la présidence du C.I.O. depuis une année (Prague, 1925), Coubertin fait toujours recette, la qualité exceptionnelle des participants le prouvent².

La préoccupation de Coubertin - inquiet des dérives des Jeux, dressé contre les passions nationalistes, les spéculations financières et chauvines qu'ils suscitent, instruit des insuffisances d'une opinion ignorante des buts philosophiques de l'Olympisme - est, pendant qu'il en est encore temps, de reprendre son oeuvre patiente d'artisan. Foin du spectaculaire, il importe de ressaisir les manchons de la charrue, d'approfondir le sillon, de continuer, quoi qu'il en coûte, à semer à tout vat. Lausanne sera un retour aux sources de la «pédagogie». C'est pourquoi, la Conférence veut recentrer son oeuvre sur l'espace civique fondateur : la cité. Ce sera la recherche de lieux culturels de vie, à hauteur d'homme, où le peuple - celui de Solon* et de Michelet* - pourra, apaisé, se rencontrer, dialoguer, non seulement avec lui-même mais, en transparence, avec les valeurs qui fondent sa civilisation et celles des autres peuples. Partie du cercle restreint du collège français, haussée jusqu'au firmament du projet olympique, la proposition coubertinienne revient à la conception première, plus modeste, mais essentielle. Non que le but des Jeux Olympiques n'ait été de l'homme, mais le grandiose a fait oublier - y compris aux membres du C.I.O., la correspondance de Coubertin avec Baillet-Latour est à ce sujet édifiante - que l'Olympisme est un humanisme: «Le vaste édifice et la petite maison [doivent être] bâtis avec le même ciment.»³

La Conférence de Lausanne (1926), sorte de contrepoint aux Congrès Olympiques de Prague (1925), revêt donc une importance pour l'histoire de l'Olympisme.

De quoi Coubertin entend-il faire débattre les congressistes ?

- De l'accès de tous à la culture générale.
- Du droit de chacun au sport, moyen majeur de contribution à la formation physique, intellectuelle, morale, et sociale du citoyen au service de la société.
- D'une société plus hautement morale où le Beau, exprimant le Bien, sera honoré par le développement des arts populaires.

2. Une cité vertueuse

L'Histoire inspire Coubertin. Non qu'il cherche dans le passé des similitudes, mais des exemples. Parmi toutes les réalisations architecturales de la Grèce ancienne : théâtre, stade, temple, agora, hippodrome - où le peuple se côtoyait dans une bruyante et exubérante concurrence - il retient, pour le faire renaître, le gymnase, mythe et symbole d'une civilisation où les corps étaient honorés, où sous les colonnades, au sortir de la palestine, l'athlète écoutait le philosophe, où la

² Note. Les délégués français sont : Prof. René Cassin, délégué à Genève près la Société des Nations, Dr. G. Baudoin, du Collège de France, M. Reynald, sénateur, M. Eberlé, de la Chorale des Ecoles Normales, le Lieutenant-Colonel Royet et J. Dabanne, délégués de l'Union des sociétés de gymnastique de France, Philippe Rivoire, délégué de la Société d'Horticulture de France.

³ Pierre de Coubertin (1899). L'Education en Hollande. Collégiens et étudiants, in : La Revue des Deux Mondes, 15 mai, pp. 359-378.

Démocratie s'inventait et inventait les dieux. Mais, homme du temps présent, de ce temps court et ramassé auquel ne peut échapper l'honnête homme du 20^{ème} siècle, en connaissance critique du vaste mouvement européen de la fin du 19^{ème}, il demande à la cité d'ouvrir en outre «les portes du Temple» en créant des universités ouvrières.

2.1. L'Université Ouvrière : une culture générale pour tous

L'accès de tous à la culture générale est une vieille antienne coubertinienne que nous avons traitée dans la 7^{ème} leçon. Mais encore ne s'agissait-il, dans l'Analyse universelle⁴, que de l'accession de tous les jeunes Français à la culture universelle, à partir d'un module de base. Au moment, Coubertin ne rappelait même pas son projet de 1890 (Appel pour la création d'une Université ouvrière⁵). Or, le temps courant s'est précipité. Les «prolétaires», nombreux, ont fait la guerre ; vainqueurs et vaincus ont pris conscience de leur force. Qui plus est, des soviets de soldats se sont levés et ont été réprimés en Allemagne, en Hongrie, mais ont triomphé en Russie. Pour que pareil danger ne puisse se renouveler, pour que les plaies du prolétariat se cicatrisent, pour que la culture des siècles dont tout homme est dépositaire et responsable puisse passer sans révolution sanglante des mains policées du bourgeois aux mains calleuses du prolétaire, il importe que chacun ait accès librement à la culture générale. C'est le but du «flambeau à dix branches». Souci récurrent, nous le savons. Mais ce qui est novateur en cette année 1926, c'est que Coubertin propose la création d'une institution spécifique, adaptée aux besoins et au comportement de l'ouvrier qui doit rester libre de toute subordination aux systèmes officiels d'éducation. Il tire sagesse de l'expérience des «Universités populaires fondées en France voici environ trente ans (qui «ne visaient à rien autre qu'à égayer l'existence du travailleur manuel auquel étaient présentés pêle-mêle : de la poésie, le compte rendu du roman à la mode, des exposés scientifiques isolés, une comédie et quelques auditions musicales»⁶), et s'appuie sur l'exemple des «*University settlements*» d'Angleterre et des Etats-Unis («où se donnait un enseignement plus sérieux, plus suivi»). Enfin, parce que «la question des Universités populaires est l'une des plus essentielles et des plus urgentes qui se posent à l'heure actuelle»⁷.

Ni lieu de divertissement, ni havre de charité, l'Université ouvrière devra être «un instrument égalisateur de la culture permettant aux non-privilegiés non pas de rejoindre les privilégiés en brûlant leurs étapes, ce qui n'est pas immédiatement réalisable, mais de reconnaître l'ensemble du terrain parcouru par eux et de prendre par instants contact avec eux»⁸.

Le but n'est pas la libération du prolétariat par l'action politique : naïvement, Coubertin considère que, de par le nombre, cette libération inexorable va de soi. Ce qu'il poursuit en vue de favoriser l'accession du prolétariat à la démocratie libérale et aux pouvoirs de décision, c'est l'élévation culturelle du prolétaire. Car il s'agit bien de l'accès de tous à la culture générale :

⁴ Pierre de Coubertin (1912). L'Education des Adolescents au XX^e siècle. II. Education intellectuelle. Analyse universelle. Paris : Alcan, 155 p.

⁵ Pierre de Coubertin (1890). Appel pour la création d'un enseignement universitaire ouvrier, repris in : Anthologie, Aix-en-Provence (1933) : Roubaud, pp. 165-166.

⁶ Pierre de Coubertin (1921). Les Universités Ouvrières. Lausanne: Imprimerie Populaire (8 pages) ; écrit paru en 1919 sous le titre Les Universités populaires, in : Pages de critique et d'histoire. Lausanne : Institut Olympique, Ve fascicule, p. 1.

⁷ Ibidem.

⁸ Ibidem, p. 2.

«Nous croyons, disait le programme [de la Conférence de Lausanne], que l'adulte qui n'a pu, faute de loisirs et de moyens, participer à la vie supérieure de l'esprit est autorisé à attendre de la cité qu'elle lui assure un contact avec la culture générale et désintéressée lui permettant, non d'en parcourir le domaine, mais d'en prendre une vue d'ensemble en dehors de toutes préoccupations utilitaires et professionnelles.»⁹

Il convenait donc de dresser «une sorte de statut-type» des Universités ouvrières.

Un «principe d'intermittence» et de «répétition» en vue d'une «irradiation» est dégagé. Pour l'époque, cette éducation continuée, reprise, permanente, est d'une grande nouveauté pédagogique.

Comme l'est le souci concret de fournir des repères historiques synchroniques à l'adulte-étudiant et de n'avancer que patiemment, par répétition (en allemand dans le texte: *Wiederholung*). Après avoir entendu des communications sur l'«University extension movement» des pays anglo-saxons, sur la Volkshochschule de Berlin, après avoir précisé que l'enseignement des universités populaires¹⁰ devait «s'appliquer aux hommes et aux femmes en complète égalité» (demande formulée par Mademoiselle Serment, déléguée du Conseil International des Femmes), l'assemblée s'est particulièrement intéressée à l'exposé de J.C. Dalmeijer «sur l'université [populaire] qui porte son nom [en Hollande] et dont l'enseignement est donné tant par radio que par correspondance». Ainsi apparaît-il que l'éparpillement du système français pourrait être conjuré et qu'une économie considérable de moyens financiers et en hommes pourrait être réalisée. Une seule université populaire par pays «ou par langue dans les pays où l'on parle plusieurs langues» serait souhaitable. On admirera l'avancée sociale que représentait alors une telle proposition.

Pragmatique, la Conférence de Lausanne note que «l'annexe presque obligatoire de l'université populaire est sa bibliothèque», qui ne devra contenir «que des livres répondant aux matières enseignées». Le choix privilégiant : «de familiariser [l'étudiant, le stagiaire, dirions-nous] avec l'utilisation des engins du progrès intellectuel qui sont le *langage* et la *lecture*», afin de «munir [cet étudiant] de connaissances générales en *histoire universelle*, en *sciences* et en *philosophie*». Ainsi pourront se développer «en lui les facultés de jugement et de mesure, c'est-à-dire *l'esprit critique* et le *sens eurhythmique*»¹¹. Il appartiendra «aux municipalités [...] de mettre à disposition du Comité d'achat [des bibliothèques] des ressources fixes et annuelles». «Le rôle essentiel joué par le bibliothécaire» est aussi mis en relief; il pourra «être rempli par une femme»¹² (sic).

La Conférence, faute de temps, approuve de s'en remettre à d'autres conférences pour approfondir les programmes de «philosophie populaire» (ce sera à Athènes, cela va de soi) et d'esthétique (on prévoit de se réunir à Aix-en-Provence). C'est donc à un véritable retournement du terreau culturel que se livre Coubertin dont le programme d'histoire universelle reçoit l'approbation des congressistes¹³.

Instruit de l'échec en France des Universités populaires, «mouvement qui échoua tant à cause de l'incident politique qui en avait inspiré l'éclosion que de son caractère désuni»¹⁴, il souligne égale-

⁹ Cf. rapport de la «Conférence de Lausanne», in : cahier n° 1 de l'Union Pédagogique Universelle, année 1925-1926.

¹⁰ Note. Les pays anglo-saxons et la Hollande semblaient préférer l'adjectif «populaire» à «ouvrière».

¹¹ Cf. rapport de la Conférence de Lausanne, in : Cahier n° 1 de l'UPU, op. cit., p. 12 (italique dans le texte original).

¹² Ibidem, p. 14.

¹³ Note. L'Histoire Universelle est alors en cours de publication.

¹⁴ Cf. rapport de la Conférence de Lausanne, in : cahier n° 1 de l'UPU, op. cit., p. 13. Note. Coubertin évoque ici l'affaire Dreyfus qui fit se lever à l'appel de Zola la conscience morale de la France.

ment la multiplication des Universités populaires «dans un grand nombre de villes françaises», mouvements nombreux mais faibles.

Au plan qui nous préoccupe, le fait pédagogique fut d'importance. En France, en tout cas, la classe ouvrière prit conscience de son droit à la culture, revendication qui devint un des paramètres majeurs de la lutte syndicale. Sans doute ne doit-on pas seulement cette avancée progressiste à Coubertin ; on ne saurait cependant nier son apport : «Si l'on veut de nos jours qu'une Université ouvrière non seulement prospère, mais vive, il faut en laisser la direction aux étudiants. Ces étudiants, en effet, ne sont ni des enfants, ni des adolescents. Ce sont des adultes pourvus de métiers et déjà en contact avec d'autres réalités de l'existence. De plus ils sont défiants et il est naturel qu'ils le soient. C'est là un point de vue qui entre bien difficilement dans les cerveaux des privilégiés. Ces derniers s'imaginent de très bonne foi qu'il leur suffit de se rapprocher du prolétaire et de lui tendre la main pour que cette main soit saisie avec empressement, gratitude et confiance. C'est un peu naïf. Si même l'empressement et la gratitude se manifestaient, il faudrait du temps pour que la confiance s'établisse et que se dissipe le souvenir de toutes les injustices sociales accumulées.»¹⁵

De là une pédagogie adaptée, très en avance sur celle des conférences, ateliers, dispensée alors dans les cours du soir, pédagogie qui n'était que calquée sur celle de l'enseignement traditionnel. Coubertin a compris où se situaient les blocages psychologiques ; il fait appel à des techniques d'expression et de communication mettant en valeur : «la narration, la discussion, la révision», par l'acquisition d'un «vocabulaire suffisant et l'accoutumance à ordonner les idées». Une «classe de langage» sera au programme des Universités ouvrières ! Ce sera, dira-t-il, comme une sorte de «jardinage intellectuel», «avec des plantes choisies, des allées bien tracées et tenues». La bibliothèque répondra aux besoins intellectuels réels des étudiants adultes.

Retenons : l'Université ouvrière appartiendra aux ouvriers. Palliatif social, elle sera un lieu d'enseignement repris et continué. Elle devra donc : «ouvrir des portes, établir de grands courants d'air et de lumière»¹⁶. Nous sommes loin des patronages de Le Play* : Coubertin a pris le virage du siècle et tourné définitivement le dos à des égoïsmes de classe lisibles dans son oeuvre et son comportement d'avant 1914.

Pourtant, nous retrouvons bien là le cheminement profond de l'homme et de l'oeuvre. Depuis l'Appel de 1890 à la formation d'une Université ouvrière où se retrouvèrent de grands noms : Lyautey*, Lavisse*, Gréard*, Dupanloup* ... jusqu'à l'admirable proclamation humaniste, cet appel passionné et angoissé aux «classes dirigeantes», qui date de 1918, il n'y a pas de hiatus. Dans «Pages de critique et d'histoire»¹⁷, fascicules d'éducation populaire lancés au monde un peu comme des bouteilles le seraient à la mer, Pierre de Coubertin, alors devenu seul, s'adresse à nouveau aux parvenus de la culture ; à ceux qui, ignorants du «mouvement irrésistible» de la Démocratie vers le pouvoir, pensent qu'il est bon pour leur confort moral que «le travailleur» ne doive pas «sans dommage pour la société [être] détourné de la voie étroite du perfectionnement technique». Il fustige les gardiens du Temple qui tiennent obstinément fermées les portes de la connaissance, ceux qui oublient que la Démocratie n'est pas seulement «le nombre, mais encore le courage, l'abnégation et la persévérance. Car, sans faire tort à ceux qui les conduisirent et les commandèrent, c'est surtout à la masse des combattants obscurs, on peut bien le dire, qu'ira cette fois l'admiration de l'Histoire.»

¹⁵ Pierre de Coubertin. *Les Universités Ouvrières*, op. cit., p. 7.

¹⁶ *Ibidem*.

¹⁷ Pierre de Coubertin (1918). *Ouvrez les portes du Temple !* in : *Pages de critique et d'histoire*. Lausanne : Institut Olympique, IIIe fascicule, pp. 1-2; repris in : *Anthologie*, op. cit., pp. 120-122.

Tribun, prophète de lendemains lumineux, Coubertin se lève et tonne contre une pédagogie de classe qui a ignoré le grand nombre, entretenue qu'elle était par l'esprit de caste des privilégiés, par une élite qui avait intérêt à garder pour elle le savoir afin d'en faire «un instrument de règne».

Il faut donc «démolir cette Bastille. La Démocratie doit à son tour recueillir l'enseignement des siècles et prendre contact avec la science désintéressée.»

Virulent, Coubertin lance l'apostrophe célèbre à la face des nantis : «Ouvrez les portes du Temple ! Il n'est que temps. L'avenir de l'humanité l'exige.» Quel précurseur !

L'histoire en France a retenu le nom de Malraux, père des Maisons de la Culture. Coubertin, le prodrome, a été injustement oublié.

Car Coubertin, inspiré par l'exemple du gymnase antique, n'entendit pas limiter l'université ouvrière à une quelconque école de rattrapage intellectuel, mais voulut en faire un foyer complet de culture civique, ouvert pour tous aux réalités du 20ème siècle.

3. Le Gymnase Municipal : tous les sports pour tous

Les textes montrent avec quelle conviction et quelle constance Coubertin bataillera durant toute sa vie avec l'opinion et les institutions pour imposer son projet de gymnase municipal rénové de l'antique.

Le gymnase antique auquel se réfère Coubertin est celui de l'époque hellénistique, celui qui ne peut se concevoir sans un rapport étroit avec la paideia, le système éducatif athénien du 5ème siècle.

D'abord strictement consacré soit à la préparation aux différentes compétitions agonistiques de type sacré, soit à la préparation des hoplites, le gymnase antique, à compter du 4ème siècle, n'est plus seulement réservé à l'entraînement physique mais s'ouvre à un enseignement intellectuel (philosophique et littéraire). Athlétisme et instruction sont dorénavant associés. C'est ce gymnase qui reste pour Coubertin l'exemple. Il en demandera la réalisation dès ses premières velléités de réforme.

En 1909, il indique que ce gymnase, conséquence du besoin social de mettre à disposition du citoyen une «gymnastique utilitaire» qui lui permettrait de se tenir constamment en état de «demi-entraîné», réunira «la salle d'armes, la piscine, le manège, le stand de tir»¹⁸, aujourd'hui «éparpillés».

En 1912, lors de la remise de la Coupe Olympique à l'Union des Sociétés de Gymnastique de France (USGF), il réclame la rénovation du gymnase antique, dont il voit partiellement la renaissance dans les réalisations de l'USGF¹⁹. En «vieux philhellène», il rappelle que le gymnase antique n'était pas fait que de «blancs portiques et de fontaines de marbre». Si le citoyen grec y trouvait la possibilité de choisir le sport qui lui convenait, si une hydrothérapie perfectionnée était mise à sa disposition, s'il pouvait y rencontrer l'aède comme le sculpteur, le fresquiste comme le chanteur, il

¹⁸ Pierre de Coubertin (1909). Une Campagne de vingt-et-un ans, 1887-1908. Paris : Librairie de l'Education physique, chapitre XX «La gymnastique utilitaire», pp. 185, 186.

¹⁹ Pierre de Coubertin (1912). Vers le Gymnase Antique, in : Le Gymnaste, 23 novembre, pp. 905-907 ; cf. Textes choisis de Pierre de Coubertin, sous la direction de Norbert Müller. Zurich (1986) : Weidmann, tome III, pp. 586-589.

y trouvait surtout «un état d'esprit» dû «au génie grec». Qu'aujourd'hui le jeune adulte - celui qui fait la force de la nation - retrouve tous ces éléments: un éclectisme sportif, «des bains-douches (si vraiment démocratiques)» (par leur bon marché), le culte des lettres et des arts. Qu'il puisse y apprendre «le chant choral», matière à «exercices respiratoires». Mais surtout, que le gymnase offre un «entraînement social» («progrès constant, discipline, bonne camaraderie») et incite à un patriotisme «vibrant et généreux».

En 1915, en pleine tourmente²⁰, même s'il sait qu'il sera difficile d'obtenir «des coureurs, des escrimeurs, des joueurs de football qu'ils consentent à écouter M. Bergson ou M. Boutroux», il n'en persiste pas moins à avancer que «le gymnase antique était avant tout un lieu voué à l'équilibre», «eurythmie» due à la pratique sportive, à la cohabitation sociale, à l'art. «Le gymnase antique revivra le jour où, dans chaque agglomération urbaine suffisante, ou bien dans chaque quartier d'une grande ville, se trouveront, loyalement fédérés pour jouir ensemble des mêmes locaux et des mêmes privilèges : des cours publics d'histoire universelle, des bains-douches, une société chorale et une société de gymnastique et de sports.»

Cette obsession du gymnase antique, qui habite Coubertin depuis de nombreuses années, va trouver un début de réalisation à Lausanne: Coubertin y crée l'Institut Olympique, dont l'objet est «de provoquer le rétablissement du gymnase antique, c'est-à-dire la création de foyers de vie municipale basés sur la coopération de l'art, de la culture intellectuelle, de l'hygiène générale et de l'activité musculaire et groupant autour de ce programme tous les citoyens d'une même commune, adultes aussi bien qu'adolescents»²¹.

Mais Coubertin manque de locaux permanents. En outre, même s'il a su s'entourer de personnalités helvétiques de valeur dans un Comité d'honneur²², il est seul pour mettre en oeuvre un tel projet, alors que certaines de ses activités lui imposent de s'absenter souvent de Lausanne. Pourtant la première session peut être considérée comme un succès, mais ce succès sera sans suite durable. Après la fin des hostilités, l'attention de Coubertin se tournera prioritairement vers le C.I.O. et la reprise des travaux de celui-ci : l'idée d'un gymnase antique retrouvé continuera cependant à être développée par Coubertin - malheureusement sans autre concrétisation - au cours des années qui vont suivre : au sein de l'UPU, dans des écrits ou lors de conférences.

La première session de l'Institut se déroula en deux parties : la première (1er mars/mi-avril 1917) rassembla quotidiennement une vingtaine de soldats français et belges qui bénéficiaient d'un internement en Suisse ; la pratique de sports voisine avec des cours de pédagogie sportive, d'hygiène, d'anatomie, de géographie ; s'y ajoutent neuf conférences historiques qui sont ouvertes au public. La deuxième partie de la session (début mai/début juillet) s'adressa à une trentaine d'internés venus du reste de la Suisse (ils seront logés à l'Ecole hôtelière de Lausanne).

L'emploi du temps de l'Institut est organisé en alternance : le matin «de 8 à 12», séances de sports (gymniques, athlétiques, équestres, nautiques, de combat), l'après-midi «entre 2 et 5», cours et conférences, «samedi et dimanche exceptés». La fréquentation des séances sportives et des cours, ainsi que la qualité des conférenciers et l'audience qui est la leur, paraissent de bon augure pour la suite.

²⁰ Pierre de Coubertin (1915). La restauration du gymnase antique, in : Journal Excelsior, 6e année, n° 1686, 5 juillet, p. 3 ; cf. Textes choisis, op. cit., tome III, pp. 592-593. Note. M. Henri Bergson (1869-1941), et M. Emile Boutroux (1845-1921), fondateur et directeur de l'Institut des Sciences politiques de Paris, deux philosophes français.

²¹ Pierre de Coubertin [1918]. Notice sur l'Institut Olympique de Lausanne. Archives C.I.O., p. 1 ; cf. Textes choisis, op. cit., tome II, p. 734.

²² Note. S'y trouvent représentés le Conseil fédéral, l'Etat de Vaud, la Commune de Lausanne, l'Armée et l'Université.

Le succès ne suit pas: la session de 1918 s'ouvre en janvier et se poursuit du 18 mars au 12 avril avec un programme réduit. Ce sont des étudiants de l'Université de Lausanne qui ont été conviés. On note également quelques cours techniques du jeudi soir réservés aux membres des sociétés de gymnastique, de sports et de culture physique de Lausanne. La session d'automne sera annulée et celle - la dernière - qui se déroulera en février-mars 1919 ne comprendra plus, aux côtés des conférences, que des réunions sportives hebdomadaires auxquelles prendront part des sociétés sportives de la ville²³.

Pourtant l'utilité du gymnase coubertinien est indéniable. Les nations meurtries ont besoin non seulement de pratiquer le sport, mais aussi de trouver dans ce gymnase toutes les conditions nécessaires à leur plein épanouissement intellectuel et moral. A l'exemple du programme proposé à l'Institut Olympique de Lausanne, des cours d'histoire générale, de géographie générale, de géographie commerciale, d'histoire des exercices physiques, d'organisation de ces exercices, de littérature et d'art, d'économie politique, d'anatomie et de physiologie des muscles, seront librement dispensés. La joie musculaire élèvera les âmes. La devise de l'Institut (et du gymnase municipal) est «Mens fervida in corpore lacertoso»²⁴.

Le 24 février 1918, Coubertin précise l'ambition du gymnase municipal moderne, à la demande de l'Association des Hellènes libéraux de Lausanne²⁵. Parce que le gymnase grec ancien fut un lieu naturel de coopération entre le sport, l'hygiène et l'art, parce qu'il permit aux générations de se rencontrer et de collaborer, mais aussi parce qu'il favorisa «en une bienfaisante promiscuité» une intercompréhension professionnelle entre «le praticien et le théoricien, l'homme de science et l'homme de lettres, l'homme politique et l'homme privé, le syndiqué et l'indépendant», parce que ces rencontres et ces coopérations furent possibles grâce à «la joie des muscles», Coubertin assène avec une conviction plus forte que jamais (car «les heures qui sonnent sont graves pour l'humanité») : «*Nous devons rétablir le gymnase municipal de l'ancienne Grèce et il nous donnera la paix sociale.*»

Mais les temps ont changé.

3.1. Le droit au sport

La Conférence de Lausanne a bien proclamé le droit pour tous au sport. L'idée progresse et se concrétise difficilement. Les sportifs, esclaves de la technique et de la commercialisation du sport, n'ont pas plus suivi que l'opinion. Plus que jamais s'impose le rétablissement du gymnase antique municipal: le droit au sport doit être reconnu pour tous.

L'Union Pédagogique Universelle (UPU), bras séculier de Coubertin depuis le Congrès de Prague (1925), entend frapper le fer pendant qu'il est encore chaud. Dans le cahier n° 1 de l'UPU (année

²³ Cf. Christian Gilliéron (1993). Les relations de Lausanne et du Mouvement olympique à l'époque de Pierre de Coubertin 1894-1939, version imprimée d'un mémoire de licence, Section d'histoire de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne (mars 1992). Lausanne : C.I.O., pp. 59-76.

²⁴ Soit : Un esprit ardent dans un corps entraîné. Note. La formule «Mens fervida in corpore lacertoso», souhaitée par Pierre de Coubertin, devait remplacer la précédente, quelque peu éculée à ses yeux: «Mens sana in corpore sano» qui, étant «excellamment hygiénique et nullement athlétique», ne le satisfaisait point. Il fallait saluer un «esprit ardent» et un «corps entraîné». Coubertin fit appel au «parfait latiniste [...] M. Morlet, l'ancien proviseur du Lycée Michelet et ce lettré ami des sports trouva bien vite les termes les mieux appropriés à traduire dans le langage de Cicéron la pensée nouvelle» (Coubertin, in: Revue Olympique, juillet 1911, pp. 99-100).

²⁵ Pierre de Coubertin (1918). Ce que nous pouvons demander au Sport... Conférence. Lausanne : Edition de l'Association des Hellènes Libéraux (22 p., italique dans le texte original) ; reproduit ultérieurement in : L'Idée Olympique. Schorndorf (1966): Hofmann, pp. 42-51 ; cf. Textes choisis, op. cit., tome III, pp. 599-609.

1925-1926), un rapport précis, dense, est consacré à la Conférence. Le titre de ce rapport claque comme une revendication syndicale : «Droit au sport - Rétablissement du Gymnase antique». C'est que, sûr de ses arrières et, dirions-nous, du lobby mis en place par ses soins, Coubertin insiste fort, et d'autant que son départ de la présidence du C.I.O. n'a pas été sans lui avoir laissé de l'amertume.

«Nous estimons qu'il existe pour chaque individu un *droit au sport* et qu'il appartient à la Cité de pourvoir le plus gratuitement possible le citoyen adulte des moyens de se mettre, puis de se maintenir en bonne condition sportive, sans qu'il se trouve obligé pour cela d'adhérer à un groupement quelconque.»²⁶

Au cours de ses voyages en Amérique, Coubertin a été frappé par les «Athletic Clubs», «réplique en hauteur du gymnase grec avec cette différence essentielle que la fréquentation en est restreinte aux seuls membres du club et que le public n'y est pas admis»²⁷. Poussant jusqu'au bout sa logique libérale, il entend que le gymnase municipal soit une structure sportive ouverte à tous.

Cette logique l'amène à faire du gymnase municipal «un établissement *public régi directement par la Cité* et permettant la pratique *passagère* ou *suivie* par *l'adulte* des exercices *sportifs individuels* en dehors de toute idée de concours, au tarif le plus réduit, sinon gratuitement et sans *aucune intervention* d'une société ou d'un groupement quelconques venant limiter la liberté de l'individu»²⁸.

Tout Coubertin est dans cette définition: son engagement pour un type de société libérale et sociale, le rôle de la cité régulatrice de l'harmonie individuelle, le sport pour tous libéré des contraintes financières et de concours, l'importance de l'entraînement sportif pour l'individu, entraînement passager ou continu.

Le droit au sport et le gymnase municipal deviennent indissociables : la «cité moderne» a pour devoir de favoriser l'un par l'autre et l'un pour l'autre. Ainsi l'héritage antique redeviendra-t-il vivant. L'adulte à qui est réservé seul le gymnase y puisera des forces en vue de faire front aux aléas de l'existence.

Le programme du gymnase rénové sera entièrement consacré aux sports gymniques individuels. «La gamme gymnique comprend sept notes : courir, sauter, grimper, lancer, attraper, soulever, ramper»²⁹. Le contrôle médical «ne sera ni strict ni gênant». L'hydrothérapie, «annexe obligatoire du gymnase», donnera lieu à l'établissement de «bains-douches à bon marché». Enfin : «Est-il souhaitable que le gymnase soit accessible aux femmes ? Oui, car les spectateurs en seront tenus écartés puisqu'aussi bien nul concours n'y doit intervenir»³⁰: nous sommes en 1926.

Pour que «l'individualisme sportif du Gymnase [soit complet], il y faudra comprendre l'équitation». Chaque ville devrait posséder une école d'équitation: une pédagogie nouvelle moins dispendieuse y sera recherchée.

Le gymnase municipal rénové, ouvert gratuitement à tous pour la pratique de tous les sports individuels, est le pendant de l'Université ouvrière, ouverte à tous pour l'accession à la culture générale.

²⁶ Cf. rapport de la Conférence de Lausanne, in : cahier n° 1 de l'UPU, op. cit., p. 14 (italique dans le texte original).

²⁷ Pierre de Coubertin (1921). *Leçons de Pédagogie sportive*. Lausanne : La Concorde ; publiées sous le titre «Pédagogie Sportive» (1922, éd. G. Crès - 1934, éd. BIPS), p. 48 (éd. 1934).

²⁸ Cf. rapport de la Conférence de Lausanne, in : cahier n° 1 de l'UPU, op. cit., p. 15 (italique dans le texte original).

²⁹ Ibidem, p. 16.

³⁰ Ibidem, p. 17.

La «cure de sport», si nécessaire à l'homme du 20^{ème} siècle, pourra «éventuellement» s'effectuer dans le gymnase municipal, «cette juxtaposition fonctionne dans certaines villes allemandes». Pourtant, «mise en état de défense *préventive* de l'organisme *adulte* par réapprovisionnement et accroissement des ressources de forces vitales»³¹, la cure de sport s'effectuera de préférence en dehors du cadre de vie quotidien, dans «un hôtel approprié formant 'sanatorium pour bien portants'». Des conseils hygiéniques sont recommandés quant à la durée de la cure, les capacités sportives, l'âge des curistes. Il est par ailleurs vivement demandé aux cités de développer près des villes un camping de proximité qui permettrait aux travailleurs de bénéficier d'un «week-end ouvrier».

En 1927³², Coubertin approuve Jean de Pierrefeu*³³ qui se dit son disciple, qui est en outre élève de Georges Hébert* et qui fut un spectateur enthousiaste des Jeux de Paris (1924). Pierrefeu ne voyait pour réponse aux «histrions» et aux «fruits secs» produits par le sport dévoyé que la diffusion d'un «mysticisme sportif»³⁴. Coubertin confirme ici combien la voie qu'il a tracée lui paraît être la seule à suivre pour assurer le bonheur de l'homme et la paix de l'humanité.

Tel est le rôle dévolu au gymnase municipal par Coubertin.

Cellule vivante, imbriquée et impliquée dans le tissu social de la cité, et qui répondra aux besoins et aux aspirations du peuple citoyen, le gymnase municipal «antique modernisé» est l'endroit libre où tout adulte pourra «ciseler son corps», sans souci d'ordre bureaucratique ou financier, sans obligation de compétition. Les exercices proposés, «utilitaires», n'auront pas d'autre justification et d'autre fin que de provoquer l'émergence de «l'instinct sportif». «On fera du sport comme on se lave, comme on boit, comme on mange.»³⁵ Car le but est bien, et toujours, l'équilibre de l'homme et le bonheur de la cité. Le bonheur d'une cité, radieuse et morale.

4. Le sport, valeur éthique, moyen d'éducation morale

Quels sont les buts de l'éducation éthique de l'adolescent et de l'homme jeune ? Quel rôle joue le sport dans cette édification du futur citoyen, en quoi le sport est-il formateur d'une morale civique ?

Remarquons que cette préoccupation est consubstantielle à l'oeuvre. Tout jeune, nous l'avons vu, Coubertin est en révolte contre le système de dressage des collèges français qui n'engendre à ses yeux que des êtres lâches et menteurs. Il est contre la pratique irraisonnée de l'obéissance qui, si elle est apte à faire des soldats, «ne saurait préparer le citoyen à la pratique de la liberté»³⁶. Dès 1889, comme il le fera ensuite sans relâche dans la Revue du Pays de Caux³⁷, il appelle les jeunes

³¹ Ibidem (italique dans le texte original).

³² Pierre de Coubertin (1927-1928). Paterne, Pierrefeu, Hellenus et moi, in : le journal L'Auto, 28^e année, 31 décembre 1927, p. 1 (I et II), 29^e année, 1^{er} janvier 1928, p. 1 (III et IV) ; cf. Textes choisis, op. cit., tome III, pp. 672-680.

³³ Jean de Pierrefeu (1927). Paterne, ou l'Ennemi du Sport. Paris : Ferenczi et fils.

³⁴ Pierre de Coubertin (1924). Autour des Jeux de la VIII^{ème} Olympiade, in : La Revue de Genève, 5 septembre ; cf. Textes choisis, op. cit., tome II, p. 287.

³⁵ Pierre de Coubertin. Paterne, Pierrefeu, Hellenus et moi, op. cit. ; cf. Textes choisis, op. cit., tome III, p. 679.

³⁶ Pierre de Coubertin (1899). L'Urgente Réforme, in: La Nouvelle Revue, 1^{er} avril, p. 399 ; cf. Textes choisis, op. cit., tome I, p. 190.

³⁷ La Revue du Pays de Caux (1902-1903). Voir p. 128.

Français à se battre moralement : «Battez-vous, je vous en prie, le moins possible au physique, mais au moral vous ne vous battrez jamais assez.»³⁸

Il est un esprit profondément philosophe. Dans «Notes sur l'Éducation publique»³⁹, il constate que «de tous côtés l'esprit religieux se manifeste» et que «quand les hommes ont foi en Dieu et en la science (c'est-à-dire ont subi une suffisante préparation rationnelle à leur rôle civique) le gouvernement de la majorité est, après tout, le plus juste et le plus sage»⁴⁰. Les religions n'ont pas disparu avec l'avènement de l'ère industrielle, note-t-il. Bien au contraire, remarque Coubertin : la sphère du sacré n'est pas celle de la vie publique. Tenons-en compte, et d'autant plus, avance-t-il, que les notions de bien, de patrie, d'humanité, ont fait leur temps. Ce qui démontre, selon lui, l'inanité de la recherche laïque, et ne saurait servir de soubassement à la morale. En 1901, il écrit : Dieu s'impose «dans sa plénitude et sa pureté naturelles»; il sera une des bases de la pédagogie prochaine⁴¹. On reconnaîtra cependant à Coubertin son esprit de tolérance, son mariage mixte avec une protestante, sa non-intrusion dogmatique dans la polémique qui suivit en France, en 1905, la séparation de l'Église et de l'État.

5. Pour une cité vertueuse : respect mutuel, sport et morale

En 1915, clôturant la trilogie sur «L'Éducation des adolescents au XXe siècle», il publie un petit opuscule : «Le Respect mutuel»⁴². «La science de l'éducation doit évoluer largement avec l'humanité», est-il dit en avant-propos. Si les grands principes «demeurent identiques d'un siècle à l'autre», l'éducation, toutefois, doit tenir compte de leur nécessaire adaptation aux besoins du jour. Depuis 1905, le concept de laïcité s'est largement répandu en France ; l'affaire Dreyfus, qui a atteint des sommets de xénophobie et de racisme, a secoué les consciences : Dieu est évacué du «respect mutuel». Coubertin constate qu'«à défaut d'une foi commune, impossible à réaliser dans le monde moderne, si tant est du reste qu'elle ait jamais existé autrement qu'en apparence et plus ou moins imposée par la force, on a fait appel à la tolérance». Or, la tolérance est «une vertu négative». Elle a failli, c'était «dans la nature des choses». Le respect mutuel, qui aurait «la largeur de la tolérance sans son habituelle froideur et toute la fécondité de la foi sans son étroitesse ou son intransigeance fréquentes», telle devrait être une morale moderne⁴³.

Or, le respect mutuel (un peu trop facilement, Coubertin écrit que la tolérance, c'est l'indifférence) implique un désir d'empathie. Pas de respect mutuel sans volonté de connaissance.

Voilà qui nous ramène au sport ! Car Coubertin est persuadé que «l'alpha et l'oméga de la pédagogie sportive consiste à provoquer ou à favoriser l'opération du bronzage moral par le bronzage physique, du bronzage de l'âme par le bronzage du corps»⁴⁴. Pari énorme, alors qu'il lance sa

³⁸ Pierre de Coubertin (1889). *L'Éducation anglaise en France*. Paris : Hachette, chapitre III «L'École Monge à Eton», p. 43.

³⁹ Pierre de Coubertin (1901). *Notes sur l'Éducation publique*. Paris : Hachette, chapitre XIV «L'enseignement moral et la religion», p. 236.

⁴⁰ Cf. Ernest Seillière (1917). *Un artisan d'énergie française*. Pierre de Coubertin. Paris : Didier, p. 44 (déclaration du recteur de l'Université catholique de Washington citée par l'auteur).

⁴¹ Pierre de Coubertin. *Notes sur l'Éducation publique*, op. cit., chapitre XIV «L'enseignement moral et la religion», pp. 236-252.

⁴² Pierre de Coubertin (1915). *L'Éducation des Adolescents au XXe siècle*. III. Éducation morale : Le Respect mutuel. Paris : Alcan, 104 p.

⁴³ Ibidem, pp. 10, 14.

⁴⁴ Pierre de Coubertin [1929]. *Bulletin du Bureau International de Pédagogie Sportive*, n° 4, p. 10.

réforme et qu'il défie une opinion réticente ou franchement hostile, en lui proposant que le sport soit «le compagnon fidèle et discret de la réflexion, de l'idéal, de l'imagination»⁴⁵. On est en droit de penser qu'un homme, en situation de réflexion et de recherche d'idéal, est un homme qui se conformera aux règles de la morale individuelle et civique. Mais Coubertin assigne un rôle médiateur et formateur bien plus important au sport.

Rôle médiateur. La question fondamentale est bien de savoir si le sport «parvient à fortifier le caractère et à développer ce qu'on pourrait appeler la musculation morale de l'homme»⁴⁶. Coubertin n'en doute pas, qui pense que parmi toutes les disciplines pédagogiques le sport est le seul qui permette de doser des qualités contraires : audace et prudence, élan et calcul, confiance et méfiance, passion et raison, frustration et libération. C'est, dira-t-il, «l'équilibre direct de la vie». Le sport, dans la mesure où les maîtres de l'Université, les médecins, les familles, les décideurs politiques, le reconnaîtront comme discipline à part entière, pourra devenir un adjuvant précieux de l'éducation générale. C'est bien ce que pensaient «les ouvriers de la première heure»⁴⁷.

Non seulement le sport aide à gagner de telles batailles, mais il fait plus. Par le constat psychosomatique qu'il induit, par l'obligation de lucidité qu'il requiert, l'entraînement sportif peut se comparer à l'examen de conscience : «seul véritable moyen de perfectionnement moral pour l'homme»⁴⁸. Il est de plus «un pacificateur des sens»: Coubertin est un puritain, en butte à une certaine époque (la «Belle», celle des liaisons adultérines ou tarifées). Sans doute, ici, devrait-on approfondir les rapports de Coubertin avec la mère (la femme), le père (préfet de congrégation, proviseur, capitaine d'association sportive). Vue sous cet angle, la question n'a pas été abordée.

Le thème est constant dans l'oeuvre. Coubertin, très tôt, ne manquera pas de fustiger les moeurs dépravées, la littérature pornographique⁴⁹. Il dénoncera le sensualisme précoce, provoqué par un système éducatif répressif. Il pestera contre les pensionnats-casernes où faute d'exutoires, l'adolescent se retourne vers le sexe et ses perversités. Alors que «le sport produit du plaisir physique assez intensif pour être qualifié de voluptueux [...]. Il existe donc une volupté sportive qui pacifie les sens, pas seulement par la fatigue mais par la satisfaction.»⁵⁰

Un bon résumé de l'attitude de Coubertin se trouve dans le premier cahier de l'UPU (année 1925-1926). Le compte rendu de la Conférence de Lausanne y est donné in extenso, en rapport avec «l'atmosphère morale» des cités.

Les délégués se sont opposés sur le problème de la censure. Doit-on instaurer des interdits officiels contre des affiches «dangereuses» ou des films licencieux ? Coubertin, reprenant l'antienne favorite, fulmine contre «l'affaîssement moral» des sociétés dont il regrette «l'extension croissante». La cause générale lui paraît résider dans une tendance néfaste «à hâter toutes choses en tous les domaines». Il déplore qu'«après avoir supprimé l'enfance, voilà que nous tendons à annuler l'ado-

⁴⁵ Pierre de Coubertin (1923). Une Campagne de trente-cinq ans, in : La Revue de Paris, 30ème année, n° 11, 1er juin.

⁴⁶ Pierre de Coubertin. Notes sur l'Education publique, op. cit., chapitre «La psychologie du sport», p. 169.

⁴⁷ Pierre de Coubertin (1909). Une Campagne de vingt-et-un ans, 1887-1908, op. cit., chapitre III, p. 15.

⁴⁸ Pierre de Coubertin. Pédagogie Sportive, op. cit., chapitre «Action sur le tempérament, le caractère et la conscience», p. 138.

⁴⁹ Pierre de Coubertin. Pédagogie Sportive, op. cit., p. 132. Egalement : Revue Olympique : Un sujet scabreux et oiseux (août 1910), La crise évitable (mars 1911), Le sport, passeport de vertus (octobre 1913).

⁵⁰ Pierre de Coubertin. Pédagogie Sportive, op. cit., p. 133.

lescence». Quel intérêt pourrait donc avoir un enfant qui aurait prématurément touché à tout ? Coubertin n'est sans doute pas au fait des propositions de la psychologie fonctionnelle, même si Claparède* a assisté au Congrès de Psychologie et de Physiologie Sportives de Lausanne (1913), mais son intuition, ses dons d'observation, lui dictent de telles paroles de bon sens.

Sans doute doit-on être plus réservé quand il généralise et donne pour responsable majeur de la crise morale «la pornographie qui, partout encouragée, pénètre dans les foyers les plus respectables pour y déposer le germe de la tuberculose morale». Ses propos sont outrés. De même quand, homme resté quelque peu du 19^{ème} siècle (du temps de la patate cantonale), mais non sans raisons assurément, il voit dans «cette passion de la vitesse dont s'imprègne l'existence contemporaine» les troubles de comportement des individus.

Homme d'ordre, sans aucun doute, mais libéral conséquent, Coubertin ajoute : «des mesure édictées n'y remédieraient point». Le fait est à souligner, tant le sport, annexé par les puritains de l'ordre moral, peut servir de carcan aux libertés individuelles et tant il a pu, peut, et pourrait encore, aider les pires des totalitarismes. L'Histoire enseigne à être vigilant.

Purgation des passions par la lutte sportive et utilisation des sports de combat pour dériver la violence. Telle la boxe, comme le préconisa et le réalisa Theodore Roosevelt dans les bas-fonds de New York, afin d'amener «une diminution immédiate et considérable des rixes sanglantes dont cette portion de l'énorme cité était journellement le théâtre»⁵¹. Le procédé n'est pas nouveau, il fut, il est encore utilisé pour le meilleur et pour le pire par les éducateurs de rue et de prison. Le Congrès du C.I.O., tenu à Bruxelles du 9 au 14 juin 1905, recommandait déjà que «dans les maisons de correction et les pénitenciers, il [conviendrait] de pratiquer une gymnastique calmante»⁵².

Les institutions républicaines ont donc la lourde responsabilité, non pas de diriger le mouvement sportif - ce qui serait contraire au dogme de la liberté d'association -, mais de mettre à disposition du peuple des lieux d'accueil, à la fois champs d'ébats et havres de dialogue, où les citoyens pourront pratiquer les sports à leur convenance pour la seule volupté musculaire, dans l'esprit de la «religio athletae». Il y a du jansénisme dans cette attitude ou peut-être, et plus sûrement, de l'«arnoldisme». Car Coubertin, comme Thomas Arnold* hier à Rugby, pense que «le sport est au service d'une moralité militante que chacun a la charge de faire triompher en soi et dans le monde»⁵³.

Tout, dans le cadre des installations de la «cité nouvelle», doit tendre à l'élévation spirituelle et morale du sportif. Si Olympie fut Olympie et a traversé les siècles tel un météore, c'est qu'elle fut manifestation d'un rituel religieux, où la beauté des hommes - excellence physique et pureté morale - rendait grâce aux Dieux. Ce n'est pas un hasard si Olympie, lieu de culte, fut construite dans une vallée d'asphodèles et de lauriers roses, au confluent de torrents aux eaux vives, au pied d'un mont couvert d'oliviers, dans la transparence du ciel d'Elide. Ce n'est pas un hasard si, à Olympie, Phidias* eut son atelier, si Pindare* y chanta ses odes. Kalokagathia : suprême harmonie.

La Conférence de Lausanne rappelle ainsi que, au delà de la technique et de la compétition, ce qui importe, c'est l'esprit dans lequel se déroule la lutte sportive, et au delà, et par cela même, la façon dont l'homme va sa route et poursuit son destin. Le record, poursuite toujours renouvelée de l'ex-

⁵¹ Pierre de Coubertin. *Pédagogie Sportive*, op. cit., p. 134. Note. En fait, Coubertin reprend là une partie du discours qu'il prononça, le 18 août 1920, à l'Hôtel de Ville d'Anvers, lors de l'ouverture de la 18^{ème} Session du C.I.O.

⁵² Norbert Müller (1994). *Cent ans de Congrès Olympiques, 1894-1994*. Lausanne : C.I.O., p. 76.

⁵³ Cf. Jacques Ulmann (1965). *De la gymnastique aux sports modernes*, Paris : Presses Universitaires de France, livre IV «XIX^{ème} siècle : Les théories de l'éducation physique», chapitre IV «Le sport», p. 328.

cellence pour l'excellence, est l'image même de l'ambition coubertinienne. La beauté du geste est plus morale que physique: seul l'effort vers la perfection importe.

Sans doute n'insiste-t-on pas assez sur l'aspect pragmatique et concret de l'éducation morale selon Coubertin. «Rebronzage» moral par le rebronzage physique, certes, tout a déjà été dit. Mais a-t-on vu que c'est à une pédagogie «psychosomatique» qu'a recours Coubertin. Que le sport, par la rigueur qu'il impose au corps individuel, et par l'effort de volonté qui le légitime, est «un agent d'hygiène physique et moral sans égal à l'heure actuelle»⁵⁴.

Qu'est-ce que l'Olympisme ? Dans l'Almanach olympique pour 1918⁵⁵, Coubertin répond : «C'est la religion de l'énergie, le culte de la volonté intensive développée par la pratique des sports virils s'appuyant sur l'hygiène et le civisme et s'entourant d'art et de pensée.» Outre une définition de l'Olympisme, maintes fois redonnée, Coubertin précise ici quels sont ces sports virils, sports de passion qui ne peuvent pas «ne pas engendrer de grabuge» («Ce grabuge là n'est pas fait pour les femmes», soit dit en passant)⁵⁶. Ce seront des «exercices fondamentaux» «qui concourent au sauvetage, à la défense et à la locomotion (courir, grimper, sauter, lancer, nager, boxer, lutter, tirer l'épée, ramer, monter à cheval)». En seront exclus «le tennis qui n'est qu'un jeu d'adresse» et la bicyclette «un transport ingénieux». Le sport de Coubertin sera physique, viril, et moral. Georges Hébert ne dira pas mieux pour ce qui doit être selon lui l'éducation physique⁵⁷. Mais en plus, «autour de ces exercices fondamentaux desquels sortiront le gymnaste infatigable, l'escrimeur d'offensive, le cavalier sans peur, le rameur obstiné, le footballeur courageux et vigilant, [seront évoquées] les visions de l'Esprit et de la Beauté. Que la loyauté veille près de l'enceinte et que les dieux Lares y aient leurs autels... Ainsi se formeront les êtres solides et vibrants aptes à traverser les régions difficiles où s'engage l'humanité.» Car, «la Vigueur et l'Idéal, résolument unis, sont les seuls maîtres de l'heure et c'est dans les Jardins de l'effort qu'ils enseignent.»⁵⁸ En 1901 il avait déjà écrit : «La culture de l'Effort n'est le propre d'aucune race ; elle convient, elle est utile à toutes. Elle est le nerf de toute civilisation et l'embryon de toute puissance»⁵⁹.

Le philosophe français Alain, maître à penser des instituteurs de la 3^{ème} République française, ne tiendra pas d'autres propos⁶⁰. Sans doute, devons-nous être prudent. Sans doute ne devons-nous jamais oublier qu'hier, à Sparte, à Berlin ou à Moscou, l'ordre étatique doublé d'un ordre moral fit appel à l'effort pour mieux embrigader le corps social ; que l'oeuvre de Coubertin elle-même, coupée de son contexte historique et culturel, a pu servir de prétexte (tel à Berlin en 1936) à une dérive totalitaire ; que Coubertin ne fut pas sans être fasciné par des réussites sportives de masse qu'il ne sut pas disjoindre d'une idéologie perverse qu'il n'envisagea jamais dans sa dimension démoniaque. Mais qui pourrait s'élever, dans le cadre d'une éthique du mérite, contre un appel à l'effort citoyen pour toujours plus de progrès humain dans la conquête de la connaissance ? Question d'éducation et d'éducateurs ! Il n'empêche qu'avec obstination Coubertin entend lier entre eux et de façon constante dans le quotidien social : le sport, l'art et la beauté.

⁵⁴ Pierre de Coubertin (1919). Circulaire du président du C.I.O., Lausanne, janvier. Archives C.I.O. ; cf. Textes choisis, op. cit., tome II, p. 344.

⁵⁵ Pierre de Coubertin (1917). L'Almanach olympique pour 1918. Lausanne : Imp. Réunies, pp. 4-6 ; cf. Textes choisis, op. cit., tome II, p. 446.

⁵⁶ Pierre de Coubertin [1931]. Bulletin du Bureau International de Pédagogie Sportive, n° 5, pp. 5-7.

⁵⁷ Cf. Georges Hébert (1936-37). L'Éducation physique virile et morale. Paris : Vuibert, 2 tomes.

⁵⁸ Pierre de Coubertin. L'Almanach olympique pour 1918, op. cit., pp. 4-6.

⁵⁹ Pierre de Coubertin (1901). Revue Olympique, avril, pp. 17-24.

⁶⁰ Alain (Emile-Auguste Chartier, dit - 1868-1951). Voir dans son oeuvre «Propos sur l'Éducation».

6. Pour une cité radieuse : sport, art et culture

Depuis 1906 et la Conférence de Paris sur les arts, les lettres et les sports (23 au 25 mai), manifestation de la volonté coubertinienne moins d'insérer le sport dans la culture que d'appeler l'Histoire à accueillir le dernier-né de la civilisation moderne, et en conséquence, coup d'envoi de l'inscription des Arts et des Lettres aux Jeux Olympiques, Coubertin poursuit avec une ténacité, pas toujours récompensée par l'estime et l'accueil des autres membres du C.I.O., la difficile union du sport et des beaux-arts. L'Art atténua «le caractère exceptionnel et technique que revêt l'athlétisme»⁶¹. La Conférence de Paris s'était fixé de préparer «la retentissante collaboration des arts et des lettres aux olympiades restaurées», mais aussi, et le C.I.O. l'a presque totalement oublié, «leur collaboration quotidienne, modeste et restreinte aux manifestations locales de la culture physique»⁶². Sur le premier point l'accord fut unanime. Le second point suscita maintes discussions que souligne d'ailleurs Coubertin dans la Revue pour les Français de juin 1906⁶³. Les exemples⁶⁴ donnés par Coubertin: programme et mise en scène des compétitions, objets d'art, prix et leur remise solennelle, tenue des athlètes, défilés, retinrent poliment l'attention. Pourtant, pour Coubertin, pas d'équivoque possible : le sport, par la joie sensorielle intense qu'il procure, par la beauté des gestes qu'il propose, par la convivialité qu'il implique, est une fête populaire et, dans ce premier quart du 20ème siècle où triomphe la démocratie, il doit être l'occasion d'une réjouissance chaleureuse de haute qualité. Les «arts populaires» que sont par excellence le chant choral, l'art floral, et le théâtre, intégreront le sport dans leurs domaines respectifs et s'inspireront de la thématique et du drame sportifs. Sans relâche, Coubertin en appellera en outre aux plasticiens, aux musiciens, aux poètes, aux architectes. A Bussang (en France, dans les Vosges), il aura la joie de voir son ami Maurice Pottecher* suivre ses recommandations pour son Théâtre de verdure. Il intéressera Bartholdi* - auteur de la Statue de la Liberté à New York - à un projet de sculpture: une «meta» qui ne verra pas le jour⁶⁵. Sa croisade sera finalement de peu d'effets. En 1926, à Lausanne, la Conférence rappellera que le sport doit se concevoir comme un «art populaire», susceptible d'enrichir «l'atmosphère morale» de la cité. Est-il à nouveau nécessaire de signaler ici l'influence de l'Anglais John Ruskin* (1819-1900) qui, fidèle à l'Antique, milita en faveur d'une architecture sociale pour que le Beau soit mis au service des plus humbles ?⁶⁶ Sans doute aussi, dans ce décorum recherché de la dramaturgie sportive, Coubertin se souvint-il des Journées Olympiques de Much Wenlock, empreintes de la plus haute tradition, auxquelles le bon Dr Brookes* l'avait convié tout spécialement (les Jeux lui furent dédiés) en 1890⁶⁷.

Malgré quelques réussites en littérature, quelques très belles productions musicales (telle «Gymnopédies» d'Erik Satie) ou plastiques («la Tour Eiffel», 1913, de Robert Delaunay où, sur

⁶¹ Pierre de Coubertin. Campagne de vingt-et-un ans, op. cit., chapitre «Arts, Lettres et Sports», p. 193.

⁶² Ibidem, p. 194.

⁶³ Cf. Revue pour les Français, 1ère année, n° juin 1906, pp. 211-215.

⁶⁴ Pierre de Coubertin. Cf. Une Campagne de vingt-et-un ans, op. cit., chapitre XXI ; Arts, lettres et sports, in : Revue pour les Français, juin 1906 ; Art sportif, in : Revue Olympique, novembre 1907, pp. 354-357 ; En vue du Concours international d'Architecture, in : Revue Olympique, septembre 1909, pp. 147-148 ; L'Art à l'Olympiade, in : Revue Olympique, octobre 1912, pp. 154-157.

⁶⁵ Cf. Jean-Marie Schmitt. Auguste Bartholdi, Pierre de Coubertin et le projet de monument à la renaissance des Jeux Olympiques. Annuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Colmar, 1996-1997.

⁶⁶ Pierre de Coubertin (1911). Décoration, pyrotechnie, harmonies, cortèges. Essai de Ruskianisme sportif à l'usage des Sociétés des Sports Populaires, 22 pages ; cf. Textes choisis, op. cit., tome II, pp. 517-535.

⁶⁷ Don Anthony. Coubertin, Britain and the British. A chronology. Journal of Olympic History, vol. 5, n° 3, Fall 1997.

fond d'époque, se ruent des joueurs de rugby), force est bien de reconnaître que la greffe des arts et des lettres sur le sport ne prit pas. Non sans humour, Giraudoux assurera que «la seule excuse au professionnalisme est la vue des objets d'art offerts aux champions amateurs»⁶⁸. Coubertin s'indigna, avec vigueur et quelque amertume, et souffrit indiscutablement dans sa chair d'homme de culture de cette méconnaissance et encore plus de cette inconvenance. Il protesta en maintes occasions contre l'incompréhension des notables, par exemple à Londres en 1908, à Stockholm en 1912, à Paris en 1924, non sans mettre en valeur quelques réussites: la distribution des prix aux Jeux de la IV^e Olympiade (Londres 1908)⁶⁹ ou les Lutteurs à cheval du sculpteur belge Jacques de Lalaing qui «ornent l'entrée du bois de la Cambre, à Bruxelles»⁷⁰.

Après des décennies d'indifférence, de par la volonté expresse d'un président: Juan Antonio Samaranch, affronté comme hier Coubertin aux problèmes d'une fracture historique, les arts et les lettres, vecteurs et garants de la culture universelle, ont repris place en Olympie. Le Musée Olympique de Lausanne, son architecture et les oeuvres et expositions qu'il accueille, en sont la vivante démonstration.

A nouveau le souffle de la Beauté s'élève des travées olympiques. La dramaturgie, les cérémonies d'ouverture et de clôture des Jeux, la richesse des expositions plastiques, des concerts et des ballets qui les accompagnent, retiennent dorénavant l'attention des critiques les plus vétilleux et sollicitent l'imaginaire des écrivains, des musiciens et des plasticiens. Malheureusement, il apparaît que les résultats, dans la plupart des cas, soient encore décevants : les oeuvres plastiques manquent par trop de tension, même s'il existe quelques réussites exceptionnelles. Curieux, quand même, que la poésie, la littérature, la musique, aient répondu si peu, depuis cinquante ans, aux rythmes et aux vibrations olympiques. Peut-être (hypothèse fragile) parce que les poètes, les écrivains et les musiciens se veulent loin du vacarme médiatique et de l'hyperbole de trop de journalistes du sport. Par parenthèse, combien Coubertin n'attendait-il pas de la presse sportive !⁷¹

Résultats donc variables et contrastés. Un mot sur les expositions culturelles organisées à l'occasion de chaque Olympiade. Ces expositions, si brillantes soient-elles, n'attirent qu'un public restreint venu surtout aux Jeux pour assister aux compétitions du stade. Peut-on avancer sûrement que ces expositions conviennent à réflexion, qu'elles sont prétexte à critique: historique, esthétique, éthique, philosophique ?

Et si, de par leur conception et leurs limites, elles ne pouvaient être par essence qu'exogènes à l'esprit olympique ? Si, finalement, elles ne pouvaient se concevoir que plaquées sur un corps qui ne pourrait que les ignorer ? Si, tout simplement, elles ne se trouvaient là que par obligation, par besoin de conformité à un cahier des charges rigoureux !

Vision iconoclaste ? Non, évidemment, mais le devoir de l'intellectuel n'est-il pas de poser des questions dérangeantes ? Même si un tel questionnement bouscule des idées reçues, de surcroît respectables.

Si l'on se réfère à l'axiome officiel : Olympisme = Sport + Culture, les résultats sont conformes aux objectifs avancés, ils sont même fort encourageants. Et nul doute que, sur ce chemin, le

⁶⁸ Jean Giraudoux (1928). Notes et Maximes. Paris : Hachette, p. 40.

⁶⁹ Pierre de Coubertin. Pédagogie Sportive, op. cit., p. 152, note 1.

⁷⁰ Ibidem, p. 146, note 1.

⁷¹ Voir en particulier : Pierre de Coubertin. La mission d'un journal sportif, in : La Suisse Sportive, 35^{ème} année, 23 avril 1931, n° 1, p. 5 ; et Les responsabilités et la réforme de la presse, conférence donnée à la Ligue Française à Lausanne, 1924. Aix-en-Provence : Roubaud, 15 p.

C.I.O. ne rencontre un succès médiatique prévisible. Nous craignons, ce faisant, que dans le meilleur des esprits et avec la meilleure des bonnes intentions, le fossé ne se creuse entre deux catégories, sport et culture, qui continueront de s'ignorer, voire de s'opposer.

Le fait de demander à la culture d'orner l'Olympisme place l'Olympisme dans une catégorie mineure. Demandons à l'Histoire de nous éclairer.

Si Phidias et Pindare (pour reprendre l'exemple antérieur) se rendaient *naturellement* à Olympie, c'était pour y accomplir un acte religieux. Pour eux, il n'y avait pas de différence d'essence entre les rites des temples d'Héra ou de Zeus et les règlements des helladonics: courir, sauter, lancer, lutter, relevaient d'un même rituel.

Le néo-olympisme (né dans un Occident laïcisé), qui se réclame d'une vocation humaniste universaliste, du respect de toutes les religions et de toutes les cultures, devait obligatoirement gommer dans son rituel toute référence à une religion particulière. Sous peine d'être rejeté. Même si, par la théâtralité, de par la «*religio athletae*», Coubertin espérait lui fournir une transcendance. Refermé sur lui-même l'Olympisme est voué à l'historicisme et à une certaine immanence.

C'est pourquoi nous appelons de nos vœux à un Olympisme du 21^{ème} siècle qui serait une culture majeure. Nous restons persuadé que l'Olympisme a tout à gagner à ne plus être seulement réceptacle mais creuset. C'est alors que de sa texture, en fonction de critères esthétiques et éthiques propres, surgiront des créations culturelles spécifiques !

De tels chefs-d'oeuvre ne peuvent naître que sur un terreau richement ensemencé. L'Olympisme - et le sport qui le conditionne - appellent à pédagogie.

Coubertin, humanisme et pédagogie

Pédagogie des exercices physiques

La gymnastique utilitaire - Le sport

Une clarification d'ordre sémantique s'impose si l'on veut comprendre ce que signifie pour Coubertin : pédagogie des exercices physiques.

Coubertin utilise en effet un certain nombre d'acceptions qui, entre 1880 et 1930, ont vieilli et qui aujourd'hui ont subi des glissements de sens. Athlétisme, jeux, exercices physiques, gymnastique, éducation physique, sport, prédominent dans son discours. Gymnastique et sport y sont prépondérants.

Athlétisme est consubstantiel à l'oeuvre écrite. Dès son apparition, dans les années 1888-89, il signifie : sport. Il est un emprunt direct à la civilisation et à la langue britanniques du 19^{ème} siècle (il s'est peu à peu substitué à «games»). S'opposant à Paschal Grousset*, président de la Ligue Française d'Éducation Physique, ennemi juré des thèses coubertiniennes qu'il estime entachées d'anglomanie¹, Coubertin s'affirme pour les jeux sportifs importés d'Angleterre, contre les jeux populaires et folkloriques, tout au moins dans l'enseignement secondaire. Le football contre la soule, le rugby contre la barrette.

La panoplie coubertinienne de l'éducation physique est éclectique. Elle va des mouvements gymniques dosés, réservés aux faibles (femmes, enfants, malades) aux compétitions athlétiques intenses. Le mot gymnastique s'applique aussi bien aux gestes codifiés de la «gymnastique allemande» qu'à ceux de la «gymnastique utilitaire» : «sauvetage, défense, locomotion». Sont rejetées avec force les propositions suédistes de mobilisation segmentaire de type mécaniste.

La gymnastique utilitaire est préparatoire au sport. Elle sert en quelque sorte de «débouillage» musculaire. Coubertin le souhaite. C'est un cavalier.

Le sport est la visée suprême du système pédagogique, il fait seul l'objet d'une définition : il est «le culte *volontaire* et *habituel* de l'exercice musculaire *intensif* incité par le désir du *progrès* et ne craignant pas d'aller jusqu'au *risque*»².

L'éducation physique englobe la gymnastique utilitaire et le sport.

Les notions utilisées se définissent par un même but : l'utilitarisme. La lecture chronologique de l'oeuvre montre que si le vocable Sport prend une place quasi impériale dans les écrits de l'après-guerre (1914-1918), le terme gymnastique utilitaire y conserve cependant une position respectée.

¹ Cf. Pierre de Coubertin (1909). Une Campagne de vingt-et-un ans, 1887-1908. Paris : Librairie de l'Éducation physique, p. 42. «M. Paschal Grousset [...] affectait de ne voir en nous que des anglomanes obtus se proposant 'd'importer en France les jeux scolaires du Royaume-Uni, comme on y importe des chiens d'arrêt et de chevaux de courses'.»

² Pierre de Coubertin (1921). Leçons de Pédagogie sportive. Lausanne : La Concorde, 124 p. ; publiées sous le titre «Pédagogie Sportive» (1922, éd. G. Crès - 1934, éd. BIPS). Cette note et les suivantes se réfèrent à l'édition de 1934. Ici : préambule, p. 7 (italique dans le texte original).

Effet de mode ? Voire ! Chez un humaniste d'une si haute volée, les raisons d'une telle constance méritent réflexion. Pour ce faire, souvenons-nous combien Coubertin puise la pertinence et la légitimité de ses déterminations dans sa vaste culture historique, combien il a lu, au travers des siècles, la double filiation gymnique et sportive de l'éducation physique, et combien il entend répondre aux besoins de l'époque.

La conception philosophique de l'éducation physique de Coubertin, née de l'Histoire, retourne à l'Histoire. Pour faire l'Histoire.

1. Exercices sportifs et philosophie

Le 5^{ème} siècle, celui de Périclès, inclut la gymnastique dans la *paideia*³. Au cithariste, au grammairien, s'adjoint le pédotribe, maître de gymnastique. La gymnastique se complexifie, se police (le *demosthenes* le réclame). Elle n'est plus seulement militaire ou médicale. Enseignée au gymnase, elle n'échappe pas aux influences des thèmes philosophiques dominants enseignés autour de la *paisthê*. L'aretê homérique, qui apportait la gloire militaire dans une société où seule la valeur guerrière, signe des Dieux, comptait, est toujours révérend. Mais au 5^{ème} siècle, le but de l'éducation des enfants s'est civilisé. Il est de développer, sans aucune différenciation et tout à la fois, courage, santé, beauté : la beauté et la bonté ne se scindant pas. Dans un temps où «la notion d'âme est mal dégagée»⁴, la bonté n'est pas une valeur intellectuelle ou morale: l'aretê englobe toutes les vertus.

N'oublions pas combien l'éducation reçue par Coubertin dans un collège de Jésuites de la fin du 19^{ème} siècle marche encore pratiquement au pas du 5^{ème} siècle lui-même. Coubertin est vraiment l'éphèbe du pédotribe et le disciple des philosophes. De plain-pied avec les athlètes, il discute avec les sophistes, interroge Socrate sur la gymnastique des professionnels et la gymnastique médicale, lit Platon (*Le Timée* et *la République*) et pense comme lui que pour établir de bons rapports entre l'âme immortelle (celle du Demiurge qui réside dans la boîte crânienne) et les trois autres âmes situées au dessus du diaphragme, du nombril, dans le *volvulus intestinal* - là où surgit la colère, s'effectue la nutrition et naît le désir charnel -, l'éducation ne peut être que basée sur la mesure si elle souhaite atteindre à la *kalokagathia*. C'est que «l'âme du monde l'emporte en dignité sur son corps»⁵. Le corps platonicien conquiert son autonomie en se dégageant du magma indifférencié. Il peut se mouvoir, mais conformément «au mouvement de l'intelligence et du mouvement du Tout»⁶. C'est la justification philosophique de la gymnastique, mais c'est demander à la philosophie, comme le remarque Ulmann, d'établir une échelle des valeurs des exercices physiques. Platon se place en dehors des trois formes de gymnastique en les confrontant à une norme qui les dépasse ; la beauté et la bonté ne dépendent plus de la gymnastique, n'ont plus besoin de la médiation du courage, elle sont métaphysiquement unies: reflets du Bien elles trouvent leur unité dans le Bien. La Beauté cesse alors d'être l'apanage du corps et la bonté celui de l'âme. Il suffit dorénavant de connaître la vérité pour être beau et bon. Si la gymnastique du corps y perd en pertinence, elle y gagne en reconnaissance. Jacques Ulmann note «qu'elle participe en quelque façon à la certitude métaphysique». Ainsi, ajoute-t-il, «l'âme [va-t-elle devenir] surnature et le corps nature».

³ Note. L'oeuvre de base à consulter reste «Histoire de l'éducation dans l'Antiquité». Henri-Irénée Marrou. Paris (1948) : Le Seuil.

⁴ Cf. Jacques Ulmann (1965). *De la gymnastique aux sports modernes*. Paris : Presses universitaires de France, 398 p. Livre premier «La gymnastique dans l'Antiquité gréco-romaine», p. 7.

⁵ Ibidem, p. 41.

⁶ Ibidem, p. 42.

Pour autant, assurer le salut de l'homme ne dispense pas de connaître le corps et de le comprendre.

A partir de la Renaissance va ainsi se dégager une éducation du corps, en rapport plus ou moins étroit avec des doctrines philosophiques et les avancées des sciences humaines, et qui va s'appeler «physique». C'est à cette aventure ouverte que Coubertin, trois siècles plus tard, instruit de l'histoire des idées et de celle des exercices sportifs⁷, va participer.

2. Coubertin et l'histoire des exercices physiques

«[L'histoire de l'athlétisme antique] nous enseigne avant tout que, bien compris et dirigés, les sports peuvent constituer la recette virile sur laquelle s'échafaude la santé de l'Etat.» C'est «cette recette là», longtemps perdue de vue, assure Coubertin (qui biffe allègrement les ruptures historiques), «qui va reparaitre inconsciemment au moyen âge et consciemment à l'époque moderne.»⁸ L'affirmation ne repose sur aucune vérité historique. La «recette virile», qui serait la base d'une «santé de l'Etat», est d'un poids non convaincant : Coubertin, nous le voyons à nouveau, plie les faits au gré de son idéologie. Paradoxalement, cependant, une telle approche, si discutable puisse-t-elle être, va révéler à Coubertin des faits d'une indéniable valeur historique et philosophique.

Le premier est que la «gymnastique» fait partie intégrante du système éducatif au même titre que les Beaux-Arts.

La seconde évidence, relayée par sa propre expérience, est que la gymnastique ne peut être militaire ou médicale. On sent l'aversion de Coubertin pour tout dressage corporel hérité des temps passés. On a vu son opposition au physiologisme et à toute gymnastique segmentaire suédoise qui fait fi de l'unité de l'être. C'est qu'il accorde au corps une valeur intrinsèque et qu'il convient, en conséquence, de respecter ce corps dans son tout vivant et vibrant. Evidente : la réflexion de Coubertin sur la place du sport dans l'hygiène du collégien français ne pouvait le mener qu'à se préoccuper du rôle de l'éducation physique dans le plan général de l'éducation.

La pensée théorique de Coubertin est donc logique. L'éducation physique (gymnastique et/ou sport) sera utilitaire, pour l'individu *et* pour le citoyen, à l'exemple de l'Athènes ancienne et des républiques modernes. L'homme coubertinien, charpenté par l'éducation classique, aguerré par les luttes du stade, sera un homme de progrès, avide de culture, de connaissance, et de justice sociale. L'éducation physique que propose Coubertin sera donc naturellement chargée de sens. Mais, reflet d'un temps historique, elle évoluera en fonction des moeurs et de nouveaux concepts culturels. A partir de 1925 (Congrès de Prague), le sport occupera presque totalement tout son champ de référence.

La troisième certitude que Coubertin retire de l'histoire des exercices sportifs, c'est que le sport est une plante fragile. Réclamer que le sport soit pour tous, dénoncer ses déviations commerciales dues au spectacle, développer l'esprit sportif au niveau le plus proche du citoyen (l'école, le gymnase), c'est assurer la pérennité d'une valeur constitutive de l'humanité : l'excellence morale. Mais au 20^{ème} siècle, l'arrêt des Anciens ne peut plus être la prérogative du seul «kouros». Par l'effort, le travail (l'entraînement sportif), l'excellence physique et morale pourra être atteinte par l'homme quelconque : la grandeur de la proposition coubertinienne, c'est de faire confiance à l'homme, de faire fond sur la possibilité pour le plus humble (chacun a son record, mais l'ignore)

⁷ Pierre de Coubertin. Histoire des exercices sportifs, in : Pédagogie Sportive, op. cit., pp. 11-63.

⁸ Ibidem, p. 29.

de provoquer le jaillissement de possibilités insoupçonnées, pour le plus grand bien de chacun et de tous.

Coubertin, l'aristocrate, et ce n'est pas le moindre de ses paradoxes et de sa grandeur, fait don de l'areté au peuple.

Mais pour que cet état de grâce morale soit atteint, pour que l'instinct sportif prenne un essor démocratique, il est nécessaire que le corps de l'enfant, comme celui de l'adolescent, bénéficie des bienfaits de la gymnastique utilitaire.

3. La Gymnastique utilitaire

Parce que l'ouvrage est plus éclairant au plan des intentions politiques et philosophiques de l'auteur, nous avons privilégié l'étude de «L'Analyse universelle» dans l'oeuvre pédagogique de Coubertin.

Rappelons que sous le bandeau de «L'Education des Adolescents au XXe siècle» (Paris : Alcan), Coubertin a réuni la trilogie suivante :

- I. L'Education physique. La Gymnastique utilitaire. Sauvetage - Défense - Locomotion (1905), 154 p.
- II. L'Education intellectuelle. Analyse universelle (1912), 155 p.
- III. L'Education morale. Le Respect mutuel (1915), 104 p.

Peut-être, ayant volontairement ignoré l'ordre chronologique de publication et traité d'abord des deuxième et troisième volets de la trilogie, avons-nous fait oublier que si la stratégie de Coubertin est bien, in fine, de «créer de la lumière [dans les esprits]»⁹ par «l'analyse universelle», sa tactique consiste à introduire le sport dans la vieille université afin d'en faire craquer le cadre verrouillé. Nous avons montré combien la refondation des Jeux Olympiques, vue sous cet angle, participait de cette politique. De même, la charge contre le surmenage (1887)¹⁰, le programme du Congrès du Havre (1897)¹¹, les proclamations, les appels dans la Revue du Pays de Caux (1902-1903) pour que les jeunes paysans normands secouent leur glèbe corporelle¹², prouvent combien, dans le cadre d'une pédagogie générale de l'exercice physique, Coubertin n'a pas d'oeillères, contrairement à ce que le succès sportif des Jeux pourrait laisser à penser. La «gymnastique», nom générique qu'il a tenté de cerner, en fonction des données historiques et de sa propre enquête en Allemagne, aux Etats-Unis, au Canada, et en Scandinavie, tient donc une place logique dans son projet de réforme.

Un retour au document initial «Notes sur l'Education publique» est nécessaire. Le sport, y est-il rappelé, relève d'un «instinct sportif»¹³, qui est plus ou moins partagé. Certains le possèdent, qui sont d'heureux élus. Car le sport exalte «l'orgueil de la vie»¹⁴. Ce qui, avance Coubertin, face au

⁹ Pierre de Coubertin (1912). L'Education des Adolescents au XXe siècle. II. Education intellectuelle. Analyse universelle. Paris : Alcan, p. 36.

¹⁰ Pierre de Coubertin (1887). Le surmenage, in : Le Français, 30 août; repris légèrement modifié in : L'Education en Angleterre, pp. 296-308.

¹¹ Cf. Norbert Müller (1994). Cent ans de Congrès Olympiques 1894-1994. Lausanne : CIO, pp. 48-65.

¹² Yves Pierre Bouloungne (1975). La vie et l'oeuvre pédagogique de Pierre de Coubertin 1863-1937. Ottawa : Leméac, pp. 216-217.

¹³ Pierre de Coubertin (1901). Notes sur l'Education publique. Paris : Hachette, p. 132.

¹⁴ Ibidem, p. 139.

projet de réforme proposé, explique les réticences de l'Église catholique, soucieuse d'humilité chrétienne, qui voyait dans cet orgueil «un dangereux précurseur de l'indépendance de la pensée»¹⁵. Hélas, une grande partie de l'humanité ne possède pas cet instinct sportif et ne bénéficie pas de ses bienfaits; ce sont les faibles : «les enfants, les jeunes filles, les gens déjà avancés en âge»¹⁶. Le sport, qui requiert l'excès, est le domaine exclusif du jeune éphèbe mâle. L'axiome est posé, Coubertin ne s'en départira plus.

Le bénéfice des exercices physiques pour l'hygiène individuelle et sociale, pour la défense de la patrie, n'étant plus à démontrer, la gymnastique a pour objet de prendre en charge l'enfant et le jeune adolescent, la jeune fille et la femme, le faible et l'infirme. Hier, la gymnastique tirait son attrait de la recherche de la beauté ou des exigences d'un patriotisme sourcilieux. Il n'en est plus de même. Pour attirer à elle des pratiquants, la gymnastique doit satisfaire aujourd'hui le besoin culturel dominant: l'utilitarisme. Qu'elle serve dans le «*struggle for life*»¹⁷ et son succès est assuré. Coubertin écrit : «Ce que nous appelons aujourd'hui 'gymnastique' est né au cours du XIXe siècle d'un double phénomène : la transformation de l'art militaire et le progrès des sciences». Il constate que deux sortes de gymnastique sont en usage. L'une est d'origine allemande, l'autre provient de Suède. La première est à «tendances spéciales» (militaires) ; la seconde est à «tendances locales» (hygiénistes), et vise à développer la santé¹⁸.

Mais Coubertin est prudent. Il sait qu'il n'a rien à gagner, dans sa bataille pour la reconnaissance de la dignité du sport par les notables de l'Instruction publique, à bousculer des convictions. Il existe des instructions officielles pour «l'enseignement du 1er degré», il les respectera. Seulement, il leur assignera une limite, réservant sa force et sa foi pour faire bouger les structures de l'enseignement secondaire.

Coubertin se prononce donc en 1901 pour une «gymnastique scientifique», terme plus approprié selon lui que celui de «gymnastique suédoise». Il récuse la gymnastique allemande : à chacun sa place et son rôle, l'école ne saurait se substituer à l'Armée.

Le domaine de la gymnastique scientifique correspond à un âge bien défini: celui qui, au plus, s'étend jusqu'à la petite adolescence. Au delà, si par malheur «elle prétendait étendre son empire, et réclamait comme ses sujets les adolescents valides et robustes, il est certain qu'elle verrait se dresser contre elle, non seulement la fougue de cette jeunesse révoltée, mais aussi l'utilitarisme des parents.»¹⁹

Car le but politique et philosophique est bien, après une défaite militaire et face aux mutations technologiques, de faire en sorte que les jeunes Français soient «passionnément des hommes de [leur] pays et de [leur] temps». Léon Bourgeois, ministre écouté de l'Instruction publique, écrira²⁰:

«Dans les rudes batailles de la liberté, l'homme moderne a peu de loisirs. C'est un soldat toujours en danger. Nous souhaitons ardemment qu'il y ait dans son sac le livre du poète et qu'il y puisse

¹⁵ Ibidem, p. 140.

¹⁶ Ibidem, p. 203.

¹⁷ Pierre de Coubertin (1905) *L'Éducation des Adolescents au XXe siècle. I. L'Éducation physique. La Gymnastique utilitaire. Sauvetage - Défense - Locomotion*. Paris : Alcan, page V (italique dans le texte original).

¹⁸ Pierre de Coubertin. *Notes sur l'Éducation publique*, op. cit., pp. 174-175.

¹⁹ Ibidem, p. 206.

²⁰ Bulletin administratif du ministère de l'Instruction publique, 9 août 1880, n° 917, p. 220.

trouver aux heures difficiles la douceur des consolations et la flamme des enthousiasmes.» En conséquence, le citoyen de la République entrera dans la vie «agile et vigoureux, habitué aux règles d'hygiène simple et saine, le front haut, le corps droit, fort et souple, telle est l'image du soldat-citoyen»²¹. La gymnastique officielle se civilise, rejette les exercices militaires ; il suffit de donner à l'armée des recrues alertes et vigoureuses : c'est l'idée dominante de l'Etat Major. Les exercices sont classés en :

- «Locomotion normale» : Marche - Saut - Course.
- Grimper: Mât vertical - Echelle de corde - Corde lisse verticale.
- Sauvetage: Passe rivière - Poutre horizontale - Corde inclinée - Perche amorosienne* - Planche d'assaut - Transport des fardeaux et des blessés - Escrime - Promenades et excursions scolaires de 8 à 16 kilomètres en vue d'une initiation à la topographie.

Il est évident qu'une réflexion stratégique préside à l'établissement d'un tel programme. Coubertin, qui se méfie du dressage et de l'emprise des militaires sur l'éducation, se place quelque peu en retrait, se demandant non sans raison si «dans nos Démocraties modernes, ruches bourdonnantes de travail, la pensée du devoir patriotique suffira à peupler les stands [de tir] et à former nos lycéens en bataillons [...] ne réclamons pas [...] je ne sais quelle militarisation qui irait certes au rebours du but à atteindre»²².

Coubertin surenchérit sur la ligne officielle. Il propose, pour répondre aux besoins de la démocratie cosmopolite, de favoriser dans le corps de chaque enfant un débroussaillage musculaire. Dès 1902, dans la *Revue du Pays de Caux*²³, s'adressant à ses lecteurs, il leur conseille de faire de leurs fils «des débrouillards et dans le monde moderne, ne manquez pas d'y réfléchir, le débrouillard est roi. C'est la qualité essentielle de l'homme libre du 20ème siècle». La débrouillardise, voilà le maître-mot, la «nouvelle formule de l'éducation physique». Là encore, le présupposé philosophique de l'utilitarisme investit la théorie de l'éducation physique. Coubertin est on ne peut plus net :

«Le débrouillard que l'époque tend à créer ne sera ni un luron, ni un arriviste mais, simplement, un garçon adroit de ses mains, prompt à l'effort, souple de muscles, résistant à la fatigue, ayant le coup d'oeil rapide, la décision ferme, et entraîné d'avance à ces changements de lieu, de métier, de situation, d'habitudes et d'idées que rend nécessaires la féconde instabilité des sociétés modernes.»²⁴

Cette gymnastique utilitaire, sorte de propédeutique où pourra naître «l'instinct sportif», si fragile et relativement si rare, s'adressera «aux garçons normaux de plus de quatorze ans et déjà assouplis par la gymnastique générale en usage dans les établissements scolaires». (Elle «ne convient pas aux jeunes filles»²⁵).

²¹ Yves Pierre Bouloungne. *La vie et l'oeuvre pédagogique de Pierre de Coubertin 1863-1937*, op. cit., p. 211.

²² Pierre de Coubertin (1902). Une nouvelle formule d'éducation physique, conférence à La Société de Géographie, 20 mars, in: *Revue mensuelle du Touring-Club de France* ; l'article sera repris en 1930 in: *Le Sport Suisse*; cf. Textes choisis de Pierre de Coubertin, sous la direction de Norbert Müller, Zurich (1986) : Weidmann, tome III, pp. 453-463 (v. p. 456).

²³ Pierre de Coubertin (1902). L'éducation physique de vos fils, in : *Revue du Pays de Caux*, n° 3, juillet ; cf. Textes choisis, op. cit., tome III, pp. 464-475 (v. p. 475).

²⁴ Pierre de Coubertin (1902). La débrouillardise, in : *Le Figaro*, 16 août, pp. 1-2 ; cf. Textes choisis, op. cit., tome III, p. 477.

²⁵ Pierre de Coubertin. *La Gymnastique utilitaire*, op. cit. ; cf. Textes choisis, op. cit., tome III, p. 487.

Quatorze ans ! Pourquoi ce seuil ? Parce qu'il marque alors, arbitrairement, l'entrée du jeune mâle dans la petite adolescence ? Sans doute. Là n'est pas l'essentiel. L'important se situe dans un texte de 1901, passé inaperçu, et qui établit un traité de partage entre la gymnastique scolaire (dite ici «scientifique»), la gymnastique utilitaire et le sport, - texte d'autant plus probant que, pour la seule fois dans son oeuvre, Coubertin se préoccupe de la petite enfance :

«Ainsi donc, la première jeunesse confiée aux soins de la gymnastique scientifique, de qui relèveraient également des organes délicats et les lentes convalescences - au cours de l'adolescence, un apprentissage plus ou moins complet des diverses formes d'exercices dont la civilisation moderne n'a pas seulement accru l'attrait, mais qu'elle a rendues utilitaires - au seuil de la virilité, une énergique période de préparation militaire - enfin, pour ceux chez qui se manifeste l'instinct sportif, une liberté aussi complète que possible, tempérée seulement par quelque surveillance médicale, la vulgarisation de l'hygiène et des exhortations à la modération : telles sont, à mon avis, les stipulations probables du traité de partage qui, en assignant à chacun sa part logique et légitime d'influence, mettra fin aux querelles intestines dont souffre l'éducation physique.»²⁶

Rien d'étonnant donc si le contenu de la gymnastique utilitaire est conforme aux idées et aux besoins du moment.

Que lit-on en effet chez Coubertin, tant dans les propositions de 1901 que dans «Gymnastique utilitaire» (1905) et «Leçons de Gymnastique utilitaire» (1916) ? Que la gymnastique utilitaire a pour objet d'apporter «la connaissance élémentaire des exercices concourant au sauvetage, à la défense et à la locomotion, en dehors de toute préoccupation d'y exceller ou de s'y classer»²⁷. Elle finit donc où commence le domaine du sport. Les exercices sont ceux-là même, ou presque, qui depuis trois décennies sont prônées par les instructions officielles. Coubertin suit le plan et la nomenclature de ces instructions. Il propose lui aussi : sauvetage, défense, locomotion. Il n'innove pas, mais allège le nombre et le contenu des exercices. Il débarrasse la gymnastique de quelques exercices amorosiens encore préconisés (telles la planche d'assaut ou la perche amorosienne). Au chapitre locomotion, il ajoute une rubrique : «Mécanique : bicyclette, automobile, avion». La didactique, accompagnée de remarques psychologiques qui prêteraient à sourire si l'on n'était instruit du niveau de la science psychologique de l'époque, est élémentaire. Les travaux manuels, introduits dans le cadre de l'éducation physique (Baden-Powel* et le scoutisme n'y sont pas étrangers), sont répartis en quatre rubriques :

«La leçon de *chantier*» comprend l'apprentissage rudimentaire des gestes de base du marin : noeuds, calfatage, peinture, fabrication du filet.

«La leçon d'*écurie*» se préoccupe du pansage et de l'harnachement du cheval : sellage, attelage, entre autres.

«La leçon d'*atelier*» est consacrée à l'armement et à la «machine» : démontage, nettoyage, réparation sommaire des bicycles et des automobiles.

«La leçon de *campement*» apprend à dresser une tente, faire du feu, cuire de la viande et des légumes, «laver de la toile et de la flanelle»²⁸.

²⁶ Pierre de Coubertin. Notes sur l'Education publique, op. cit., chapitre «L'Education physique au XXe siècle», pp. 215-216. Voir également Yves Pierre Boulongne : La vie et l'oeuvre pédagogique de Pierre de Coubertin 1863-1937, op. cit., chapitre «L'Education physique d'un adolescent au 20ème siècle», pp. 207-239.

²⁷ Pierre de Coubertin. Gymnastique utilitaire, op. cit., p. XII ; également Revue Olympique (mars 1906), p. 39 et Une Campagne de vingt-et-un ans (1909), p. 185 ; cf. aussi Leçons de Gymnastique utilitaire. A l'usage des Instituteurs, Moniteurs, Instructeurs militaires, etc. Paris (1916) : Payot.

²⁸ Pierre de Coubertin. Leçons de Gymnastique utilitaire, op. cit., pp. 35-36 (italique dans le texte original).

En 1906, dans une étude qu'il remettra au roi des Belges Léopold II, sous le titre «Un collège modèle» (et qui fera l'objet d'une édition en 1912), Coubertin avait rappelé que «l'éducation manuelle [faisait] partie du programme de la gymnastique utilitaire où elle est divisée en trois leçons» (chantier, écurie, atelier). Il ajoutait: sont données «en plus, aux élèves quelques notions de campement et de cuisine [...]». Et encore : «Les élèves de cinquième année sont exercés au manie- ment des pompes à incendie et formés en compagnie de pompiers»²⁹. Tous ces travaux «ouvrent la porte à une quantité de gestes adroits qui trouveront, dans l'existence, l'occasion d'applications imprévues»³⁰. L'éducation physique est une éducation sociale, ce que Georges Hébert, continua- teur spirituel de Coubertin, traduira bientôt d'une formule lapidaire on ne peut plus couberti- nienne : «Être fort pour être utile.»

En 1923, dans «Où va l'Europe ?»³¹, Coubertin revient sur cette notion de service civil et civique : «Il faut encore avoir raison du préjugé millénaire qui place le travail manuel dans une situation constamment humiliée par rapport à l'intelligence et la culture [...]. C'est à un chrétien, à l'un des plus grands qui aient vécu, saint Benoît de Nursie, fondateur des Bénédictins, qu'il faut se repor- ter pour trouver la formule applicable à l'époque présente. En obligeant ses moines à manier l'ou- til une partie du jour, et à mener le travail des bras concurremment avec celui de l'esprit, saint Benoît visait à préparer une élite de 'régénérateurs de vie'. Quatorze siècles ont passé, la recette demeure la même. Mais c'est à tout le monde maintenant que s'appliquera le précepte donné par le célèbre religieux. On parle de 'service civil' et, ce terme étant vague, beaucoup s'en emparent, comme d'un terme à paraphraser. [...] C'est 'service ouvrier' qu'il faut dire. Entendons par là le stage obligatoire à l'atelier, à l'usine, au chantier: stage dont la durée et les modalités peuvent varier selon les besoins de la communauté, mais dont le principe doit demeurer aussi immuable que celui du service militaire.»³². L'idée fera florès. Reprise par le Gouvernement de Vichy (créa- tion de «Chantiers de Jeunesse»), les divers services de jeunesse fascistes et nazis (Arbeitsdienst), elle aura mauvaise presse après 1945. Mais elle reste d'actualité, soutenue beaucoup plus, notons- le, par le monde politique que pédagogique.

Résumons : la gymnastique d'assouplissement seule ne peut prétendre à faire de l'adolescent «un débrouillard» prêt à répondre aux joutes difficiles d'une rude civilisation. Des travaux manuels, adaptés aux conditions de la vie moderne, devront compléter cette gymnastique. L'idéal du débrouillard : corps délié, âme forte, ne sera atteint que par une frange restreinte de nantis qui auront la chance de posséder «l'instinct sportif», - les autres, les moins doués ou les moins chan- ceux, laissés pour compte des sociétés et des destins, devront se contenter de la gymnastique utili- taire. Ainsi s'entendent chez Coubertin, constitutifs du grand ensemble de l'éducation physique, les rapports partagés de la gymnastique et du sport. Pyramide largement construite, où le sport trône, en majesté.

La prime jeunesse - celle de l'école primaire - sera confiée aux soins d'une gymnastique d'assou- plissement, dont nous avons vu qu'hormis l'introduction de l'apprentissage de travaux manuels, elle était conforme aux instructions pédagogiques officielles de l'époque. Cette gymnastique civile est également celle des faibles : les malades et les femmes.

²⁹ Pierre de Coubertin (1912). Un collège modèle. Le Collège Léopold II. «Projet rédigé pour S.M. le roi des Belges à l'occasion du Congrès d'Expansion [économique] mondiale de Mons». Gand/Paris : Van Dooselaere/E. Basset, 23 p. (précédemment publié dans la Revue pour les Français, octobre 1906); cf. Textes choisis, op. cit., tome I, p. 471.

³⁰ Pierre de Coubertin. Leçons de Gymnastique utilitaire, op. cit., p. 35.

³¹ Pierre de Coubertin (1923). Où va l'Europe ? Paris : G. Crès, 31 p.

³² Ibidem, pp. 28-29.

Le sport sera le seul, de tous les modes d'exercices physiques, à remplir les attentes du réformateur; il sera *le seul* susceptible de former des hommes qui pourront et sauront s'adapter aux aléas de la vie moderne. Rude école de l'extrême, il sera l'apanage exclusif du jeune mâle - jeune éphèbe, jeune adolescent, homme jeune - à qui sera octroyée une liberté totale d'initiative et d'action.

Coubertin, nous le verrons mieux dans l'étude de sa pédagogie des sports, n'écrira pas une didactique de la gymnastique. Ne lui demandons que ce qu'il peut donner. Il ne relate pas avec précision - à la manière de certains auteurs anciens (tel Mercurialis³³), ou modernes (tel Georges Hébert³⁴) - les exercices physiques et les jeux. Ce qui l'intéresse, ce sont les rapports que noue l'éducation physique avec les idées philosophiques. Plus précisément, ce qui lui importe, c'est de mettre en concordance, compte tenu des exemples de l'Histoire, la philosophie des exercices physiques avec les principes fondateurs de la démocratie libérale. Il ne s'agit jamais pour lui d'écrire un manuel ou un répertoire d'exercices physiques et encore moins de laisser à penser qu'un agencement mécaniste de tels ou tels mouvements suffirait à donner un sens à l'éducation physique. Pour lui, toute manifestation gestuelle doit être chargée de signification culturelle. Ce qui est le plus important, c'est moins le détail de l'exercice que la représentation que s'en fait l'éducateur et qu'il projette comme modèle de société. C'est là l'idée fondatrice qui préside à la conception de la gymnastique utilitaire coubertinienne et qui sera plus nettement encore affirmée dans la pédagogie du sport.

Coubertin, architecte des perspectives.

4. La pédagogie des sports

L'un des étonnements du lecteur contemporain, quand il veut connaître la teneur des écrits consacrés par Coubertin à la pédagogie sportive, c'est la non-réponse concrète, pratique - au niveau des méthodes et des techniques - que peut lui apporter l'auteur. Pourtant, Coubertin a prévenu d'éventuelles impatiences : «La pédagogie sportive n'a guère de manuels, presque point de 'magisters', et à peine de doctrines esquissées. Le seul homme qui eût pu, à cet égard, servir vraiment la postérité, le grand anglais Thomas Arnold* n'a rien écrit.»³⁵

Coubertin traite, malgré le titre de ses ouvrages³⁶, moins de la pédagogie sportive que de la pédagogie des sports. Une explication s'impose.

Pédagogue, se situant au niveau théorique, Coubertin n'est pas plus un moniteur ou un répétiteur de sports qu'il ne l'est pour la gymnastique utilitaire. A l'Institut de Lausanne, il est le mentor, le théoricien distancié, le philosophe de la pédagogie, qui crée des «directeurs d'exercices sportifs». D'abord, parce que c'est ainsi qu'il conçoit son rôle et le statut de la pédagogie; ensuite, parce que le niveau de développement des sciences de l'entraînement corporel est encore très faible; enfin, parce que son but, sa mission sur terre - au nom de l'excellence aristocratique - est de provoquer «une épidémie de sport», en se muant en publicitaire et en journaliste. Passeur de sens, par le

³³ Mercurialis (ou Mercuriale), Girolamo (1569). De arte gymnastica. Réédition Rome (1986) : Edizioni dell'Elefante (reprise de la version italienne, parue à Venise en 1587).

³⁴ Georges Hébert (1936-37). L'Éducation physique virile et morale. Paris : Vuibert, 2 tomes.

³⁵ Pierre de Coubertin [1929]. Bulletin du Bureau International de Pédagogie Sportive, n° 4, p. 10.

³⁶ Pierre de Coubertin. Leçons de Pédagogie sportive (1921), publiées sous le titre «Pédagogie Sportive» (1922, 1934 - voir note 1).

moyen du sport, son souci, que l'on pourrait qualifier de durkheimien*, reste de superposer à l'être individuel un être social. Ou mieux, à l'école de la «muscular christianity» arnoldienne, d'intégrer cet être social à la personnalité de l'adolescent ; Coubertin va donc bien au delà d'un comportement positiviste puisqu'il tient compte au plus haut point de la réalité vivante, non codifiable, de la psychologie du sujet. Respectueux de la personnalité il est persuadé que l'homme se fait en se faisant : Rugby lui en a donné l'exemple.

Ainsi ne dispense-t-il pas des recettes, mais trace-t-il des perspectives. Pédagogue engagé d'une société industrielle, témoin converti et convaincu d'une philosophie républicaine de progrès et de résolution des tensions individuelles et sociales par l'éducation, Coubertin participe, dans un domaine non exploré par les élites culturelles et politiques de l'époque, à l'enrichissement de l'humanisme classique : la pédagogie sportive, tel est le sens de sa réforme, doit faire de l'homme un acteur sensible et lucide de l'humanité.

D'autres que lui, bien évidemment, esprits clairs et généreux, ont eu cette ambition ; en de nombreux cas dans les milieux politiques et parmi les décideurs du ministère de l'Instruction publique ; ils étaient membres très souvent de loges maçonniques. Mais il est le seul, en tout cas le premier, à théoriser sur le sport et à proposer que, valeur éthique, le sport soit intégré dans le processus général de l'éducation des adolescents et des hommes.

4.1. Pédagogie sportive, pédagogie des sports

Les sources abondent, Coubertin est prolix. Sur la pédagogie sportive, il a écrit d'innombrables articles dans la Revue athlétique, la Revue Bleue, la Revue du Pays de Caux, la Revue pour les Français, les Sports athlétiques, dans des journaux français et étrangers : le Figaro, Excelsior, La Petite Gironde, la Revue Suisse de Médecine, etc. ; mais surtout dans la Revue Athlétique. Plus de mille articles³⁷ de 1886 à 1937, qui ne sont pas tous consacrés directement à la pédagogie sportive, mais qui font tous référence implicite à la place du sport dans les structures et les programmes d'enseignement. Les livres traitant du sujet sont curieusement peu nombreux ; un seul en fait : «Leçons de Pédagogie sportive», sorti de presse en 1921, puis réédité sous le titre «Pédagogie sportive» en 1922 et en 1934.

Le plan du livre est particulièrement révélateur des intentions de l'auteur.

Après un préambule (2 pages) consacré à une définition du sport, l'ouvrage s'articule en trois parties. La première s'intitule : Histoire des exercices sportifs (53 pages) ; la deuxième, Technique des exercices sportifs (57 pages) ; la troisième, Action morale et sociale des exercices sportifs (28 pages)³⁸.

4.1.1. Le préambule

n'ajoute rien à ce que nous savons. Le sport obéit à «cinq notions : initiative, persévérance, intensité, recherche du perfectionnement, mépris du danger éventuel».

En outre :

- 1. «*Le sport n'est pas naturel à l'homme*». La passion et le calcul sont ses révélateurs nécessaires. L'histoire doit être interrogée «afin de recueillir sur ce point les données de l'expérience».

³⁷ Cf. Norbert Müller, en collaboration avec Otto Schantz (1991). Bibliographie des oeuvres de Pierre de Coubertin. Lausanne : Comité International Pierre de Coubertin, pp. 29-171.

³⁸ Répartition correspondant à l'édition de 1934.

- 2. «Le caractère sportif est susceptible de se superposer à tout exercice musculaire, comme aussi lui faire défaut.»

«On peut pratiquer le cerceau d'une façon sportive et l'aviron d'une façon non sportive.» Coubertin en déduit : «Il n'y a donc pas lieu de distinguer entre certains exercices qualifiés: sports et d'autres auxquels ce qualificatif serait refusé. D'où il suit que la *technique* sportive embrasse tout le domaine de l'exercice physique sportivement pratiqué, qu'il s'agisse de gymnastique, d'escrime, d'équitation, de foot-ball, etc.»

Retournant la proposition, certains pédagogues contemporains tenteront de faire de tout exercice un exercice préparatoire aux sports.

- 3. «Le sport faisant appel à la contrainte sur soi-même, au sang-froid, à l'observation... relève de la psychologie autant que de la physiologie et peut réagir sur l'entendement, le caractère et la conscience. Il est donc un agent de perfectionnement *moral* et *social*.»³⁹

Le sport est donc un produit de la culture. Il peut (souligné par nous) être tout, au plan des valeurs psychologiques et sociales. Il peut être enseigné. Ce que doit pouvoir prouver l'Histoire, ce qui entraîne à considérations pédagogiques sur la technique sportive et fonde la responsabilité sociale de la Cité.

Cette définition détermine la structure de l'ouvrage : «Tel est l'ensemble des sujets que comprend la pédagogie sportive»⁴⁰.

4.1.2. Histoire des exercices sportifs

L'Histoire est revisitée au travers du prisme coubertinien, ou comment le sport - ou plutôt l'instinct sportif - s'est révélé à trois moments privilégiés de l'humanité : l'Antiquité, le Moyen Age, les Temps modernes. Nous sommes en plein historicisme, nous le savons ; il s'agit moins d'étudier les faits, - ici, dans les palestres et les gymnases de la Grèce du 5^{ème} siècle ; là, dans les joutes et les tournois du Moyen Age ; plus tard sur les pelouses victoriennes -, que de faire coïncider une certaine idée du sport avec un ensemble de références préétablies. On reste au niveau d'une histoire mal contée. On comprend, dans ces conditions, que le référent coubertinien ne puisse présenter de validité scientifique et qu'il doive rechercher une pertinence dans le domaine non mesurable du psychologisme. «L'instinct sportif», décrété éternel mais non révélé, inné aux marges de l'acquis, serait la clef, discutable, de la lecture sportive des siècles. Mais cet a priori, qui bloque toute recherche, a cependant des conséquences heureuses.

D'une part, obligé de sonder le coeur et l'intelligence des époques où il voit la naissance, puis la résurgence de cet instinct sportif, Coubertin replace l'éducation corporelle dans le contexte d'une histoire de la philosophie de l'éducation. Indiscutablement, l'agônistique des Jeux d'Olympie va de pair avec les idées philosophiques débattues dans les gymnases du 5^{ème} siècle. Indiscutablement, le football et les sports athlétiques des collèges britanniques du 19^{ème} siècle portent la marque des philosophies libérales de l'excellence individuelle et de la combativité sociale économique. Nous sommes plus réservé, lorsque Coubertin voit dans le rituel de la Chevalerie du Moyen Age occidental la longue survivance des pratiques d'Eleusis, et dans les joutes et les tournois une véritable démocratie sportive.

³⁹ Cf. Pédagogie Sportive, op. cit., préambule, pp. 7-8 (italique dans le texte original).

⁴⁰ Ibidem, p. 8.

D'autre part, pressé de trouver une pertinence à un éclectisme intellectuel en vue de démontrer la justesse de ses propositions éducatives (le sport, moyen d'éducation et de culture à la portée de tous), il lui faut bien passer en revue les raisons des échecs et des réussites historiques à mettre au crédit et au passif des méthodes d'éducation physique depuis l'Antiquité.

C'est donc à une «révision historique» de l'évolution des exercices sportifs qu'il se livre, en un survol rapide des siècles, souvent brillant. Nous assistons non seulement à l'apothéose des Jeux anciens, mais aussi aux causes historiques, idéologiques, culturelles, du déclin de «l'esprit sportif, cet 'aidôs' dont Pindare écrit que son pire ennemi est le désir du gain»⁴¹. L'explication est simple, sinon simpliste. Coubertin va chercher ses exemples dans l'Histoire afin de mettre en garde ses contemporains contre des excès qu'il déplore, ici comme hier, dans le sport moderne: spécialisme, passion du pari et du jeu. Mais aussi et surtout, afin de démontrer que «bien compris et bien dirigés, les sports peuvent constituer la recette virile sur laquelle s'échafaude la santé de l'Etat»⁴². Coubertin ne retient de l'Histoire que les exemples qui confortent ses attentes. Il est difficile en effet de le suivre lorsqu'il écrit que «cette recette-là longtemps perdue de vue va reparaître inconsciemment au moyen âge»⁴³.

La démonstration manque en effet de références et de sources, même si l'on veut bien admettre qu'il ait bénéficié de l'érudition de son ami J. J. Jusserand, organisateur majeur du Congrès de juin 1894 en Sorbonne, auteur d'un excellent ouvrage sur les sports de l'ancienne France⁴⁴. Coubertin voit dans le «baccalauréat musculaire» que doit passer le chevalier avant d'être adoubé, ainsi que dans l'obligation qui lui est faite de servir comme écuyer «un chef éprouvé» selon une coutume germanique, un signe de reconnaissance virile qui entraîne à émulation. Avec l'aide de l'Eglise, «le chevalier est armé pour la justice et pour le droit» ; [...] il représente une sorte de police [...] au sein d'une société rude et violente. Le prêtre bénit ses armes ; pour les prouesses qu'on lui demande, il faut bien qu'il s'entraîne.»⁴⁵

L'amalgame nous semble évident : «La passion sportive s'empare ainsi (souligné par nous) [du chevalier], le soulève et, à travers lui et par lui, va se répandre sur toute l'Europe occidentale d'Allemagne en Espagne, d'Italie en Angleterre, la France servant de carrefour central au mouvement.»⁴⁶

Plus acceptable est la part faite aux joutes, aux tournois, et surtout aux jeux populaires, en rapport avec le goût médiéval des fêtes et des réjouissances chrétiennes, même si, justifiant une erreur qui a la vie dure, Coubertin avance que «dans la soule ou football, les règlements actuels [du football] se trouvent en germe»⁴⁷. Le déclin sportif au Moyen Age est rapidement avancé, trop rapidement. C'est la Renaissance qui l'aurait précipité par son exclusivisme «des choses de l'Esprit», mais surtout par un éloignement du vilain qui, porteur d'une «passion populaire, franche et saine», alimentait une vraie démocratie sportive. Le vilain «écarté et détaché» [des joutes sportives], [les sports] ne pouvaient que «s'affadir et se faner»⁴⁸.

⁴¹ Ibidem, «Histoire des exercices sportifs», p. 22.

⁴² Ibidem, pp. 28-29.

⁴³ Ibidem, p. 29.

⁴⁴ Jean-Jules Jusserand (1901). Les sports et jeux d'exercice dans l'ancienne France. Paris : Plon-Nourrit, 474 p.

⁴⁵ Pierre de Coubertin. Pédagogie Sportive, op. cit., pp. 30-31.

⁴⁶ Ibidem.

⁴⁷ Ibidem, p. 35.

⁴⁸ Ibidem, pp. 36, 37.

Coubertin signifie trop vite son fait à la Renaissance. C'est oublier un peu vite entre autres Mercurialis - et le retour à la gymnastique antique - et parmi les pratiques, le jeu de paume qui va survivre, si longtemps, aux joutes et aux tournois.

La troisième partie de l'Histoire des Exercices sportifs passe en revue les tentatives d'instaurer en France, et en Europe, moins le sport que la gymnastique. L'expérience d'Amoros*, la passion de Jahn* et la création de la Deutsche Turnerschaft - dont il exclut l'aspect démocratique, comme presque toujours chez les auteurs français -, la croisade de Ling* pour l'édification d'un système suédois contre la gymnastique allemande aux appareils alors seule reconnue, permettent à Coubertin de mettre en valeur un conflit «de grande importance [qui] domine toute l'époque moderne», soit : «deux tendances fondamentales dont la divergence ira s'accroissant au point de donner naissance à deux courants pédagogiques presque inconciliables; l'un se dirigeant vers la modération, l'unification, l'intérêt collectif et la physiologie pure - l'autre vers l'effort passionné, la culture individuelle, 'l'esprit de record'. Cette opposition, que nous avons vu s'esquisser dans l'antiquité, a pris de nos jours une telle ampleur qu'elle a pénétré notre civilisation et s'étend peu à peu à tous les domaines»⁴⁹.

On voit bien de quel côté penche Coubertin. D'autant qu'Arnold survint ! Heureuse occasion pour redire tout le bien que Coubertin pense d'Arnold et de sa pédagogie : «Or, la pédagogie arnoldienne a le sport comme rouage central, non qu'il y empiète sur les études ou prétende remplacer la morale, mais Arnold qui considère 'que l'adolescent bâtit sa propre virilité avec les matériaux dont il dispose et qu'en aucun cas on ne peut la bâtir pour lui', organise le sport en terrain de construction à l'usage de ses élèves. Il les y introduit et les y laisse libres. A eux de s'y débrouiller, d'y apprendre la vie pratique, de s'exercer à doser la tradition et la nouveauté, à combiner l'entraide et la concurrence... Qu'ils gouvernent en un mot leur petite république sportive.»⁵⁰. Après une incursion très rapide aux États-Unis et en Europe continentale - où le sport a conquis l'opinion grâce «à deux instruments [...] le ski et la bicyclette»⁵¹, la pédagogie sportive (page 52) est abordée.

Déception ! On lit un plaidoyer pro domo, une relation des difficultés auxquelles, en France, le «Comité pour la propagation des exercices physiques» dans l'éducation, dit Comité Jules Simon*, s'est trouvé affronté. Opposition des parents, de l'Église catholique dans un premier temps, des milieux pédagogiques, du corps médical surtout, tout est déjà connu⁵². On attend un exposé éclairant, des propositions qui rompraient avec la vieille scolastique, ce dressage corporel qu'abhorre Coubertin. Rien ! Hormis que le Congrès de Lausanne - mais dont on ne tire pas les conséquences - «marque la première tentative d'arrêt dans [la] voie défectueuse» de l'animalisme - après les travaux de Marey* et de Demény* - dans cette «recherche 'de la culture physique rationnelle', nouvelle pierre philosophale», et prétention à «découvrir l'art de créer le pur-sang humain»⁵³.

L'engagement de Coubertin, il est confirmé, est bien d'ordre philosophique. La pédagogie sportive qu'il propose ne crée pas de méthode : elle se contente d'indiquer des recommandations moralisantes ou moralisatrices. La conclusion de cette histoire coubertinienne des exercices sportifs est à cet égard édifiante. Coubertin met en garde «l'athlète moderne» contre «deux ennemis qui lui sont

⁴⁹ Ibidem, pp. 42-43.

⁵⁰ Ibidem, p. 45.

⁵¹ Ibidem, p. 49.

⁵² Cf. Pierre de Coubertin. Une Campagne de vingt-et-un ans, 1887-1908, op. cit.

⁵³ Pierre de Coubertin. Pédagogie Sportive, op. cit., pp. 56, 55.

plus redoutables qu'à ses prédécesseurs : la hâte et la foule. Qu'il se garde. Le sport moderne durera s'il sait être, du nom charmant que les Coréens donnaient jadis à leur pays: 'l'empire du Matin calme'⁵⁴.

Tel s'achève la première partie d'un ouvrage que, même avec l'esprit le plus bienveillant, il est difficile d'accepter sans critiques majeures.

4.2. Technique des exercices sportifs

Le lecteur espère que le second chapitre de «Leçons de Pédagogie sportive», consacré à la «technique des exercices sportifs» va combler enfin son impatience et son besoin de connaissance.

4.2.1. Une toponymie primaire

Coubertin tente, en préalable, une classification des sports. On pourrait s'attendre à ce qu'il privilégie le critère psychologique, lui qui rejetait encore, quelques pages seulement in supra, le physiologisme tant honni. Ou qu'il retienne «le point de vue utilitaire», dont il reconnaît qu'il «sert de base à la classification la plus complète et la plus exacte». Pourtant, il n'adopte «que la division qui est employée aux Jeux Olympiques», soit : *sports athlétiques, sports gymniques, sports de défense, sports équestres, sports nautiques, sports combinés, sports de glace, sports de tourisme, jeux*⁵⁵. Car il envisage le problème du «point de vue pratique». Il dédie ces «leçons» aux «internés belges et français qui [en] furent en 1917 les premiers auditeurs», lors de la première session de l'Institut Olympique de Lausanne⁵⁶. Le but est très clair: il s'agit de créer des «directeurs d'exercices sportifs» et donc de se placer au plan le plus pragmatique et le plus concret. Nous aurions tort de demander à «Leçons de Pédagogie sportive» d'être autre chose qu'un canevas de cours.

La technique des exercices sportifs ne veut être qu'un répertoire des «caractères spéciaux de chaque sport». Coubertin ne trompe pas son lecteur. Il précise que ce ne sont là que des «notes», des «entêtes de paragraphes dont chacun devrait être l'objet d'un développement particulier»⁵⁷. On conçoit qu'étant donné l'hétérogénéité des élèves de l'Institut, leur manque à peu près certain de culture sportive, Coubertin doive situer son enseignement à un niveau très élémentaire. Pouvait-il d'ailleurs en être autrement, compte tenu du niveau de développement de l'entraînement sportif en 1917 ?

On apprend ainsi que «la course est le trot de l'animal humain», que le coureur est «un calculateur [qui] à tous moments doit connaître le Doit et Avoir de ses forces», que «le lancer comporte trois phases: la prise, la pose, la détente», que pour progresser aux poids et haltères («malgré que l'abus qu'en ont fait les cirques forains ait tendu à [les] discréditer»), il est nécessaire de s'entraîner «avec beaucoup de persévérance»⁵⁸. Ce sont là d'innocents commentaires, sans base scientifique, qui demandent bien évidemment à être replacés dans leur contexte.

⁵⁴ Ibidem, p. 63.

⁵⁵ Ibidem, chapitre «Technique des exercices sportifs», p. 68 (italique dans le texte original).

⁵⁶ Cf. in supra, pp. 153-154.

⁵⁷ Ibidem, p. 71.

⁵⁸ Ibidem, pp. 71, 72, 74, 76, 77.

Il en est de même pour les sports de défense : escrime, boxe, lutte, jiu-jitsu, dont la didactique n'est pas précisée hormis à l'aide de quelques considérations d'ordre général, non dénuées d'observation et de bon sens : «*l'offensive doit dominer l'enseignement*». La boxe, par «son caractère apaisant», convient à l'adolescence et à l'âge mûr, d'autant que cet exercice «exige le moins comme emplacement, vêtements et engins». Resterait le tir, «mais le tir, à lui tout seul, est-il vraiment un sport ? [...] Le tir à l'arc, c'est aujourd'hui «un jeu plutôt qu'un moyen de défense»⁵⁹.

Coubertin déplore que les sports équestres pour lesquels, en vieil aristocrate, il a un faible, aient «tant de peine à se mêler aux autres. Le préjugé aristocratique, qui les isole, est entretenu par l'orgueil de caste et par l'intérêt professionnel». La méthode d'apprentissage prévue pour un *cavalier d'élite* est défectueuse, elle repose sur l'abus du manège, et ne saurait convenir pour le «débourage» d'un *cavalier populaire* qui n'aura à sa disposition qu'un cheval ordinaire⁶⁰.

Coubertin sait là de quoi il parle. Il sait décrire avec précision la position du cavalier, recommande une *préparation gymnique spéciale* qui «visera à obtenir avant tout la fixité des cuisses et des genoux, la souplesse des reins et du tronc, et l'indépendance des bras». Pour que l'équitation devienne populaire, il retrouve le ton de l'apôtre, en appelle «à la transformation complète de l'école d'équitation civile laquelle devrait toujours posséder un vaste terrain d'exercices, clos avec des pistes bien tracées permettant d'assez longs parcours en ligne droite, deux cirques, des obstacles faciles et espacés [...] les jeunes gens devraient être habitués tout de suite à de longues chevauchées»⁶¹. Les pages consacrées aux sports équestres sont les mieux venues de la pédagogie sportive.

«Les lois psycho-physiologiques de la natation demeurent mystérieuses : la pratique y contredit la théorie ; l'action presque foudroyante de la peur y reste scientifiquement inexplicable [...]». Cette phrase résume l'approche de Coubertin : la natation qui doit être «utilitaire» reste un domaine où l'apprentissage est bien difficile. Reste dans les sports nautiques «l'aviron» dont «la valeur hygiénique est exceptionnelle», qui psychiquement fait du rameur un homme «joyeux» qui se sent «une machine pensante», éprouvant «à chaque coup d'aviron, comment la force se forme en lui, se répand et s'écoule»⁶². Coubertin, qui ramait encore sur le Léman quelques mois avant sa mort, sait de quoi il retourne.

Le yachting ne trouve grâce à ses yeux que si les voiles sont manoeuvrées personnellement sans avoir recours à un «équipage salarié»⁶³. A défaut de précisions techniques, admirons la liberté de plume.

Les sports d'hiver ont cette vertu que «les plus simples sont les plus récents, les plus compliqués sont les plus anciens». Le patinage, «poésie du mouvement», le ski, «le sport le plus accommodant qui existe», exigent force, souplesse et adresse pour exécuter «des 'Télémarks', des 'Kristiania' ou des 'Slaloms' [...] Skeleton, bobsleigh, ice-yachting, combient de joie leurs pratiquants, sur l'Hudson, le Saint-Laurent, comme à Saint-Moritz. Tous les sports d'hiver ont un «caractère de saine rudesse ; ils sont dangereux et on n'y peut pas tricher avec le danger; ils sont par là même fortifiants et l'hygiène morale y égale presque l'hygiène physique»⁶⁴.

⁵⁹ Ibidem, pp. 77 (italique dans le texte original), 79, 84.

⁶⁰ Ibidem, p. 84 (italique dans le texte original).

⁶¹ Ibidem, pp. 85, 86, 87.

⁶² Ibidem, pp. 87-88, 89.

⁶³ Ibidem, p. 90.

⁶⁴ Ibidem, pp. 90, 91, 92.

Les «sports combinés» ont des contours «imprécis». Ils permettent du moins d'inventer de nouveaux sports (tel le polo à bicyclette que Coubertin trouve «sportif et mouvementé en tous points»). Si le pentathlon classique (courses, sauts, lancers) est mentionné, le pentathlon moderne (tir, natation, escrime, cross-country), dont il fut l'initiateur aux Jeux de Stockholm (1912), a toutes ses faveurs. Il signale en outre la voltige à cheval («trop peu répandue»), l'escrime équestre dont il a rédigé un projet de règlement dans la Revue Olympique de 1906⁶⁵, qu'il voudrait voir se développer, mais qui rencontre peu d'écho dans l'opinion, ainsi que le skjoring et ses variantes «devenues les annexes habituelles de tous les championnats de ski⁶⁶.»

Coubertin reconnaît bien volontiers que la rubrique des sports combinés est défectueuse et «mal tranchée», comme l'est celle des «sports de tourisme»⁶⁷ où il classe principalement le cyclisme et l'alpinisme.

Le cyclisme exerce «une action mondiale, [par] la provision de santé et d'adresse qu'il a insufflée partout». Foin évidemment du cyclisme sur piste «dont on ne saurait dire trop de mal. Un vélodrome est une machine à paris et le spectacle qui s'y déroule n'est ni esthétique ni moral»⁶⁸.

Dans les sports de tourisme, Coubertin inclut la chasse. «Le chasseur local qui bat en tous sens les dimanches d'été un minuscule espace» ne l'intéresse pas, mais seulement celui qui par l'abaissement du prix des moyens de transport, peut traquer «l'éléphant d'Afrique aux abords des grands lacs», en Asie «les tigres, les rhinocéros, les gours, la grande antilope», en Amérique «le caribou, le wapiti, le jaguar, le condor des Andes», en Europe même «le grand élan, l'ours, le loup, le sanglier». Et d'ajouter : «Il y a de quoi faire»⁶⁹. Ah ! que la vie est belle, bercée par des souvenirs culturels cynégétiques. Qu'il fait bon faire partie de ces privilégiés (tel Theodore Roosevelt, cité parmi ces élus) qui peuvent arpenter les grands espaces, une Winchester à la main !

Ces propos provoquent évidemment à réflexion. Coubertin rentier nanti, Coubertin fils de sa caste, Coubertin aide-massacreur des espèces en perdition, l'occasion est facile de fustiger de tels écrits. Soyons plus serein : c'est oublier quelques faits d'importance. D'une part, la chasse a de tout temps fait partie en Grande-Bretagne des «games» qui précèdent les «sports». Et Coubertin reste un impénitent partisan de la conception britannique du sport. D'autre part, c'est passer sous silence le cosmopolitisme et l'utopisme technologique de Coubertin, persuadé que l'internationalisation du commerce abaissera «le prix des moyens de transport». Notons que cette classification de la chasse dans la catégorie des sports fut reprise par les systèmes communistes.

Trois jeux «internationaux» : football, polo, hockey sur glace, sont classés par Coubertin dans les «jeux sportifs».

«La royauté du foot-ball repose sur la combinaison à des doses presque égales de *courage*, d'*attention* et d'*abnégation*»: le joueur de football doit «ne jamais perdre de vue la physionomie du vaste échiquier dont il est lui-même une des pièces». Le polo, le water-polo et le hockey sur glace exigent de grandes qualités : on ne peut les pratiquer si l'on a peur. Celui «qui n'est pas brave n'a qu'à se retirer»⁷⁰.

⁶⁵ Cf. Traité d'escrime équestre (en collaboration avec Louis Pascaud), tirage à part de la Revue Olympique 1906. Auxerre : Lanier, 8 p.

⁶⁶ Pierre de Coubertin, Pédagogie sportive, op. cit., 92, 93.

⁶⁷ Ibidem, p. 94.

⁶⁸ Ibidem.

⁶⁹ Ibidem, pp. 95-96.

⁷⁰ Ibidem, pp. 97 (italique dans le texte original), 98-99.

Enfin, dans ce chapitre sur la technique des exercices de sports, Coubertin engage le sportif à «nettoyer, entretenir et quelque peu réparer ses engins de sport»⁷¹. Les travaux manuels qui lui sont si chers ne sauraient être oubliés.

Nous pourrions dire que Coubertin se livre à une vue panoramique descriptive à peu près complète «des exercices sportifs», qu'il en privilégie certains (sports athlétiques, football) et que, contrairement à son affirmation liminaire, il envisage expressément les sports du point de vue psychologique. Le but est toujours le même. Après la catastrophe de la Première Guerre mondiale : «rebronzer» physiquement et moralement la jeunesse.

Des conseils d'hygiène complètent la description des exercices sportifs. Ils sont rudimentaires et visent à l'information d'un public qui (en 1921) n'est pas forcément au fait des problèmes de santé.

L'exercice musculaire se fera en plein air : la soif d'air est recommandée. Le directeur sportif favorisera «le dételage (ou repos animal), complet avant et surtout après l'activité sportive intense : une sorte de matelas d'immobilité à intercaler entre le sport et la vie ordinaire». Repos, silence, allongement total devraient s'effectuer dans un «tepidarium» à prévoir dans tout établissement de sport⁷².

L'hydrothérapie, complément indispensable et «obligatoire de l'exercice sportif se présente sous trois formes : *bain de pleine eau*, le *tub*, la *douche*». Mais attention «pas plus d'une réaction hydrothérapique par jour». «N'est visé par cette prescription [que] le tub à l'eau froide ou à l'eau très chaude»⁷³.

L'aérophothérapie n'est pas encore suffisamment entrée dans les mœurs (malgré, soulignerons-nous, l'importance des travaux en France de Georges Hébert et du Dr. Carton*). L'héliothérapie «relève de la médecine», car «c'est un remède violent avec lequel on ne doit pas plaisanter»⁷⁴.

Coubertin aborde le problème de l'alimentation du sportif, mais il se garde bien de prendre parti entre «carnivores» et «végétariens» (la vogue est alors d'opposer les sportifs sur leur mode d'alimentation). Il propose une formule «beaucoup plus large et beaucoup plus claire [...] : aucun excès»⁷⁵. Il est toujours l'homme de l'harmonie et du juste milieu, y compris en diététique.

5. Action morale des exercices sportifs

La mathématique réaliste du résultat sportif doit être «coefficientée», nous dit Coubertin, «par l'effort et la volonté de l'individu». «Ainsi le sport dépose dans l'homme des *germes* de qualités intellectuelles et morales»⁷⁶. Mais pour qu'il en soit ainsi, il faut que deux conditions propres «à provoquer cette extension» soient réunies :

⁷¹ Ibidem, p. 99 (italique dans le texte original).

⁷² Ibidem, pp. 100-101.

⁷³ Ibidem, pp. 101-102 (italique dans le texte original).

⁷⁴ Ibidem, pp. 103, 104.

⁷⁵ Ibidem, pp. 104-105.

⁷⁶ Ibidem, chapitre «Action morale et sociale des exercices physiques», pp. 127, 128 (italique dans le texte original).

- 1. L'activité sportive doit s'unir à celle de la pensée. Les manifestations sportives ne doivent pas «demeurer isolées» des autres manifestations humaines.

- 2. «La collaboration effective du maître et de l'élève, du père et du fils, de l'ancien et du novice»⁷⁷ doit être en tout temps et en tous lieux recherchée. C'est là même l'exemple donné par la pédagogie classique gréco-latine⁷⁸. C'est à ce prix qu'une élévation réciproque de l'un et de l'autre est possible, souhaitable, et respectée.

L'action des exercices sportifs peut avoir une influence bénéfique sur «l'entendement» (compréhension et mémoire, réflexion et jugement, habitudes de pensée et langage).

Toutes choses égales, le sportif entraîné peut faire montre de sens critique, par suite de la nécessaire rapidité de compréhension et de décision qu'exige le geste sportif : Coubertin est prudent. De même lorsqu'il avance que le sport, qui est l'ennemi de l'hyperbole, «impose souvent le silence; [...] dispose à la proportion mentale»; [et qu'] «il peut même donner à l'esprit un penchant pour certaines doctrines philosophiques; stoïcienne d'abord, fataliste aussi, encore que le fatalisme sportif, devant rester propre à l'action, se dose toujours de résolution et d'espérance». Coubertin précise que «ces influences ne s'exerceront de façon sensible que pour autant qu'elles ne seront pas trop contrariées par les particularités individuelles» auxquelles elles se heurteront obligatoirement⁷⁹.

Sur le tempérament, le sport agit sous trois formes. Il empêche d'abord l'*imagination* de vagabonder, permet à l'éphèbe d'avoir un éveil tardif des sens - comme la nature, affirme-t-il, l'enseigne sagement. Hier l'adolescent pouvait prouver sa virilité à la guerre. Il lui reste aujourd'hui les luttes du stade et du gymnase pour accéder à la maturité adulte. Deuxième forme : l'adulte pourra acquérir «une certaine dose de *volupté*» par le plaisir physique intensif, car «il existe une volupté sportive qui pacifie les sens». Et la volupté, reconnaît-il, est nécessaire à l'homme. Enfin, troisième point, «le sport est le plus grand 'apaiseur' qui soit». Il est le meilleur antidote contre la colère que Coubertin perçoit «partout dans le monde»⁸⁰.

Ainsi, le sport peut-il avoir des répercussions possibles sur le *caractère*. Il ne supporte ni «*mensonge*», ni «*découragement*», le sportif ne triche pas, il doit faire face. Mettant en action en outre des qualités contraires : «*audace*» et «*prudence*», «*méfiance*» et «*confiance*», le sport permet de créer un «*équilibre direct*» qu'aucune autre matière d'enseignement ne peut révéler⁸¹.

Coubertin n'est pas, on le voit bien, un thuriféraire illuminé. Il avance que, «peut-être», «à condition», le sport «peut» modifier le tempérament, le caractère, et la conscience, «Il n'en demeure pas moins que l'examen de conscience - seul véritable moyen de perfectionnement moral pour l'homme - possède dans le sport comme un jardin d'essai [...]. A la pédagogie d'en profiter.»⁸²

⁷⁷ Ibidem, pp. 128-129.

⁷⁸ Note. Henri-Irénée Marrou (op. cit.) a traité brillamment ce problème. L'ouvrage est incontournable.

⁷⁹ Pierre de Coubertin. Pédagogie Sportive, op. cit., pp. 130-131.

⁸⁰ Ibidem, pp. 132-134.

⁸¹ Ibidem, pp. 135-136 (italique dans le texte original).

⁸² Ibidem, p. 138.

6. Action du sport sur les rouages sociaux

Le rouage fondamental «sur lequel agit le sport est la coopération. L'enfant entre en contact avec elle dès son plus jeune âge en prenant ses ébats avec ses petits camarades.» Certes, la vie peut se charger autrement, et souvent plus brutalement, d'une telle initiation à la vie sociale. Travailler en équipe, élaborer en commun un projet, prendre des décisions pour le bien de tous, n'est pas une facile aventure : une longue initiation est souvent de mise. Or le sport, de par les aléas qu'il provoque, de par les situations complexes qu'il engendre, donne matière à une expérience tâtonnée et naissance à un savoir-faire pédagogique. «Le sport est le seul terrain qui permette un apprentissage rapide et homogène en même temps que gradué par l'introduction successive d'éléments nouveaux. Ainsi en arrive-t-on progressivement en sport jusqu'à l'*équipe* de foot-ball, ce groupement qui, une fois au point, constitue probablement le prototype le plus parfait de la coopération humaine: coopération volontaire, dépourvue de sanction, basée sur le désintéressement - et pourtant, solide et savamment 'articulée' en toutes ses parties.»⁸³

La comparaison entre le terrain de sport et le terrain social est pour Coubertin similaire. Pas d'adversaire ? Pas d'équipe. Pas d'aiguillon ? Pas de progrès.

«La coopération sportive possède des caractères qui font d'elle une sorte d'école préparatoire à la Démocratie. En effet l'Etat démocratique ne peut vivre et prospérer sans ce mélange d'*entr'aide* et de *concurrence* qui est le fondement même de la société sportive et la condition première de sa prospérité. Point d'*entr'aide* et l'on verse dans un individualisme brutal qui mène à l'anarchie ; point de concurrence et c'est l'affaiblissement des énergies conduisant à la somnolence collective et à l'abdication. Toute l'histoire des démocraties est faite de la recherche et de la perte de cet équilibre essentiel et aussi instable qu'essentiel. Mais quelle est, en pédagogie, l'institution capable d'y préparer d'une façon directe ? On s'efforcerait vainement de la trouver en dehors du sport.»⁸⁴

La conception est durkheimienne*, on le voit. Elle s'inspire des concepts fondateurs de la démocratie libérale. Elle a été très souvent attaquée pour son égalitarisme formel. La lutte des classes, avancée par les adversaires de Coubertin, peut-elle être résolue par la réunion coopérante, dans la même équipe de football, d'un «prolétaire» et d'un bourgeois ? Coubertin y répondit : «Il n'y a pas lieu de s'émouvoir parce que des sociétés sportives uniquement composées de travailleurs manuels refusent de laisser leurs membres se mesurer avec des 'bourgeois'.» Il pense que le problème n'est pas seulement que des hommes de conditions sociales différentes portent le même maillot, mais qu'ils éprouvent la même joie musculaire, sacrifient au même rituel, accèdent à la même eurhythmie : «Ce qui importe n'est pas, comme on le répète à tort, un contact matériel dont, à l'heure actuelle, ne saurait résulter aucun rapprochement mental ; c'est bien plutôt l'identité du plaisir goûté. Que la jeunesse bourgeoise et la jeunesse prolétarienne s'abreuvent à la même source de joie musculaire, voilà l'essentiel; qu'elles s'y rencontrent, ce n'est, présentement, que l'accessoire. De cette source découlera, pour l'une comme pour l'autre, *la bonne humeur sociale* : seul état d'âme qui puisse autoriser pour l'avenir l'espoir des collaborations efficaces.»⁸⁵ La culture, suprême refuge, suprême espoir. «O, sport, tu es la Paix ...»⁸⁶

⁸³ Ibidem, pp. 139-140 (italique dans le texte original).

⁸⁴ Ibidem, p. 140 (italique dans le texte original).

⁸⁵ Ibidem, p. 145 (italique dans le texte original).

⁸⁶ Pierre de Coubertin (1912). Ode au sport, op. cit. (leçon 4 / note 21).

Tel se présente, en 1921, «Leçons de Pédagogie sportive» recueil des notes de cours dispensés à l'Institut Olympique de Lausanne, aboutissement de quarante ans d'une réflexion philosophique de Coubertin sur la forme et le fond de la pédagogie sportive des adolescents et des adultes.

En fonction de la conception et du rôle de la pédagogie, tel que les dictionnaires de la fin du 19ème siècle, et l'oeuvre majeure de Compayré⁸⁷ le révèlent, Coubertin n'eut jamais l'intention de faire oeuvre de pédagogie didactique. Nous l'avons vu, il se situe au delà, dans le domaine théorique, au plan d'une philosophie de l'éducation en général, et de la pédagogie sportive en particulier. Il révèle d'autres horizons, soucieux que d'ardents découvreurs les explorent, pour la santé des citoyens, pour l'harmonie des sociétés, pour la paix entre les nations. Il trace l'espoir. Aux pédo-tribes modernes d'orchestrer sa symphonie, ce n'est pas son problème.

En fait, «Leçons de Pédagogie sportive» réunit trois manuels en un seul :

- Un précis d'histoire des exercices sportifs avec tous les raccourcis et les simplifications hasardeuses qu'une telle forme rhétorique implique.
- Un mémento des sports en usage, avec une description très élémentaire à dominante psychologique des exercices sportifs.
- Un traité sommaire de psycho-pédagogie des sports en rapport avec l'intelligence et le caractère, les «rouages sociaux» et l'art.

«Leçons de Pédagogie sportive» ne pouvait être qu'un livret de recommandations et de conseils à l'usage de non-initiés dont l'opinion devait être prioritairement conquise pour le succès de la réforme.

Coubertin ne fut qu'un passeur d'idées, un éveilleur de sens, et un meneur d'hommes. Que lui demander plus ? Ce fut là sa grandeur.

⁸⁷ Gabriel Compayré (1879). Histoire critique des doctrines de l'éducation en France depuis le seizième siècle. Paris : Hachette, 2 volumes.

Grandeur de Coubertin Permanence de l'Olympisme

1. Grandeur de Coubertin

Sang bleu fouaillé par l'Histoire, pieds dans le siècle, tête dans l'imaginaire, Coubertin se tient aux marges du temps : des cultures, des civilisations, des hommes. En commerce avec Marc Aurèle et Montaigne, Arnold* et Taine*, Tocqueville* et Le Play*. En amitié avec Jules Simon*. En connivence avec le Père Didon*.

Il a belle prestance. Il plaît, charme, convainc. A l'occasion s'emporte. Point trop, comme il convient à un aristocrate de beau lignage.

Homme de rigueur, rompu aux langues anciennes, drossé par les vents d'ouest, paysan-viking guetteur de haute mer. Il voit loin. Il rêve. C'est un scalde.

Il a l'intelligence prospective. Il sait que l'ordre ancien est mort. Qu'il ne sert à rien de gémir. Le respect mutuel supplantera l'ordre obsolète de patronage. C'est un sage.

Il a l'éclat du cœur, entend les grandes rumeurs et les petites détresses. Aristocrate, il comprend le peuple. Architecte d'une grande cause, il ne lui messied pas d'être conseiller municipal d'une paroisse de quelques feux. Bon sang ne peut mentir.

Il a couru sous les chênes de Mirville, arpenté les valleuses, sillonné à bicyclette le Pays de Caux. Il herborise, dessine et peint sur le vif. La nature, clef de la gymnastique utilitaire, est une composante ontologique du sport. A son contact l'athlète revit les harmonies premières. Mythe du paradis perdu, vie et mort ? Destin : Mirville et Saint-Rémy, Lausanne et le Léman, Genève et le Parc de la Grange, Olympie et le bois d'yeuses. C'est un romantique.

Homme multiple, cœur unanime, il participe à l'eurythmie cosmique. A Delphes, à Olympie, les Dieux sont ses compagnons, le ciel est son domaine. Sa terre est sans limites.

Guide solitaire de tribus dispersées, homme de défi et d'orgueil en souci de chef-d'oeuvre, rentier comblé mort dans le besoin, il est riche de cette seule richesse qu'accorde l'Esprit aux servants de l'Idée et du Sens. Homme de douleur, père meurtri, réformateur ignoré, président amer. Mais guetteur impavide au créneau de l'Histoire. A l'âge de l'éphébie, il atteint déjà les hauteurs vers lesquelles cheminent péniblement les mortels. Il est né coiffé.

Homme de courage, il tourne le dos au clan, à ses facilités, à ses largesses et choisit une République chlorotique au devenir improbable. Homme de l'instant séduit par des scientismes, homme du demain encore homme d'hier. Français multiple, attachant, déroutant. Paradoxal.

Homme de progrès toujours, soucieux de libérer l'adolescent du carcan de la scolastique et le prolétaire de l'ignorance. Mais conservateur qui maintient la femme dans les limites restreintes du domaine, libère parcimonieusement le colonisé, méconnaît le danger des totalitarismes. Homme

de caractère mais vieillard obstiné, aveuglé par la conception réductrice d'un sport universalisant et pacifiant.

Esprit positiviste qui rompt avec les cadres théologiques et qui, le premier, introduit les sciences humaines dans le champ théorique du sport. Honnête homme du 20^{ème} siècle qui a la prescience du devenir de disciplines aussi ténues que la sociologie et la psychologie naissantes. Qui porte l'Olympisme sur les fonts baptismaux de l'Histoire. Qui a l'outrecuidance de placer une activité corporelle triviale sous le fronton de l'humanisme. Qui a l'innocence de se lancer dans une croisade semée d'embûches et de chausse-trappes.

Homme de grande âme à qui nous devons l'un des projets pédagogiques les plus généreux mis au service de l'humanité. Homme complexe, mais authentique qui, même se trompant, n'a de cesse de placer son action au coeur même des cultures.

Homme de paix, grand par la fête olympique qu'il lègue aux hommes, mais surtout par sa symphonie pédagogique pour un monde nouveau, porteuse d'avenir, parce que tissée dans la trame contradictoire de la démocratie qui permet les audaces et prévient les excès. Oeuvre jamais achevée, ouverte vers de continuels possibles. Qui requiert vigilance et imagination afin de rester dans l'épure de l'humanisme.

Coubertin ou l'éternelle jeunesse.

L'Olympisme ou l'éternel retour.

2. Permanence de l'Olympisme

2.1. Un socle démocratique

L'Olympisme moderne a conquis le globe en cent ans parce qu'il répond aux fantasmes et aux aspirations complexes de l'humanité. Et parce qu'il a trouvé en Coubertin l'architecte qu'il attendait.

Mais l'Olympisme n'aurait pu assurer sa pérennité s'il n'avait été construit sur le socle de la démocratie.

Arc-bouté au concept de liberté (et de responsabilité), l'Olympisme a pu ainsi résister à trois guerres : la Première et la Seconde Guerres mondiales, et la Guerre froide. Pendant plus de cinquante années, au nom de la liberté, Coubertin veillera à ce que le C.I.O. protège l'intégrité psychosomatique et morale des athlètes et incitera les dirigeants des Fédérations à toujours plus d'éthique. Pour Coubertin, sport et liberté sont consubstantiels. Avec pour corollaire : la responsabilité civique du sportif. Coubertin a inscrit l'Olympisme dans un projet de société.

Aujourd'hui, dans des conditions historiques différentes, le Président Samaranch a eu le courage de lire clairement le monde. Sous son impulsion, le C.I.O. est entré dans le système capitaliste de l'économie de marché, fondement de la démocratie libérale. Qui pourrait s'en offusquer, alors qu'aucune autre proposition - hormis communiste dont on sait l'échec - n'a pu être sérieusement avancée ? A ce moment de l'histoire du Mouvement, le choix était inéluctable. Sous peine de disparaître ou de n'être qu'un sénat sans pouvoirs, le C.I.O. devait choisir. Cette option libérale, non sans danger de mainmise de multinationales sur le système, mais qui s'accompagne de garde-fous et d'une contre-volonté humaniste et sociale, prend en charge, sans

solution de continuité, les grandes interrogations coubertiniennes : défense de la dignité humaine, défense de la paix, défense de la nature (aujourd'hui de l'environnement). Le legs de Coubertin est aujourd'hui bien de l'humanité. Comme tel, il est soumis aux tensions, aux luttes, aux enthousiasmes et aux fantasmes des sociétés dans lesquelles, déposé, il fructifie. Il en sera de même demain dans un 21^{ème} siècle, lourd de découvertes scientifiques qui vont conditionner de nouveaux ordres économiques et des comportements humains encore inconnus. Pour répondre à de tels combats - n'en doutons pas, ce seront des combats - les hommes d'aujourd'hui, qui préparent les enfants de demain, doivent analyser avec lucidité et pertinence la société olympique telle qu'elle est, vit, se construit, se défait, se reforme, telle qu'elle sera, afin de veiller à ce qu'une contre-société olympique critique rappelle, en toutes circonstances que ce qui est en jeu, c'est l'essence même et l'avenir de l'humanité.

L'Olympisme est un legs et un devoir.

2.1.1. Un legs et un devoir

Pour Coubertin, aucune équivoque : la liberté de se créer a été donnée à l'homme. Fondement progressiste de la culture judéo-chrétienne : la personnalité humaine est le fruit d'une dialectique volontaire entre la pensée et l'action. De cette tension doit naître l'excellence de l'être.

Dans la tradition classique, Coubertin, par l'ascèse, fait passer l'adolescent de l'état de nature à l'état de culture : l'homme est responsable de sa propre histoire. L'idée de l'édification du citoyen par une recherche volontaire du sens et de la connaissance est au coeur de l'oeuvre de Coubertin. Ce qui ne serait que banal, si Coubertin ne signifiait, en outre, que le sport peut être un des vecteurs axiologiques de l'éducation.

La conséquence pédagogique de cet axiome est d'importance pour l'Olympisme. D'une part, cette éthique du mérite oblige à devoir d'enseignement. Même si, comme le dit Coubertin, l'Olympisme est «un état d'esprit», il importe de traduire en termes didactiques cet état d'esprit. D'autre part, cette liberté donnée à l'homme de se construire, inscrit l'acte pédagogique dans la société : historique, géographique, sociale, politique. La pédagogie de l'Olympisme est une pédagogie de l'existence.

De sorte que le legs pédagogique de Coubertin, d'abord circonscrit au seul domaine de l'enseignement (même si l'association sportive scolaire déborde quelque peu des frontières de l'école) va peu à peu, sous la pression du temps court et de la société vivante, couvrir le domaine des associations sportives civiles. Et là encore Coubertin - on le voit, alors qu'il est en charge de l'USFSA - se méfie-t-il des mauvais coups que le sport civil naissant peut porter à la déontologie d'un sport scolaire français qu'il place sous l'autorité morale de la Sorbonne.

C'est ainsi que dans la croisade coubertinienne, deux aspects (voire deux phases chronologiques) sont à souligner. Avant 1914, le souci d'une réforme et d'une conquête scolaire pour et par le sport et l'Olympisme. Après 1925 (Congrès de Prague), une attention quasi exclusive portée au sport pour tous, selon le slogan : «All games, all sports».

Les données du problème sont aujourd'hui semblables. Enseignement de l'Olympisme à l'école, enseignement de l'Olympisme dans le sport civil, restent prioritaires. Hormis que le développement considérable du sport pour tous pose dorénavant la question de sa priorité au sein du corps sportif traditionnel.

2.1.2. Education à l'Olympisme dans les différents ordres d'enseignement

L'Académie Internationale Olympique et certains pays, de façon régulière comme l'Allemagne, ou circonstancielle comme l'Afrique du Sud, le Canada, la Corée, l'Espagne, les Etats-Unis d'Amérique (Amateur Athletic Foundation) à l'occasion d'une candidature ou de la célébration des Jeux sur leur territoire, enseignent ou ont prescrit l'enseignement de l'Olympisme dans les divers degrés de leurs cursus éducatifs. Aucun, à ce jour, n'a envisagé le problème avec autant de méthode et de succès que l'Allemagne.

C'est à l'exemple allemand, remarquablement pensé et présenté par le Pr Müller et l'Académie Olympique Allemande, que nous nous référons¹.

Partons de ce qui existe. Et ce qui est, ce qui vit, dans l'esprit des jeunes sportifs et de leurs parents, mais aussi de ceux qui ne sont pas sportifs, ce sont les images et les bruits, la passion et la fureur des Jeux Olympiques, dont l'impact affectif est d'une énorme conséquence, sur la population du globe.

Les Jeux, leur attente, leur fête, leur souvenir font partie de la vie scolaire des enfants de la terre pendant l'année où ils se préparent, le moment où ils se déroulent, les lendemains où ils font rêver.

Pendant les Jeux, les enfants et leurs parents reçoivent de plein fouet l'appel et le choc des médias. L'école a tout à gagner à accompagner cet intérêt pour l'événement, en orientant la curiosité, l'imagination de jeunes consommateurs enthousiastes, trop souvent passifs devant l'objet télévisuel.

Le déroulement des Jeux présente en outre l'occasion d'introduire une réflexion de fond sur la liaison entre la vie scolaire et la vie sociale, sur l'expérience sportive de jeunes enfants face à l'excellence d'athlètes de haut niveau, sur les nécessaires obligations d'apprentissage, de travail, de rigueur, de persévérance, de respect envers soi et envers les autres, sur tout ce qui peut toucher à la sphère du technique et de l'éthique, en vue de l'autonomisation et de la socialisation d'enfants et d'adolescents d'une classe donnée. C'est dire combien, là comme ailleurs, une didactique de l'éducation à l'Olympisme ne peut se concevoir sans une liaison constante entre le vécu pratique de l'enfant et une réflexion théorique, qu'il sera d'autant plus facile à conduire qu'elle s'appuiera sur le travail collectif d'une classe ou d'un groupe de classes.

L'expérience allemande montre que le but recherché est le mieux atteint quand le thème des Jeux Olympiques est proposé aux différentes disciplines enseignées (allemand, mathématiques, langues étrangères, technologie, arts plastiques, morale, religion, instruction civique, histoire, musique et, bien évidemment, sport), et qu'il aboutit à une «fête olympique», couronnement d'un projet d'école, fruit des regards posés, selon le niveau de chacun et selon les disciplines, sur le fait olympique. L'école (le «groupe», l'«équipe») s'enrichit d'expériences concrètes, pas seulement pédagogiques, où l'être de l'enfant et de l'adolescent est sollicité par des activités assumées en commun. L'Olympisme joue alors son rôle d'éducateur à l'humanité en aidant de jeunes générations à s'intégrer à la vie sociale.

C'est là, depuis 1972 (Jeux de Munich), un effort remarquable des éducateurs allemands, d'autant que Coubertin n'a jamais traduit en propositions pédagogiques concrètes ce qu'il concevait par «esprit olympique».

¹ Norbert Müller (1998). Macht mit bei der Schülerolympiade ! Nationales Olympisches Komitee für Deutschland, pp. 7-9.

Il est clair que Coubertin n'entendit pas créer une fédération internationale multisportive. Son ambition était sans limites. Dès les années 1890, il voulut doter le mouvement olympique d'une armature éthique qui répondît aux besoins et aux modernités du temps. Sa «philosophie olympique» - même si le terme prête à controverse - qu'il désigna par «Olympisme» est un syncrétisme, nous l'avons vu, qui emprunta aux grandes civilisations et aux grandes religions ses éléments constitutifs. Composé de valeurs diverses réunies dans un tout cohérent, l'Olympisme conviait à une ascèse culturelle. C'est ce but, poursuivi sans relâche, qui fonde le Mouvement olympique. Hans Lenck l'a bien montré², en tant que philosophe, qui propose, afin de lui redonner force, que l'Olympisme soit débarrassé des propos circonstanciels qui masquent sa portée et dénaturent son message. La pédagogie de l'Olympisme, qui n'est enseignée aujourd'hui que parcimonieusement, dépend pour son avenir de la connaissance de ce noyau dur constitutif, invariant, à partir duquel tous les développements éducatifs sont envisageables.

2.1.3. Pour une éducation à l'Olympisme

L'Olympisme repose sur l'idée philosophique classique que l'homme est utile à lui-même et à la société dans la mesure où son être est harmonieusement développé.

2.1.3.1. Caractéristiques

La pédagogie pratique de l'éducation à l'Olympisme découle de cette philosophie. Avec le Pr Müller³, nous avançons que cette éducation doit présenter les caractéristiques suivantes :

1. L'obligation d'excellence

Afin d'obtenir une élévation de l'être, l'homme doit, par l'ascèse, viser à l'excellence dans tous les domaines psychosomatiques : - excellence du corps, - excellence de l'intelligence, - excellence du caractère et du comportement moral.

Le découpage en catégories didactiques ne saurait masquer l'unité de la personne humaine. Affrontée à la segmentarisation institutionnalisée des diverses disciplines, l'éducation ne peut perdre de vue qu'elle concourt à l'édification d'un tout et du tout. Une éducation à l'Olympisme doit tendre, par des exercices concrets, à dresser l'homme dans sa totalité et à le rendre apte à s'intégrer au grand destin universel : la pédagogie n'a de pertinence que si elle fait découvrir le sens du sens. L'Olympisme, «état d'esprit», trouve là sa justification et sa grandeur.

2. La soumission de l'éducation sportive à l'éthique d'un tout

Cette visée d'un tout indissociable, composé d'éléments catégoriels de même valeur, amène à la seconde caractéristique d'une éducation à l'Olympisme : la soumission de l'éducation sportive à l'éthique d'un tout.

Le «respect mutuel» coubertinien rappelle que l'athlète est soumis, sur le terrain, à la morale générale d'une société. Que respecter l'adversaire, l'arbitre, le partenaire, l'environnement, que se res-

² Cf. Hans Lenck (1964). *Werte, Ziele, Wirklichkeit der modernen olympischen Spiele*. Schorndorf : Hofmann (2e éd., 1972. Schorndorf : Verlag Karl Hofmann). Note. Hans Lenck participa aux Jeux Olympiques de Rome 1960 où il fit partie de l'équipe championne d'aviron (huit, Messieurs).

³ Norbert Müller, op. cit.

pecter soi-même par la préservation de l'intégrité de son corps, de son esprit, de son âme, c'est obéir aux lois et obligations de la civilisation. Que le sport ne peut se pratiquer dans une bulle réservée et préservée, mais qu'il est le fruit historique d'une culture, et qu'il doit se situer dans le cadre et se conformer aux règles de la morale universelle.

3. Une formation à l'esprit civique

Basées sur les principes fondamentaux de la démocratie : liberté, égalité, fraternité, les caractéristiques de l'éducation à l'Olympisme ont une valeur universelle et conviennent à tous les peuples. Ils ont pour corollaire la responsabilité: civique, sociale et morale, et le devoir de critique.

L'entraîneur de sport, le professeur d'éducation physique, à condition d'être conscients de leur mission, sont des professeurs d'humanité. Et l'humanité ne progresse que par le jeu dialectique: critique/autocritique, société/contre-société. L'existence d'une contre-société olympique, parfois irritante pour les édiles, est d'une absolue nécessité démocratique. Loin d'être défaillance ou faiblesse, elle est le signe même d'une société en bonne santé.

4. Une aptitude au bonheur

C'est le but même de l'eurythmie coubertinienne. Qui ne voit que l'Olympisme est apte à promouvoir une jeunesse plus heureuse et plus positive. Mais que l'éducation à l'Olympisme, permanente, s'adresse à tous, au sportif de haut niveau - victime trop souvent du système qui le sert et qu'il sert - comme au pratiquant anonyme, à l'homme doué physiquement comme à l'enfant handicapé. L'Olympisme est la propriété de tous les hommes de la terre. Pas seulement du recordman du monde et du champion olympique. Il est le bien de tous.

5. Compréhension internationale et égalité des races

La caractéristique d'une éducation à l'Olympisme, sans doute la plus acceptée mais aussi la plus fantasmée, est que cette éducation concourt à la compréhension internationale entre les races et entre les peuples («O sport, tu es la paix», écrivait Coubertin en 1912)⁴.

Les gloses peuvent être sévères, toute utopie se prête au persiflage. Mais l'homme ne vit pas que de pain. L'Olympisme est une utopie qui peut aider à vivre.

Dans ce monde déchiré par des conflits tribaux, l'idéal olympique, s'il ne saurait résoudre tous les drames, est un facteur de paix. Rappelons le rôle efficace joué par le C.I.O. dans la lutte contre l'apartheid. Félicitons-nous que le Président Samaranch puisse s'exprimer devant l'ONU et en appeler à une trêve olympique pendant les Jeux. Même si, là encore, l'utopie prédomine.

La lutte pour la paix et la solidarité entre les peuples trouve dans l'éducation à l'Olympisme un terrain privilégié d'expression pédagogique appropriée aux jeunes cerveaux et aux jeunes sensibilités des enfants et des adolescents. C'est au sein de l'école - où peut-on mieux vivre l'obligatoire solidarité inter-éthnique que dans l'équipe scolaire souvent multi- raciale - que s'apprend le respect des spécificités culturelles des autres et des autres nations. L'Olympisme s'enseigne heureusement au quotidien.

⁴ Pierre de Coubertin (1912). Ode au sport, op. cit. (leçon 4 / note 21).

2.1.3.2. La place de l'Olympisme dans l'enseignement supérieur

Si l'Olympisme doit s'inscrire dans les programmes des enseignements primaire et secondaire, sa place dans l'enseignement supérieur est impérative.

La formation des professeurs d'éducation physique et sportive, des professeurs de sports, des entraîneurs fédéraux, se déroule presque toujours sans une information sur l'Olympisme et sans une éducation à l'Olympisme. De trop nombreux pays ne possèdent pas de chaire universitaire d'Olympisme, pas plus que de centre universitaire de recherches et d'études sur l'Olympisme. Et que dire de ces athlètes qui participent aux Jeux et qui - il sont innombrables - ignorent tout du sens des Jeux ? Que penser de ces écoles supérieures de journalisme qui n'apportent qu'une documentation polémique sur l'Olympisme à leurs étudiants ? Que dire, sinon que l'on continuera à trouver dans la presse, spécialisée ou non, des idées préconçues contre Coubertin et le Mouvement olympique, au mépris de toute lecture historique de l'homme et de l'oeuvre.

Poursuivant un travail d'approfondissement d'information et de documentation que le Centre d'études olympiques de Lausanne - et son Conseil de recherches - sont tout à fait en mesure de mener à bien en faisant appel aux méthodes des sciences humaines et sociales, le C.I.O. a tout à gagner à inciter les gouvernements à inscrire l'Olympisme dans les programmes d'enseignement supérieur.

Mais là ne peut s'arrêter la mission historique du Mouvement. Si capitale soit-elle pour le devenir de l'homme, l'école n'est pas le seul champ pédagogique où doivent s'exercer les responsabilités du C.I.O. Ou plutôt, le Mouvement, qui depuis toujours tente d'insuffler aux Fédérations dirigeantes une foi olympique, a aujourd'hui mission, au sein de son domaine traditionnel - c'est notre point de vue - de reconsidérer ses priorités. Depuis bientôt quarante ans, des formes nouvelles d'activités sportives, regroupées sous le nom de «sport pour tous» sont apparues. C'est à notre avis, dans les pratiques repensées de ce sport pour tous, que résident les meilleures chances pour l'Olympisme dès les proches années du nouveau siècle.

2.1.4. Le sport pour tous, terrain privilégié de l'Olympisme

Réservé à son origine à une caste sociale de non-travailleurs, revendiqué bientôt par les classes moyennes de Grande-Bretagne et d'Europe occidentale, le droit au sport est très vite devenu une revendication du syndicalisme ouvrier d'Europe et d'Amérique : à besoins sociaux nouveaux, formes nouvelles de loisirs. De sorte que, dès son origine, le sport a connu deux tendances : celle d'un groupe de nantis, structuré en «clubs», ligues, régates, etc. et celle, populaire, plus spontanée, plus libre, agrégée autour des paroisses anglicanes, puis des associations britanniques et européennes du sport ouvrier. Le sport réglementé a donc vu naître à ses côtés un sport de loisir éducatif dont le but affiché était bien l'encadrement pédagogique - ou mieux, l'élévation (au sens étymologique du terme) des ouvriers. Les rapports de force ont fortement évolué au cours du siècle entre le sport instrumentalisé et le sport de loisir ouvert et destiné «à tous». On notera en particulier le concept de «sport de masse» emprunté au vocabulaire marxiste en usage durant soixante-dix ans, aujourd'hui abandonné, et pas seulement à cause de la chute du Mur de Berlin.

Le sport pour tous a commencé à émerger en Europe dans les années 1960. Mais ses racines, anciennes, avaient pris déjà une force significative après la Première Guerre mondiale.

Rappelons-nous. Dès 1919, conscient du séisme social qu'avait provoqué la guerre, Coubertin, soucieux de l'avènement du prolétariat à la chose politique, invite le C.I.O. à développer un sport

pour tous libre de toute entrave fédérale. Et qui serait rendu possible au quotidien, grâce à l'aide des collectivités locales et nationales, par la construction et la mise gratuite à disposition de structures matérielles populaires (stade, piscine, gymnase municipal). Les «directeurs d'exercices sportifs» (formés, pour l'exemple, en pleine guerre, à l'Institut Olympique de Lausanne) seraient également proposés sans bourse déliée. L'Université ouvrière, soeur jumelle du Gymnase municipal, permettrait l'accession des plus défavorisés au «temple»⁵ de la connaissance. C'est de là, pensait Coubertin, dans cette imbrication sans esprit de concurrence d'un enseignement du corps et d'un enseignement de l'intelligence et du caractère, que surgirait un «esprit olympique», fait d'harmonie avec soi-même et de dévouement à la société, en conformité avec les règles de la morale universelle.

Ainsi s'est constitué, hors des sentiers habituels (parfois dans le moule du sport de compétition), un sport différent. Le sport pour tous n'est plus et n'est pas de même origine et de même essence que le sport classique auquel se réfèrent les médias et l'opinion publique. Ses finalités sont autres. Il est celui que pratiquent de plus en plus des millions d'hommes et de femmes, d'enfants et d'adolescents, individuellement ou en groupes, en dehors de toute attache institutionnelle fédérale, à l'échelon du quartier, du village, près du lieu de travail, dans des «cures» ou des «week ends» spécialisés, sans autre prétention que de «s'aérer», «entretenir sa jeunesse», «soigner sa forme» ; sans autre souci que de connaître ses limites et de s'affronter à ses propres défaillances. Avec, nuance capitale, pas d'autre envie que de «s'éclater», de se faire plaisir, de s'éprouver. Mais dans le respect moral impératif de l'intégrité psychosomatique. Là se situe la frontière.

La banalisation du mot «sport», un glissement manifeste de sens, montrent concrètement combien le champ des activités corporelles (de type compétitif ou non) s'est ouvert à un «sport» qui n'a plus que de très ténues attaches avec le sport traditionnel réfugié sur l'Aventin des fédérations. Il y a de l'hédonisme dans ces nouvelles formes de pratique sportive et toujours de l'authenticité. Parfois un certain snobisme, voire de l'égotisme. Pas forcément de l'égoïsme. Car, au refus d'un autoritarisme pyramidal, calqué sur celui des fédérations, s'oppose une volonté de concertation et de décision horizontale et démocratique. Le sport pour tous, nous le constatons chaque jour, exprime un besoin de sociabilité et de regroupement social. Il tend à se constituer en «sport associatif de loisir pour tous». Car cette forme très large, très simple, très ouverte, très imaginative, très libre, d'activités corporelles, favorise des rencontres par affinités : sportives, philosophiques, religieuses, sur le stade ou dans la campagne, dans le gymnase ou en forêt, en piscine ou en rivière, à la mer ou en montagne. Le sport associatif de loisir pour tous agrée facilement de nouvelles formes d'activités, de «glisse» par exemple. Il est plus sensible à la défense de l'environnement. Il prend en charge la protection du patrimoine et de la nature. Très souvent ses pratiquants, à la recherche d'un sens à donner à leur vie, se retrouvent dans d'autres ateliers de loisirs : musique, chorale, arts plastiques, reliure, informatique, bibliothèque, théâtre, ateliers de réflexion ou de prière, etc. L'Université ouvrière et le Gymnase coubertiniens sont proches.

Les liens institutionnels sont souvent minces entre le sport fédéral traditionnel et le sport associatif de loisir pour tous. L'idée courante que le sport pour tous (hier «de masse») est le réservoir naturel du sport de haute compétition n'a pas résisté à l'épreuve du temps. Des techniques précoces de sélection, des méthodes peu scrupuleuses de forçerie bio-génétique, ont fait voler en éclats cette idée innocente. Fini le temps où un athlète doué pouvait mener de front excellence professionnelle et succès sportifs : l'éclosion d'un jeune champion n'est plus la conséquence d'un long mûrissement bio-psychologique. Le surgissement d'un sport associatif de loisir pour tous, en rupture avec les canons fédéraux, parce qu'en lutte contre les déviations funestes du sport de haut niveau, s'explique ici par une révolte démocratique contre des agressions ressenties comme intolé-

⁵ Pierre de Coubertin (1918). Ouvrez les portes du Temple ! in : Pages de critique et d'histoire. Lausanne : Institut Olympique, IIIe fascicule, pp. 1-2 ; repris in : Anthologie, Aix-en-Provence (1933) : Roubaud, pp. 120-122.

rables pour la dignité de l'homme et l'intégrité de l'être. Le sport associatif de loisir pour tous, contemporain des luttes de libération de l'homme et de la femme de la seconde moitié du 20ème siècle, traduit dans ses recherches et ses tâtonnements l'aspiration de la grande majorité de l'humanité à redonner un sens métaphysique à la vie et à la mort.

Certes, cette recherche du sens se manifeste parfois maladroitement par la revendication brouillonne d'une éthique de l'authenticité ; elle n'est pas toujours clairement perçue et exprimée. Ce qui l'est par contre, de façon concrète, c'est cette volonté d'assumer une situation existentielle dans et par une pratique sportive libérée des contraintes de la bureaucratie et de la compétition traditionnelles.

Sans doute, les fédérations dites affinitaires - celles qui, en France, se situent dans la mouvance des courants de pensée catholique, laïque, syndicaliste ou politique - ont-elles été sensibles, davantage et plus tôt que les fédérations dirigeantes délégataires, au mouvement sociologique du sport de masse, puis du sport pour tous, puis du sport associatif de loisir pour tous, qu'elles ont très largement favorisés et modelés. Mais ce serait faire injure au C.I.O. et aux CNO d'avancer qu'elles ne sont que les seules.

Le sport pour tous a pignon sur rue au C.I.O. Une commission spécialisée, responsable, active intra- et extra-muros, veille sur ses destinées. Mais il nous semble que ses conceptions sont homothétiques de celles du sport de haut niveau, même si des formes différentes d'expression sportive sont tentées sur le terrain : nous pensons là particulièrement aux sports et jeux traditionnels des pays en voie d'émergence. Mais il apparaît que le sport pour tous (officiel) reproduit très souvent l'image du sport classique de compétition.

Une réflexion sur le sport associatif pour tous a donc besoin d'être approfondie. Elle ne saurait être menée sans la participation de penseurs et de chercheurs en sciences humaines et sociales. Nous sommes persuadé que c'est dans cette composante bientôt majeure du mouvement sportif que résident les meilleures chances de l'Olympisme à l'aube du 21ème siècle. Nous pensons que c'est au sein des groupements de sport associatif de loisir pour tous que sera le plus facilement entendu et compris le message olympique. Beaucoup plus et beaucoup mieux, en tout cas, que près de sportifs de haute compétition qui, si la situation en l'état demeure, surentraînés physiquement, fatigables, coupés précocement d'un cycle normal d'études, peu curieux de culture en général, surtout préoccupés par un gain rapide, sont rebelles à chercher un sens à leur activité professionnelle. Trop souvent pour eux le sport n'est qu'un métier.

Bien évidemment - ce qui serait contraire à l'esprit olympique - il ne peut s'agir d'abandonner ces hommes et ces femmes de forte qualité de caractère, au nom d'une sorte de réarmement moral puritain et réprobateur, à leur souci de rentabilité exclusive: tous les acteurs du Mouvement olympique ont droit au respect et méritent d'être touchés par l'appel olympique. Même si, à nos yeux, priorité doit être apportée par les instances internationales et nationales du sport olympique au sport associatif de loisir pour tous, le sport de haute compétition, fleuron des Jeux, ne peut être voué aux gémonies. Mais il est nécessaire qu'il prenne conscience qu'il n'est plus seul, que dans la nébuleuse du sport, il existe une forme d'activités qui ne se réclament plus de lui et entendent rester en conformité de sens avec une conception humaniste de l'Olympisme. Loin de nous l'idée donc - qu'on ne nous fasse pas ce procès - d'un sport vil (qui serait commercial, mercantile) et, par opposition, d'un sport pur, noble, qui serait associatif, de loisir, et pour tous. Ce serait là une attitude inepte. Ce serait en outre commettre une grave erreur de stratégie. L'Olympisme ne s'en relèverait pas : le monde du sport est un.

Autre précision : il ne nous appartient pas, à nous, universitaires, de dire le droit olympique (c'est le domaine réservé du C.I.O.), mais seulement de «voir loin», de «parler franc», et d'aider le

Mouvement à «agir ferme»⁶ et à se déterminer en fonction de matériaux de réflexion et d'hypothèses que nous pouvons apporter, de par notre formation et notre activité de chercheurs en sciences humaines et sociales.

L'Olympisme est une chance pour l'humanité. Philosophie théorique et pratique de l'éducation, il est un savoir-être beaucoup plus qu'un savoir-faire. Il est, sans solution de continuité, un lien permanent entre le passé et l'avenir. Fondé sur les concepts universels d'une démocratie respectueuse de la dignité humaine, il est apte à répondre aux angoisses des temps difficiles d'explosion technologique et de cassure sociale. Il ne peut se développer et prospérer que dans un climat de paix et d'harmonie internationale. Il est ouvert à toutes les cultures et toutes les civilisations : il rejette les xénophobies et la haine des races. Il place le sport à égalité avec les autres moyens d'éducation et lui assigne une valeur axiologique. L'Olympisme est un humanisme.

Des propositions éducatives connues, il paraît bien être le seul qui concilie l'éthique aristocratique de l'excellence native avec celle, démocratique, du mérite par le travail. Il n'est pas incompatible avec une éthique de l'authenticité surgie plus tardivement et revendiquée haut et fort par une fraction importante de la jeunesse contemporaine.

L'homo olympicus peut devenir le parangon d'une jeunesse inquiète en besoin de recherche philosophique, religieuse, ou morale. L'athlète olympien est cet homme ordinaire surgi de l'humanité commune, qui aspire à devenir un homme supérieur. Image roborative d'un possible accessible, dans la mesure où se trouve respecté l'incontournable principe de réalité. Car on ne biaise pas avec l'Olympisme. Ce n'est qu'en acceptant sa condition d'homme, c'est-à-dire en s'affrontant aux éléments que lui opposent la nature et la culture (ici, l'air, l'eau, le soleil, la terre ; là, le temps, l'espace) que l'homme olympien s'arrachera à la gangue de la matière et accédera au bonheur et à l'eurythmie de l'Olympe. C'est à ce niveau du réel que peut intervenir concrètement et positivement l'Olympisme. En intervenant contre cette civilisation de l'illusion et du paraître que distribue sans parcimonie la fin du 20^{ème} siècle.

Le danger est grand, en effet, de voir l'humanité s'abîmer dans une culture mondialisée du paraître. Nous pensons que l'Olympisme peut être un recours contre le virtualisme qui laisse croire à l'homme qu'il possède la connaissance et la puissance du savoir, le pouvoir de l'adresse et de la grâce, de la vitesse et de la force. Alors qu'il ne possède qu'une image. L'Olympisme, pédagogie du réel, peut aider à réveiller l'homme moderne, fasciné par les médias. Et contribuer à le tenir debout.

Ainsi, nous est-il apparu possible d'envisager, dès aujourd'hui et pour demain, l'activité pédagogique du Mouvement olympique international. Le C.I.O., gardien du dogme (et de l'utopie positive), continuera, tel que son système de cooptation le destine, à dire et à édicter les Tables. Le système vertical de décision restera son apanage - avec tous les apports de l'organisation rationnelle du travail. La société olympique continuera d'exister, de produire, de s'autocréer. Mais, les lois et règlements olympiques seront de plus en plus l'objet d'une attention critique de la part des athlètes, des dirigeants et de l'opinion publique. Une contre-société olympique se développe - et c'est un bien pour le C.I.O. Cette contre-société sera le résultat d'une éducation à l'Olympisme lancée

⁶ Note. Trois expressions qui constituent la devise de Pierre de Coubertin : «Voir loin, parler franc, agir ferme» (cf. titre liminaire de la Revue du Pays de Caux ou l'ex-libris de Coubertin; également in : Anthologie, Aix-en-Provence, 1933 : Roubaud, p. 159 : «Voir loin, parler franc, agir ferme: programme de philosophie individuelle pratique aussi bien que de politique générale»).

par le C.I.O. lui-même, par gouvernements interposés, dans tous les systèmes d'éducation du monde, dans l'ensemble du mouvement sportif et, prioritairement, dans le sport associatif de loisir pour tous, avec l'aide des CNO, de l'ONU, de l'Unesco, de l'AIO, du CIPC, des ONG. Valeur permanente fondatrice de l'humanité, l'Olympisme est une des constantes majeures de la civilisation du prochain siècle.

Grandeur et universalité de Coubertin.

Grandeur et universalité de l'Olympisme.

Abréviations

AIO - Académie Internationale Olympique.

BIPS - Bureau International de Pédagogie Sportive.

C.I.O. - Comité International Olympique.

CIPC - Comité International Pierre de Coubertin.

CNO - Comité National Olympique.

IAAF - International Amateur Athletic Federation.

ONG - Organisation non-gouvernementale.

ONU - Organisation des Nations Unies.

UPU - Union Pédagogique Universelle.

USFSA - Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques.

USGF - Union des Sociétés de Gymnastique de France.

YMCA - Young Men's Christian Association. (Union Chrétienne de Jeunes Gens).

AAAU - American Amateur Athletic Union.

CCEP - Comité Catalan pour le Sport Populaire.

CGT - Confédération Générale du Travail.

FSGT - Fédération Sportive et Gymnique du Travail.

FST - Fédération Sportive du Travail.

IRS - Internationale Rouge Sportive.

ISOS - Internationale Sportive Ouvrière Socialiste.

USSGT - Union des Sociétés Sportives et Gymniques du Travail.

Annexes & Index

Ces dossiers ont été préparés par Christiane Campia.

Annexe I - Généalogie de Pierre de Coubertin.

Annexe II - Pierre de Coubertin et la pédagogie. Quelques ouvrages et écrits.

Annexe III - La vie et l'oeuvre de Pierre de Coubertin : quelques points de repère.

Annexe IV - Glossaire.

Annexe V - Au sujet de quelques noms propres.

Annexe VI - Bibliographie Pierre de Coubertin.

Index analytique.

Index des pays et lieux cités.

Index des noms propres.

Auteurs cités en référence.

Généalogie de Pierre de Coubertin

La généalogie établie par Geoffroy de Navacelle de Coubertin en 1972 reste la référence. Myriam Provence vient de la compléter heureusement. Geoffroy et Anne de Navacelle de Coubertin font les remarques suivantes sur cette dernière étude¹ :

1. Caroline de Pardieu

Myriam Provence avance que selon l'acte de décès rédigé en 1887², Caroline de Pardieu serait née en Angleterre ; le lieu de naissance reste ouvert dans son «tableau détaillé»; elle ajoute : «l'événement ne figure pas dans le fonds relatif aux émigrés français».

Geoffroy et Anne de Navacelle de Coubertin précisent que selon un document de famille, non publié à ce jour³, Caroline de Pardieu «selon des actes parfaitement en règle et authentiques et qui auraient été établis plus tard en Angleterre pour une raison qui resterait inconnue», aurait vu le jour à Saint-Lézin (Maine et Loire) le 15 avril 1797 (26 Germinal, An V de la République). Il en aurait été de même pour sa soeur Stéphanie, née en France le 1er avril 1793 (12 Germinal, An II), dont la naissance aurait également été confirmée en Angleterre.

Malgré une tradition familiale orale très forte, rapportée par Maurice de Madre dans son Historique de la famille Coubertin, rien à ce jour ne permet de dire que Caroline de Pardieu émigra en Angleterre. D'autant que Maurice de Madre fait état d'une décision des administrateurs de la Commune de Saint-Lézin remettant (en 1810) à Caroline et Stéphanie de Pardieu un «certificat de résidence de citoyens prévenus d'émigration» et attestant qu'elles ont résidé à Saint-Lézin durant toute la durée de la Révolution. En fait, tout est confus !

2. Agathe Marie Marcelle Gigault de Crisenoy

Quoique le premier prénom soit officiellement Agathe, l'usage et l'affection de la famille ont privilégié celui de Marie-Marcelle⁴.

Nous pensons que l'étude de Myriam Provence a surtout le mérite de démontrer, très professionnellement, l'importance sociale des deux branches.

Son «tableau de mobilité sociale» confirme combien la vie des ancêtres de Pierre de Coubertin fut placée sous le signe du devoir et de l'excellence au service de la France. Ecuers, capitaines de

¹ Myriam Provence (1996). Ascendance: Pierre de Coubertin, in : Généalogie Magazine, n° 150, juin. Paris : Editions Christian. On trouvera ci-après, reproduits in extenso : - «Arbre simplifié», p. 30 - «La mobilité sociale», p. 36. Figure également dans l'étude un «Tableau détaillé», p. 32.

² Cf. Myriam Provence, op. cit., p. 30.

³ Paul Frédy, baron de Coubertin (1925). Historique de la famille de Frédy depuis son anoblissement en 1477 par Louis XI jusqu'à nos jours. Document dactylographié (dix chapitres, 45 pages). Archives familiales de Coubertin, Mirville-en-Caux.

⁴ Selon lettre de Geoffroy de Navacelle de Coubertin en date du 31 juillet 1998.

places fortes, commissaires aux Armées du Roy, hommes de guerre et de vaillance, ils furent aussi de grands commis de l'Etat sous la Royauté et sous l'Empire. Le 18^{ème} siècle, celui des Bertier, «gens du Parlement de Paris», semble bien avoir été l'âge d'or de la famille. On rappellera ici que le Comte Albert Bertier de Sauvigny, cousin de Pierre, fut coopté en 1904 en qualité de membre du Comité International Olympique. C'est lui qui déposa à Olympie, le 26 mars 1938, sur un autel face au monument commémorant le rétablissement des Jeux, l'urne contenant le coeur de Pierre, avant que celle-ci soit placée dans la stèle par le Prince héritier de Grèce⁵.

On retiendra en outre de l'étude de Myriam Provence deux confirmations :

L'une, de l'ancienneté et de la permanence des quartiers de noblesse de la famille Frédy-Coubertin «anoblité en 1477 (lettres de relief du 29 novembre 1629) ; maintenue noble les 24 novembre 1661, 16 juillet 1668, 17 juin 1700; confirmée et maintenue noble le 30 décembre 1717. La branche de Coubertin, créée baron le 2 avril 1822, s'est éteinte avec Louis Paul Frédy, baron de Coubertin (cf. Dictionnaire de la noblesse)»⁶.

L'autre, étayée par l'étude de Paul Frédy⁷, signifiant que Pierre de Coubertin n'est pas descendant direct, par Pierre Morel, du poète Savinien de Cyrano de Bergerac, mais qu'il l'est tout au plus par alliance.

⁵ Les obsèques de Pierre de Coubertin ont eu lieu à Lausanne et son corps repose au cimetière de la ville. Selon son désir, son coeur fut transféré, quelques mois plus tard, en Grèce et déposé dans la stèle érigée à Olympie pour commémorer le renouveau des Jeux antiques.

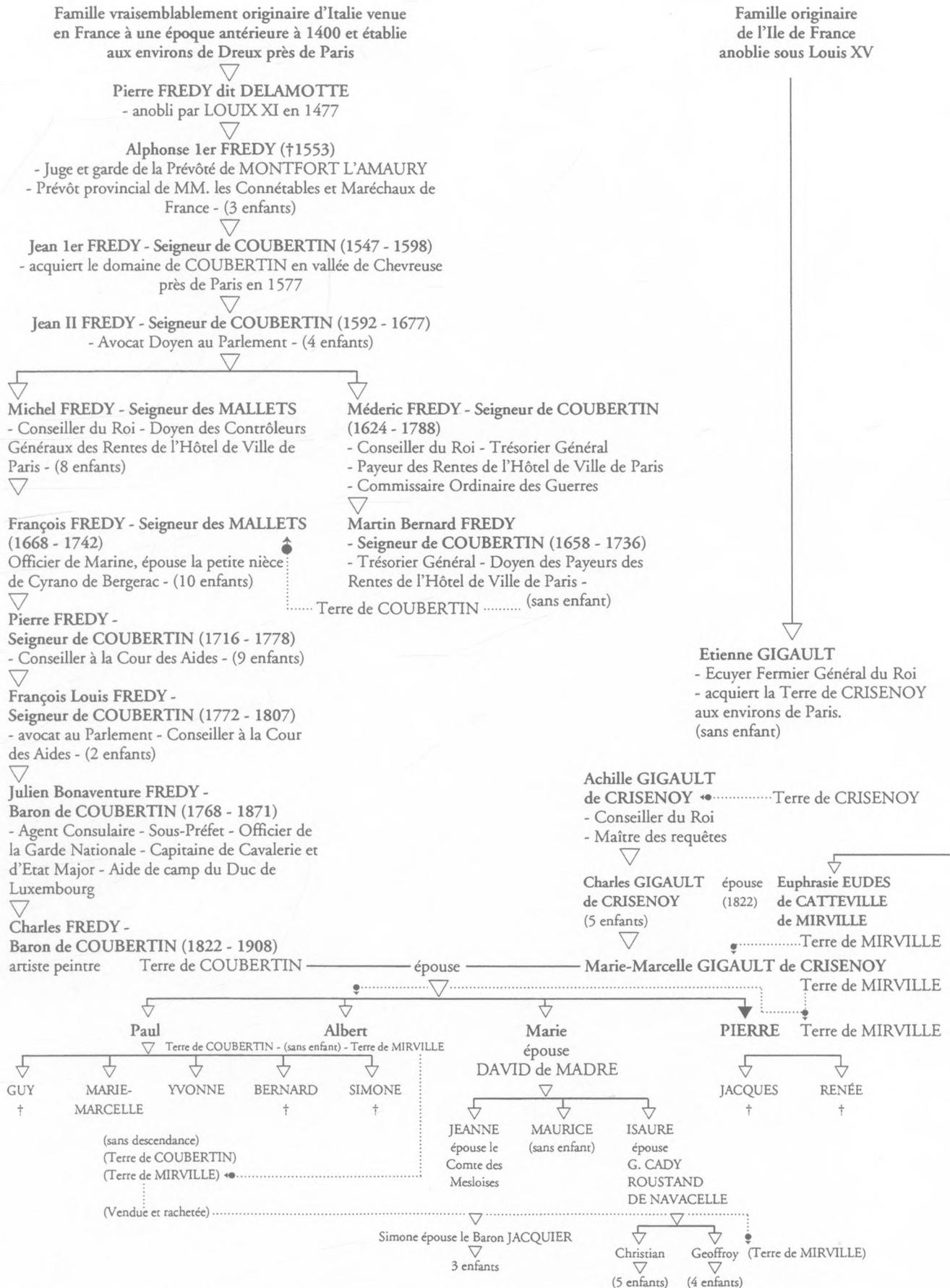
⁶ Cf. Myriam Provence, op. cit., p. 30.

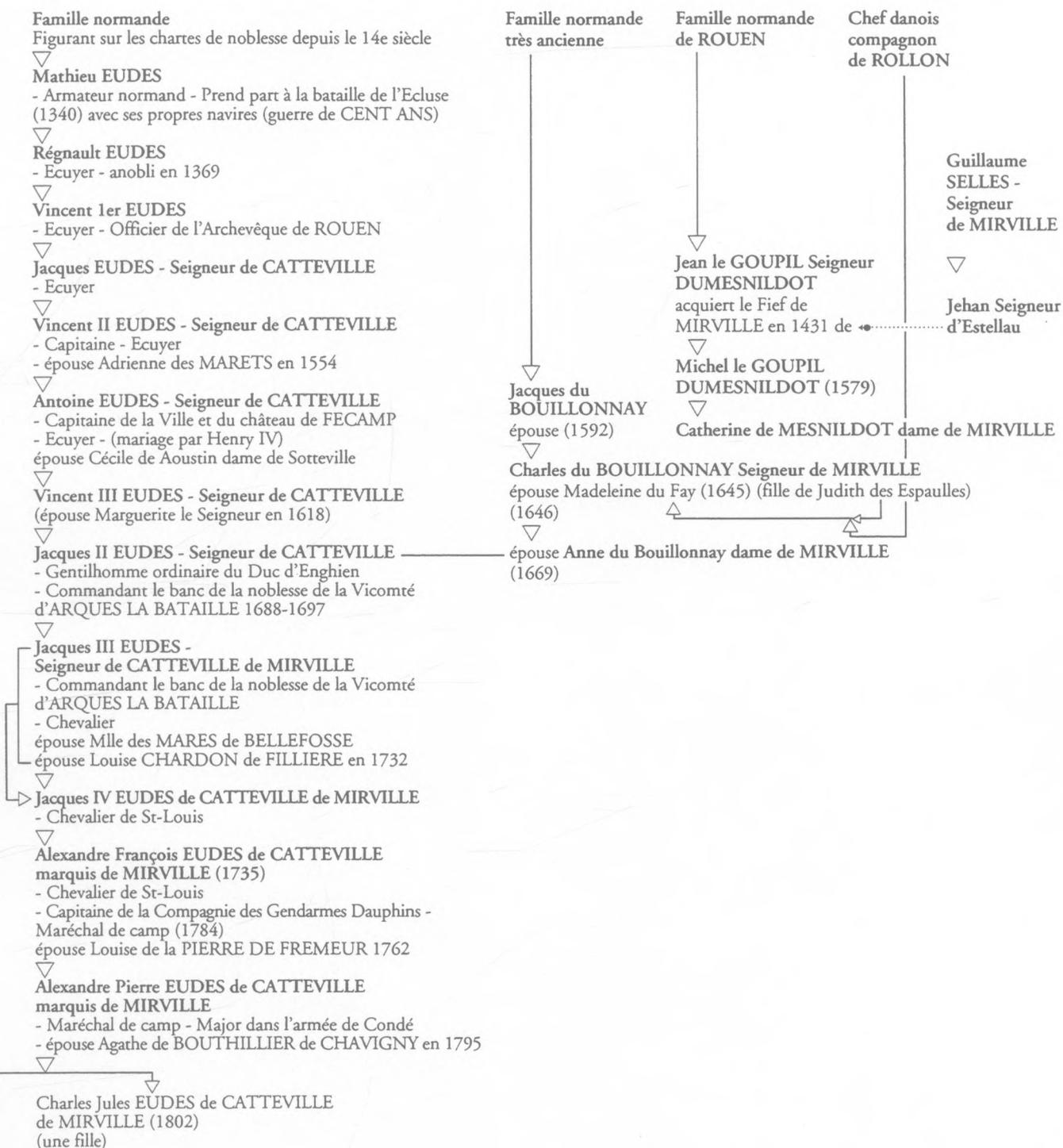
⁷ Paul Frédy, baron de Coubertin (1898). La famille de Cyrano de Bergerac, in : La Nouvelle Revue.



Pierre de Coubertin.

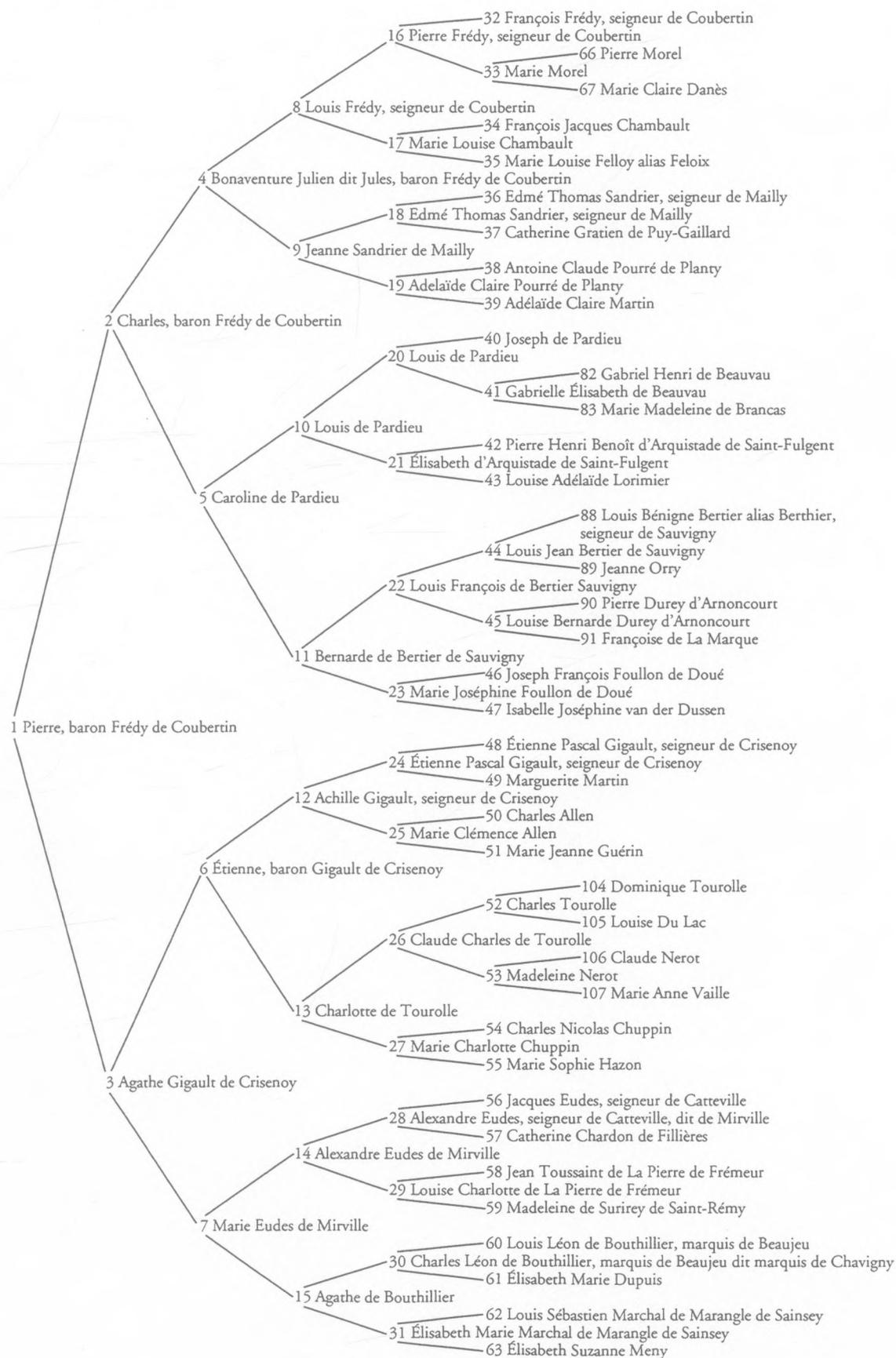
Généalogie établie par son petit-neveu Geoffroy de Navacelle de Coubertin
(document inédit, février 1972)



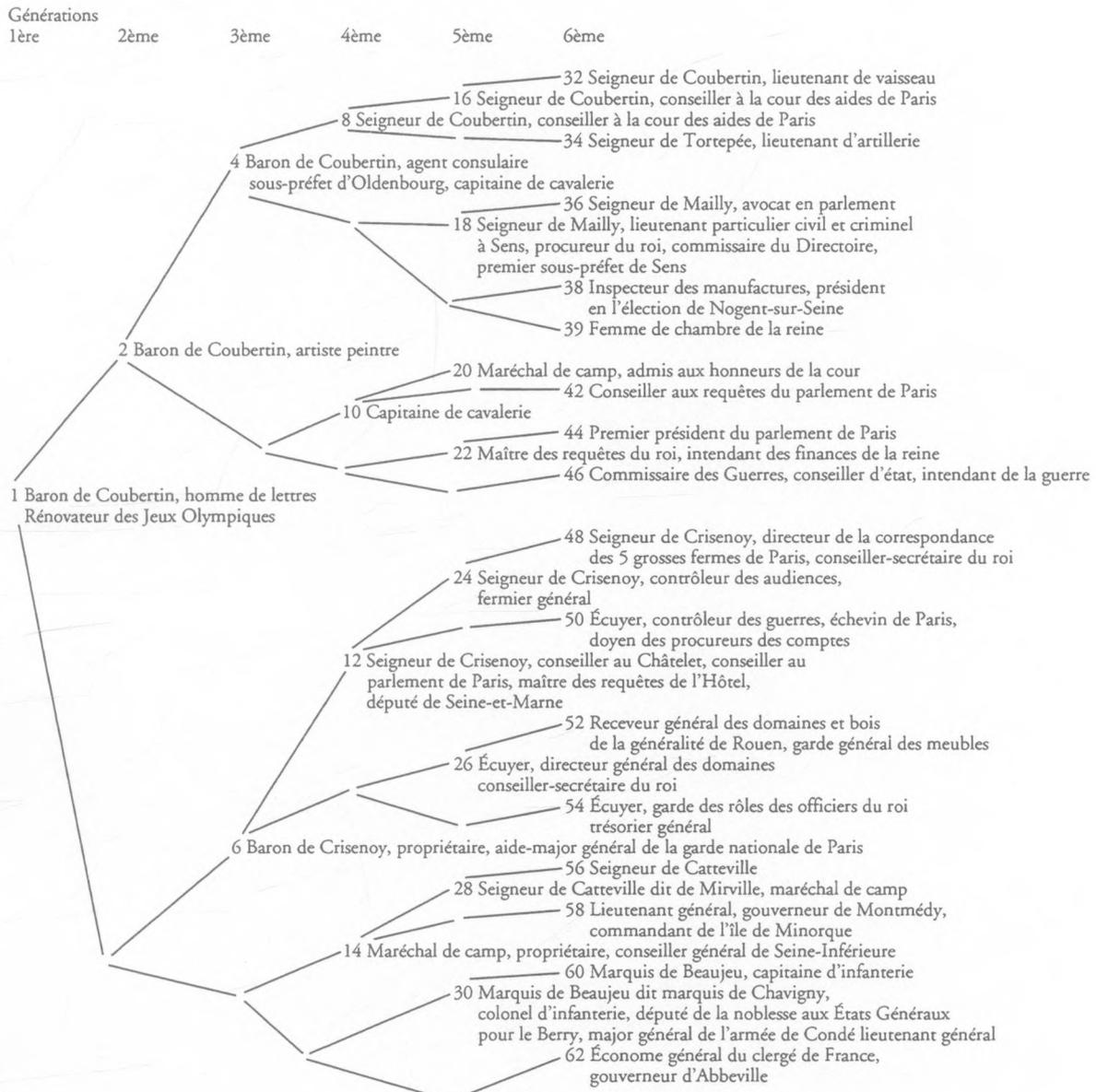


Deux tableaux extraits de l'étude de Myriam Provence

1. Arbre simplifié



2. La mobilité sociale



Pierre de Coubertin et la pédagogie

Quelques ouvrages et écrits

- 1886 Les collèges anglais, Harrow School.
In : La Réforme Sociale, 1er novembre.
- Une université anglaise, Cambridge.
In : La Réforme Sociale, 1er décembre.
- 1887 L'éducation anglaise.
Conférence. Société d'Economie Sociale, 18 avril,
In : La Réforme Sociale, 1er juin.
- Souvenirs d'Oxford et de Cambridge.
In : Le Correspondant, 25 août.
- Le surmenage.
In : Le Français, 30 août.
- Toynbee Hall. Le patronage social à Londres et les étudiants anglais.
In : La Réforme Sociale, 1er septembre.
- Un programme : Le Play.
Conférence. Société Nationale Française à Londres, 14 novembre.
- 1888 L'Education en Angleterre. Collèges et Universités.
Paris : Hachette, 327 pages.
- Visite du Lycée Lakanal.
In : La Réforme Sociale, 1er juillet.
- Le remède au surmenage et la transformation des lycées de Paris.
Congrès annuel de la Société d'Economie Sociale, 29 mai.
In : La Réforme Sociale, 1er septembre.
- L'université catholique américaine.
In : La Réforme Sociale, 1er octobre.
- 1889 L'Education Anglaise en France.
Paris : Hachette, 207 pages.
- L'Education athlétique.
Conférence. Association française pour l'avancement des sciences, 26 janvier.
Paris : Impr. Chaix, 23 pages.

Préface.

In : Manuel des Jeux Scolaires et des Exercices Athlétiques, mars.
Comité de propagation des Exercices physiques dans l'Education.
Paris : Delalain Frères.

Les exercices physiques.

Conférence. Prytanée de La Flèche, 19 mai,
In : La Revue Prytanéenne, 5 juin.

Les exercices physiques dans les écoles d'Angleterre, d'Amérique, d'Australie et dans les Colonies anglaises.

In : Compte rendu des séances et concours. Congrès des Exercices Physiques.
Exposition Universelle 1889.
Paris : Publications des Annales Economiques.

L'Education de la paix.

In : La Réforme Sociale, 16 septembre.

Athletics and Gymnastics.

Discours. Physical Training Congress de Boston, 30 novembre.
In : Barrow, Isabel (Ed.) : Physical Training.
Boston : Press of George H. Ellis.

1890

Universités Transatlantiques.

Paris : Hachette, 381 pages.

Rapport. Assemblée générale du Comité de propagation des Exercices physiques dans l'Education, 15 janvier

In : La Revue Athlétique, 25 janvier.

L'Exposition athlétique.

In : La Revue Athlétique, 25 mai.

Rapport du Secrétaire général. Assemblée générale de l'USFSA.

In : La Revue Athlétique, 25 juillet.

Les Collèges d'Australie.

In : La Revue Athlétique, 25 août.

Appel pour la création d'un enseignement universitaire ouvrier, novembre.

Cf. Anthologie (1933). Aix-en-Provence : P. Roubaud.

Equitation.

In : Les Sports Athlétiques, 9 novembre.

Un athlète.

In : La Revue Athlétique, 25 novembre.

Les Jeux Olympiques à Much Wenlock. Une page de l'histoire de l'athlétisme.

In : La Revue Athlétique, 25 décembre .

-
- 1891 Le Conseil supérieur de l'Education physique.
Rapport. Troisième session annuelle du Comité de propagation des Exercices physiques dans l'Education.
In : La Revue Athlétique, 25 janvier.
- Au Prytanée de La Flèche.
In : La Revue Athlétique, 25 février.
- La Ligue et l'Union.
In : Les Sports Athlétiques, 21 mars.
- L'athlétisme, son rôle et son histoire.
Conférence. Union Chrétienne de Jeunes Gens de Paris.
In : La Revue Athlétique, 11 avril.
- La vie scolaire au Cap.
Documents du Congrès des Exercices physiques
In : La Revue Athlétique, 25 mai.
- L'Egypte athlétique.
In : La Revue Athlétique, 25 juin.
- Rapport du Secrétaire général. Assemblée générale de l'USFSA
In : La Revue Athlétique, 25 juillet.
- Un concours littéraire entre athlètes.
In : Les Sports Athlétiques, 25 juillet.
- La renaissance universitaire.
In : La Grande Revue, 10 septembre.
- Un sport exotique.
In : Les Sports Athlétiques, 10 octobre.
- Les ambitions du Docteur Lagrange.
In : La Revue Athlétique, 25 octobre.
- Ceci tuera cela !
In : Les Sports Athlétiques, 5 décembre.
- Dans les Universités transatlantiques.
In : La Grande Revue, 10 décembre.
- 1892 Causerie du samedi. [La philosophie du football].
In : Les Sports Athlétiques, 20 février.
- Les Associations athlétiques. Organisation et fonctionnement dans les lycées et les collèges français.
Rapport. Comité de propagation des Exercices physiques dans l'Education, 7 mars.
In : Revue Universitaire, 15 mai .
-

L'enseignement de la géographie.
Communication. Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences,
Pau, 19 septembre.

Les exercices physiques dans le monde moderne.
Conférence. 5e anniversaire de l'Union Sportive Française des Sports Athlétiques, 25
novembre.

Annonce du projet de rétablissement des Jeux Olympiques.

1893 In : Journal des Débats Politiques et Littéraires.
A travers l'athlétisme.
[Introduction du sport en France. Rôle international], 1er avril
[Voyage du Cap. Lancrenon. Limites du sport moderne], 6 juin

1894 In : Les Sports Athlétiques.
Napoléon et le football, 13 janvier.
Lettre ouverte aux potaches de France, 3 mars.
La Bataille de Caen, 14 avril.

Le rétablissement des Jeux Olympiques.
In : La Revue de Paris, 15 juin .

Allocution. Congrès International de Paris.
In : Les Sports Athlétiques, 30 juin.

Discours. Assemblée générale de l'USFSA.
In : Les Sports Athlétiques, 14 juillet.

Exercices de sport.
Intervention. Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences,
Caen, 11 août.

Le bilan du Congrès de Caen.
In : Les Sports Athlétiques, 25 août.

Le Néo-Olympisme. Appel à l'opinion athénienne.
Conférence. Société Littéraire «Le Parnasse», Athènes, 16 novembre.
In : Le Messager d'Athènes, n° 39 et 42.

1896 L'Evolution Française sous la Troisième République.
Paris : Plon-Nourrit, 432 pages.

Il est d'ordinaire ... [Les Jeux Olympiques modernes].
In : Les Jeux Olympiques 776 av. J.C.-1896. Deuxième partie : Les Jeux Olympiques
de 1896. Rapport officiel.
Athènes/Paris : Ch. Beck/H. Le Soudier.

La préface des Jeux Olympiques.
In : Cosmopolis, avril.

Jules Simon.
In : Les Sports Athlétiques, 13 juin.
et in : The Review of Reviews, octobre.

La mission des va-nu-pieds.
In : La Nouvelle Revue, 1er octobre.

Le mouvement universitaire aux Etats-Unis. Au directeur du «Temps».
In : Le Temps, 22 octobre.

The Olympic Games of 1896.
In : The Century Illustrated Monthly Magazine, novembre.

1897 Souvenirs d'Amérique et de Grèce.
Paris : Hachette, 183 pages.

A Typical Englishman: Dr. W.P. Brookes of Wenlock in Shropshire.
In : The Review of Reviews, janvier.

Aux Associations athlétiques scolaires de l'USFSA.
In : Les Sports Athlétiques, 7 janvier.

L'Amérique universitaire.
In : Cosmopolis, mars.

Médecin, précepteur, homme politique, tel est le sport.
In : Tous les Sports, 29 mars.

The Revival of the French Universities.
In : The Review of Reviews, juillet.

Discours d'ouverture. Congrès Olympique : Hygiène et Pédagogie Sportives,
Le Havre, 23 juillet.

1898 La question des scolaires.
In : Tous les Sports, 28 janvier.

Die Beziehungen zwischen Europa und den Vereinigten Staaten im 20. Jahrhundert.
In : Deutsche Revue, mai.

Nos Lycéens.
In : La Revue Bleue, I. 25 juin ; II. 2 juillet ; III. 9 juillet.

The Present Problems and Politics of France.
In : The American Monthly Review of Reviews, août.

1899 Déposition de M. de Coubertin, mars.
In : Ribot, M. Enquête sur l'enseignement secondaire.
Procès-verbaux des dépositions.

L'Urgente Réforme.
In : La Nouvelle Revue, 1er avril.

-
- L'éducation en Hollande. Collégiens et étudiants.
In : La Revue des Deux Mondes, 15 mai.
- Die religiöse Frage in den Vereinigten Staaten und in Europa.
In : Deutsche Revue, juin.
- 1900 France since 1814.
Londres : Chapman and Hall, 281 pages.
- L'avenir de l'Europe.
Bruxelles : Impr. Deverver-Deweuwe, 48 pages.
- Les Jeux Olympiques et le Congrès d'Education physique de 1900.
In : L'Indépendance Belge, 22 janvier.
- The Meeting of the Olympian Games.
In : The North American Review, juin.
- La Psychologie du Sport.
In : La Revue des Deux Mondes, 1er juillet.
- 1900-1906 La Chronique de France (I-VII).
publiée sous la direction de Pierre de Coubertin.
Auxerre : A. Lanier.
- 1901 Notes sur l'Education publique.
Paris : Hachette, 320 pages.
- France on the wrong track.
In : The Review of Reviews, avril.
- Une expérience sportive.
In : Revue mensuelle du Touring-Club de France, 15 avril.
- Everyday Training.
In : The New York Herald, European Edition, 26 mai.
- 1902 Le Roman d'un Rallié.
Auxerre : A. Lanier, 322 pages.
- La charte de l'amateurisme.
In : Revue Olympique, janvier.
- La Force nationale et le Sport.
In : La Revue des Deux Mondes, 15 février.
- Voir loin, parler franc, agir ferme.
In : Revue du Pays de Caux, mars.
- Questions de pédagogie.
In : Revue du Pays de Caux, mars.
-

Hygiène et propreté.
In : Revue du Pays de Caux, mars.

Une nouvelle forme d'éducation physique.
Conférence, salle de la Société de Géographie
In : Revue du Touring-Club de France, 20 mars.

L'éducation physique de vos fils.
In : Revue du Pays de Caux, juillet.

Le dilemme.
In : Le Figaro, 14 juillet.

In : Le Figaro.
L'éducation physique au XXe siècle :
La Débrouillardise, 16 août.
La mémoire des muscles, 21 août.
Le raid et le gymkhana, 8 septembre.
La peur et le sport, 6 novembre.
Le record, 10 janvier 1903.

Que faut-il penser du socialisme ?
In : Revue du Pays de Caux, septembre.

Le tableau de l'éducation physique au XXe siècle.
In : Revue Olympique, octobre.

Are the public schools a failure ? A French view.
In : Fortnightly Review, décembre.

1903 L'évolution de la démocratie.
In : Revue du Pays de Caux, janvier.

Les Jeux du Nord à Kristiania.
In : Revue Olympique, février.

Le rêve de la Grèce.
In : Le Figaro, 13 mars.

Rome pour 1908.
In : Revue Olympique, avril.

La Campagne de l'Education physique.
In : Le Correspondant, 25 novembre.

Nos historiens.
In : Le Figaro, 28 novembre.

L'oeuvre de la paix..
In : Le Figaro, 23 décembre.

-
- 1904 In : Le Gaulois.
Les bases de la pédagogie prochaine :
I. Le retour de Dieu, 12 janvier.
II. La paix armée, 28 janvier.
III. La revanche des Anciens, 9 février .
- Le flambeau à sept branches.
In : Le Figaro, 13 décembre.
- 1905 L'Education des Adolescents au XXe siècle.
I. L'Education physique: la Gymnastique utilitaire.
Sauverage, Défense, Locomotion.
Paris : Alcan, 154 pages
- Avant-propos et Discours à la séance d'ouverture,
Congrès International de Sport et d'Education physique.
Auxerre : Lanier.
- In : Le Figaro.
L'hellénisme, 10 avril.
La fortune de l'Hellade, 6 août.
Le langage, la race et l'unité, 5 septembre.
- Les devoirs des Hellènes et des Philhellènes.
In : L'Hellénisme, 1er décembre.
- 1906 In : Revue Olympique.
A propos de Jiu-Jitsu, janvier.
La royauté du football ; Prouesses nautiques ; Les salons de l'automobile ;
La revanche du fleuret, janvier.
L'équitation populaire, février.
Traité d'escrime équestre (en collaboration avec Louis Pascaud), février.
La nudité dans les sports, mars.
Les premières épreuves de gymnastique utilitaire, mars.
Jeux artificiels ; Ingérence inattendue ; Encore ces prix en espèces ; Entre boxeurs ; Le
train Renard, mars.
En fait d'athlétisme, avril.
Le serment des athlètes, juillet.
Henley royal regatta, août.
L'équitation et la vie, août.
La chaise longue de l'athlète, octobre.
Une société hippique modèle, novembre.
- In : Revue Olympique, avril.
A travers l'histoire grecque.
L'Hellénisme.
Propos sur l'art grec.
Le devoir d'un philhellène.
- Olympie.
In : Revue pour les Français, avril.
-

Arts, Lettres et Sports.
In : Revue pour les Français, juin.

Un collège modèle.
In : La Revue pour les Français, octobre.
[édition en 1912]

La Suisse, reine des sports.
In : Revue Olympique, novembre.

- 1907 In : L'Education physique.
La Campagne d'Education physique.
- I. La pédagogie sportive, 31 décembre 1906.
 - II. L'état des choses en France, 15 janvier.
 - III. Les précurseurs, 31 janvier.
 - IV. La fondation du Comité, 15 février.
 - V. Le Congrès de 1889, 28 février.
 - VI. Le Comité, l'Union et la Ligue, 15 mars.
 - VII. Tous les sports, 31 mars.
 - VIII. Une année prospère, 15 avril.
 - IX. D'Andrésy à Henley, 30 avril.
 - X. Le Congrès de la Sorbonne, 31 mai.
 - XI. La Bataille de Caen, 15 juin.
 - XII. La résistance de la Grèce, 31 août.
 - XIII. La première Olympiade, 15 septembre.
 - XIV. Le Congrès du Havre, 30 septembre.

La valeur morale du football.
In : Revue pour les Français, janvier.

La réforme de l'enseignement.
In : Revue pour les Français, janvier.

In : Revue Olympique.
La renaissance athlétique aux Etats-Unis, janvier.
Le syndicalisme sportif, janvier.
Le retour à la vie grecque, février.
Questions d'amateurisme, février.
Automatisme, obéissance et initiative répétée. Les classifications sportives, mars.
Le rôle des fédérations, mars.

Ce qui restera du socialisme.
In : Revue pour les Français, mars.

In : Revue Olympique.
Les sanatoriums pour bien-portants, avril.
Architecture sportive, avril.
Le foot-ball en Amérique. Le foot-ball en Europe, avril.
Renaissance chorégraphique, mai.
Trop de concours, mai.
Les origines de la gymnastique allemande, mai.
Le bain d'air et la convalescence, juin.

Votre chambre de gymnastique, août.
Bains de mer en toute saison, septembre.
Art sportif, novembre.

La fête de la Sorbonne. Discours.
In : L'Education physique, 30 juin.

1908 Les excès du syndicalisme.
In : Revue Olympique, janvier.

In : Revue Olympique.
Les sports de neige.
I. Luges, toboggans, bobsleighs, janvier.
II. Le ski, février.

La Réforme de l'Enseignement secondaire (I et II).
In : Revue pour les Français, 25 janvier et 25 avril.

In : Revue Olympique.
A propos du Pentathlon, février.
Groupements sportifs, mars.
Un gymnase... presque olympique, avril.
Vers la Chevalerie, avril.

In : L'Education physique.
La Campagne d'éducation physique.
XV. Les apprêts de la IIe Olympiade, 30 avril.
XVI. Sports officiels, 15 mai.
XVII. Chicago ou Saint Louis, 31 mai.
XVIII. Londres et Bruxelles, 30 septembre.
XIX. Au pied du Capitole, 15 octobre.

In : Revue Olympique.
Les sports et l'armée, mai.
Anarchies à Olympie, juin.
La nouvelle pierre philosophale et le néo-empirisme, juin.
Les «Trustees» de l'idée olympique, juillet.

Why I revived the Olympic Games.
In : Fortnightly Review, juillet.

Les Wintergames.
In : Revue Olympique, novembre.

1909 Une Campagne de vingt-et-un ans (1887-1908).
Paris : Librairie de l'Education Physique, 220 pages.

Pages d'Histoire contemporaine.
Paris : Plon-Nourrit, 306 pages.

In : Revue Olympique.
Autour des costumes de sport.
I. Costume général et costumes spéciaux, décembre 1908.
II. Le point de vue hygiénique, janvier 1909.
III. La psychologie du costume sportif, février 1909.

Fernand Lagrange.
In : L'Education physique, 15 février.

In : Revue Olympique.
De la danse à la philosophie, mars.
L'homme et l'animal, avril.

A propos des démocraties antiques.
In : Revue pour les Français, 25 avril.

In : Revue Olympique.
L'enquête sur l'amateurisme, mai.
La philosophie de la culture physique, mai.
Votre gymnase de plein air, juillet.
Sportsmen malgré eux, août.
Le rythme et la vitesse, septembre.
En vue du concours international d'architecture, octobre.
Les gammes musculaires quotidiennes, octobre.
La limite du record, novembre.

Une Olympie moderne.
In : Revue Olympique, I-III, octobre-décembre ; IV-VI, janvier-mars 1910

1910 Nouveaux programmes d'enseignement secondaire.
Paris : Association pour la Réforme de l'Enseignement, 31 pages.

Une Olympie moderne.
Auxerre: Jattefaux, 24 pages.

Les Sports à l'hôtel.
Publication de la Société des Sports Populaires, 8 pages.

In : Revue Olympique.
Le sport et la morale, février.
Une page de littérature sportive, février.
Stades anciens et modernes, avril.
Le faux sportsman (d'après La Bruyère), mai.
Les sports à l'hôtel, mai et juillet.
La question de l'amateurisme, juin.
Tous les sports, août.
Le sport peut-il enrayer la névrose universelle ? octobre.
Nouveaux programmes d'enseignement, novembre.
Le concours olympique d'architecture, décembre.

La croisade des partageux.
In : Sports populaires, 2 février.

Paroles de clôture, septembre.
Les débuts du Pentathlon moderne, octobre.
L'art à l'Olympiade, octobre.
Sport et diplomatie, octobre.

1913 Essai de Psychologie sportive.
 Lausanne/Paris : Payot, 266 pages.

In : Revue Olympique.
La psychologie sportive, février.
De la volonté sportive, mars.
Olympisme et utilitarisme, mai.
Une campagne contre l'athlète spécialisé, juillet.
L'emblème et le drapeau de 1914, août.
Le sport et la question sociale, août.
Les échelons d'une éducation sportive, septembre.
Le sport, passeport de vertus, octobre.
La question d'argent, décembre.
Les sports et l'art de vieillir, décembre.

1914 In : Revue Olympique.
 Philosophe, sportsman et neurasthénique, janvier.
 Critique du Congrès de Lausanne, I. janvier ; II. février ; III. mars ; IV. avril.
 Amoros et Arnold, février.
 Le Collège d'athlètes de Reims, avril.

Pour bien comprendre la France.
In : Notes sur la France d'aujourd'hui (brochure offerte aux délégués des CNO à l'occasion des fêtes du XXe anniversaire du rétablissement des Jeux Olympiques, juin).

Le Sport et la Société moderne.
Discours. XXe anniversaire du rétablissement des Jeux Olympiques.
In : La Revue Hebdomadaire, 20 juin.

In : Revue Olympique.
Le Congrès Olympique à travers Paris, juin.
Les fêtes et le congrès de 1914.; Les fêtes olympiques de Paris.;
Les fêtes olympiques de Reims, juillet.

In : Excelsior.
Appel à tous, 26 octobre.
Du jeu à l'héroïsme, 7 décembre.

1915 L'Éducation des Adolescents au XXe siècle.
 III. Éducation morale. Le Respect Mutuel.
 Paris : Alcan, 104 pages.

Amélioration et développement de l'éducation physique.
Rapport au ministre de l'Instruction publique.
Lausanne : Impr. de la Société suisse de publicité, 35 pages .

Le Décalogue de 1915. Aux jeunes Français.

In : Excelsior, 4 janvier.

Chronique pour après : Notre philosophie.

In : La Petite Gironde, 14 janvier

In : Excelsior.

Qu'est-ce qu'un collège d'athlètes ? 18 janvier.

La marche, 1er février.

La course, 8 février.

Le saut, 15 février.

L'escalade, 22 février.

Le lancer, 1er mars.

Porter, 8 mars.

Ramper, 15 mars.

Dans l'eau, 22 mars.

A l'arme blanche, 29 mars.

A poings nus, 5 avril.

Le tir, 12 avril.

L'équitation populaire, 19 avril.

A cheval, 3 mai.

L'aviron, 10 mai.

Vélo, auto, ski, etc. 25 mai.

Travaux manuels, 31 mai.

La supériorité du football, 7 juin.

Dans votre chambre, 14 juin.

Comment se servir du record, 21 juin.

N'oubliez pas !, 28 juin.

La restauration du Gymnase antique, 5 juillet.

Le Gymnase «Excelsior», 12 juillet.

Leçons dans le Gymnase d'«Excelsior», du 19 juillet au 27 décembre

[25 points traités]

Discours. La cérémonie de Lausanne, 10 avril .

In : Bulletin du CIO, 1915, n° 2.

Les néo-encyclopédistes et la guerre.

In : Bibliothèque universelle et Revue suisse, juillet.

1916 Leçons de Gymnastique utilitaire.

Sauvetage, Défense, Locomotion.

A l'usage des Instituteurs, Moniteurs, Instructeurs militaires, etc.

Paris : Payot, 47 pages.

L'ignorance qui a préparé la guerre et l'éducation qui assurera la paix.

Conférence. Ligue Française de l'Enseignement, Paris,

In : La Revue Hebdomadaire, décembre.

1917 Qué es el Olimpismo ?

Paris : Rirachowski, 30 pages.

In : Almanach olympique pour 1918.
Les Jardins de l'Effort.
Pensées d'athlètes.
Le chant choral.
Lausanne : Imprimeries Réunies.

Ceci tuera cela !
In : La Revue, 1er mars.

L'Institut Olympique de Lausanne.
In : Bibliothèque universelle et Revue suisse, mai.

1918 Ce que nous pouvons maintenant demander au sport.
Conférence. Association des Hellènes libéraux de Lausanne, 24 février, 22 pages.

A travers l'histoire grecque.
Edition de l'Association des Hellènes libéraux de Lausanne, 14 pages.

Le projet d'Olympie moderne et l'avenir de Lausanne, 3 pages.

Notice sur l'Institut Olympique de Lausanne, 2 pages.

In : Almanach olympique pour 1919.
Les étapes de l'Olympisme: le nouvel échelon.
La gamme du sauvetage.
La chevalerie du sport.
Lausanne : Imprimeries Réunies.

In : Pages de Critique et d'Histoire.
Ouvrez les portes du temple, 3e fascicule.
L'individualisme sportif, 3e fascicule.

Lettres olympiques.

- I. [Lausanne, siège du C.I.O. et de l'Institut Olympique], 14 octobre.
- II. [Contradictions apparentes. Restauration du Gymnase antique], 18 octobre.
- III.IV. [L'Olympisme], 26 octobre et 22 novembre.
- V. [Le gymnase de la cité], 28 novembre.
- VII. [La joie dans le sport], 11 décembre.
- IX. [L'athlète complet et le Pentathlon moderne], 28 décembre.

In : Gazette de Lausanne.

L'épopée coloniale française.
In : Tribune de Genève, 23 novembre.

1919 La cure de sport.
In : Pages de Critique et d'Histoire, 4e fascicule.

Les universités populaires.
In : Pages de Critique et d'Histoire, 5e fascicule.

Art sportif.
In : Almanach olympique pour 1920.
Lausanne : Imprimeries Réunies.

Lettres Olympiques, dont :
X. [Le sport dans les Universités], 5 janvier.
XI. [La mission sociale du sport], 13 janvier.
XIX. [La volupté sportive], 17 avril.
In : Gazette de Lausanne.

Les bases de l'éducation populaire.
In : Gazette de Lausanne, 5 et 6 octobre.

Le dilemme.
In : Tribune de Genève, 8 décembre.

1920 Autour de la VIIe Olympiade.
Lausanne : La Concorde, 24 pages.

Le rôle des Jeux Olympiques.
In : Revue des Sports, juin.

La victoire de l'Olympisme.
In : La Revue Sportive Illustrée, juillet.

La Royauté du Sport et les moyens de la maintenir.
Discours. Séance d'ouverture de la 18e Session du C.I.O., Anvers, août.

L'apport de la VIIe Olympiade.
In : La Revue Sportive Illustrée, septembre.

1921 Leçons de Pédagogie sportive.
Lausanne : Editions La Concorde, 124 pages.
Rééditions ultérieures sous le titre «Pédagogie Sportive».

Les Universités Ouvrières.
Lausanne : Imprimerie Populaire, 8 pages.

1922 Pédagogie Sportive (réédition des «Leçons de Pédagogie sportive», 1921).
Paris : Editions G. Crès.

Le sport et l'intelligence.
In : La Revue Mondiale, 15 novembre.

1923 Le sport et la colonisation.
Discours. Séance inaugurale de la 22e Session du C.I.O., Rome, 7 avril, 8 pages.

Où va l'Europe ?
Paris : G. Crès, 32 pages.

Une campagne de trente-cinq ans.
In : La Revue de Paris, 1er juin.

-
- Mémoire concernant l'instruction des travailleurs manuels et l'organisation des Universités Ouvrières, 11 pages.
Extrait «Pour l'instruction des prolétaires».
In : Le Droit du peuple, 3 octobre.
- 1924 Les responsabilités et la réforme de la presse.
Conférence. Ligue Française à Lausanne
Aix-en-Provence : P. Roubaud, 15 pages.
- Olympie et Rugby.
Discours. British Olympic Association, 7 juillet.
- Mens fervida in corpore lacertoso.
In : Rapport officiel. VIIIe Olympiade, Paris : Libr. de France.
- Autour des Jeux de la VIIIe Olympiade.
In : La Revue de Genève, 5 septembre.
- 1925 Discours. Ouverture des Congrès Olympiques de Prague, 29 mai.
Prague : Impr. de l'Etat, 8 pages.
- L'amateurisme au Congrès de Prague.
In : Bibliothèque universelle et Revue de Genève, janvier.
- Les sanatoriums pour bien-portants.
In : Bibliothèque universelle et Revue de Genève, mai.
- Ne troublons pas l'équilibre des saisons...
In : Le Gymnaste Suisse, 25 septembre.
- Message inaugural des travaux de l'Union Pédagogique Universelle, 15 novembre.
In : UPU, année 1925-1926.
- 1926- Histoire Universelle (4 volumes)
1927 I. Les empires d'Asie, 92 pages.
II. Le drame méditerranéen, 190 pages.
III. Les Celtes, les Germains et les Slaves, 157 pages.
IV. La formation et le développement des démocraties modernes, 220 pages.
Aix-en-Provence : Société de l'Histoire Universelle.
- 1927 De la transformation et de la diffusion des études historiques : caractère et conséquences.
Communication. Académie d'Athènes, 14 avril, 8 pages.
- Rapport annuel. Conseil d'administration et Comité de perfectionnement de l'Union Pédagogique Universelle.
In : UPU, année 1926-1927.
- L'oeuvre de l'Union Pédagogique Universelle. La renaissance du gymnase hellénique.
Conférence, Parnassos, 31 mars.
In : Le Messenger d'Athènes, 5 avril.
-

-
- A la jeunesse sportive de toutes les nations.
Olympie, 17 avril.
In : Bulletin officiel du C.I.O., juin.
- La vérité sportive. Les idées de Pierre de Coubertin.
(lettre à Frantz Reichel).
In : Le Figaro, 5 juillet.
- La vie est un match...
In : Le Gymnaste Suisse, 22 juillet.
- Paterne, Pierrefeu, Hellenus et moi.
in: L'Auto, I. 31 décembre 1927 ; II. 1er janvier 1928.
- 1928 L'utilisation pédagogique de l'activité sportive.
Conférence. Université de Lausanne, 7 pages.
- La cure d'aviron.
Ouchy, 15 pages.
- La «cure de sport»: la Santé à ceux qui la suivent.
In : La Revue Sportive Illustrée (numéro spécial).
- L'esprit sportif doit dominer toute autre considération.
In : La Revue Sportive Illustrée, n° 3
- La création du BIPS.
In : Le Sport Suisse, 3 avril.
- Message à tous les athlètes et participants aux Jeux Olympiques d'Amsterdam.
In : Le Gymnaste Suisse, 14 août.
- 1929 Olympie.
Conférence. Paris, 6 mars.
Genève : Impr. Burgi, 12 pages.
- In : Bulletin du BIPS, n° 1 [1929].
Religio athletae.
Le domaine de l'activité musculaire.
La reprise des travaux du Congrès de Lausanne.
- Note sur le but et le fonctionnement du Bureau International de Pédagogie Sportive.
In : Bulletin officiel du C.I.O., mai.
- Propagation des exercices physiques.
In : Excelsior, mai.
- Le principe de l'intermittence appliqué à la pédagogie sportive
In : Congrès national d'Education physique et d'Education morale de l'Athlète, juin.
- Union Pédagogique Universelle. Rapport général et conclusions, novembre, 22 pages.
-

-
- 1930 Notre France.
Aix-en-Provence : P. Roubaud, 206 pages.
- Charte de la Réforme Sportive, septembre.
Lausanne : BIPS, 7 pages.
- Erkenne Dich selbst.
In : Internationale Lehrfilmschau, n° 7
- La gamme gymnique.
In : Bulletin du BIPS, n° 3 [1930]
- In : Le Sport Suisse.
Olympisme, 26 février.
Vers l'unité sportive, 26 mars.
- 1931 Mémoires Olympiques.
Lausanne : BIPS, 218 pages.
- Athlète complet.
In : Bulletin du BIPS, n° 4 [1931].
- Les remèdes.
I. La question des stades, in : Bulletin du BIPS, n° 2 [1930].
II. La réforme des parents et des maîtres, in : Bulletin du BIPS, n° 4 [1931].
III. Les institutions, in : Bulletin du BIPS, n° 5 [1931].
- La bataille continue.
In : Bulletin du BIPS, n° 5 [1931].
- L'école psycho-physiologique.
In : Bulletin du BIPS, n° 6 [1931].
- Les fléaux du jour affectent-ils la vie sportive et comment ? (I et II).
In : Bulletin du BIPS, n°s 6 et 7 [1931].
- La valeur pédagogique du cérémonial olympique.
In : Bulletin du BIPS, n° 7 [1931].
- La mission d'un journal sportif.
In : La Suisse Sportive, 23 avril.
- Les Jeux Olympiques et la Gymnastique.
In : Le Sport Suisse, 8 juillet.
- Die Tendenz der modernen Sportbewegung.
In : Neue Zürcher Zeitung, 24 juillet.
- 1932 Les Assises de la Cité prochaine.
Conférence, Berne, 19 avril.
Genève : Impr. Burgi, 8 pages.
-

-
- Lettre au Président du Conseil de la Société des Nations.
Genève, 7 pages.
- Le «Gymnase antique» rénové.
In : Bulletin du BIPS, n° 8 [1932].
- 1933 Anthologie [recueil de textes de Pierre de Coubertin,
édité à l'occasion de ses 70 ans].
Aix-en-Provence : Roubaud, 184 pages.
- 1934 Pédagogie Sportive [réédition des «Leçons de Pédagogie sportive», 1921 et 1922].
- L'Olympisme à l'école. Il faut l'encourager
In : La Revue Sportive Illustrée (numéro exceptionnel).
- Le Bureau International de Pédagogie Sportive. Son but et sa doctrine
In : Le Sport Suisse, 31 janvier.
- Quarante années d'Olympisme 1894-1934.
Allocution. Célébration du 40e anniversaire du rétablissement des Jeux Olympiques,
Université de Lausanne, 23 juin.
In : Le Sport Suisse, 4 juillet.
- Message à la Jeunesse Américaine, 23 juin.
(reproduit ultérieurement in : L'Idée Olympique, 1966).
- 1935 Le sport est pacificateur...
In : La Revue Sportive Illustrée (numéro spécial).
- Ver Sacrum.
Lettre du 29 janvier 1934.
In : Carl Diem, Das Olympiade-Buch, 1935.
- Les Assises philosophiques de l'Olympisme moderne.
Message radiodiffusé de Berlin, 4 août, 4 pages.
- Moralische und Soziale Wirkung des Sports.
In : Neue Freie Presse, Vienne, 8 août.
- 1936 Aux coureurs d'Olympie-Berlin.
In : Le Sport Suisse, 22 juillet.
- Discours. Clôture des Jeux Olympiques de Berlin.
(reproduit ultérieurement in : L'Idée Olympique, 1966).
- Les Universités, le Sport et le Devoir social.
In : Schweizer Hochschulzeitung, Zurich, décembre.

* Cette bibliographie s'appuie essentiellement sur celle parue dans les Textes Choisis de Pierre de Coubertin, sous la direction de Norbert Müller, Zurich (1986): Weidmann, tome III, pp. 703-836. S'y référer pour tout complément.

La vie et l'œuvre de Pierre de Coubertin

Quelques points de repère

1863 Pierre Frédy naît à Paris (1er janvier), fils de Charles-Louis Frédy, baron de Coubertin, et d'Agathe-Marie-Marcelle Gigault de Crisenoy, son épouse (âgés respectivement de 40 et 38 ans). Ses frères Paul et Albert sont nés en 1847 et 1848 ; sa sœur Marie, en 1855.

1874 Après une année au Collège de Vaugirard, élève au Collège Saint-Ignace à Paris, dirigé par les Jésuites. Le Père Caron, qui enseigne les Humanités et la Rhétorique, lui fait découvrir et aimer la Grèce Antique et sa culture.

«L'hellénisme est avant tout le culte de l'humanité dans sa vie présente et son état d'équilibre.» (Histoire Universelle, tome II, 1926-27)

Pierre de Coubertin évoquera à plusieurs reprises avec enthousiasme les fouilles entreprises à Olympie en 1875-1881 qui eurent à l'époque un fort retentissement.

«L'idée d'exhumer Olympie hanta beaucoup de cerveaux [...]. Les travaux entrepris en vertu d'une convention passée en 1874 entre l'Allemagne et la Grèce durèrent six ans [...] : 130 statues ou bas-reliefs, 13.000 bronzes, 6.000 monnaies, 400 inscriptions, 1.000 terres cuites, 40 monuments composent le bilan des trouvailles [...]. Telle était Olympie : beauté du paysage environnant, richesse des objets d'art, entassement surprenant des édifices, haute portée de l'institution, noblesse et harmonie des spectacles, intensité des rivalités patriotiques, tout devait concourir à en faire un des centres les plus émouvants et les plus grandioses de la civilisation antique.» (in : Revue pour les Français, avril 1906)

1875 Parution de l'«Aventure de Tom Brown à Rugby» de Thomas Hughes dans le «Journal de la Jeunesse» : Pierre découvre dans cet ouvrage d'autres formes d'éducation que celles qui lui sont familières. Toute sa vie, il vouera à Thomas Arnold, directeur du Collège de Rugby, une profonde admiration pour ses méthodes éducatives et pour la place qu'il fit au sport dans la formation des jeunes adolescences.

«Le public school tel que le trouva Arnold n'était qu'un chaos : Arnold en fit une usine. Une usine de force musculaire ?... non pas ; mais une usine de force sociale.» (Pages d'Histoire contemporaine, 1909)

1880 Bachelier ès lettres

Pratique plusieurs sports (football, escrime, équitation, cyclisme, boxe, aviron).

Possède un bon talent de dessinateur qu'il tient de son père, artiste-peintre (Charles Frédy est l'auteur de nombreuses toiles auxquelles Pierre souhaite consacrer une étude en 1908 dans la Gazette des Beaux-Arts ; en 1896, il avait réalisé une peinture allégo-

- rique «Le rétablissement des Jeux Olympiques» qui figurera en couverture de la Revue Olympique de 1906 à 1914).
- A été traumatisé par les événements politiques qui ont secoué la France.
- «Trois monarchies, deux empires et trois républiques en moins d'un siècle, c'était beaucoup, même pour un peuple de ressources comme le peuple français.» (Une Campagne de vingt-et-un ans, 1909)*
- 1881 Bachelier ès sciences.
- Songe à entrer à Saint-Cyr, mais se décide pour une autre voie.
- «A demi entré à Saint-Cyr et pressentant une longue période de paix avec devant moi toutes les monotonies de la vie de garnison, je me résolus brusquement à changer de carrière dans le désir d'attacher mon nom à une grande réforme pédagogique ...». (Une Campagne de vingt-et-un ans, 1909).*
- 1882 S'inscrit à la Faculté de droit, sans grande conviction toutefois ; dans le même temps, suit avec un vif intérêt les cours de l'Ecole Supérieure des Sciences Politiques. Léon Say, Albert Sorel, Alexandre Ribot, Paul et Anatole Leroy-Beaulieu, notamment, marqueront son esprit.
- Sera aussi particulièrement influencé par la lecture des ouvrages de Taine, Tocqueville, Le Play.
- 1883 Premier voyage en Angleterre et en Irlande, pour étudier les méthodes d'enseignement en cours. Pierre de Coubertin y trouve confirmation de l'heureuse transformation de l'éducation anglaise, grâce au chanoine Kingsley et à Thomas Arnold, clergyman, headmaster du Collège de Rugby. Il confortera ainsi son désir de réforme pédagogique, basée sur le sens des responsabilités individuelles développées par une pratique intelligente du sport.
- Enquêtes auprès de nombreux collèges et universités. Parmi les visites de Coubertin : celle de Toynbee Hall où les ouvriers du quartier pauvre de Whitechapel à Londres peuvent bénéficier d'un enseignement privé gratuit : cet exemple nourrira ses réflexions futures en faveur de l'accès à la culture de la classe ouvrière.
- 1885 Obtient son diplôme de Bachelier en droit.
- 1887 Conférence «L'Education anglaise». Société d'Economie Sociale (fondée en 1856 par Frédéric Le Play), 18 avril.
- 1887 Article «Le surmenage» (*in : Le Français, 30 août*).
- 1887 Conférence consacrée à Frédéric Le Play (trois thèmes : la famille, l'Etat et les rapports sociaux). Société Nationale Française à Londres, 14 novembre.
- «[...] l'oeuvre de Frédéric Le Play est double : d'une part, elle est ouverte sur les perspectives jusqu'alors inexplorées d'une science nouvelle que nous appelons la science sociale [...] et, d'autre part, elle contient un programme de réforme sociale en France, programme dont tous les points reposent sur l'observation contemporaine des peuples et sur l'examen impar-*

tial des périodes de décadence et de relèvement qui marquent les différentes phases de l'histoire.» (Un programme : Le Play, 1887)

«... lui [Le Play] qui a travaillé à fonder une science nouvelle qu'on pourrait définir : la science d'habiter ce monde, d'y produire le plus possible et d'y vivre le mieux possible ; lui qui a toujours, à l'exemple d'Épictète et de ses disciples, considéré dans l'âme le côté voisin du corps et n'a pas cherché à séparer l'un de l'autre.» *L'Éducation Anglaise en France*, 1889)

1887 Fondation de l'«Union des Sociétés françaises de Courses à pied» qui deviendra en 1889 l'Union des Sociétés Françaises des Sports Athlétiques (USFSA) : Pierre de Coubertin, cofondateur, en sera pendant dix ans le secrétaire général.

1888 Conférence «Le remède au surmenage et la transformation des Lycées de Paris». Congrès annuel de la Société d'Économie sociale, 29 mai.

«[...] j'attends [du sport] qu'il rétablisse, dans nos jeunes générations, l'équilibre rompu depuis longtemps entre le corps et l'esprit, [...] qu'il leur donne non pas tant une force passagère qu'une santé durable et ce prolongement de jeunesse qui permet à l'homme de laisser derrière lui une oeuvre solide et achevée.»

1888 Création du Comité pour la propagation des Exercices physiques dans l'éducation, présidé par Jules Simon et dont Pierre de Coubertin est le secrétaire général (1er juillet).

1888 Lettre aux membres de la Société d'économie sociale et des Unions de la paix sociale, 1er août.

«[...] la réforme sociale est à faire par l'éducation ; ce n'est pas sur les hommes, c'est sur les enfants qu'il faut travailler pour en préparer le triomphe en leur donnant les qualités d'esprit qui les rendront aptes à comprendre, les qualités de caractère qui les rendront aptes à exécuter la transformation dans laquelle votre illustre fondateur [Le Play] a vu le salut du pays.»

1888 * Parution de : «L'Éducation en Angleterre - Collèges et Universités»¹, 327 p.

«Je suis persuadé que l'expérience démontrera bien vite, et mieux que tous les raisonnements, que le véritable remède au surmenage ou plutôt aux effets qu'on lui attribue n'est pas dans affaiblissement et le ralentissement des études, mais dans le contrepois que le sport fournit à la fatigue intellectuelle. C'est le sport qui rétablira l'équilibre rompu, il doit avoir sa place marquée dans tout système d'éducation [...].»

1889 Conférence «L'Éducation athlétique». Association française pour l'avancement des sciences, en sa qualité de secrétaire de l'Association pour la réforme de l'éducation scolaire en France, 26 janvier. Définition de «l'Éducation athlétique», comme un système pédagogique destiné à «faire des hommes», avec sa méthode spécifique et ses lois.

1889 Conférence «Les Exercices physiques». Prytanée de la Flèche, 19 mai.

¹ Autres écrits, fascicules et articles indiqués en annexe n° 2 («Quelques ouvrages et écrits»).

- 1889 Premier Congrès des Exercices physiques et des Compétitions scolaires, organisé par Pierre de Coubertin avec l'accord du gouvernement français dans le cadre de l'Exposition Universelle.
- 1889 Premier voyage (fin septembre) aux Etats-Unis et au Canada, suite à une mission confiée en juillet par le Président français Fallières, «à l'effet d'y visiter les Universités et les collèges et d'y étudier l'organisation et le fonctionnement des Associations athlétiques fondées par les jeunes gens dans les deux pays».
- 1889 Discours «Athletics and Gymnastics». Physical Training Congress, Boston, 30 novembre.
- 1889 * Parution de : «L'Education Anglaise en France», préfacée par Jules Simon, 207 p.
- «[...] battez-vous, je vous en prie, le moins possible, au physique ; mais au moral vous ne vous battez jamais assez.»*
- «[...] le Comité [Comité pour la propagation des exercices physiques dans l'éducation ...] veut continuer à propager les principes de liberté et de responsabilité qui doivent être la base de toute éducation vraiment digne de ce nom, et à les propager par les exercices physiques librement pratiqués. Vivent le muscle et la volonté ; mais à bas le militarisme et les bataillons scolaires. [...] Préparez-les donc à être des hommes ! [...] Cessez donc de les enrégimenter, ne les dispensez donc pas de toute décision, ne les habituez pas à l'éternelle surveillance.» (L'Education Anglaise en France», Appendice, IV)*
- 1890 Rapport présenté à l'Assemblée générale du Comité de propagation des Exercices physiques dans l'éducation, 15 janvier.
- 1890 Rapport présenté à l'Assemblée générale de l'USFSA, 25 juillet.
- 1890 Voyage à Much Wenlock (Angleterre) où Pierre de Coubertin assiste à des «jeux olympiques» locaux, dus à l'initiative du Dr Williams P. Brookes.
- «S'il doit venir jamais, le jour où la jeunesse de ce pays [l'Angleterre] abandonnera de nouveau les exercices fortifiants du gymnase, les jeux virils, les sports de plein-air qui donnent la santé et la vie pour des amusements efféminés et pacifiques, c'en sera fait, sachez-le, de la liberté, de l'influence, de la puissance et de la prospérité de tout l'empire.» (Propos du Dr Brookes, rapportés par Pierre de Coubertin, in : Les Jeux Olympiques à Much Wenlock - Une page de l'histoire de l'athlétisme, La Revue Athlétique, 25 décembre 1890)*
- 1890 Appel pour la création d'un enseignement universitaire ouvrier.
- 1890 * Parution de : «Universités Transatlantiques», 381 p.
- «Au moment où se manifeste, en France, avec une telle vigueur, la préoccupation de donner à l'éducation physique la place importante qu'elle comporte, il était intéressant de jeter les yeux sur un pays où les deux systèmes d'éducation physique les plus opposés se trouvent en présence : jeux libres venus d'Angleterre ; gymnastique scientifique venue d'Allemagne. [...]*
- «Pour remplir une lacune qui existe dans l'échelle des établissements d'instruction en Amérique et qui correspond précisément à la période la plus importante de la formation de l'enfant, des écoles se fondent, qui s'inspirent de l'immortelle doctrine du grand Arnold,*

- [...] *C'est lui, en effet, qui s'est, le premier, servi de l'athlétisme pour produire des volontés fermes et des coeurs droits en même temps que des corps robustes ; c'est lui qui, par la liberté et la hiérarchie du mérite, a su préparer les enfants au rôle de citoyens d'un pays libre [...]*».
- 1891 Rapport présenté à la troisième session annuelle du Comité pour la propagation des Exercices physiques dans l'éducation, 8 janvier, 8 p.
- «L'éducation physique est une science d'une extrême étendue, puisque d'un côté elle confine à la médecine et que de l'autre elle touche à la morale. Les peuples de l'antiquité s'en sont préoccupés plus peut-être qu'aucun des peuples contemporains.»*
- 1891 Conférence «L'Athlétisme, son rôle et son histoire». Union chrétienne de Jeunes Gens de Paris, 11 avril.
- 1892 Rapport «Les Associations athlétiques. Organisation et fonctionnement dans les lycées et collèges». Séance du Comité pour la propagation des Exercices physiques dans l'éducation, 7 mars.
- 1892 Lors d'une conférence donnée à l'occasion du 5^e anniversaire de l'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques de Paris, Pierre de Coubertin annonce officiellement son intention de provoquer le prochain rétablissement des Jeux Olympiques (La Sorbonne, 25 novembre).
- «Exportons des rameurs, des coureurs, des escrimeurs : voilà le libre-échange de l'avenir et... la cause de la paix aura reçu un nouvel et puissant appui. Cela suffit pour [m'] encourager à songer maintenant à la seconde partie de [mon] programme : le rétablissement des Jeux Olympiques.» (Une Campagne de vingt-et-un ans, 1909)*
- 1893 Conférence. Assemblée générale de l'USFSA (*in* : *Les Sports Athlétiques*, 13 juillet).
- 1894 Circulaire du 15 janvier. Le Congrès de Paris : Appel.
- «Il importe, avant tout, de conserver à l'athlétisme le caractère noble et chevaleresque qui l'a distingué dans le passé, afin qu'il puisse continuer de jouer efficacement dans l'éducation des peuples modernes le rôle admirable que lui attribuèrent les maîtres grecs. [...] Pour se défendre contre l'esprit de lucre et de professionnalisme qui menace de les envahir, les amateurs, dans la plupart des pays, ont établi une législation compliquée pleine de compromis et de contradictions ; [...]*
- «Une réforme s'impose [...] Le rétablissement des Jeux Olympiques, sur des bases et dans des conditions conformes aux nécessités de la vie moderne, mettrait en présence, tous les quatre ans, les représentations des nations du monde, et il est permis de croire que ces luttes pacifiques et courtoises constituent le meilleur des internationalismes.»*
- 1894 Exposé «La Vérité sur les résultats des sports scolaires». Congrès de l'Association pour l'avancement des sciences, Caen.
- «C'est là qu'apparaît [...] le caractère vraiment éducatif de nos jeux qui sont comme le raccourci de la vie sociale : nos jeunes gens reçoivent comme mot d'ordre individuel le fameux citius, fortius, altius ; ils visent à devenir toujours plus vites, plus forts, plus agiles. En même temps ils apprennent, en équipes, à se sacrifier pour assurer la victoire collective.*

Une nation forte est celle qui unit un esprit d'individualisme énergique à un esprit de solidarité désintéressée.» (Le bilan du congrès de Caen, in : Les Sports Athlétiques, 25 août)

1894 Constitution du Comité International des Jeux Olympiques et décision de célébrer ceux-ci tous les quatre ans. Congrès international athlétique de Paris, ou : Congrès international de Paris pour le rétablissement des Jeux Olympiques (La Sorbonne, 23 juin).

«Pour que cent se livrent à la culture physique, il faut que cinquante fassent du sport. Pour que cinquante fassent du sport, il faut que vingt se spécialisent. Pour que vingt se spécialisent, il faut que cinq soient capables de prouesses étonnantes.» (Une campagne contre l'athlète spécialisé, in : Revue Olympique, juillet 1913)

«[...] il existe un Olympisme, donc une doctrine. [...] j'ai ajouté ce néologisme au langage usuel [...]. Toute doctrine philosophico-religieuse comme l'est celle-là veut un nom qui l'évoque et la désigne.» (Conférence «Olympie», 1929)

[L'olympisme] «c'est la religion de l'énergie, le culte et la volonté intensive développée par la pratique des sports virils s'appuyant sur l'hygiène et le civisme et s'entourant d'art et de pensée.» (Les Jardins de l'effort, in : Almanach olympique pour 1918)

«L'Idée olympique, c'est [...] la conception d'une forte culture musculaire appuyée d'une part sur l'esprit chevaleresque, [...] et, de l'autre, sur la notion esthétique, sur le culte de ce qui est beau et gracieux. Je ne dirai pas que les anciens n'aient jamais failli à cet idéal. Je lisais [...] dans un de vos grands journaux une expression de désespoir à la pensée que certains traits de nos moeurs sportives actuelles nous interdisaient d'aspirer à atteindre le niveau classique. [...] croyez-vous que [des] incidents n'ont pas émaillé la chronique des Jeux Olympiques, Pythiques, Néméens, de toutes les grandes réunions sportives de l'antiquité ? [...] L'homme a toujours été passionné ; le ciel nous préserve d'une Société dans laquelle il n'y aurait pas d'excès et où l'expression des sentiments ardents s'enfermerait à jamais dans l'enceinte trop étroite des convenances.» (Les Trustees de l'Idée olympique, 1908)

Les premiers Jeux de l'ère moderne étant fixés à Athènes, le Président du C.I.O. est désigné en la personne du Grec Demetrius Vikélas. Pierre de Coubertin est secrétaire général ; il prendra la présidence à l'issue des Jeux d'Athènes (fonction qu'il exercera jusqu'en 1925).

«Citius. Altius. Fortius». «Toi qui veux te dépasser, forger ton corps et ton âme pour découvrir le meilleur de toi-même, vise toujours un degré au dessus de celui que tu t'es fixé : Plus vite - Plus haut - Plus fort». Devise, qui devient celle de l'olympisme, établie initialement pour ses élèves par le Père Henri Didon, prier du Collège d'Arcueil à Paris, maître et ami de Pierre de Coubertin.

1894 Conférence «Appel à l'opinion athénienne». Société Littéraire du Parnasse, Athènes, 16 novembre.

«[...] il faut que tous les quatre ans les Jeux Olympiques restaurés donnent à la jeunesse universelle l'occasion d'une rencontre heureuse et fraternelle dans laquelle s'effacera peu à peu cette ignorance où vivent les peuples de ce qui les concerne les uns les autres : ignorance qui entretient les haines, accumule les malentendus et précipite les événements dans le sens barbare d'une lutte sans merci.»

1895 Mariage avec Marie Rothan (12 mars). De cette union naîtront deux enfants dont l'état de santé sera une constante préoccupation : Jacques (1896-1952) et Renée (1902-1968).

1896 Jeux de la première Olympiade de l'ère moderne (Athènes, 06-15.04).

«Il est d'ordinaire assez difficile de savoir pourquoi et comment une idée naît - se dégage du flot des autres idées qui attendent leur réalisation - prend corps et devient un fait. Mais tel n'est pas le cas pour les Jeux Olympiques. L'idée de leur aboutissement n'était pas une fantaisie : c'était l'aboutissement logique d'un grand mouvement. [...] créer des concours périodiques auxquels seraient conviés les représentants de tous les pays et de tous les sports et placer ces concours sous le seul patronage qui pût leur donner une auréole de grandeur et de gloire, le patronage de l'Antiquité classique. Faire cela, c'était rétablir les Jeux Olympiques : le nom s'imposait.» (Rapport officiel, 1896).

«C'est un Grec qui est entré le premier dans le Stade, ayant accompli en deux heures cinquante-cinq minutes les 42 kilomètres qui séparent Athènes de Marathon. L'arrivée a été émouvante. Le Stade était comble. [...] il y avait là, pour le moins, 60.000 spectateurs. [...] dès que l'approche du vainqueur a été signalée, toute cette multitude s'est mise debout comme mue par un courant électrique. Le tonnerre des acclamations a dû rouler, à travers la plaine, jusqu'au pied du Parnès et réveiller dans leurs demeures souterraines les mânes des ancêtres ; [...] Tous ceux que j'ai vus ce soir-là, même les plus railleurs, avaient participé à l'émotion générale ... et notre distingué compatriote, M. Charles Maurras, qui m'en avait voulu jadis d'"internationaliser" le sport, s'est déclaré converti : 'Je vois, m'a-t-il dit - et cela est profondément juste -, je vois que cet internationalisme-là ne tuera pas les patries, mais les fortifiera !'» (in : Souvenirs d'Amérique et de Grèce, 1897)

1896 * Parution de : «L'Evolution Française sous la Troisième République», 432 p.

1897 Congrès Olympique au Havre. Questions d'Hygiène, de Pédagogie, d'Histoire, etc. se rapportant aux exercices physiques (23-31 juillet).

Le Père Didon y prononce la conférence principale sur «L'influence morale des sports athlétiques».

«A Athènes, on n'avait fait pour ainsi dire que de la technique habillée d'histoire ; ni congrès, ni conférences, aucune préoccupation morale ou pédagogique apparente. Se tourner de ce côté au lendemain des Jeux, c'était rappeler le caractère intellectuel et philosophique de mon initiative et placer d'emblée le rôle du C.I.O. très au-dessus de celui des simples groupements sportifs.» (Mémoires Olympiques, 1931).

1897 * Parution de : «Souvenirs d'Amérique et de Grèce», 183 p.

1898 Article traitant de l'intégration du sport dans l'enseignement secondaire, «Nos Lycéens» (in : *Revue Bleue*, juillet).

1899 Article «L'Urgente Réforme» (in : *Nouvelle Revue*, avril).

1900 Article «La Psychologie du Sport» (in : *Revue des Deux-Mondes*, 1er juillet).

«La tendance du sport est vers l'excès ; il vise plus de vitesse, plus de hauteur, plus de force ... toujours plus. C'est son inconvénient, soit ! au point de vue de l'équilibre humain ; mais c'est aussi sa noblesse et sa poésie.»

- 1900 Compétitions sportives nationales et internationales dans le cadre de l'Exposition Universelle de Paris, considérées comme Jeux de la IIe Olympiade (14.05-28.10). Pierre de Coubertin dut affronter de nombreuses difficultés, mais le Mouvement olympique parvint à les surmonter. Coubertin assumait la responsabilité des Concours d'athlétisme.
- 1900 * Parution de : «L'avenir de l'Europe», 48 p.
- 1901 * Parution de : «Notes sur l'Education publique», 320 p.
- 1902 Charte de l'amateurisme (*in* : *Revue Olympique*, janvier).
- «Le problème existait à Olympie : de tout temps les uns ont couru pour le gain, les autres pour leur plaisir ; les uns ont cherché l'argent, les autres la gloire. Mais ce problème, la civilisation moderne l'a singulièrement compliqué ; [...] Le sport ne peut, non seulement produire ses bons effets moraux, mais même subsister, que fondé sur le désintéressement, la loyauté et les sentiments chevaleresques.»* (*in* : *Revue de Paris*, 15 juin 1894)
- 1902 Conférence «Une nouvelle forme d'Education physique». Société de géographie, 20 mars.
- 1902 * Parution de : «Le Roman d'un Rallié», 322 p. (signé du pseudonyme Georges Hohrod).
- 1903 Création du Comité de Gymnastique utilitaire qui deviendra la Société des Sports populaires.
- 1904 Article «Les bases de la Pédagogie prochaine» (*in* : *Le Gaulois*, 12, 28 janvier et 9 février).
- 1904 Les Sessions du C.I.O. deviennent annuelles.
- 1904 Jeux de la IIIe Olympiade, Saint Louis (01.07-23.11 - Semaine principale dénommée «Série spéciale des Jeux Olympiques», 20.08-03.09). Pierre de Coubertin s'y fait représenter par ses collègues du C.I.O., Kemény et Gebhardt.
- 1905 Congrès international de Sport et d'Education physique (Bruxelles, 9-14 juin).
- Le premier diplôme olympique, institué par Pierre de Coubertin, est remis au Président des Etats-Unis, Theodore Roosevelt, fervent partisan des activités sportives dont une application a été tentée avec succès durant son mandat dans les quartiers défavorisés de New York pour y combattre la délinquance. Deux diplômes seront également décernés à l'explorateur polaire Fridtjof Nansen et à l'aviateur Santos-Dumont.
- 1905 * Parution de : «L'Education des Adolescents au XXe siècle. I. L'Education physique : La Gymnastique utilitaire. Sauvetage-Défense-Locomotion», 154 p.
- 1906 Jeux Olympiques intermédiaires d'Athènes (22.04-02.05), organisés par la Grèce qui un temps souhaitait être le siège permanent des Jeux. Mais cette initiative n'eut pas de suite, changement de lieux et périodicité tous les quatre ans ayant prévalu.
- 1906 Conférence : «La Réforme de l'Enseignement».

1906 Conférence consultative à l'effet d'étudier «dans quelle mesure et sous quelle forme les arts et les lettres pourraient participer à la célébration des olympiades modernes et, en général, s'associer à la pratique des sports pour en bénéficier et les ennoblir» (Foyer de la Comédie-Française et Touring-Club de France, 23-25 mai). Décision d'introduire dans le programme des futurs Jeux cinq concours artistiques olympiques : architecture, sculpture, peinture, littérature et musique.

«L'heure est venue de franchir une étape nouvelle et de restaurer l'olympiade dans sa beauté première. Au temps de la splendeur d'Olympie [...] les lettres et les arts harmonieusement combinés avec le sport assuraient la grandeur des Jeux Olympiques. Il doit en être de même dans l'avenir.» (in : Le Figaro, 16 juin 1904).

«Ainsi fut fêtée en l'an de grâce 1906 l'union qui rapprochait à nouveau ces anciens divorcés, le muscle et l'esprit» (Une Campagne de vingt-et-un ans, 1909).

1906 * A la demande du Roi des Belges, projet pour : «Un collège modèle» (édité en 1912, 23 p.).

1906 * Traité d'escrime équestre, par Pierre de Coubertin et Louis Pascaud, 8 p.

1907 Première remise de diplômes du Débrouillard à plus de mille candidats.

«Le débrouillard que l'époque tend à créer ne sera ni un luron, ni un arriviste, mais simplement un garçon adroit de ses mains, prompt à l'effort, souple de muscles, résistant à la fatigue, ayant le coup d'oeil rapide, la décision ferme, et entraîné d'avance à ces changements de lieu, de métier, de situation, d'habitudes et d'idées que rend nécessaires la féconde instabilité des civilisations modernes. Pour le former, comptez un peu sur l'enseignement, pas mal sur les voyages, beaucoup sur l'apprentissage sportif [...]» (in : Le Figaro, août 1902).

Le diplôme de débrouillard était en quelque sorte un certificat attestant d'«une forte culture individualiste appuyée sur un éclectisme raisonnable».

«[...] votre diplôme, pour athlétique qu'il soit dans son essence, n'en est pas moins tout imprégné de philosophie. [...] Car d'avoir été reçu débrouillard ne doit pas seulement vous aider matériellement dans la vie ; il importe que vous y puissiez encore une aide morale et sociale.» (La Sorbonne, 30 juin 1909)

1908 Jeux de la IV^e Olympiade, Londres (27.04-31.10).

«Dimanche dernier, lors de la cérémonie organisée à Saint-Paul en l'honneur des athlètes, l'évêque de Pennsylvanie l'a rappelé en termes heureux : l'important dans ces olympiades, c'est moins d'y gagner que d'y prendre part. Retenons, Messieurs, cette forte parole, l'important dans la vie, ce n'est point le triomphe mais le combat ; l'essentiel ce n'est pas d'avoir vaincu mais de s'être bien battu.» (Allocution au terme du dîner offert par le Gouvernement britannique le 24 juillet 1908 à Londres)

1909 * Parution de : «Une Campagne de vingt-et-un ans (1887-1908)», 220 p.

1909 * Parution de : «Pages d'Histoire contemporaine», 306 p.

1910 Concours international d'architecture. Sujet : Une «Olympie moderne».

«L'antique Olympie fut une cité d'athlétisme, d'art et de prière. C'est à tort que l'ordre de ces trois termes a été parfois renversé. Le caractère sacré et le caractère esthétique d'Olympie furent des conséquences de son rôle musculaire. La cité d'athlétisme était intermittente : la cité d'art et de prière, permanente.»

- 1910 Conférence «L'avenir du sport au point de vue psychologique, international et démocratique». Bruxelles, juin.
- 1910 * Parution de : «Nouveaux programmes d'enseignement secondaire» (éd. : Association pour la Réforme de l'enseignement), 31 p.
- 1910 * Parution de : «Une Olympie moderne», 24 p.
- 1910 * Parution de : «Les sports à l'hôtel» (éd. : Société des Sports populaires), 8 p.
- 1911 Discours sur «L'abus du nombre des championnats». Amsterdam, mars.
- 1912 Jeux de la Ve Olympiade, Stockholm (05.05-27.07). Pour la première fois, organisation de concours artistiques. (Anonymement, sous un double pseudonyme, Pierre de Coubertin présente une «Ode au Sport» qui obtient la médaille olympique d'or en littérature).
- Les concours d'art, qui ne parviendront jamais à s'imposer, disparaîtront avec les Jeux d'après la Seconde Guerre mondiale. En revanche, chaque édition de Jeux se doit désormais d'être accompagnée d'un programme de manifestations culturelles et artistiques (cérémonies d'ouverture et de clôture, expositions, spectacles, animation, etc.).
- C'est également aux Jeux de Stockholm que fut institué le Pentathlon moderne, préconisé par Pierre de Coubertin.
- 1912 Vers le gymnase antique. Discours prononcé lors de la remise de la Coupe Olympique à l'Union des Sociétés de Gymnastique de France (*in : Le Gymnaste, 23 novembre*)
- 1912 * Parution de : «L'Education des Adolescents au XXe siècle. II. Education intellectuelle. Analyse universelle, 155 p.
- 1913 Congrès de Psychologie et Physiologie sportives (Lausanne, 6-12 mai).
- «Le Congrès de Lausanne est convoqué en vue de donner le baptême de la notoriété à une science nouvelle ou, pour parler plus exactement, à une branche inédite de la science : la psychologie sportive.» (in : Revue Olympique, février 1913).*
- 1913 * Parution de : «Essais de Psychologie sportive» (reproduction de la plupart des articles de psychologie sportive parus dans la Revue Olympique, 1906-1912), 266 p.
- 1914 Fêtes du XXe anniversaire du rétablissement des Jeux Olympiques et Congrès des Comités Olympiques Nationaux (La Sorbonne, 15-23 juin). En présence du Président Raymond Poincaré, discours «Le sport et la société moderne».

Pierre de Coubertin présente le drapeau qu'il a conçu.

«*Tout blanc avec les cinq anneaux enlacés: bleu, jaune, noir, vert, rouge, il symbolisait les cinq parties du monde unies par l'olympisme et reproduisait les couleurs de toutes les nations.*» (*Mémoires Olympiques, 1931*)

1914 Fondation du Comité d'Education Physique (CEP, août).

1915 Transfert à Lausanne du siège du Comité International Olympique (10 avril).

«*Le siège social du C.I.O. était imprécis. On le croyait à Paris parce qu'alors j'y avais mon domicile principal. Mais nous vivions sur une règle datant de l'origine et d'après laquelle le siège social se transportait tous les quatre ans dans le pays de la prochaine Olympiade : privilège devenu fictif, sans doute, mais dont quand même on pouvait tout à coup se réclamer à Berlin. Aussi bien, dans l'état actuel de l'Europe, une stabilité administrative devenait indispensable à l'Olympisme. [...] le 10 avril 1915, dans la salle des séances de l'Hôtel de Ville de Lausanne, furent échangées les signatures qui établissaient dans cette ville le centre administratif mondial et les archives de l'Olympisme rénové. M. de Blonay, membre pour la Suisse, m'assistait.*» (*Mémoires Olympiques, 1931*)

1915 Création de l'Institut Olympique (Lausanne). Sessions en 1917, 1918 et 1919.

«*L'Institut olympique de Lausanne se propose de provoquer le rétablissement du gymnase antique, c'est-à-dire la création de foyers de vie municipale basés sur la coopération de l'art, de la culture intellectuelle, de l'hygiène générale et de l'activité musculaire et groupant autour de ce programme tous les citoyens d'une même commune, adultes aussi bien qu'adolescents.*» (*Notice sur l'Institut Olympique de Lausanne, 1918*)

1915 Engagement dans l'armée française. Affectation (22 janvier 1916) à un poste d'interprète. En charge ensuite d'une mission au service de la propagande des Armées pour la promotion de l'instruction civique de la jeunesse française.

Publication de : «*Décatalogue aux Jeux Français*» (*in : Excelsior, 4 janvier, tiré à part sous forme d'affichette*).

Pour la gestion du C.I.O., Pierre de Coubertin délègue ses pouvoirs par intérim à son ami Godefroy de Blonay, représentant du C.I.O. en Suisse (janvier 1916 jusqu'à la fin de la guerre en 1918).

«*Vous ne serez pas surpris que, la guerre se prolongeant, je n'aie pu consentir, malgré mon âge, à n'y point participer. Vous comprendrez aussi que, m'étant engagé, je juge incorrect que notre Comité soit présidé par un soldat. J'ai donc prié notre Collègue et ami, le Baron Godefroy de Blonay, d'exercer les fonctions de président par intérim. Aussi est-il rationnel que la direction du Comité dont le siège est à Lausanne, se trouve entre ses mains pendant la durée des hostilités. [...] Ce m'a été un grand réconfort de constater que la plupart d'entre vous êtes en plein accord avec moi en ce qui concerne l'avenir olympique. Nous avons restauré une institution séculaire et non passagère. Quelque terribles que soient les commotions présentes, le cours de l'histoire n'en saurait être interrompu et l'Olympisme est rentré dans l'histoire.*» (*Circulaire aux membres du C.I.O., [décembre 1915/janvier 1916]*)

1915 Article «*La restauration du gymnase antique*» (*in : Excelsior, 5 juillet*).

«*Car le gymnase antique était avant tout un lieu voué à l'équilibre, et il remplissait sa mission d'une triple façon. Premièrement, la force y voisinait avec l'esprit, réalisant ainsi l'équi-*

libre corporel. Et, sans doute, l'athlète ne s'asseyait pas sur les marches aux pieds du philosophe: ceci, c'est la légende, ou, si vous voulez, le symbole. Mais, du seul fait de leur cohabitation, jaillissait, pour les assistants, une forte et permanente leçon d'eurythmie. Un second équilibre d'ordre mental s'établissait entre le rêve et la réalité : réalité de la vie physique, rêve des aspirations artistiques. L'art, en effet, se trouvait présent et idéalisait le gymnase ; en dehors de l'art plastique dont nous avons perdu jusqu'à la compréhension, la sculpture et la musique s'y donnaient rendez-vous. Un troisième équilibre d'ordre social achevait de féconder l'institution. Autour de la jeunesse qui mesure sa force et son agilité, les inégalités humaines perdent toute signification ; l'individu ne vaut plus que selon ses qualités personnelles. [...]

«Le gymnase antique revivra le jour où, dans chaque agglomération urbaine suffisante, ou bien dans chaque quartier d'une grande ville se trouveront, loyalement fédérés pour jouir ensemble des mêmes locaux et des mêmes privilèges : des cours publics d'histoire universelle, des bains-douches, une société chorale et une société de gymnastique et de sports.»

1915 * Parution de : «L'Education des Adolescents au XXe siècle. III. Education morale. Le Respect mutuel», 104 p.

1915 * Parution de : «Amélioration et développement de l'éducation physique» (rapport, 35 p.).

1916 * Parution des : «Leçons de Gymnastique Utilitaire», 47 p.

1917 * Parution de : «Qué es el Olimpismo ?», 30 p.

«On s'était accoutumé maintenant à l'idée que la VIe Olympiade passât sans être célébrée tout en continuant de compter dans la liste, à la façon antique. Et c'était sur 1920 que se portaient les ambitions». Anvers, Lyon, Atlanta, Cleveland, Philadelphie, La Havane, montraient leur intérêt à l'organisation des futurs Jeux. En vue de la conquête de l'Amérique du Sud, Pierre de Coubertin créa en 1916, «à Paris, un Comité [...] dont M. de Matheu, consul général du Salvador, fut la cheville ouvrière et qui [...] se livra à la propagande la plus active. Une brochure illustrée intitulée 'Qué es el olimpismo ?' fut abondamment répandue dans les pays sud-américains.» (Mémoires Olympiques, 1931)

1917 * Parution de l'«Almanach Olympique pour 1918» (entre autres : Les jardins de l'effort, Pensées d'athlètes, Le chant choral).

1917-1919 Tentative de restauration à Lausanne du Gymnase grec. «Les leçons de pédagogie sportive» (1921) sont essentiellement issues des cours et travaux pratiques réalisés à l'Institut Olympique. La première session est réservée à des internes militaires français et belges en Suisse.

«[...] Lorsque les internés commencèrent d'affluer en Suisse, forcément désœuvrés et souvent désorientés par la bizarrerie de leur situation, on se préoccupa de leur fournir des éléments d'activité physique et mentale. L'Institut olympique, dont j'avais, à Lausanne, établi le plan dès 1913, mais qui ne fonctionnait pas, parut propice à servir ce dessein. [...].» (in : La Revue de la Semaine, 20 janvier 1922)

«Le nombre total des leçons données depuis la première ouverture des cours se décompose ainsi que suit : Equitation, 820 - Escrime, 712 - Boxe, 445 - Lutte, 280 - Gymnastique et sports athlétiques, 1054. [...] tandis que 1841 cartes d'accès aux grandes conférences ont été retirées par le public [...]. Par l'énoncé de ces simples renseignements d'ordre statistique,

- s'accuse le double principe sur lequel s'appuie notre effort : d'une part, l'éclectisme gymnique et sportif en lequel nous apercevons la base d'une éducation virile [...] ; de l'autre, le mariage de l'entraînement musculaire intensif avec les hautes préoccupations intellectuelles, conditions du progrès social et garantie d'une sage évolution de la Démocratie.» (Pages de critique et d'histoire, 1er fascicule)*
- 1918 Conférence «Ce que nous pouvons maintenant demander au sport». Association des Hellènes Libéraux de Lausanne, 24 février.
- 1918 «Ouvrez les portes du Temple !» (in : «Pages de critique et d'histoire», 3e fascicule).
- «[...] une élite avait intérêt à garder pour elle le savoir, afin d'en faire un instrument de règne. [...] Il faut démolir cette Bastille. La Démocratie doit à son tour recueillir l'enseignement des siècles et prendre contact avec la science désintéressée. [...] L'air pur des grands courants historiques, la révélation des abîmes cosmiques, les souffles créateurs de l'art allégeront sa marche laborieuse. Ouvrez les portes du Temple ! Il n'est que temps. L'avenir de l'humanité l'exige.»*
- 1918 * Parution d'une notice sur l'Institut Olympique de Lausanne, 2 p.
- «Les sports mis à la portée de tous et non plus seulement d'un petit nombre de privilégiés [...] fourniront le seul terrain où l'égalité et l'inégalité s'imposent sans discussion et se combinent de façon harmonieuse. En effet, sur ce terrain, ni l'esprit de caste, ni les distinctions héréditaires, ni les avantages pécuniaires n'ont d'influence. Celui qui surpasse les autres est celui qui réunit en lui-même le double avantage d'une mécanique corporelle plus parfaite appuyée sur une plus grande énergie et une plus grande volonté dans la préparation, l'action et la persévérance. Ce peut être un ouvrier aussi bien qu'un prince et le laurier cueilli par le prince n'a de valeur qu'autant qu'il a réussi par ses seuls moyens à surpasser l'ouvrier. Il n'existe pas un second terrain offrant à pareil degré les caractères essentiels de la démocratie. [...] Ainsi le groupement sportif est par excellence le jardin d'essai de la Démocratie. L'effort y est mis à la portée de tous et tous en bénéficient. Une concurrence qui ne peut être que loyale règne, tempérée par une entr'aide nécessaire puisque le groupement ne peut pas vivre sans bonne camaraderie. [...] Les rouages de la Cité démocratique se trouvent de la sorte en raccourcis dans la pratique populaire des sports.»*
- 1918 * Parution de l'«Almanach Olympique pour 1919» (entre autres : Les étapes de l'olympisme, La chevalerie du sport).
- 1919 «Les noces d'argent de l'olympisme» (in : «Pages de critique et d'histoire», 4e fascicule).
- 1919 «Les Universités populaires» (in : «Pages de critique et d'histoire», 5e fascicule).
- 1919 «Tous les sports pour tous», un vibrant appel de Pierre de Coubertin (circulaire aux membres du C.I.O.).
- 1919 * Parution de l'«Almanach Olympique pour 1920» (entre autres : Arts sportifs, La cure de sport).
- 1920 Jeux de la VIIe Olympiade, Anvers (20.04-12.09).
- 1921 Congrès Olympique de Lausanne (2-7 juin).
- 1921 Création de la Commission exécutive du C.I.O. (6 juin).

- 1921 * Parution de : «Leçons de Pédagogie sportive», 124 p.
- 1921 * Parution de : «Les Universités ouvrières», 8 p.
- 1922 Etude «Entre deux batailles - De l'Olympisme à l'Université ouvrière» (in : *Revue de la Semaine*, 20 janvier, tiré à part, 12 p.).
- «Car, ne nous y trompons pas, le sport n'est pas naturel à l'homme, et la sportivité d'un peuple est une plante artificielle et délicate. [...] Nulle part encore le sport n'est certain du lendemain. Du moins, autour de la terre, le flambeau olympique court de ville en ville. Jusqu'en Extrême-Orient sa course se poursuit. Vienne une défaillance, ici ou là, de jeunes nations se présenteront pour le recueillir des mains nonchalantes qui seraient prêtes à le laisser tomber. Ainsi, la flamme sportive sera sauvée de l'extinction. C'est pour cela que j'ai rétabli les Jeux Olympiques, et non pour la gloriole de restaurer des portiques disparus.»*
- 1922 * Parution de : «Pédagogie sportive», 157 p. (reprise de l'ouvrage «Leçons de Pédagogie sportive» paru en 1921).
- «La pédagogie sportive telle que la comprenait Thomas Arnold est le meilleur et le plus actif levier dont puissent faire usage les éducateurs de tous les pays en vue de former des adolescents solides au moral comme au physique.» (Une campagne de vingt-et-un ans, 1909)*
- «Rien ne vaudra en fait de réformes sans le concours d'une pédagogie entièrement renouvelée. La pédagogie européenne a trois méfaits sur la conscience. Elle a produit de l'ignorance internationale et, par là, sa responsabilité dans la guerre a été immense. Elle a produit de l'inintelligence individuelle et enfin de l'incompréhension sociale. [...] Une pédagogie digne de ce nom se reconnaît à ce qu'elle répand de la clarté sur les ensembles, chasse les préjugés, unit les coeurs.» (Où va l'Europe ? 1923)*
- 1923 * Publication de : «Où va l'Europe ?», 31 p.
- 1923 * Production d'un «Mémoire concernant l'instruction supérieure des travailleurs manuels et l'organisation des universités ouvrières», 11 p.
- «[...] l'hygiène scientifique a confirmé ce qu'enseignait déjà l'hygiène pratique, à savoir que, loin de s'opposer, le labeur du cerveau et celui des muscles s'appuient et s'équilibrent. Il n'est donc plus admissible qu'on fasse état d'antinomies inexistantes pour dresser une barrière de principe entre le travailleur manuel et l'instruction supérieure.»*
- 1924 Semaine internationale de Sports d'hiver, dénommés rétroactivement en 1926 : Premiers Jeux Olympiques d'hiver, Chamonix (25.01-05.02). Discours (in : *Rapport officiel de la VIIIe Olympiade*).
- «Le sport [...] c'est une école d'audace, d'énergie et de volonté persévérante. [...] il lui faut des championnats et des records [...] c'est une plante délicate qu'il faut entourer de beaucoup de soins pour l'empêcher de se flétrir et de se corrompre. Les Sports d'Hiver sont parmi ceux dont la pureté est la plus grande et c'est pourquoi j'ai, pour ma part, tant désiré les voir prendre place de façon définitive dans les manifestations olympiques.»*
- 1924 Jeux de la VIIIe Olympiade, Paris (04.05-27.07). Discours (Paris, 24 juin). Mens fer-vida in corpore lacertoso (in : *Rapport officiel*).

- 1924 Conférence «Les responsabilités et la réforme de la presse». Ligue française à Lausanne, 15 p.
- 1925 Premier Congrès international Olympique de Prague et Congrès Olympique technique de Prague (29 mai-4 juin). Discours à l'ouverture des Congrès (8 p.). Pierre de Coubertin se retire de la présidence du C.I.O. qu'il assumait depuis 1896. La 24e Session, qui fait suite aux Congrès, lui décerne le titre de Président d'honneur des Jeux.
- «L'heure est venue d'élever un édifice pédagogique dont l'architecture soit mieux appropriée aux besoins du jour. [...] j'aborde l'oeuvre nouvelle dans l'esprit sportif qu'ensemble nous avons cultivé, c'est-à-dire avec la joie de l'effort, le goût du risque et le culte de l'idéal désintéressé.»*
- «[...] je veux pouvoir consacrer le temps qui me reste à hâter dans la mesure où je le pourrai une urgente entreprise : l'avènement d'une pédagogie productrice de clarté mentale et de calme critique.»*
- 1925 En vue d'affermir ses projets de réforme, Pierre de Coubertin crée l'Union Pédagogique Universelle (UPU) (Lausanne, 15 novembre).
- 1926 Conférence internationale de l'UPU à Lausanne (Ouchy), sur «Le rôle pédagogique de la Cité moderne». Elaboration de la Charte de la réforme sportive («Charte de Lausanne», publiée par le BIPS en un fascicule, 1930, 7 p.).
- «Il existe pour chaque individu un droit au sport et il appartient à la Cité de pourvoir le plus gratuitement possible le citoyen adulte des moyens de se mettre, puis de se maintenir en bonne condition sportive sans qu'il se trouve obligé pour cela d'adhérer à un groupement quelconque.»*
- «L'adulte qui n'a pu, faute de loisirs ou de moyens, participer à la vie supérieure de l'esprit est autorisé à attendre de la Cité qu'elle lui assure un contact avec la culture générale et désintéressée lui permettant non d'en parcourir le domaine mais d'en prendre une vue d'ensemble en dehors de toutes préoccupations utilitaires et professionnelles.»*
- 1926 Publication du «Flambeau à dix branches» (Société des Educateurs populaires, Marseille - Repris dans UPU, année 1925-1926).
- 1926-1927 * Parution de : «Histoire Universelle» - 4 volumes : I. Les empires d'Asie, 92 p., II. Le drame méditerranéen, 190 p., III. Les Celtes, les Germains et les Slaves, 157 p., IV. La formation et de développement des démocraties modernes, 220 p.
- «[L'histoire] est la première de toutes les sciences en importance et en efficacité éducatrice.» (Volume I, avant-propos)*
- «L'histoire universelle doit tenir dans le gymnase moderne la place qu'occupait la philosophie dans l'enceinte antique. [...] elle constitue par excellence pour les démocraties l'école de la Sagesse, car elle seule enseigne la solidarité des siècles, la valeur du temps et donne aux gouvernants et aux gouvernés cette 'notion des difficultés' qui rend les uns prudents et les autres patients. La large diffusion des connaissances historiques sera un des plus pressants besoins de l'âge nouveau ; on oserait dire que tout l'avenir de notre civilisation en dépend.» (Notice sur l'Institut Olympique de Lausanne, 1918)*

«*Tout passé influe sur tout avenir et nul avenir ne peut s'édifier en ne tenant aucun compte du passé.*» (*Mémoire concernant l'instruction supérieure des travailleurs manuels et l'organisation des universités ouvrières, 1923*)

«*L'Histoire ! Rien sans elle n'est compréhensible ni explicable.*» (*Notre France, 1930*)

1927 Communication «De la transformation et de la diffusion des études historiques : caractères et conséquences». Académie d'Athènes, avril.

«*Nous avons nous tous, adeptes ou partisans de l'activité sportive [...], nous avons commis une erreur fondamentale ! [...] Nous ne nous sommes appuyés que sur la jeunesse. Au début on ne pouvait faire autrement. Comment atteindre l'adulte sans commencer par l'adolescent ? Mais où intervient l'erreur, c'est lorsque l'on compte sur l'adolescent pour être en cette affaire la pierre angulaire unique et définitive, et que l'on croit qu'une fois l'adolescent gagné, tout est gagné. L'enfance a besoin d'éducation physique et de jeux bien contrôlés, l'adolescence d'exercices sportifs avec l'émulation qu'ils comportent. Mais, voyez-vous, si l'on désire que le sport cisèle vraiment une race, il faut que le besoin sportif individuel s'y implante et cela ne se fera que par l'adulte individuellement. Vous savez maintenant pourquoi je veux voir se rétablir, approprié aux besoins présents, le gymnase municipal dont, parmi tant d'autres bienfaits, l'Hellénisme avait trouvé la formule [...]*» (in : *Le Messager d'Athènes, 5 avril*).

1927 Message «A la Jeunesse sportive de toutes les nations» (Olympie, 17 avril).

«*Nous avons voulu, rénovant une institution vingt-cinq fois séculaire, que vous puissiez redevenir des adeptes de la religion du sport telle que les grands ancêtres l'avaient conçue. Dans le monde moderne, plein de possibilités puissantes et que menacent en même temps de périlleuses déchéances, l'Olympisme peut constituer une école de noblesse et de pureté morales autant que d'endurance et d'énergie physiques, mais ce sera à la condition que vous élevez sans cesse votre conception de l'honneur et du désintéressement sportifs à la hauteur de votre élan musculaire. L'avenir dépend de vous.*»

1928 IIes Jeux Olympiques d'hiver, Saint-Moritz (11-19.02).

1928 Création du Bureau international de Pédagogie Sportive (BIPS) (Lausanne, 30 mars).

«*La pédagogie sportive doit hausser ses méthodes au niveau des exigences de la période qui va s'ouvrir. On peut dire que cette science nouvelle, dont le grand Anglais Thomas Arnold fut le génial précurseur, eut [à Lausanne] son berceau. Le premier Congrès de Psychologie sportive s'[y] assembla il y a quinze ans [...]*» (*Note sur le but et le fonctionnement du BIPS, avril 1928*)

1928 Jeux de la IXe Olympiade, Amsterdam (17.05-12.08). Pierre de Coubertin n'est pas présent ; il ne le sera pas non plus aux Jeux de Los Angeles, ni à ceux de Berlin.

1928 Message aux athlètes et participants aux Jeux Olympiques à Amsterdam.

«*Je vous demande de conserver et d'entretenir parmi vous la flamme de l'olympisme rénové et de maintenir les principes et les institutions qui lui sont nécessaires : d'abord l'égalité des grandes catégories de sports individuels [...], - ensuite les concours d'art qui associent à la belle activité musculaire les oeuvres de la pensée inspirées par l'idée sportive, - le serment des athlètes qui, fondé sur le sentiment de l'honneur, renferme le germe de la seule solution*

efficace du problème de l'amateurisme, - l'usage du drapeau olympique qui assemble les couleurs de toutes les nations et symbolise les cinq parties du monde unies par le sport, - le cérémonial et les formules de l'ouverture et de la clôture des Jeux avec le salut final à l'Hellénisme dont ils sont issus, - enfin l'autorité du Comité International dont le recrutement indépendant garantit le maintien des traditions sans que cela doive impliquer d'immixtion gênante dans les questions techniques. [...] L'important est qu'à tous les degrés, de l'adolescent à l'homme mûr, on travaille à répandre l'esprit sportif fait de loyauté spontanée et de désintéressement chevaleresque.»

1928 Conférence «L'utilisation pédagogique de l'activité sportive». Université de Lausanne, 7 p.

1929 Conférence «Olympie». Mairie du XVI^e arrondissement de Paris, 6 mars, tiré à part, 12 p.

«Qu'était-ce donc qu'un athlète antique comparé à celui que nous appelons aujourd'hui d'un nom joli, souple, élégant, mais infiniment moins profond : un sportif. La même définition de leur idéal ne peut-elle servir?... Voici celle que donnait en 1913, lors du premier Congrès de psychologie sportive qui s'y tenait, le professeur Millioud, de l'Université de Lausanne : 'Le sport est une forme d'activité musculaire allant du jeu à l'héroïsme et susceptible de remplir tous les degrés intermédiaires'. C'est là, si j'ose ainsi dire, une définition philosophique. En voici une moins éloquente, plus technique. C'est celle qui figure en tête de mon petit manuel de Pédagogie sportive : 'Le sport est le culte volontaire et habituel de l'exercice musculaire intensif appuyé sur le désir du progrès et pouvant aller jusqu'au risque'. Donc cinq notions : initiative, persévérance, intensité, recherche du perfectionnement, mépris du danger éventuel. Ces cinq notions sont essentielles et fondamentales.»

1929 Conférence «Le principe de l'intermittence appliqué à la pédagogie sportive». Congrès national d'Education physique et d'Education morale de l'athlète, juin.

1930 Publication de la «Charte de la réforme sportive», présentée à l'occasion de l'Assemblée de la Société des Nations, Genève, 13 septembre.

1931 * Parution de : «Mémoires Olympiques», 218 p.

1932 III^es Jeux Olympiques d'hiver, Lake Placid (04-15.02).

1932 Conférence «Les Assises de la Cité prochaine». Berne, 19 avril, 8 p.

1932 Cérémonie donnée en l'honneur de Pierre de Coubertin à l'occasion sa 70^e année, Lausanne.

1932 Jeux de la Xe Olympiade, Los Angeles (30.07-14-08).

Pierre de Coubertin avait préconisé très tôt l'aménagement d'un village olympique pour les athlètes participant aux Jeux. Si des essais se firent jour à Stockholm, Paris et Amsterdam, c'est à Los Angeles que revint le mérite d'avoir conçu réellement le premier village olympique pour les athlètes masculins : dès lors, des villages seront organisés pour tous les futurs Jeux Olympiques d'été (à partir des Jeux de Sarajevo en 1984, des logements séparés seront également proposés aux athlètes féminines). Le premier réel village olympique pour les Jeux d'hiver peut être daté de 1960 (Squaw Valley).

-
- 1934 Allocution. Quarante années d'Olympisme 1894-1934 (célébration du 40^e anniversaire du rétablissement des Jeux Olympiques, Université de Lausanne, 23 juin, tiré à part, 4 p.).
- 1934 Message à la jeunesse américaine, 23 juin.
- 1934 * Réédition de «Pédagogie sportive» (premières parutions en 1921 et 1922).
- 1935 Message «Les Assises philosophiques de l'Olympisme moderne» (diffusé sur les ondes de Radio-Berlin, 4 août).

«Les Jeux olympiques doivent être célébrés sur un rythme d'une rigueur astronomique parce qu'ils constituent la fête quadriennale du printemps humain, honorant l'avènement successif des générations humaines. [...] Aujourd'hui, comme dans l'antiquité d'ailleurs, une Olympiade pourra n'être pas célébrée si des circonstances imprévues viennent à s'y opposer absolument, mais l'ordre ni le chiffre n'en peuvent être changés. [...]

«Parvenu au soir de ma journée. j'ai profité de l'approche des Jeux de la XI^e Olympiade pour [...] vous dire ma foi inébranlable dans la jeunesse et l'avenir.»

- 1936 IV^es Jeux Olympiques d'hiver, Garmisch-Partenkirchen (06-16.02).

- 1936 Message aux coureurs d'Olympie-Berlin.

- 1936 Jeux de la XI^e Olympiade, Berlin (01-16.08).

- 1937 Pierre de Coubertin meurt subitement au cours d'une promenade dans le Parc de la Grange à Genève, à l'âge de 74 ans (2 septembre). Selon ses dernières volontés, son corps repose au cimetière de Lausanne et son coeur sera déposé (26 mars 1938) à Olympie dans une stèle commémorant le rétablissement des Jeux.

Toute l'action de Pierre de Coubertin tendit à promouvoir de nouvelles structures d'éducation, alliant la formation de l'esprit au développement du corps. A la propagation de ses idéaux, il consacra sa vie et sa fortune personnelle.

Le cérémonial des Jeux Olympiques, cent ans après leur rétablissement, s'appuie sur des règles établies par Pierre de Coubertin : proclamation de l'ouverture des Jeux, défilé des participants, serment des athlètes, remise des médailles à l'issue des compétitions, clôture, ... selon un «protocole olympique d'essence purement pédagogique» (*La valeur pédagogique du cérémonial olympique, 1931*).

«Créer de la force nationale par l'entraînement sportif et de l'harmonie internationale par la concurrence sportive, je crois que ces mots résument toute l'oeuvre que je me suis efforcé d'accomplir.» (Le rôle des Jeux Olympiques, 1920).

«Cinquante ans ont passé pour moi depuis ce jour de 1896 où, écartant toute préoccupation d'ordre personnel, j'ai voué l'effort de ma vie à la préparation d'un redressement éducatif, convaincu que nulle stabilité politique ou sociale ne pourrait être obtenue désormais sans une réforme pédagogique préalable.» (Message aux coureurs d'Olympie-Berlin, 1936).

Glossaire

Agônial - Mot grec signifiant: qui relève de l'esprit de compétition.

Agônistique - Du mot grec Agôn, compétition athlétique ; qui relève de l'émulation dans les jeux.

Agora - Dans l'Antiquité grecque, grande place où siégeait l'assemblée du peuple.

Aidôs - Mot grec signifiant : sentiment de l'honneur; respect.

Aretê - Mot grec signifiant : mérite et vertus, qualités indissociables par quoi l'on excelle.

Chrématistique - Mot grec signifiant : qui concerne les affaires d'argent.

Compagnons du Devoir - Voir Fondation Coubertin.

Demos - En grec, peuple.

Eurythmie - Harmonie, dans les proportions physiques aussi bien que les qualités morales.

Fondation Coubertin - Fondation créée en 1968 par Yvonne de Coubertin, nièce de Pierre, et Jean Bernard, ancien président de l'Association des Compagnons du Devoir du Tour de France groupant les meilleurs ouvriers. L'objet de cette fondation est d'unir «la main et l'esprit», dans la tradition chrétienne bénédictine de Saint Benoît de Nursie.

Gymnase antique - D'abord consacré à la préparation aux différentes compétitions agônistiques de type sacré ou à la préparation des hoplites, le gymnase antique, dès le 4^e siècle, s'ouvre aussi à un enseignement intellectuel, philosophique et littéraire. «Le gymnase antique était avant tout un lieu voué à l'équilibre, et il remplissait sa mission d'une triple façon. Premièrement, la force y coïncidait avec l'esprit [...]. Un second équilibre d'ordre mental s'établissait entre le rêve et la réalité: réalité de la vie physique, rêve des aspirations artistiques. [...] Un troisième équilibre d'ordre social achevait de féconder l'institution. Autour de la jeunesse qui mesure sa force et son agilité, les inégalités humaines perdent toute signification ; l'individu ne vaut plus que selon ses qualités personnelles.» (Pierre de Coubertin, 1915)

Helladonice - Juge aux Jeux Olympiques.

Hoplite (de hoplon, arme) - Dans l'Antiquité grecque, fantassin pesamment armé.

Kalokagathia - Dans l'Antiquité grecque, finalité de l'éducation athénienne, plus artistique que littéraire et plus sportive qu'intellectuelle ; la valeur de cette éducation ancienne reste d'ordre éthique : le fait d'être un homme beau et bon. Harmonie, ou équilibre chez l'homme entre les forces morales et les forces physiques.

Kouros - En grec, jeune garçon ; statue d'un athlète à l'époque archaïque.

Oekoumène - Du grec Oikouméné. Terres connues et habitées.

Oikourèma - Mot grec signifiant : action de garder la maison, de veiller (éventuellement femme qui garde la maison).

Olympionike - Mot grec signifiant : champion olympique (olympique, du grec Olympikos, du nom de la ville d'Olympie).

Paideia. Du grec Paideuein (enseigner). Système éducatif athénien du 5^e siècle. Culture générale des Grecs hellénistiques.

Palestre - Dans l'Antiquité grecque, espace bordé de portiques et réservé aux exercices gymniques. Peut être synonyme de gymnase.

Pédotribe - Dans l'Antiquité grecque, maître qui donne son enseignement sur un terrain de sport. Professeur d'éducation physique, et au delà, véritable éducateur de l'enfant puis de l'adolescent.

Portique, Le (ou Stoa) - Nom de l'école philosophique fondée v. 300 av. J.-C. à Athènes par Zénon (de Citium). Il enseignait sous le Portique (en grec Stoa) Poecile, d'où le nom de stoïcisme ou philosophie du Portique.

Stoa - Voir Portique, Le.

Suédiste - Adepte du suédisme ou gymnastique suédoise.

Tepidarium - Chez les Romains, partie des bains dans laquelle on maintenait une température modérée et qui servait de lieu de transition entre le caldarium et le frigidarium.

Texteunier - Obligation pour le "métayer" du 5^{ème} siècle (en fait souvent un esclave affranchi) de fournir les 5/6 de sa récolte au propriétaire de la terre.

Utilitarianisme - Du terme anglais «Utilitarianism».

Au sujet de quelques noms propres

Alcibiade (en grec Alkibiadês) (v. 450 - 404 av. J.-C.) - Général et homme politique grec. Il fut élevé par son oncle Périclès et fut l'élève favori de Socrate. Brillant et ambitieux, il entraîna les Athéniens dans la néfaste expédition de Sicile en 415, puis mena une campagne victorieuse rétablissant l'hégémonie athénienne en mer Egée.

Amoros (Don Francisco Amoros y Ondeano) (1770-1848) - Colonel espagnol, ayant prêté serment au roi Joseph 1er frère de Napoléon. Il se réfugia en France lors de la restauration de Ferdinand VII. Naturalisé français, il développa dans son pays d'adoption un système nouveau de gymnastique et dirigea à Paris le gymnase normal militaire.

Anaxagore (en grec Anaxagoras) (v. 500 - v. 428 av. J.-C.) - Philosophe et savant grec de l'école ionienne. Il enseigna à Athènes où Périclès suivit ses leçons.

Arnold, Thomas (1795-1842) - Entré dans les ordres en 1828, il fut appelé la même année à la direction du Collège de Rugby. En 1841, nommé professeur d'Histoire moderne à Oxford. Auteur d'une «Histoire de Rome», de «Thucydide» et d'une «Introduction à l'étude de l'Histoire moderne». Les réformes introduites dans l'enseignement à Rugby s'étendirent à toutes les écoles d'Angleterre. Son fils *Matthew* (1822-1888), poète et critique, fut inspecteur des écoles et professeur de poésie à Oxford. Il publia des recueils de poèmes et s'essaya au genre dramatique ; on lui doit aussi une «Etude de la littérature celtique», des «Essais sur l'Eglise et la Religion», des «Réflexions sur les Etats-Unis» et «Sur la traduction d'Homère».

Baden-Powel, Robert Stephenson Smyth (1857-1941) - Général anglais. Il fit une carrière militaire en Inde, Afghanistan et Afrique du Sud. En 1908, il fonda les boy-scouts, inspirés des jeunes éclaireurs qu'il avait formés pendant le siège de Mafeking (guerre des Boers).

Bartholdi, Frédéric Auguste (1834-1904) - Sculpteur français. Auteur de «La liberté éclairant le monde» (inaugurée en 1886 dans le port de New York). Il s'était intéressé au projet d'une oeuvre pour commémorer «le renouveau de la gymnastique et des sports». «Je placerais au centre la *Meta*, la borne fatidique autour de laquelle, dans le Stade, la lutte, s'avivant, devenait plus audacieuse et plus âpre [...]. Contre le marbre poli viendra se ruer la cohue des sports: escrime et football, patinage et boxe, hippisme et cyclisme, jusqu'à une auto dernier modèle; car la tempête musculaire change d'aspect avec les âges mais l'âme en est identique [...]. Ce serait une leçon d'histoire, en même temps que de philosophie - un ressouvenir de l'Hellade éternelle, mère de toute civilisation et un avertissement que le heurt de l'effort et du destin demeure la loi suprême de la vie» (propos rapportés par Coubertin, peu de temps avant la mort de l'artiste).

Bloch, Jean-Richard (1884-1947) - Ecrivain français. Il se consacra à la politique et à la littérature, mettant en oeuvre dans ses romans la recherche d'une culture révolutionnaire, où la peinture des moeurs et une analyse psychologique d'une grande acuité s'allient à l'appel à la justice sociale.

Bouin, Jean (1888-1914) - Grand athlète français, originaire de Marseille où sa statue orne aujourd'hui le Parc Borely. Il s'illustra dans de nombreuses compétitions nationales et internationales, battit plusieurs records et prit part aux Jeux de 1908 et 1912 (Médaille d'argent - 5 000 m). Le 29

septembre 1914, engagé dans l'armée, Jean Bouin meurt au champ d'honneur, touché en pleine poitrine par des éclats d'obus.

Braudel, Fernand (1902-1985) - Historien français de l'École des Annales. L'essentiel de son œuvre analyse l'évolution profonde de l'Europe dans son infrastructure économique.

Brohm, Jean-Marie (1940-) - Professeur d'université. Thèse de doctorat en sociologie: «Sociologie politique du sport», 1977. Il dénonça dans la revue «Tel Corps» (fondée en 1975 par un collectif de militants et militantes de tendance marxiste) les déviances du sport contemporain. Plume virulente, pas toujours dénuée de parti pris idéologique.

Brookes, William P. (né en 1807) - Fondateur des «jeux olympiques» de Much Wenlock (Shropshire en Angleterre). V. développements en p. 90. «En tête des statuts de l'*Olympian Society*, le Dr Brookes écrivit ces mots qui forment tout son programme : 'L'objet de l'Association est de contribuer au développement des qualités physiques, morales et intellectuelles des habitants de Wenlock par l'encouragement des exercices de plein-air, et par la mise au concours, annuellement, de prix et de médailles destinés à récompenser les meilleures productions littéraires et artistiques ainsi que les exploits de force et d'adresse les plus remarquables.'» (Pierre de Coubertin, 1890).

Caron, Père - Au collège des Jésuites de Paris, professeur ès humanités de Pierre de Coubertin. V. développements en pp. 45 et 64.

Carton, Paul (1875-1947) - Médecin naturiste français, contemporain de Georges Hébert, qui adapta les principes de la Méthode Naturelle en médecine infantile.

Claparède, Edouard (1873-1940) - Psychologue suisse, l'un des promoteurs de la psychologie expérimentale.

Comenius, Jan Amos (en tchèque Komensky) (1592-1670) - Écrivain et humaniste tchèque. Exilé en Pologne, il écrivit «La Porte ouverte sur les langues», ouvrage pédagogique qui lui valut une renommée mondiale, avant d'écrire «La Grande Didactique». Ses conceptions humanistes, qui tendent à l'union des hommes dans une fraternité universelle aboutissant à une fédération des peuples, ont fait de lui un précurseur de la pensée moderne et de la pédagogie active.

Comte, Auguste (1798-1857) - Philosophe français. Il affirma que, dans leur évolution intellectuelle et sociale, l'humanité et l'individu passent successivement par le stade théologique et militaire, puis métaphysique et légiste, pour atteindre le stade positif et industriel où les hommes, renonçant à chercher les causes profondes et l'essence des choses, se contentent de découvrir les lois effectives qui régissent les faits par l'observation et le raisonnement. Le mot «sociologie» fut créé par Comte qui reste le précurseur de la sociologie scientifique.

Coroebos - Dans l'Antiquité grecque, vainqueur de la course à la 1^{ère} Olympiade.

Cousinet, Roger (1881-1973) - Pédagogue français, disciple de Dewey, partisan d'une pédagogie de groupe.

Darwin, Charles (1809-1882) - Naturaliste anglais. Géologue, biologiste, psychologue, il fut surtout l'un des principaux théoriciens du transformisme.

Demény - Disciple de Marey. D'une part «Herbert Spencer [avait proclamé qu'il importait] à une nation 'd'être composée de bons animaux'»; d'autre part «les conséquences tirées des documents de Marey sur le mécanisme du vol des oiseaux et des travaux de son disciple Demény appliquant

aux exercices physiques l'examen cinématographique, orientèrent l'opinion vers l'animalisme.» (Pierre de Coubertin, 1922). V. également Marey.

Dewey, John (1859-1952) - Pédagogue et philosophe américain. Connu pour avoir introduit en pédagogie les méthodes occupationnelles (ou actives), il élaborait une philosophie proche du pragmatisme de William James, à laquelle il donna le nom d'instrumentalisme ou de fonctionnalisme.

Didon, Henri (1840-1900) - Père dominicain. Prieur du Collège d'Arcueil (Val-de-Marne), et grand ami de Pierre de Coubertin. Pour ses élèves, il avait conçu la devise *Citius. Altius. Fortius* (plus vite, plus haut, plus fort), qui devint celle de l'Olympisme : «elle exprime le message que le C.I.O. adresse à tous ceux qui appartiennent au Mouvement olympique, les invitant à exceller conformément à l'esprit olympique.» (extrait de la Charte olympique, 1997).

Dupanloup, Félix (1802-1878) - Prélat français. Evêque d'Orléans. Célèbre comme pédagogue, il fit partie de la commission qui élaborait la loi de 1850 sur l'enseignement, puis comme député, fit voter la loi de 1875 sur l'enseignement supérieur.

Durkheim, Emile (1858-1917) - Sociologue français. Il anima l'Ecole française de sociologie, cherchant dans l'étude des sociétés et des lois qui les régissent la base sûre pour fonder une science des mœurs. Dans la lignée du positivisme d'Auguste Comte, il voulut faire de la sociologie une science ayant son objet et sa méthode propres.

Epictète (en grec Epiktêtos) (50 - 125 ou 130) - Philosophe stoïcien. Il fut emmené à Rome, comme esclave. Il est probable qu'il fut affranchi. Il étudia la philosophie stoïcienne, vécut et enseigna à Rome avant d'en être banni. Son enseignement est contenu dans les «Entretiens» et le «Manuel» (rédigés par Arrien, historien et philosophe grec, ayant obtenu la citoyenneté romaine), où les préoccupations morales prennent le pas sur la logique et la physique.

Ferrière, Adolphe (1879-1960) - Pédagogue suisse. Dans ses ouvrages, il insista sur la nécessité de laisser s'exprimer la spontanéité de l'enfant, de promouvoir un enseignement capable d'éveiller son intérêt et de le préparer à la vie active.

Ferry, Jules (1832-1893) - Avocat et homme politique français. Député et ministre républicain, il est surtout connu pour les réformes qu'il fit adopter en faveur des enseignements primaire et secondaire, pour avoir retiré à l'enseignement privé la collation des grades universitaires, et décidé de la reprise de l'expansion coloniale française.

Feuerbach, Ludwig (1804-1872) - Philosophe allemand. Auteur de «L'essence du christianisme». En faisant de Dieu et de ses attributs (Raison, Amour, Volonté) l'essence de l'homme objectivée et en considérant l'aliénation religieuse comme un moment de l'histoire humaine, nécessaire mais à dépasser, il affirmait que l'anthropologie est le secret de la théologie. L'humanisme athée et matérialiste de Feuerbach est généralement interprété à la lumière des analyses et des critiques qu'en firent Marx et Engels.

Fourier, Charles (1772-1837) - Philosophe et économiste français. L'organisation sociétale qu'il prôna a pour centre la phalange, petit groupe de travailleurs associés en une sorte de coopérative par actions, avec pour résultat l'harmonie universelle : si ce projet utopique ne put se réaliser, le fouriérisme eut en revanche des adeptes.

Ganymède (en grec Ganumédês) - Prince légendaire de Troie, fameux pour sa beauté. Il fut aimé par Zeus qui, changé en aigle, l'enleva et l'emporta sur l'Olympe.

Gréard, Octave (1828-1904) - Vice-recteur, puis Recteur de l'Académie de Paris. Auteur de «Education et Instruction», il prit part à la réforme de l'enseignement sous la 3^{ème} République.

Grousset, Paschal (1845-1909) - Journaliste et homme politique français. Il se consacra en partie au journalisme (ses articles sont souvent signés du pseudonyme Philippe Daryl). En 1871, il prit part au gouvernement de la Commune comme délégué aux relations extérieures. Déporté en 1872 en Nouvelle-Calédonie d'où il s'évada en 1874, il revint en France avec l'amnistie (1880). Il créa la Ligue nationale de l'Education physique et s'insurgea contre l'anglomanie du Comité pour la propagation des exercices physiques dans l'éducation (ou Comité Jules Simon), créé à l'instigation de Pierre de Coubertin (comité que Coubertin transformera en 1891 en Conseil supérieur de l'Education physique).

Guizot, François Pierre Guillaume (1787-1874) - Homme politique et historien français. Titulaire d'une chaire d'histoire moderne à la Sorbonne. Ministre de l'Instruction publique de 1832 à 1836 et de 1836 à 1837, il fit adopter une loi sur la liberté et l'organisation de l'enseignement primaire (loi Guizot, 28 juin 1833).

Hébert, Georges (1875-1957) - Educateur français. Promoteur d'une méthode d'éducation physique (connue sous le nom d'hébertisme) ou gymnastique naturelle qui libère le mouvement (il s'oppose à la gymnastique suédoise) tout en récusant la spécialisation sportive.

Herbart, Johann Friedrich (1776-1841) - Philosophe et pédagogue allemand. Il fut l'un des premiers à vouloir faire de la psychologie une science en lui appliquant les mathématiques et en considérant toujours les représentations psychiques (idées) comme un ensemble de forces en harmonie ou en conflit (statique et mécanique psychologiques).

Jahn, Friedrich Ludwig (1778-1852) - Professeur allemand. Marqué par la défaite de Iéna, à laquelle il assista étant engagé dans les rangs de l'armée prussienne, il se consacra à une tâche qui lui semble importante, réveiller le sentiment national allemand. L'une des origines de la gymnastique allemande se situe dans son oeuvre.

James, William (1842-1910) - Philosophe américain. Il chercha à faire de la psychologie une science naturelle, positive. La vérification expérimentale tournée vers l'action et la croyance vitale, la satisfaction des besoins profonds de l'être humain, sont les deux caractéristiques du pragmatisme de James.

Kitchener, Horatio Herbert (1850-1916) - Maréchal britannique. Ses actions militaires le conduisirent en Egypte, au Soudan, en Afrique du Sud, en Inde. Son arrivée à Fachoda avait mis fin à l'expédition de Marchand et aux ambitions françaises au Soudan. Ministre de la Guerre en 1914, il réorganisa les armées britanniques. Il mourut lors d'une mission en Russie.

Lagrange, Dr Fernand - Médecin français ayant collaboré activement à la promotion du sport en France. Auteur de «Physiologie des Exercices du corps», «dont la publication allait étonner et frapper l'admiration non seulement des hommes de sciences mais l'élite des profanes et ouvrir à tous des horizons imprévus.» (Pierre de Coubertin, 1909).

Lamarck, Jean-Baptiste de Monet (1744-1829) - Naturaliste français. Il élaborait la première théorie positive de l'évolution des êtres vivants, et soutint l'hérédité des caractères acquis. Il influença fortement Darwin.

Lamennais, Félicité Robert de (1782-1854) - Ecrivain et penseur français. Entré dans les ordres, il développa ses thèses dans son «Essai sur l'indifférence en matière religieuse». Favorable à un chris-

tianisme libéral, et donc à une séparation de l'Église et de l'État. Après une première condamnation par Rome, il exprima sa rupture avec l'Église dans «Paroles d'un croyant» et «Affaires de Rome». Il s'orienta dès lors vers un humanisme démocratique et exposa dans divers écrits sa conception de Dieu qui doit, selon lui, dominer toute réforme sociale.

Lavisse, Ernest (1842-1922) - Historien français. Il dirigea, avec Rambaud, «L'Histoire générale du IV^e s. à nos jours». Ses ouvrages contribuèrent à renouveler les études historiques en France (auteur de «L'Histoire de la France» et de «L'Histoire contemporaine de la France»).

Le Play, Frédéric (1806-1882) - Ingénieur, économiste et sociologue français. Il créa la Société d'économie sociale. Initiateur de la méthode monographique en sociologie, il fut le principal représentant du catholicisme social de tendance conservatrice et traditionaliste, cherchant à réformer la société en restaurant l'autorité des propriétaires, des patrons et des pères de famille. Ses idées influencèrent directement le mouvement social patronal (paternalisme) de la deuxième moitié du XIX^e siècle. V. développements en p. 49 et pp. 123-125.

Ling, Per Henrik (1776-1839) - Poète suédois, il fut aussi professeur d'escrime et fondateur de la gymnastique dite «suédoise», basée sur des connaissances anatomiques et physiologiques ; cette gymnastique visait quatre buts: santé, éducation, préparation militaire et esthétique. Ling exposa sa théorie dans «Les Fondements généraux de la gymnastique».

Lyautey, Louis Hubert Gonzalve (1854-1934) - Maréchal de France. Il fit la plus grande partie de sa carrière dans les colonies. Il servit dans le Sud algérien, en Indochine, à Madagascar, puis en Algérie. Résident général de la République française au Maroc. Nommé ministre de la Guerre pendant la Première Guerre mondiale (1916-1917), il repartit peu après au Maroc dont il fut écarté à l'époque de la guerre du Rif (1925). Sa politique coloniale, mal comprise de son temps, évitait l'assimilation et tentait de promouvoir un développement culturel proprement marocain.

Mann, Heinrich (1871-1950) - Ecrivain allemand. Dès 1932, il dénonça la montée du nazisme («Profession de foi internationale»), quitta l'Allemagne en 1933 pour la France, où il milita contre le nazisme et le fascisme, puis pour les États-Unis.

Marey, Etienne Jules (1830-1904) - Médecin et physiologiste français. Il généralisa notamment l'emploi d'appareils servant à l'enregistrement graphique de phénomènes physiologiques, et étudia l'activité cardiaque (loi de Marey). Il mit également au point la chronophotographie, importante étape vers la cinématographie.

Marx, Karl (1818-1883) - Philosophe, économiste et homme politique allemand. Il critiqua l'idéalisme et le matérialisme mécaniste, formulant les bases du matérialisme historique et affirmant la nécessité d'un dépassement de la philosophie théorique et d'une transformation radicale de la société. Avec Engels, il rédigea le «Manifeste du parti communiste» (1848). De l'ouvrage «Le Capital», seul le premier tome «Développement de la production capitaliste» parut de son vivant (1867). Les tomes II («Le Procès de la circulation du capital») et III («Procès d'ensemble de la production capitaliste») furent rédigés par Engels, d'après les notes laissées par Marx. La quatrième partie fut achevée par Kautsky (publiée sous le titre «Les Théories de la plus-value»).

Maurras, Charles (1868-1952) - Ecrivain et homme politique français. Son «Enquête sur la monarchie» inaugura le mouvement de l'Action française dont il fut le principal animateur. Il y défendit le «nationalisme intégral». Il acquit un temps une grande influence sur la partie la plus conservatrice de la bourgeoisie française. Il fut condamné à la réclusion en 1945, pour sa collaboration avec l'Allemagne nazie pendant la Seconde Guerre mondiale, mais fut gracié peu de temps avant sa mort.

Mercurialis (ou Mercuriale), Girolamo (1530-1606) - Ayant enseigné la médecine à l'Université de Padoue, Bologne et Pise. Auteur de «De arte gymnastica», son ouvrage le plus célèbre, qui fit l'objet de plusieurs éditions (la première parution date de 1569 ; une version italienne parut à Venise en 1587 ; l'ouvrage a été récemment réédité par les «Edizioni dell'Elefante», Rome 1996).

Michelet, Jules (1798-1874) - Historien et écrivain français. Son oeuvre historique est celle d'un savant doublé d'un artiste ; cherchant dans l'histoire une «résurrection de la vie intégrale», il s'appuya sur une documentation rigoureuse qui concerne non seulement les événements, mais aussi bien la «base géographique» («telle est la patrie, tel est l'homme») et tous les aspects de la vie du passé. La synthèse de ces éléments vint nourrir sa philosophie de l'histoire qui considère l'évolution de l'humanité comme «un puissant travail de soi sur soi». Auteur de nombreux ouvrages, dont «Histoire de France» (six volumes) et «Histoire de la Révolution française» (sept volumes).

Milon de Crotone (VIe-Ve s. av. J.-C.) - Athlète grec, natif de Crotone, il fut vainqueur dans les concours de lutte six fois aux Jeux Olympiques, six fois aux Jeux Pythiques, dix fois aux Jeux Isthmiques et neuf fois aux Jeux Néméens.

Molé, Louis Mathieu (1781-1855) - Homme politique français, plusieurs fois ministre sous les différents régimes, il prit la succession de Thiers comme Premier ministre et se retira de la vie publique après le coup d'Etat du 2 décembre 1851.

Oenomaos - Roi de Pise en Elide ; il fut tué par Pélops, dans une course en char dont il était l'instigateur en vue de défier le prétendant de sa fille Hippodamie. Pélops, héros éponyme du Péloponnèse, se voit attribuer, parmi d'autres, la fondation des Jeux Olympiques.

Pausanias (v. 100 - v. 175) - Erudit contemporain de Trajan, Hadrien, Antonin, Marc Aurèle. Assurément un Grec de l'extérieur qui découvre la Grèce en venant de l'Est. Auteur du Périégèse : descriptions de la Grèce, légendes et histoires constituent les dix livres de ce récit. La première édition est due à Musurus (Venise, 1516), mais c'est dans la seconde moitié du XIXe siècle qu'un grand effort d'édition, de traduction et de critique se précise.

Phidias (en grec Pheidias) (v. 490 - 430 av. J.-C.) - Sculpteur athénien, représentant le plus illustre de l'art classique grec. Son nom est lié à la splendeur d'Athènes au siècle de Périclès. Il dirigea le chantier de l'Acropole et assura la décoration sculpturale du Parthénon. Parmi ses oeuvres : la statue chrysléphantine de Zeus, à Olympie (où il eut son atelier), qui fut l'une des sept merveilles du monde.

Pierrefeu, Jean de - Auteur du livre «Paterne, ou l'Ennemi du sport» (1927). Adeptes de la méthode naturelle de Georges Hébert et pratiquant du Collège des Athlètes de Reims, il souligne les bienfaits du sport ; spectateur aux Jeux Olympiques de 1924, il en apprécie les compétitions, mais s'interroge sur les réelles motivations des participants («Il manque aux sportifs modernes la sagesse et la modération, à défaut de la foi. Le champion est-il autre chose qu'un pur sang, aux nerfs exaspérés, gâté par la gloire ?») ; il dénonce l'environnement des Jeux Olympiques et le spectacle dont ils s'entourent (mais, ajoute-t-il : «On est transporté hors du temps, dans je ne sais quel pays fabuleux au sein duquel chacun aspire une vie plus mâle et plus ardente. Débarrassés des rites officiels dont la banalité m'avaient déplu, les Jeux ont repris leur caractère de fête du muscle»).

Pindare (en grec Pindaros) (518 - v. 438 av. J.-C.) - Poète lyrique grec. Sont parvenus jusqu'à nous ses quatre livres d'«Epinicies» (odes triomphales) dédiées aux vainqueurs des Jeux, intitulées «Olympiques», «Pythiques», «Néméennes» et «Isthmiques». En y faisant l'éloge des vainqueurs célèbres, il rattache à leur généalogie une légende pour en dégager une philosophie de modération et de vertu.

Pottecher, Maurice - Homme de théâtre et écrivain français. Ami de Coubertin qui le qualifiait d'«apôtre de l'art dramatique populaire». Il prit une part active à la réussite de la Conférence consultative des arts, lettres et sports (Paris, 1906). Dans la petite ville vosgienne de Bussang, Maurice Pottecher mêla «aux fêtes qu'il était en train d'organiser des exercices physiques». C'est lui qui fit représenter «pour la fête de nuit donnée en 1911 dans la cour de la Sorbonne à Paris» [en l'honneur des lauréats du Concours d'architecture pour «Une Olympie moderne»] «Le Philosophe et les Athlètes», une pièce écrite par lui pour la circonstance, «dans laquelle se trouvait encadrée une passe de lutte». (Pierre de Coubertin, 1906, 1912)

Prévost-Paradol, Lucien Anatole (1829-1870) - Journaliste et homme politique français. Condisciple de Taine. Auteur de l'«Eloge de Bernardin de Saint-Pierre», il fut ensuite nommé professeur à Aix après ses thèses sur Elizabeth et Henri IV et sur Swift. Libéral et partisan de la décentralisation régionale et communale, il semble avoir été favorable à un régime politique de type anglais plus qu'à une république. De 1859-1863, date l'ouvrage «Essais de politique et de littérature».

Proudhon, Pierre Joseph (1809-1865) - Socialiste français. Ses réflexions le conduisirent à nuancer ses critiques initiales envers le capitalisme (le travail est le seul capital réel) ou le droit de propriété: il chercha moins à supprimer la propriété privée qu'à en atténuer les abus, moins à anéantir le système capitaliste qu'à le réformer et à concilier la bourgeoisie et le prolétariat. Dans «L'idée générale de la révolution au XIXe siècle», il exposa les principes de l'anarchisme. Père de l'anarchisme, fondateur du système mutualiste, du syndicalisme ouvrier et du fédéralisme, il apparaît à la fois comme un révolutionnaire et, selon Marx, comme un conservateur «petit bourgeois», «ballotté entre le Travail et le Capital, entre l'économie politique et le communisme».

Ricoeur, Paul (1913-) - Philosophe français adepte du personnalisme. Il analysa les problèmes psychologiques, éthiques et métaphysiques de la volonté.

Ruskin, John (1819-1900) - Critique d'art et sociologue anglais. Admirateur de Turner, il conçut le premier volume des «Peintres modernes» en hommage à ce peintre. L'édition complète (six tomes), publiée en 1888, constitue un traité d'esthétique fondé sur l'interdépendance du domaine de l'art et des autres domaines de l'activité humaine, l'histoire des sociétés donnant la clef de celle des arts. Dans «L'Economie politique de l'art» (1857), il avait abordé des problèmes d'ordre social. V. développements en p. 33.

Simon, Jules François Simon Suisse, dit Jules (1814-1896) - Homme politique et philosophe français, connu pour son «Histoire critique de l'école d'Alexandrie». Il publia également plusieurs études sur la condition ouvrière. Ministre de l'Instruction publique, il est l'auteur du rapport «La Réforme de l'enseignement secondaire» (1874). Il présida le Comité pour la propagation des Exercices physiques dans l'Education, créé à l'instigation de Pierre de Coubertin.

Smith, Adam (1723-1790) - Philosophe et économiste écossais. Il publia ses «Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations», premier grand traité du capitalisme libéral. Libre-échange et concurrence sont pour lui les principes fondamentaux de la politique économique.

Solon (v. 640-v. 558 av. J.-C.) - Législateur et poète athénien. Son nom est attaché à une vaste réforme sociale et politique qui détermina l'essor d'Athènes. La constitution attribuée à Solon accorda, entre autres, le droit de vote et l'égalité de toutes les classes dans l'Assemblée du peuple (dont les pouvoirs restèrent d'ailleurs limités jusqu'à la réforme de Cléthène). De nouvelles institutions démocratiques furent créées, dont la Boulè et le tribunal de l'Héliée : ce fut le commencement de la démocratie athénienne, selon Aristote. Placé au-dessus de tous les poètes par Platon, Solon est rangé parmi les Sept Sages.

Spencer, Herbert (1820-1903) - Philosophe anglais. Il voulut donner une explication globale de l'évolution des êtres à partir des lois ordinaires de la mécanique. Il accorda une place particulière à la sociologie ; sa théorie s'achève par une morale qui se propose de concilier la coopération sociale et la liberté individuelle. Cette philosophie, influencée par le transformisme de Darwin, a reçu le nom d'évolutionnisme.

Taine, Hippolyte (1828-1893) - Critique littéraire, philosophe et historien français. Se fondant sur un déterminisme strict, il pensa trouver dans la race, le milieu (géographique et social) et le moment (évolution historique) les facteurs susceptibles d'expliquer la production littéraire et plus généralement artistique, le développement des fonctions mentales et les faits historiques. V. développements en pp. 47-48.

Tarde, Gabriel (1843-1900) - Sociologue français. Il fut en France le principal représentant de la sociologie à tendance psychologique ; il vit dans la répétition des processus psychiques individuels la base des phénomènes sociaux.

Théodose 1er le Grand (en latin Flavius Theodosius) (v. 346 - 395) - Empereur romain (379-395), le dernier à avoir régné sur l'ensemble de l'empire. Le christianisme devint religion d'Etat; l'empereur combattit avec force le paganisme et abolit les Jeux Olympiques de l'Ancienne Grèce en l'an 394.

Tissé, Dr - Médecin français, partisan du développement des activités sportives. Fondateur de la Ligue Girondine de l'Education physique.

Tocqueville, Charles Alexis Clérel de (1805-1859) - Historien et homme politique français. Son ouvrage «De la démocratie en Amérique» le rendit célèbre. Après avoir renoncé à la vie politique, il se consacra à des travaux historiques. Très sensible aux progrès constants de l'égalité, Tocqueville pense cependant qu'il peut découler de la démocratie (pour lui, démocratie chrétienne) un redoutable danger, le despotisme de la majorité ; au maintien de la liberté, il faut deux garanties essentielles, la liberté de la presse et l'indépendance du pouvoir judiciaire. V. développements en p. 48.

Villaume (1746-1806) - Philanthropinien, professeur de gymnastique, disciple de Basedow, pédagogue allemand (1723-1790) qui créa à Dessau (Saxe) une «école normale pour l'humanité» qu'il appela «philanthropinium». Ce «laboratoire pédagogique» avait pour mission de former des enfants unis et fraternels qui, en dehors de toute conception de classe sociale, de religion ou de nationalité, bénéficiaient d'un mode de vie aussi naturel que possible ; l'éducation jouait un grand rôle dans leur formation, pour les qualités de santé, de caractère, de règles morales qu'elle contribuait à développer (cf. Jacques Ulmann. «De la gymnastique aux sports modernes», pp. 214-216)

Zénon d'Elée (en grec Ζένων ho Eleatês) - Philosophe grec de l'école d'Elée (Elée, né v. 490 av. J.-C.).

Bibliographie Pierre de Coubertin

Arnaud, Pierre

Pierre de Coubertin ou Quand la réussite naît des échecs
[Paris] : FFEPGV, 1994 (Collection : Loisirs santé, n° 61)

Boulongne, Yves Pierre

La vie et l'oeuvre pédagogique de Pierre de Coubertin : 1863-1937
Ottawa : Ed. Leméac, 1975

Braun, Cordula

Coubertin und die soziale Rolle des Sports
[s.l.] : [s.n.], [1988]

Callebat, Louis

Pierre de Coubertin
[Paris] : Fayard, 1988

Cholley, Patrice

Pierre de Coubertin - la deuxième croisade : améliorer la condition humaine par le sport et l'éducation, facteur de paix universelle
[Lausanne] : Comité International Olympique, 1996 (Collection : Histoire et faits)

Dittmer, Nicole

Coubertins zeitgenössischer Pazifismus in der Gründungsphase des IOC
Köln : Deutsche Sporthochschule Köln, 1983

Durantez Corral, Conrado

Pierre de Coubertin : l'humaniste olympique
Lausanne : Musée Olympique, cop. 1994

Durry, Jean

Le vrai Pierre de Coubertin : la vie, l'oeuvre, les textes-clé
Paris : Comité français Pierre de Coubertin, 1994

Durry, Jean

Pierre de Coubertin the visionary : his life, his work, his key texts
Paris : Comité français Pierre de Coubertin, 1996

Eyquem, Marie-Thérèse

Pierre de Coubertin : l'épopée olympique
Paris : Calmann-Lévy, 1966

Gilliéron, Christian

Les relations de Lausanne et du Mouvement olympique à l'époque de Pierre de Coubertin, 1894-1939
[Lausanne] : Comité International Olympique, 1993

-
- Haazen, P.
Baron Pierre de Coubertin en de moderne Olympischen Spelen
Leuven : Katholieke Universiteit Leuven, 1953
[Note. Uerhandeling Licentiaat in de Lichamelijke Opleiding]
- Herzog, Gerd
Die Pädagogik Coubertins
[s.l.] : [s.n.], [1967]
[Note. Diplomarbeit Deutsche Sporthochschule Köln, Wintersemester 1966/67]
- Kristy, Davida
Coubertin's Olympics : how the games began
Minneapolis : Lerner Publ. Company, cop. 1995
- Lucas, John Apostal
Baron Pierre de Coubertin and the formative years of the modern international olympic movement 1883-1896
Anna Arbor Mich. : Univ. Microfilm International, 1987
- Lucas, John
Theodore Roosevelt and baron Pierre de Coubertin : entangling Olympic Games involvement 1901-1918
Sankt Augustin : H. Richarz, cop. 1985 (Collection : Stadion ; 8/9, Sonderdruck)
- MacAloon, John J.
This great symbol : Pierre de Coubertin and the origins of the modern Olympic Games
Chicago, London : The Univ. of Chicago Press, 1984
- Malter, Rudolf
Der «Olympismus» Pierre de Coubertin's : eine kritische Studie zu Idee und Ideologie der modernen Olympischen Spiele und des Sports
Köln : Barz & Beienburg, 1969 (Collection : Beiträge zum olympischen Gedanken)
- Mercé Varela, Andreu
Pierre de Coubertin
Barcelona : Edicions 62, 1992 (Collection : Col. Lecciò Pere Vergès de biografies ; 39)
- Meylan, Louis
L'humanisme intégral de Pierre de Coubertin
Lausanne : [s.n.], 1941
- Meylan, Louis
Pierre de Coubertin : pédagogue et sociologue
Lausanne/Genève [etc.] : Payot, 1944
[Note. Tiré à part de : Instruction publique en Suisse, 1944 (Jubilé olympique, Lausanne, juin 1944)]
- Navacelle, Geoffroy de
Pierre de Coubertin : sa vie par l'image
Zurich ; Hildesheim [etc.] : Weidmann, [ca 1986]
-

Neuhoff, Hartmut

Der Einfluss von Dr Thomas Arnold auf die pädagogischen Ideen und Reformen Pierre de Coubertin's

[s.l.] : [s.n.], [1969]

Polla, Louis

Pierre de Coubertin

In : De saint Etienne au général Guisan

Lausanne : Ed. 24 Heures, 1981, pp. 183-185

Prokop, Ulrike

Soziologie der Olympischen Spiele : Sport und Kapitalismus

München : C. Hanser, cop. 1971 (Collection : Reihe Hanser ; 78)

Provence, Myriam

Le baron Pierre de Coubertin : ascendance

In : Généalogie magazine, Paris, n° 150 (juin 1996), pp. 29-36

Rademacher, Dieter

Die künstlerischen [sic] Ideen Coubertin's und ihre Verwirklichung in den Olympischen Spielen

[s.l.] : [s.n.], [1967]

Seillière, Ernest

Un artisan d'énergie française : Pierre de Coubertin

Paris : H. Didier, 1917

Senay, André

Monsieur de Coubertin

Paris : Points et contrepoints, 1980

Senghor, Léopold Sédar

Hommage à Pierre de Coubertin

[s.l.] : [s.n.], [ca 1986]

Ulrich, Klaus

Coubertin : Leben, Denken und Schaffen eines Humanisten

Berlin : Sportverlag, 1982

Zaas, Rolf Dieter

Das System der Erziehung bei Pierre de Coubertin

[s.l.] : [s.n.], [1954]

Zenter, Kurt E.

Pierre de Coubertin : ein Beitrag zur Entwicklung des modernen Sports : Inaugural-Dissertation

Borna-Leipzig : R. Noske, 1935

Par ordre de parution :

Répertoire des écrits, discours et conférences de Pierre de Coubertin

[s.l.] : [s.n.] : [1933]

[Note. Publié à l'occasion de la 70ème année de Pierre de Coubertin en hommage des Comités Olympiques d'Égypte, de Grèce, de Lettonie, du Portugal, de Suède et de Suisse, et du Bureau International de Pédagogie Sportive]

Centenaire Pierre de Coubertin

[Paris] : [s.n.], 1964 (Paris : Impr. nationale)

[Note. Plaque parue à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Pierre de Coubertin et du soixante-dixième anniversaire de la rénovation des Jeux Olympiques]

Bibliography of the works of baron Pierre de Coubertin (1863-1937)

Ed. by Carl-Diem-Institut an der Deutschen Sporthochschule Köln

Lausanne : Olympia ; Stuttgart : Olympischer Sport-Verl., 1966

Bibliographie des oeuvres du baron Pierre de Coubertin

Bibliography of the works of Baron Pierre de Coubertin

[Lausanne] : [CIO], 1968

Hymne an den Sport : zum Erscheinen der Sonderausgaben... als Gedenkblatt an die IX. Olympischen Winterspiele 1964 Innsbruck, Tirol, und Gruss an die XVIII. Olympischen Spiele 1964 Tokyo, Japan / [hrsg. von A. Louis Zgoll-Wallburg]

Frankfurt/Main : Deffu-Ton-Verlag, [ca 1972]

Hymne an den Sport : erschienen aus Anlass der Spiele der XX. Olympiade in München 1972 /

Hrsg. A. Louis Zgoll-Wallburg

Frankfurt/Main : Deffu-Ton-Verlag, [1972]

Les Jeux dans l'Antiquité : l'origine, les quatre grands sanctuaires, la trêve olympique, les Jeux romains, les Jeux gaulois, les Jeux de Byzance, l'oeuvre de Coubertin / [André Pelletier... et al.]

Dijon : Archéologia, 1985 (Collection : Les dossiers de l'archéologie, n° 45)

De : Norbert Müller, Otto Schantz et Georges Rioux

Avant-propos et notes d'introduction aux «Textes choisis» de Pierre de Coubertin (trois tomes), dir. Norbert Müller

Zurich : Weidmann, 1986

L'actualité de Pierre de Coubertin : rapport du symposium du 18 au 20 mars 1986 à l'Université de Lausanne

The relevance of Pierre de Coubertin today : report of the symposium 18th to 20th march 1986 at the University of Lausanne

Comité International Pierre de Coubertin ; dir. de l'éd. Norbert Müller

Niderhausen : Schors, 1987

Hymne au sport - Hymn to sport - Hymne an den Sport - Himno al deporte

A l'occasion des XVèmes [sic] Jeux Olympiques [sic] d'hiver à Calgary, Canada / éd. A. Louis Zgoll-Wallburg

Frankfurt/Main : Deffu-Ton-Verlag, 1988

[Note. Publ. à l'occasion du 125e anniversaire du Baron Pierre de Coubertin et la célébration des XVe J.O. d'hiver de Calgary, Canada]

Pierre de Coubertin. A specialized bibliography from the Sport Database

Une bibliographie spécialisée de la base de données Sport

[Ottawa] : Sport Information Resource Centre, 1990

Pour un humanisme du sport après un siècle d'olympisme : hommage du Comité National Olympique et Sportif français au Baron Pierre de Coubertin [Yves Pierre Boulongne... et al.]
Paris : CNOSEF. Ed. Revue EPS, 1994

For a humanism of sport after a century of olympism : an homage to Pierre de Coubertin
by the French National Olympic Committee [Yves Pierre Boulongne... et al.], [transl. from
French by Sylvie Matthews]
Paris : CNOSEF, Ed. Revue EPS, 1994
[Traduit de : Pour un humanisme du sport]

1894-1994. Un siècle du Comité International Olympique. L'Idée - Les Présidents - L'Oeuvre (3
volumes). (Lausanne : CIO, 1994-1996)

* Source : Centre d'Etudes Olympiques, Lausanne.

Index analytique

- Adolescence - Adolescent - Ephébie - Ephèbe 39, 50, 52, 53, 65, 67, 72, 73, 77, 89, 94, 95, 116, 119, 131, 133, 134, 138, 140, 141, 142, 143, 153, 156, 158, 168, 169, 171, 172, 173, 174, 177, 179, 182, 184, 185, 187, 188, 190, 192
- Adulte 39, 50, 52, 77, 133, 134, 143, 150, 151, 153, 155, 156, 182, 184
- Amateurisme - Amateur 78, 90, 100, 106, 111, 162
- Analyse universelle 25, 129, 137, 141, 144, 149, 168
- Animalisme - Animal 116, 119, 121, 177, 178, 181
- Antisémitisme - Antisémitite 80, 100, 103
- Art - Artistique 30, 33, 34, 35, 54, 66, 74, 80, 100, 102, 104, 106, 112, 118, 133, 138, 139, 148, 153, 154, 160, 161, 162, 184, 188, 192
- Athlète 23, 65, 74, 75, 77, 78, 80, 81, 82, 87, 90, 99, 100, 101, 103, 104, 106, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 119, 131, 148, 161, 166, 177, 185, 186, 188, 189, 191, 192, 194
- Athlétisme 55, 72, 74, 77, 118, 152, 161, 165, 167, 181
- Beauté - Beau 33, 35, 76, 97, 117, 139, 147, 148, 159, 160, 161, 162, 166, 169, 185
- Bien - Bonté - Bon 117, 139, 147, 148, 166
- Bourgeoisie - Bourgeois 26, 27, 29, 30, 35, 39, 44, 50, 65, 81, 105, 107, 115, 118
- Boycott 102, 103, 104, 105, 106, 110
- Bureau International de Pédagogie Sportive (BIPS) 52, 77, 128
- Capitalisme 26, 31, 32, 110, 113, 122, 186
- Cité - «Cité moderne» 65, 66, 74, 86, 147, 148, 149, 150, 155, 156, 158, 159, 175
- Citius.Altius.Fortius. 92, 94
- Civisme - Civique - Citoyen 49, 61, 65, 66, 67, 68, 72, 75, 77, 80, 86, 102, 118, 124, 133, 134, 138, 140, 141, 147, 148, 152, 153, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 167, 170, 172, 184, 186, 187, 188, 190
- Classe(s) sociale(s) 15, 26, 29, 32, 43, 45, 47, 49, 50, 68, 69, 70, 72, 105, 107, 115, 123, 125, 134, 140, 147, 151, 152, 183
- Colonisation - Colonialisme - Colonie - Colonial 32, 35, 47, 67, 71, 81, 108, 118, 120, 127, 128, 185
- Comité International Olympique (CIO) 13, 14, 15, 16, 24, 39, 41, 62, 79, 80, 81, 94, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 107, 109, 110, 111, 112, 121, 125, 127, 128, 136, 143, 148, 153, 155, 159, 161, 163, 186, 190, 191, 193, 194, 195
- Comités Nationaux Olympiques (CNO) 15, 97, 111, 193, 195
- Commercialisation 23, 113, 154
- Communisme - Communiste 15, 16, 21, 23, 70, 71, 79, 81, 103, 105, 106, 110, 111, 123, 126, 180, 186
- Concours d'art 94, 95, 97
- Conservatisme - Conservateur 26, 43
- Cosmopolitisme - Cosmopolite 50, 71, 77, 79, 80, 117, 118, 120, 123, 129, 131, 132, 134, 138, 141, 170, 180
- Culture physique ou sportive 119, 120, 121, 154, 161, 177, 178
- Culture - Culturel 14, 15, 21, 24, 26, 32, 42, 43, 47, 48, 50, 52, 53, 61, 65, 66, 67, 69, 70, 74, 75, 76, 79, 80, 81, 86, 87, 88, 92, 95, 98, 105, 106, 113, 115, 116, 117, 118, 122, 125, 126, 127, 129, 130, 131, 132, 133, 136, 137, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 155, 161, 162, 163, 167, 169, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 183, 185, 186, 187, 189, 190, 194

Débrouillardise - Débrouillard 170, 172
Démocratie - Démocratique 16, 26, 31, 43, 48, 52, 61, 66, 67, 69, 70, 71, 73, 74, 75, 78, 80, 82, 83, 86, 92, 97, 103, 105, 107, 109, 110, 116, 117, 121, 125, 129, 130, 131, 140, 141, 147, 149, 151, 152, 153, 161, 168, 170, 173, 175, 176, 177, 183, 186, 190, 192, 194
Dogmatisme - Dogmatique 23, 55, 62, 107, 116, 157
Dopage 23, 109, 112, 113

Education - Educatif - Educateur 25, 35, 39, 45, 50, 51, 52, 55, 61, 67, 68, 72, 75, 82, 92, 93, 105, 114, 117, 122, 125, 129, 134, 135, 136, 140, 141, 147, 152, 157, 165, 166, 167, 168, 170, 173, 174, 175, 176, 184, 187, 188, 190, 194, 195
Education physique 165, 167, 168, 170, 171, 172, 173, 176, 191
Effort 67, 76, 121, 122, 130, 133, 143, 144, 160, 167, 170, 177, 181
Eglise 14, 34, 47, 87, 89, 99, 116, 157, 169, 176, 177
Enfance - Enfant 39, 53, 63, 71, 76, 79, 121, 124, 130, 131, 135, 136, 137, 158, 159, 165, 166, 168, 169, 170, 171, 183, 187, 188, 190, 192
Enseignement
 primaire 35, 134, 135, 137, 140, 191
 secondaire 35, 45, 50, 51, 72, 131, 135, 137, 138, 139, 140, 142, 143, 165, 169, 191
Enseignement - Enseignant 13, 15, 47, 53, 63, 66, 121, 130, 133, 135, 136, 138, 143, 149, 151, 152, 174, 178, 187, 191, 192
Ephébie (v. Adolescence)
Eurythmie 23, 67, 68, 73, 76, 143, 147, 150, 153, 183, 185, 190, 194
Evolutionnisme - Evolutioniste 67, 134
Excellence 15, 42, 43, 47, 50, 63, 65, 68, 69, 73, 132, 159, 160, 167, 173, 175, 187, 188, 189, 192, 194
Exercice physique ou sportif 119, 165, 166, 167, 168, 169, 173, 175, 176, 177, 178, 181, 182, 184

Fascisme - Fasciste 21, 23, 67, 79, 80, 103, 104, 105, 106, 107, 172
Fédérations Internationales (FI) 16, 39, 92, 97, 186
Féminisme - Femmes 66, 76, 79, 81, 86, 98, 99, 139, 150, 155, 160, 165, 169, 172, 185

Gréco-latine (culture) 63, 75, 87, 91, 115, 133, 147, 182
Grecque (culture) - v. Hellade
Gymnase (antique ou municipal) 25, 91, 148, 152, 153, 154, 155, 156, 166, 175, 192
Gymnastique 53, 55, 63, 80, 87, 120, 136, 137, 139, 141, 145, 152, 153, 154, 159, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 175, 177
Gymnastique allemande 54, 119, 165, 169, 177
Gymnastique suédoise 55, 119, 167, 169
Gymnastique utilitaire 25, 141, 152, 165, 168, 170, 171, 172, 173, 185

Hellade - Hellénisme - Hellénistique - Culture grecque 14, 45, 64, 65, 72, 76, 80, 83, 89, 90, 91, 117, 126, 147, 152
Histoire - Historien 14, 15, 21, 23, 30, 47, 48, 66, 116, 117, 125, 126, 128, 129, 130, 131, 132, 135, 139, 147, 148, 150, 161, 163, 167, 174, 175, 176, 177, 187, 188
Humanisme - Humaniste 15, 21, 67, 75, 82, 95, 104, 106, 107, 113, 117, 118, 119, 129, 133, 134, 136, 147, 148, 151, 163, 165, 166, 174, 186, 193, 194
Hydrothérapie - Hygiène 105, 124, 140, 152, 153, 154, 155, 156, 160, 167, 169, 170, 171, 179, 181

Impérialisme - Impérialiste 14, 32, 35, 54, 66, 67, 71, 79, 81, 95, 118, 120
Instinct sportif 76, 120, 121, 122, 139, 156, 168, 169, 170, 171, 172, 173
Institut Olympique de Lausanne 153, 154, 173, 178, 184, 192

Internationalisme - Internationaliste - Internationalisation 28, 69, 71, 74, 75, 77, 79, 80, 92, 93, 96, 105, 117, 118, 180

Jeux anciens (grecs et précurseurs des Jeux Olympiques modernes) 81, 83, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 176

Jeux Olympiques 21, 24, 39, 61, 64, 75, 77, 78, 79, 80, 81, 83, 88, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 117, 148, 161, 168, 178, 188, 191

Laïcité - Laïque - Laïcisé 25, 45, 49, 63, 76, 82, 116, 137, 140, 147, 157, 163, 193

Libéralisme - Libéralisation - Libéral 26, 29, 47, 48, 51, 52, 55, 61, 69, 71, 72, 73, 74, 77, 80, 92, 113, 116, 117, 121, 124, 125, 129, 131, 133, 137, 147, 149, 155, 159, 173, 175, 183, 186

Liberté 7, 9, 11, 12, 31, 45, 46, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 64, 67, 72, 78, 86, 87, 103, 104, 105, 106, 113, 123, 124, 133, 134, 140, 142, 147, 155, 156, 158, 159, 169, 171, 173, 186, 187

Marxisme - Marxiste 15, 23, 68, 77, 79, 81, 105, 191

Médiatisation - Médiatique - Médias - Presse 23, 39, 48, 49, 72, 79, 92, 93, 113, 114, 162, 163, 188, 191, 192, 194

Mercantilisme - Mercantile 44, 78, 97, 99, 105, 106, 111, 193

Militarisme - Militarisation - Militaire 45, 53, 54, 105, 106, 118, 126, 133, 166, 167, 169, 170, 171, 172

Moralisme - Morale - Moraliste - Moralisateur 15, 53, 72, 76, 79, 92, 104, 117, 120, 121, 122, 124, 125, 128, 132, 133, 135, 139, 140, 148, 156, 157, 158, 159, 160, 166, 167, 168, 175, 177, 180, 181, 182, 186, 188, 189, 190, 192, 194

«Muscular christianity» 121, 140, 174

Musée olympique et Centre d'études olympiques 15, 162, 191

Nation - Nationalisme - Nationaliste 23, 32, 39, 48, 61, 66, 67, 68, 71, 77, 79, 80, 92, 93, 94, 95, 99, 100, 104, 105, 106, 108, 115, 116, 117, 121, 128, 129, 130, 141, 143, 148, 153, 154, 184, 190

Nazisme - Nazi 23, 71, 79, 80, 81, 100, 101, 102, 104, 106, 107, 172

Oeuvre pédagogique (de P. de Coubertin) 21, 23, 24, 25, 39, 48, 49, 141, 168

Olympiade ouvrière 81, 90, 103, 105, 106

Olympisme moderne - Néo-olympisme - Mouvement olympique - Esprit et idéal olympique 13, 14, 15, 16, 21, 23, 24, 25, 27, 28, 39, 50, 54, 62, 66, 71, 72, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 90, 93, 94, 95, 96, 97, 99, 102, 103, 104, 106, 107, 109, 111, 112, 113, 114, 115, 118, 120, 123, 125, 127, 128, 129, 133, 134, 136, 143, 147, 148, 160, 162, 163, 186, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195

Ouvrier - Travailleur 26, 29, 35, 47, 50, 53, 75, 103, 105, 106, 115, 122, 123, 124, 125, 149, 151, 156, 172, 183, 191

Pacifisme - pacifiste - Pacificateur - Paix - Paix sociale 21, 31, 32, 49, 67, 69, 73, 75, 77, 78, 81, 92, 93, 95, 96, 104, 105, 106, 107, 112, 117, 122, 123, 125, 129, 134, 143, 144, 147, 154, 156, 158, 183, 184, 186, 187, 190, 194

Patriotisme - Patriote - Patriotique - Patrie 45, 46, 54, 66, 68, 74, 77, 80, 88, 90, 95, 96, 126, 128, 142, 153, 157, 169, 170

Pédagogie - Pédagogique - Pédagogue 15, 21, 24, 25, 39, 45, 52, 54, 61, 65, 66, 67, 74, 82, 97, 116, 117, 123, 126, 127, 129, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 144, 145, 147, 148, 150, 151, 152, 155, 157, 158, 160, 163, 165, 168, 172, 173, 174, 175, 177, 182, 183, 184, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 194

Pédagogie sportive 52, 67, 94, 153, 157, 173, 174, 175, 177, 178, 179, 184

Philhellénisme - Philhellène 14, 76, 117, 152

Philosophie - Philosophique 21, 33, 45, 48, 54, 64, 65, 67, 71, 72, 73, 75, 76, 81, 92, 113, 119, 121, 122, 123, 133, 135, 138, 141, 148, 150, 157, 166, 167, 169, 170, 173, 174, 175, 177, 182, 184, 189, 192, 194

Physiologisme - Physiologie - Physiologique 54, 118, 121, 127, 135, 141, 154, 159, 167, 175, 177, 178, 179

Positivisme - Positiviste 15, 23, 24, 31, 33, 34, 47, 49, 115, 116, 122, 124, 126, 129, 132, 174, 186

Pragmatisme - Pragmatique 15, 34, 118, 121, 138, 147, 160

Professionnalisme 100, 111, 162

Prolétariat - Prolétaire - Prolétarien 15, 26, 32, 70, 81, 105, 106, 107, 123, 125, 129, 134, 147, 149, 151, 183, 185, 191

Psychologie - Psychologisme - Psychologique - Psychologue 52, 69, 86, 116, 119, 120, 121, 122, 123, 134, 135, 139, 141, 159, 171, 174, 175, 178, 181, 184, 186

Psychologie du sport (ou sportive) 119, 120, 121, 122, 136, 159

Race - Racisme - Racial 33, 71, 74, 75, 79, 80, 81, 86, 94, 100, 101, 103, 113, 118, 120, 130, 142, 157, 160, 190, 194

Radicalisme - Radical 78, 79, 82, 115

Rebronzage (physique et/ou moral) 67, 160

Record 68, 69, 73, 78, 113, 159, 167, 177

Réforme de l'éducation - Réformateur 17, 35, 39, 55, 61, 69, 72, 79, 117, 118, 125, 126, 129, 131, 133, 134, 135, 136, 141, 143, 152, 158, 173, 185

Religion de l'athlétisme - Religion du sport - «Religio athletae» 72, 74, 82, 99, 147, 159, 163

Religion - Religiosité - Religieux 9, 21, 24, 33, 34, 43, 52, 63, 64, 65, 66, 70, 72, 74, 75, 76, 77, 82, 83, 86, 88, 92, 113, 114, 116, 118, 140, 147, 157, 159, 160, 163, 172, 188, 189, 192, 194

Respect mutuel 25, 118, 141, 157, 168, 185, 189

Social 11, 14, 21, 23, 24, 26, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 45, 46, 48, 49, 51, 52, 55, 61, 63, 64, 67, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 80, 81, 82, 86, 87, 96, 97, 113, 115, 118, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 130, 133, 134, 135, 136, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 147, 148, 150, 151, 152, 153, 155, 156, 160, 161, 167, 169, 172, 174, 175, 183, 184, 186, 187, 188, 190, 191, 192, 193, 194 (voir également Classe sociale)

Socialisme - Socialiste 26, 29, 32, 34, 49, 70, 71, 77, 81, 103, 105, 106, 117, 123, 124, 135, 137

Sociologie - Sociologue 49, 69, 74, 116, 117, 122, 123, 124, 125, 131, 143, 186, 193

Sport - Sportif 14, 15, 21, 23, 25, 31, 35, 53, 54, 55, 64, 65, 67, 68, 69, 71, 72, 73, 74, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 110, 111, 113, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 127, 128, 129, 133, 136, 137, 139, 140, 143, 145, 148, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 165, 166, 167, 168, 169, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195

Sport pour tous - Tous les sports 96, 106, 154, 155, 187, 191, 192, 193

Aérostat 128

Alpinisme 180

Aviron 100, 175, 179

Bicyclette - Cyclisme 128, 160, 177, 180

Boxe 67, 159, 179

Canoë 128

Chasse 180

Course 72, 89, 90, 92, 170, 178, 180

Cricket 53, 90

Cross-country 180
Equitation - Sports équestres 90, 100, 155, 175, 179, 180
Escrime 170, 175, 179l, 180
Football - Footballeur 53, 73, 97, 121, 165, 175, 176, 180, 181, 183
Jiu-jitsu 120, 179
Lancer(s) 72, 78, 90, 180
Lutte 72, 89, 90, 179
Natation 53, 90, 179, 180
Pentathlon 95, 180
Poids et haltères 178
Polo 180
Rugby 165
Saut 89, 90, 170, 180
Tennis 53, 90, 160
Tir 170, 179, 180
Water-polo 180
Yachting 179
Sports d'hiver 98, 179
Bobsleigh 179
Hockey sur glace 98, 180
Ice-yachting 179
Patinage 98, 179
Skeleton 179
Ski 98, 177, 179, 180
Skijoring 180
Stoïcisme - Stoïcien - Stoïque 66, 67, 115, 117, 182
Structuralisme 15

Totalitarisme - Totalitaire 23, 71, 72, 75, 82, 101, 159, 160, 185
Travail manuel 33, 53, 171, 173, 181

Union Pédagogique Universelle (UPU) 77, 128, 144, 153, 154
Universalisme - Universel 14, 67, 71, 76, 77, 79, 92, 95, 96, 113, 120, 130, 143, 149, 150, 153, 162, 163, 189, 190, 192, 194
Université 14, 15, 46, 48, 51, 54, 75, 116, 132, 137, 139, 140, 158, 168
Université ouvrière ou populaire 25, 70, 149, 150, 151, 152, 155, 192
Utilitarisme (Utilitarianisme) - Utilitaire 25, 74, 82, 116, 121, 156, 165, 167, 169, 170, 178, 179 (voir également Gymnastique utilitaire)

Violence - Non-violence 33, 52, 73, 128, 134, 159

Xénophobie - Xénophobe 21, 80, 81, 100, 157, 194

Index des pays et lieux cités

- Addis-Abeba 108
Afghanistan 110
Afrique 21, 31, 32, 67, 81, 108, 109, 129, 180
Afrique du Sud 108, 109, 111, 112, 128, 188
Aix-en-Provence 150
Aix-la-Chapelle 50
Albertville 111
Alger 71, 106
Algérie 71, 106, 108
Allemagne 15, 16, 21, 26, 27, 30, 32, 48, 55, 70, 79, 80, 88, 95, 97, 98, 100, 101, 102, 104, 107, 108, 110, 111, 123, 127, 134, 135, 136, 148, 149, 168, 176, 188
Alpes, Les 50
Alphée 87, 117
Amérique 31, 32, 48, 53, 69, 80, 88, 94, 96, 98, 102, 103, 118, 127, 129, 155, 180, 191
Amsterdam 98, 99, 100, 102
Angleterre (v. Grande-Bretagne)
Angola 109
Anvers 97, 105, 106
Arabes (Pays) 131, 139
Argentine 27, 32
Asie 81, 108, 131, 139, 180
Athènes 66, 79, 80, 83, 88, 90, 91, 92, 93, 94, 128, 131, 136, 147, 150, 167
Atlanta 23, 112
Atlantique 29, 127
Australie 27, 32
Autriche 43, 48, 50, 98, 104, 106
Autriche-Hongrie 95
- Baden 50
Balkans, Les 32, 128
Barcelone 90, 100, 104, 105, 106, 107, 111, 112
Basque (Pays) 106
Bayreuth 50, 94, 118
Belgique 27, 49, 50, 97, 99, 127, 134, 148
Berlin 27, 74, 81, 90, 96, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 106, 107, 111, 118, 150, 160, 191
Berne 96
Birkenau 133
Bohême 95, 106
Bolivie 143
Bordeaux 51
Boston 54
Brésil 27, 32
Bristol 29
Bruxelles 159, 162
Buchenwald 102, 107
Budapest 98
Bussang (Vosges, France) 161
Byzance 131
-

Cambodge 109
Cambridge 50, 51, 52, 127
Canada 15, 53, 54, 89, 98, 126, 136, 137, 168, 188
Cardiff 27
Carélie 107
Catalogne 105, 106
Caux (Pays de) 115, 127, 128, 156, 168, 170, 174, 185
Chamonix 90, 98
Chaterhouse 52
Chicago 93, 118
Chine 107, 108
Collège St-Ignace 45, 51, 62, 63, 64, 166
Columbia 127
Congo 108
Corée 107, 111, 188
Corinthe 65, 117
Côte d'Azur 50
Côte d'Ivoire 109
Cotswold 89
Crans 98
Crète 93
Croatie 45, 48, 112
Cuba 108, 112

Dahomey 108
Danemark 102
Delphes 65, 117, 185
Donetz 31
Dreux 40, 41

Ecosse 51, 106
Egypte 107
Eleusis 113, 175
Elide 159
Elis (région d') 88
Engadine 50
Espagne 15, 28, 105, 107, 111, 176, 188
Estonie 112
Etats-Unis d'Amérique 21, 27, 31, 32, 34, 48, 53, 54, 67, 78, 80, 88, 93, 102, 103, 106, 108, 110, 112, 126, 133, 134, 135, 136, 137, 148, 149, 168, 177, 188
Ethiopie 108
Eton 52
Etretat 44, 117
Europe 15, 16, 21, 24, 26, 27, 28, 31, 32, 34, 47, 50, 67, 79, 80, 88, 95, 98, 102, 103, 107, 111, 129, 133, 136, 137, 172, 177, 180, 191
Extrême-Orient 34, 120, 126, 129

Finlande 95, 106, 107, 148
Font Romeu 108
Forêt Noire 50
Formose 108

France 15, 18, 26, 27, 28, 29, 30, 34, 35, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 49, 50, 51, 52, 53, 55, 61, 62, 65, 66, 67, 69, 70, 72, 73, 78, 79, 80, 81, 88, 89, 92, 94, 95, 96, 97, 98, 102, 103, 104, 106, 107, 108, 111, 115, 118, 120, 123, 124, 126, 127, 128, 134, 135, 136, 137, 138, 140, 143, 148, 149, 150, 151, 152, 157, 161, 176, 177, 181, 193

Francfort 103, 105

Frohsdorf 43

Gabon 108

Genève 127, 185

Géorgie (USA) 112

Ghana 107

Golfe (guerre du) 111

Göttingen 50

Grande-Bretagne 14, 15, 26, 27, 28, 30, 33, 34, 46, 48, 49, 50, 51, 55, 79, 90, 92, 96, 98, 102, 106, 107, 122, 123, 126, 129, 136, 148, 149, 176, 180, 191

Grèce 14, 45, 64, 65, 76, 83, 86, 87, 88, 90, 91, 110, 116, 117, 126, 139, 148, 154, 175

Grenoble 89

Guatemala 107, 108

Harrow 51, 52

Havre, Le 28, 29, 44, 46, 115, 127, 128, 136, 168

Hellade (v. Grèce)

Helsingborg 89

Helsinki 81, 107, 110

Hiroshima 107

Hollande (v. Pays-Bas)

Honfleur 123

Hongrie 26, 27, 95, 98, 107, 149

Hudson 179

Hué 120

Iéna 80

Ile-de-France 44

Inde(s) 32, 33, 41, 46, 51

Iraq 107

Irlande 50, 51, 52, 95, 109

Israël 107, 108

Italie 28, 30, 50, 94, 134, 176

Japon 31, 33, 34, 107, 126, 143, 148

Jordanie 108

Kladéos 87

L'Ecluse (bataille de) 41

Laos 108

Lausanne 15, 96, 97, 121, 127, 128, 141, 143, 147, 148, 150, 153, 154, 158, 159, 161, 162, 173, 177, 178, 184, 185, 191, 192

Léman 179, 185

Lettonie 112

Liban 107

Lille 135

Lisbonne 98
Lituanie 112
Liverpool 28
Locarno 102
Londres 27, 29, 50, 56, 90, 94, 97, 107, 118, 123, 128, 131, 162
Los Angeles 80, 99, 100, 110, 111
Lund 89
Luxembourg 107
Lyon 96

Macédoine 112
Madagascar 128
Madrid 50, 118
Malborough 52
Malte 107
Manche 29, 44, 127
Marathon 92
Maroc (et Maroc espagnol) 67, 106
Marseille 106
Mayence 13, 21, 97
Melbourne 107
Mexico 108
Mexique 32
Mirville 27, 42, 44, 51, 115, 123, 185
Missolonghi 65, 66, 128
Missouri et Mississipi 93
Monténégro 112
Montréal 89, 109, 110, 118, 127
Morée 88
Moscou 105, 110, 111, 160
Moyen-Orient 108
Much Wenlock 90, 161
Mulhouse 97
Munich 109, 188

Nagano 23
New York 29, 54, 67, 89, 115, 118, 159, 161
Niagara Falls 127
Normandie 40, 41, 44
Norvège 98, 102
Nouvelle-Zélande 15, 27, 109
Nuremberg 101

Occident 41, 74, 75, 131, 143, 163
Océanie 31
Olympe 65, 113, 194
Olympie (Olympie Antique et Olympie moderne) 15, 16, 64, 65, 72, 74, 75, 82, 83, 87, 88, 89, 99, 102, 110, 117, 129, 147, 159, 162, 163, 175, 185
Ottoman (civilisation ottomane) 131
Oxford 50, 51, 52, 127

Padoue 50
Palestine 106
Panama 107
Paris 13, 17, 27, 28, 29, 32, 34, 35, 40, 41, 44, 45, 48, 50, 53, 62, 63, 68, 70, 74, 78, 88, 91, 92, 93, 94, 97, 103, 104, 106, 111, 118, 123, 125, 126, 127, 129, 143, 156, 161, 162, 168
Parthénon (Athènes) 117
Pays-Bas 87, 107, 150
Pékin 109
Péloponnèse 139
Pennsylvanie 31, 94
Pérou 148
Perse 139
Phénicie 139
Philadelphie 104
Poitiers 88
Pologne 95, 148
Portugal 27, 28, 109
Poznan 89
Prague 39, 50, 77, 98, 99, 105, 128, 143, 147, 148, 154, 167, 187
Princeton 128
Prusse 27, 45

Québec 54, 89, 109

Ramlösa 89
RDA - République démocratique allemande 81, 107, 109, 111
Reims 95
RFA - République Fédérale d'Allemagne 13, 107
Rhénanie et Rhénanie-Palatinat 13, 102
Rhin 97, 127
Rhodésie 109
Rome 43, 48, 94, 108, 118, 126
Rouen 48, 44, 51
Roumanie 90
Rugby 50, 51, 52, 127, 159, 174
Russie 15, 27, 30, 33, 95, 123, 134, 149

Saint-Laurent 79
Saint Louis du Missouri 78, 93, 94, 131
Saint-Moritz 98, 179
Saint-Pétersbourg 98, 128
Saint-Rémy-lès-Chevreuse 27, 40, 48, 185
Sarre 107
Scandinavie 15, 89, 123, 168
Sedan 26, 46, 48, 65
Sénégal 109
Séoul 111
Serbie 112
Shropshire 90
Sciences-Po (Ecole libre des Sciences Politiques) 46, 47, 48, 49, 51, 72, 122, 126
Sierra-Leone 108
Slovénie 112

Sorbonne (Paris) 13, 43, 50, 91, 111, 176, 187
Spa 50, 118
Sparte 160
Stade panathénaïque (Athènes) 92
Stockholm 94, 118, 162, 180
Suède 89, 94, 98, 102
Suez (canal de) 107
Suisse 41, 96, 98, 106, 107, 127, 134, 135, 136, 148, 153

Taiwan 107, 108
Tananarive 120
Tchécoslovaquie 104, 108, 148
Telemark 98
Tibet 128
Tokyo 105, 108
Tours 103
Toynbee Hall 51, 140
Tunis 67
Turin 97
Turquie 123

URSS - Union des républiques socialistes soviétiques 81, 107, 108, 110, 111, 134
USA (v. Etats-Unis d'Amérique)

Vichy (gouvernement de) 106, 172
Vienne 26, 101, 103, 105
Viêt-nam 108, 109

Yougoslavie 112, 148

Waterloo 26, 51
Weimar (République de) 100
Wellington 52
Westminster 52
Winchester 52

Index des noms propres

- Aberdare, Lord - Membre du C.I.O. (1929-1957) 102
Alain (Emile-Auguste Chartier, dit) 160
Albert 1er, Roi des Belges 97
Alcibiade 116
Alcidamas 86
Amoros, Colonel 43, 170, 171, 177
Anaxagore 65
Andromaque 86
Antonides, Theodorus 87
Aphrodite 83
Arago 123
Ardoino, J. 136
Aristote 66, 86
Arnaud 15, 83
Arnold, Thomas (y compris p. arnoldien) 49, 51, 52, 53, 54, 55, 67, 74, 92, 94, 121, 123, 141, 159, 173, 174, 177, 185
Arnold, Matthew 30
Aspasie 86
Astley, Sir John 79
Audouin, M.E. 88
Autriche-Hongrie, Empereur d' 95
Avéroff, Georges 92, 94
- Baden-Powel 171
Bailler-Latour, Comte de - Membre du C.I.O. dès 1903, Président de 1925 à 1942 77, 99, 100, 101, 102, 104, 148
Balck, Victor - Membre du C.I.O. (1894-1921) 94, 98
Ball, Rudi 101
Balzac (y compris p. balzacien) 29, 46
Bardèche 81
Barral 127
Barthel, Joseph «Josy» 107
Bartholdi 161
Baudelaire 34
Benoît de Nursie, Saint 172
Bergmann, Gretel 102
Bergson, Henri 31, 32, 34, 153
Berlioux, Monique - Directeur du C.I.O. (1973-1985) 109
Berthelot 32, 69, 143
Bikila, Abebe 108
Binet 134
Blanqui 26
Bloch, Jean-Richard 104
Blonay, marquis de - Membre du C.I.O. (1899-1937), Président par intérim de 1915 à 1918 41, 96

¹ Les prénoms, ou initiales des prénoms, correspondent aux indications qui figurent dans le texte ; ils font défaut lorsque l'auteur a préféré n'utiliser que les noms. A été précisée la durée des mandats des membres et Présidents du C.I.O.

Blouet, Abel 88
Bonnard 66
Bonvalot, Gabriel 128
Bouddha 118
Bouin, Jean 105
Boulangier, Général 70
Boulongne, Yves 15, 17, 18, 83
Bourgeois, Léon 169
Boutmy, Emile 47
Boutroux 153
Braudel 47
Bréal, Michel 92
Brohm, Jean-Marie 23, 62, 69, 78
Brookes, Dr 90, 127, 161
Brundage, Avery - Membre du C.I.O. dès 1936, Président de 1952 à 1972 75, 107, 109
Buisson, Ferdinand 135
Burghley, Lord - Membre du C.I.O. (1933-1981) 107
Byron 14, 66

Callebat, L. 43
Capelle 136
Carnegie 71
Carnot 123
Caron, Père 45, 64, 65, 66, 126
Carter, Jimmy 110
Carton, Dr 181
Cervantes 118
Chamberlain, Joseph Austen 48, 51
Chambord, Comte de 43
Chandler, Richard 88
Charcot, Jean 127
Chiang Kai-shek 107
Chrysostome, Dion 87
Chun Doo-hwan 111
Claparède 121, 122, 134, 159
Clausse 136
Comenius 135
Company, Lluís 106
Compayré, Gabriel 134, 135, 184
Comte, Auguste 33, 49, 122, 131, 133
Condorcet 76
Constantin, Prince 91, 94
Coroebos 14, 83
Coubertin, Mme de (épouse de Pierre) 94
Coubert, Gustave 30, 34
Courcy-Laffan - Membre du C.I.O. (1897-1927) 96
Cousinet 121
Curtius, Ernst 83, 88
Cyrano de Bergerac 41

Dalmeijer, J.C. 150
Damseaux 135

Darwin (y compris p. darwinisme ou darwinien) 32, 33, 47, 67, 118
Debesse 136
Decroly 134
Degas, Edgar 34
Delamotte (ou de la Motte) 40, 41
Delaunay, Robert 161
Delaune, Auguste 107
Delcassé 127
Demény 177
Demogeot, J. 51
Demolins 123
Démosthène 86
Dépagniat, Robert 119
Dever, Robert 89
Dewey, John 34, 121, 136
Dickens 30, 90
Didon, Père 67, 185
Diem, Carl 40, 69, 100, 101, 125
Dottrens 136
Doumer, Paul 127
Drapeau, Jean 109
Dreyfus 157
Dubois, Paul 88
Dumas 30
Dupanloup 123, 151
During 15, 83
Durkheim 118, 122, 134, 174
Durry, Jean 83

Edström, Sigfrid - Membre du C.I.O. dès 1921, Président par intérim de 1942 à 1946 et
Président de 1946 à 1952 107

Einstein 32
Endymion 83
Engels 29
Epictète 67, 87
Erasme 50
Eudes 41, 42 (voir généalogie en annexe)
Euripide 86, 87
Ewald, Manfred 111
Eyquem, Marie-Thérèse 41, 43, 63, 64, 68

Fallières, Armand 94
Fauvel, Sébastien 88
Ferrière 121, 134
Ferry, Jules 127
Feuerbach 71
Flaubert 30
Ford 109
Fourier, Charles 66
Foutabatei, Hasagawa 33
Franco 106, 109
Frédy 35, 40, 41, 42, 43, 44 (voir généalogie en annexe)

Frédy, Albert (frère de Pierre) 43, 46
Frédy, Charles (père de Pierre) 35, 41, 43, 44, 62
Frédy, Marie (sœur de Pierre) 43, 44
Frédy, Marie-Marcelle (née Gigault de Crisenoy, mère de Pierre) 42, 43, 44, 62
Frédy, Paul (frère de Pierre) 40, 43
Frédy, Yvonne (nièce de Pierre) 40
Freinet 134
Frick 101
Fröbel 134

Gafner, Raymond - Membre du C.I.O. de 1969 à 1991, membre honoraire depuis 1991 16
Galea 83
Galien 87
Gambetta 70
Gandhi 33
Ganymède 65
Gauguin 35
Gide, André 34
Gigault de Crisenoy, Marie-Marcelle (v. Frédy, Marie-Marcelle)
Gillet, Bernard 15, 89
Girardin, J. 51
Girardin, Emile de 30
Giraudoux 162
Gladstone 52
Glaucôn 87
Gobineau, Joseph Arthur 34
Goebbels 80, 101
Gorbatchev 111
Gramov, Marat - Membre du C.I.O. (1988-1992) 111
Gréard, Octave 127, 151
Grèce, Roi de 91
Grousset, Paschal 165
Guizot 127, 134

Hausmann 29
Hébert, Georges 156, 160, 172, 173, 181
Hécube 86
Héraclès 83
Herbart 134, 135
Hesse, Hermann 96
Hitler (y compris p. hitlérisme) 80, 81, 100, 102, 103, 104
Hoberman, John M. 15, 62, 68, 69, 78, 80, 83
Hohrod, Georges (et M. Eschbach), pseudonyme (ou double pseudonyme) de P. de Coubertin 95
Hollis, T.B. 88
Homère 65
Hughes, Thomas 51
Hugo, Victor 30, 64

Ibn Khaldún 76
Ivonin, Victor 111

Jacob, M. 104

Jahn 177
James, William 34, 121, 134
Jaurès 32
Jeu 15, 83
Jules II 40
Jusserand, J. J. 176

Kant 118
Kennedy, Robert 108
Kergomard, Pauline 134
Killanin, Lord - Membre du C.I.O. dès 1952, Président du C.I.O. de 1972 à 1980 109, 110
King, Martin Luther 108
Kitchener, Lord 116
Klerk, de 112
Klinger, Max 30
Kronion 83

Lagorce, Guy 110
Lagrange, Dr Fernand 127
Lalaing, Jacques de 162
Lamarck 32, 33, 67
Lamartine 123
Lamennais 64
Lancrenon, Capitaine 128
Landry, Fernand 15, 83
Lao Tseu 76, 118
Laprade, Victor de 127
Lavigerie, Cardinal 67
Lavisse 126, 151
Le Play, Frédéric 47, 49, 51, 77, 115, 122, 123, 124, 125, 126, 141, 151, 185
Lénine 70
Lenk, Hans 15, 83
Lennartz, Karl 15, 83, 89, 99, 102
Léon XIII 34
Léopold II, Roi des Belges 172
Leroy-Beaulieu, Anatole 47
Leroy-Beaulieu, Paul 47
Lewald - Membre du C.I.O. (1924-1938) 100, 101
Liebermann 30
Ling 89, 177
Lorenz, R. 139
Loti 30
Louys, Spiridion 92
Lucas, John A. 15, 40, 83, 125
Lyautey 67, 127, 151

MacAloon, John J. 15, 40, 42, 62, 83
Madre, Comte Maurice de 40, 44, 64
Mahoney, J. 102, 103, 104
Maillefer, Paul 96
Maistre 50
Makarenko 134

Malraux 152
Malthus (p. malthusien) 33
Mandela 112
Manet, Edouard 30, 34
Mann, Heinrich 104
Marc Aurèle 118, 185
Marceau Crespin 108
Marey 177
Marx, Karl 26, 29, 32, 34, 70, 117, 122
Maupassant 30
Maurras, Charles 34, 79, 80
Mayer, Helene 101
Mbaye, Kéba 112
McIntosh 66
Mercurialis 173, 177
Mérimée, Prosper 127
Meylan 66, 134, 144
Mialaret 136
Michaud 127
Michelet 64, 118, 129, 131, 148
Milon de Crotone 14, 65
Mirandole, Pic de la 133
Molé 53
Monet, Claude 34, 35
Montaigne 50, 87, 115, 138, 185
Montessori, Maria 134
Montfaucon, Don Bernard de 87
Montucci, H. 51
Morel, Marie 41
Müller, Norbert 13, 15, 24, 39, 83, 188, 189
Mussolini (y compris p. mussolinien) 49, 80, 103, 108

Napoléon III 48, 123
Nausicaa 86
Navacelle de Coubertin, Anne de 40, 43
Navacelle de Coubertin, Geoffroy de 40, 43, 44, 125
Navacelle, Isaure 40, 64, 125
Nietzsche 33, 34
Nobel 71

Oenomaos 14
Otton 1er de Grèce 90
Oulmann, Levy 104
Ouranos 83

Pardieu, Marquis de 41
Pariété, Robert 110
Paris, Julien de 136
Parnell 52
Paroz 135
Pausanias 87
Pélops 83

Pénélope 86
Périclès 65, 66, 83, 166
Pétain (p. pétainiste) 49
Phidias 14, 159, 163
Philippe de Macédoine 86
Piaget 134
Picot 44
Pierrefeu, Jean de 156
Pietri, Dorando 94
Pindare 14, 87, 159, 163, 176
Platon 86, 87, 118, 166
Poe, Edgar 30
Popov, Vladimir 110
Poséidon 44, 83
Powers, Francis 108
Pottecher, Maurice 161
Prévost-Paradol 127, 131
Proudhon 26, 117
Pujadas, Xavier 105
Pythagore 87

Quanz, Dietrich R. 15, 83
Quinet, Edgar 131
Quirini, Cardinal 87

Rambaud (Lavisse &) 126
Renan, Ernest 30, 32, 124, 127
Renoir, Auguste 34
Rhodes, Cecil 71
Ribot, Alexandre 46, 47
Ricoeur, Paul 82
Rilke, Rainer Maria 34
Rockefeller 32
Rodin, Auguste 35
Rolland, Romain 32, 96
Rollon (Rulf, premier duc de Normandie) 40, 41
Roosevelt, Theodore 67, 93, 127, 159, 180
Rousseau, J.-J. (y compris p. rousseauisme) 49, 66, 123
Ruskin, John 30, 33, 139, 161
Russies, Tsar de toutes les 95

Sabelli-Fioretti 40
Sainte-Beuve 123
Salazar (p. salazarien) 49
Samaranch, Juan Antonio - Membre du C.I.O. dès 1966, Président dès 1980 16, 111, 112, 162, 186, 190
Sambrini 40
Santacana, Carles 105
Satie, Erik 161
Say, Léon 47
Schantz, Otto 15, 39, 83
Schartau, Gustav Johan 89

Schiller (Ferdinand) 34
Schliemann 83
Seillière, Ernest 66, 67
Serment, Mlle 150
Shakespeare 118
Sherril, Charles - Membre du C.I.O. (1922-1936) 103
Siegfried, Jules 46
Simon, Jules 127, 134, 177, 185
Smith, Adam 69, 117
Socrate 166
Solon 148
Sorel, Albert 47, 127
Soustos, Panagiotis 90
Spencer (y compris spencerien) 33, 121, 134
Stakhanov (p. stakhanovisme) 78
Stanhope, Lord 88
Stones, Dwight 109

Tagore, Rabindranath 33
Taillibert 109
Taine 47, 48, 51, 115, 122, 126, 127, 185
Tarde 122
Taylor (p. taylorisme) 78
Tazlitsky, Boris 102
Tennyson 30
Théodose 83, 86, 87
Thierry, Augustin 131
Thiers 36, 70, 123
Thureau Dangin 127
Tissié, Dr 127
Tocqueville, Charles Alexis Clérel de 47, 48, 77, 115, 118, 122, 123, 124, 126, 140, 185
Tolstoï 30, 33, 76, 134
Tricoupis 91
Tschammer und Osten, von 101
Tuibergen, N 139

Umberto, Roi d'Italie 94

Van Gogh 35
Victoria Ière, Reine d'Angleterre 51, 52
Vikélas, Demetrius - Membre du C.I.O. (1894-1899), Président de 1894 à 1896 91
Voltaire 50, 129

Wagner 30, 33
Wallon 134
Weber, Eugen 68, 69, 125
Werrie, Paul 78, 81
Wilde, Oscar 30
Willard, Joseph 88
Wilson, David 104
Winckelmann, Johann Joachim 83, 87

Yerlès, Magdeleine 15, 83

Young, David 15, 83

Zanchi, Mme - Secrétaire du C.I.O. (1929/1946-1966) 41

Zappas, Evangelis 90

Zarathoustra 33

Zatopek 107, 108

Zeldin, Theodore 69

Zénon d'Elée 65

Zola 29, 30

Auteurs cités en référence (notes et texte)

- Alain (Chatrier, Emile-Auguste, dit) - leçon 8/note 60.
Arnaud, Pierre - propos liminaires/p. 15 ; leçon 4/p. 83.
Audouin, M.E. - leçon 4/note 2.
- Baudin, Louis - leçon 6/note (26).
Bonnard, André - leçon 3/note 11.
Boulongne, Yves Pierre - propos liminaires/p. 15 ; leçon 2/note 4 ; leçon 3/note 65 ; leçon 4/p. 83 ;
leçon 6/p. 125, note 35 ; leçon 9/notes 12, 21, 26.
Brohm, Jean-Marie - leçon 1/p. 23 ; leçon 3/pp. 63, 69/note 70.
Buisson, Ferdinand - leçon 7/note 7.
- Callebat, Louis - leçon 2/notes 18, 23, 28 ; leçon 3/notes (3), (5), 6, (7), (59), (62).
Cholley, Patrice - leçon 3/note 64.
Compayré, Gabriel - leçon 7/note 8 ; leçon 9/note 87.
- Damseaux, Eugène - leçon 7/note 10.
Delattre, Pierre. - leçon 3/note 3.
Demolins, Edmond - leçon 6/note 26.
Diem, Carl - leçon 2/p. 40 ; leçon 3/p. 69.
Don Anthony - leçon 8/note 65.
During, Bertrand - propos liminaires/p. 15 ; leçon 4/p. 83.
Durry, Jean - leçon 4/p. 83.
- Eyquem, Marie-Thérèse - leçon 2/notes 12, 17, 19, 24 ; leçon 3/p. 68, notes 4, 10.
- Gillet, Bernard - propos liminaires/p. 15 ; leçon 4/note 6.
Gilliéron, Christian - leçon 8, note 23.
Giraudoux, Jean - leçon 8/note 68.
- Hébert, Georges - leçon 8/note 57 ; leçon 9/note 34.
Hoberman, John M. - propos liminaires/p. 15 ; leçon 3/pp. 63, 68, 69, notes 39, 69, 70, 75 ;
leçon 4/p. 83.
- Jeu, Bernard - propos liminaires/p. 15 ; leçon 4/ p. 83.
Jusserand, Jean-Jules - leçon 9/note 44.
- Landry, Fernand - propos liminaires/p. 15 ; leçon 4/p. 83 ; leçon 5/note 21.
Laurent, Paul ; Barran, Robert ; Faure, Jean-Jacques - leçon 3/note 78.
Lenk, Hans - propos liminaires/p. 15 ; leçon 4/p. 83 ; leçon 10/note 2.
Lennartz, Karl - propos liminaires/p. 15 ; leçon 3/note 65 ; leçon 4/p. 83, note 5 ;
leçon 5/notes 3, 5, 9, 11.
Lucas, John - propos liminaires/p. 15 ; leçon 2, p. 40 ; leçon 4/p. 83 ; leçon 6, p. 125.
- MacAloon, John J. - propos liminaires/p. 15 ; leçon 2/notes 3, 14 ; leçon 3/p. 63 ; leçon 4/p. 83.
Marrou, Henri-Irénée - leçon 9/notes 3, 78.
McIntosh, Peter - leçon 3/p. 66.
Mercurialis (ou Mercuriale), Girolamo - leçon 9/p. 177, note 33.
-

Meylan, Louis - leçon 3/p. 66 ; leçon 7/note 51.

Müller, Norbert - propos liminaires/p. 15 ; leçon 1/p. 24 ; leçon 2/notes 1, 40 ;

leçon 4/p. 83, note 12 ; leçon 8/note 52 - leçon 9/notes 11, 37 ; leçon 10/notes 1, 3.

Sous la direction de N. Müller, Textes choisis de Coubertin - leçon 2/note 44 - leçon 3/notes 2, 9, 14, 31, 32, 54, 61, 74 - leçon 4/notes 8, 26 - leçon 6/notes 24, 27, 28, 29, 30, 31, 32 - leçon 7/notes 3, 52 - leçon 8/notes 19, 20, 21, 25, 30, 32, 34, 35, 36, 52, 54, 55, 66 - leçon 9/notes 22, 23, 24, 25, 29.

Navacelle de Coubertin, Geoffroy de - leçon 2/note 16.

Paoli, Sylvia - leçon 5/notes 12, 13, 14, 15.

Parienté, Robert ; Lagorce, Guy - leçon 5/notes 18, 19, 20, 22, 23.

Paroz, Jules - leçon 7/note 9.

Pierrefeu, Jean de - leçon 8/note 33.

Pujadas, Xavier ; Santacana, Carles - leçon 5/notes 16, 17.

Provence, Myriam - leçon 2/notes 5, 11.

Quanz, Dietrich R. - propos liminaires/p. 15 ; leçon 4, p. 83.

Sabelli-Fioretti - leçon 2/p. 40.

Sambrini - leçon 2/p. 40.

Schantz, Otto - propos liminaires/p. 15 ; leçon 2/notes 1, 40 ; leçon 4/p. 83 ; leçon 9/note 37.

Schmitt, Jean-Marie - leçon 8/note 65.

Seillière, Ernest - leçon 3/notes 13, (14) - leçon 8/note 40.

Ulmann, Jacques - leçon 8/ note 53 ; leçon 9/p. 166, notes 4, 5, 6.

Weber, Eugen - leçon 3/notes 18, 22 ; leçon 6, p. 125.

Werrie, Paul - leçon 3/pp. 78, 81, note 76.

Yerlès, Magdeleine - propos liminaires/p. 15 ; leçon 4/p. 83 ; leçon 5, note 21.

Young, David - propos liminaires/p. 15 ; leçon 4/p. 83, note 4.

Zeldin, Theodore - leçon 3/notes 19, 20, 21.

Musée Olympique
Quai d'Ouchy No. 1
1006 Lausanne / Suisse
Tél. 41 21 621 65 11
Fax 41 21 621 65 12

ISBN 929-149-050-4



9 789291 490509 >